

K-1-1-5
Montréal, Janvier 1920

La Revue Populaire

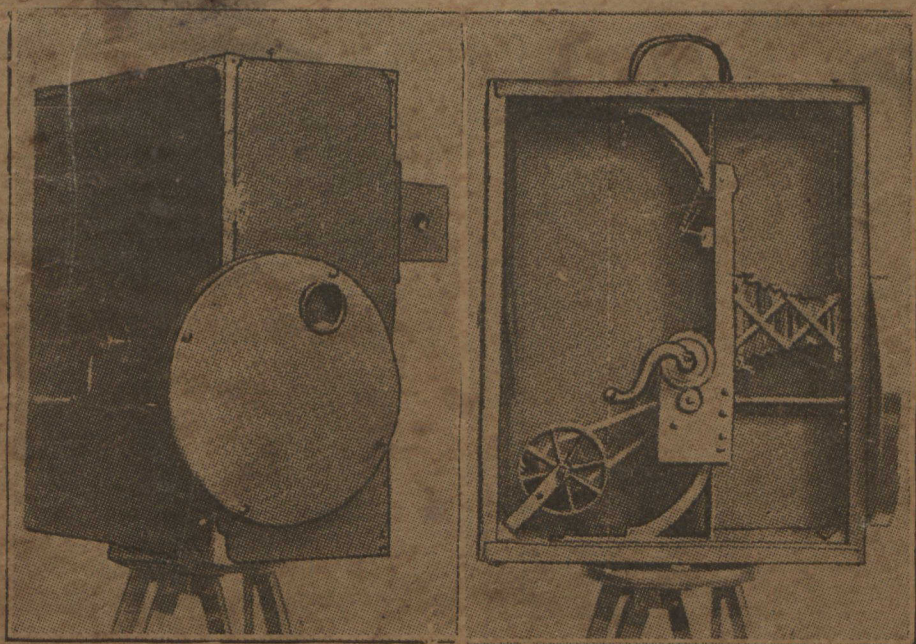
Magazine Littéraire

Illustré Mensuel

13e Année, No 1

JANVIER 1920

PRIX: 15 CENTS



Construction d'un cinématographe. (Voir intérieur.)



ENEZ VOIR NOS JOLIES BLOUSES POUR
L'AUTOMNE.

MODÈLES EXCLUSIFS

GANTS PERRIN

NOTRE SPÉCIALITÉ

LA GANTERIE ROYALE

483 STE-CATHERINE EST

TEL. EST 3341 - MONTRÉAL.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfik Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de dé-
velopper le buste, de
corriger la maigreur
excessive, de suppri-
mer les creux des
épaules et d'effacer
les angles disgracieux

qui déparent une jeune fille ou une jeune
femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Agents, Pharmacie Modèle de Goyer,
180, Ste-Catherine Est, Montréal.

N. B.—Quand vous envoyez de l'argent fai-
tes remise par mandat-poste et faites re-
commander (enregistrer) votre lettre.

VOULEZ-VOUS RIRE? Demandez l'Oracle
du Mariage, prix 10 cents. Franco avec superbe
catalogue en français de Farces, Attrapes, Mo-
nologues, Chansons, Librairie. Adressez: E.
Hartman, dépt. R., 1302b Saint-Denis, Montréal

Pourquoi

DEVEZ-VOUS LIRE

LE SAMEDI

PARCE QUE :

chaque semaine il publie
treize pages d'un magnifique
roman;

PARCE QUE :

l'on y trouve des histoires
sentimentales ou dramatiques
complètement inédites;

PARCE QUE :

de plus, on y lit un deuxième
feuilleton, genre détective et
très mouvementé, des articles
d'actualité, des notes instruc-
tives, quantité d'historiettes
et de mots amusants;

PARCE QUE :

le tout est illustré de
nombreuses gravures;

PARCE QUE :

pour le modique prix de
7 cents, il donne au moins
quarante pages grand format
et qui qu'il est un véritable
modèle de bon marché.

Si vous ne le connaissez pas
encore, essayez-en un
numéro et

VOUS SEREZ CONVAINCU.

K-77-5-



LA PLUS IMPORTANTE
LIBRAIRIE et PAPETERIE
FRANÇAISE du CANADA
Fondée en 1885

LIVRES

*religieux, classiques,
français, canadiens.*

FOURNITURES

*de bureaux,
de classes, dessin.*

ARTICLES

*religieux
et de fantaisie*

PAPIERS PEINTS

Tapisseries

CATALOGUE SUR DEMANDE

GRANGER FRÈRES

Limitée

Place d'Armes et Notre-Dame O.,
MONTREAL.



EDMOND J. MASSICOTTE

Si Vous Demenagez ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 au plus tard du mois précédent, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne Adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal

La Revue Populaire

Vol. 13, No 1

Montréal, Janvier 1920

ABONNEMENT
Canada et Etats-Unis:
Un An: \$1.75 — Six Mois: - - - 96 cts
Montréal et Etranger:
Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20
Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

**Paraît tous
les mois**

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Editeurs-Propriétaires,
131 rue Cadieux, MONTREAL.
La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste contre le 1er et le 5 de chaque mois.

LES SOUHAITS QU'ON RECHERCHE ET CEUX QU'ON VOUDRAIT EVITER

Les Souhaits de bonne année se font de bien des manières.

Il y en a qui y ajoutent, comme étennes, une propriété "claire d'hypotèques", une automobile un piano, un gramophone, une bague de fiançailles, que sais-je encore?

Ce sont des gens "flush", comme on dit à Paris, et il est bien permis de leur sauter au cou, sans inconvénients.

Il y en a d'autres qui ont la bourse beaucoup plus plate que viscère qu'on appelle cœur mais leurs yeux roulent dans tant d'eau quand ils nous tendent la main ou les lèvres, qu'on peut bien y aller tout de même du bon, franc et loyal baiser donnant aux lèvres comme un avant goût d'âme.

Il y en a d'autres qui ont le souhait sec et banal ou qui vous triturant les phalanges, histoire de vous faire rire! Souhaits de pingres ou souhaits de fourbes, gardez vos baisers mes dames, pour des êtres plus dignes!

Il y en a d'autres, plus timides, qui risquent une petite carte, une belle image, des fleurs. C'est encore très acceptable, et comme dit la chanson, "Ça fait toujours plaisir!"

Mais, méfiez-vous des souhaits par téléphone. Pour un vraiment sincère, vous en trouverez dix qui seront intéressés.

Je vous téléphone, mon cher ami, d'abord pour vous souhaiter une bonne année, puis pour vous dire que j'ai besoin de vous, à trois heures de main après-midi. Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi?

Vous aurez beau répéter dix et vingt fois que vous ne serez pas libre à ce moment-là, rien n'y

fait; votre crampon vous dira encore avant de quitter l'appareil: "Entendu, à demain n'y manquez pas;

Méfiez vous de ceux qui vous demandent trop longuement des détails sur votre santé, de ceux qui ne veulent rien dire sans vous voir "personnellement"; neuf fois sur dix, ces personnes ont une corvée à vous imposer, une faveur à vous "arracher".

Quant aux souhaits de bonne année de votre humble serviteur aux lecteurs de la "Revue Populaire", ils sont à la fois plus sincères et plus discrets. Ils sont toujours à la même place et l'on n'a qu'à attendre le moment où l'on se sent disposé pour les lire.

Au nom de la direction de notre revue, je suis autorisé à vous souhaiter une bonne et heureuse année; à vous souhaiter pour vos loyers un peu de la paix pour laquelle nous nous sommes si opiniâtrement battus; à vous souhaiter l'abondance qui vous permettra de nous continuer votre encouragement si précieux; à vous souhaiter le succès dans vos entreprises, y compris le paradis à la fin de vos jours, mais... le plus tard possible.

—Et, comme ces souhaits ne sont pas formulés par téléphone et qu'aucune arrière-pensée ne les a motivés, pas même l'espérance d'un "Shake-hand" vigoureux ou d'un baiser cordial, sonore et sympathique, il n'est pas possible de douter de leur sincérité et de leur désintéressement.

Qu'à tous, donc, l'année 1920 soit consolante, profitable, heureuse.

Gustave Comte.



TOUT CE QU'ON PEUT LIRE DANS SA PROPRE MAIN

Une science basée sur des milliers d'expériences. — Réfutation des partisans de la mystification. — Des observations et constatations ; pas l'occultisme.

C'est une étude sur la chiromancie ou le secret de lire les caractères dans les signes de la main, que nous commençons dans le présent numéro. Notre but est d'abord d'amuser et intéresser nos lecteurs et lectrices, puis aussi de les instruire, car, quoique l'on puisse dire, nous sommes bien présence d'une science réelle et non d'une mystification, selon qu'on pourra le voir à mesure que cette étude, bien que résumée, d'après les meilleurs auteurs, se développera, de numéro en numéro.

Il ne s'agit pas ici d'occultisme et de mystérieux. Il s'agit, au contraire, de conclusions basées entièrement sur l'expérience. Des milliers et des milliers de personnes ont été interrogées. On leur a fait raconter leurs peines, leurs espoirs déçus, leurs inquiétudes, leurs amours, leurs maladies, les principaux événements de leur vie dont on avait soin de demander l'époque, et l'on a pris note de tout cela. On en a cherché l'explication dans les lignes et sur les ments de la main et après avoir tout catégorisé fort soigneusement, on a acquis des milliers et des milliers de preuves qu'aux mêmes indices ou signes correspondaient des significations de caractères identiques. Puis, après avoir fait des rapprochements avec les données de la phrénologie et de la graphologie on est arrivé à des concordances stupéfiantes.

Il devenait donc hors de doute que ce qu'au XVII^e siècle on appelait sorcellerie, était bel et bien une science, seulement à cette époque, l'on ne procédait que par tâtonnements, d'où tant de grossières erreurs. Les Bohémiennes et les chiromanciennes consciencieuses, telles Mme de Thèbes ou le fameux Desbarolles, n'avaient rien des charlatans; ils n'ont fait que préciser cette science par un classement consciencieux des constatations faites.

C'est ainsi qu'on a eu la preuve que *la nature était une* et que le cerveau, représentait la partie intelligente et divine de l'homme, manifestait son influence même sur les formes du corps, selon que les prouvent les signatures astrales se lisant sur le corps tout entier et plus particulièrement dans la main.

Qui de nous n'a pas déjà remarqué ce curieux phénomène de deux personnes étrangères se ressemblant physiquement et possédant, on dirait du fait de cette ressemblance physique, le même timbre de voix, les mêmes goûts, les mêmes aptitudes. Ce sont là les véritables signatures astrales, et comme l'intérieur de la main fourmille de lignes et signes divers, c'était bien dans cet endroit du corps humain que les premiers chiromanciens du monde devaient s'appliquer à l'étude des caractères intimes.

Lorsque la chiromancie est poussée jusqu'aux prédictions ou lorsqu'il s'agit de la révélation du passé, il ne s'agit au fond que d'une conclusion à tirer sur les possibilités agissantes de tel ou tel caractère, en tenant compte de son intensité de développement.

Les influences astrales.

Il serait insensé de s'imaginer ici que les astres si loin de nous ont une influence directe et mystérieuse sur les corps humains.

Non, il ne s'agit pas de cela.

On a pris tout simplement, — et ceci éloigne à jamais l'idée du fantastique et du mystérieux, dans la chiromancie, — on a pris tout simplement les noms de certains personnages mythologiques, en guise d'indications, parce que le caractère de ces personnages semblait contenir à peu près tous les détails contenus dans telle ou telle catégorie de sujets identiques soumis à l'examen.

Et en effet, toute personne ayant étudié la mythologie, et le nombre en est grand, n'aurait qu'à appliquer au type de *Jupiter*, par exemple, le caractère et même les aventures de *Jupiter* pour connaître d'un seul coup et sans autres études le caractère et le type des personnes portant les signatures kabbalistiques de ce roi de l'Olympe, ambitieux, dominateur, capable de détrôner même son père pour prendre sa place, galant, sensuel, et prêt à adopter toutes les formes, même les formes les plus brutales, comme celles d'un taureau, ou celle toujours positive et plus commode d'une pluie d'or, pour réussir dans ses appétits. — Inconstant, en recherche de tous les plaisirs, ne dédaignant pas l'ambrosie, et surtout le nectar; si peu sensible pour les arts qu'il met Apollon à la porte; inconstant, orgueilleux au-delà de toute limite, en un mot prodigue pour son plaisir et viveur dans toute l'acception du mot, mais dieu d'ordre, de calcul, administrateur et

directeur habile, sachant mener et contenir tout l'Olympe; dieu de tête et de raison, récompensant ses flatteurs, et protégeant ceux qui lui plaisent, comme Comus, Ganymède et surtout Mercure, son pourvoyeur de plaisirs.

N'est-ce pas le type de Louis XIV ou le type plus complet encore de nos grands banquiers?

Maintenant viendra le type de *Saturne*, toujours triste, toujours malheureux dans ses entreprises, indépendant, révolté, dont la personnalité, étudiée trait pour trait, forme pour forme, retrace exactement celle des conspirateurs de toutes les époques. Au temps des Saturnales, les esclaves devenaient les maîtres, mais seulement pour quelques jours.

Puis c'est le type d'*Apollon*, création charmante, poète, musicien, dieu des arts, le plus beau, le plus accompli de tous les dieux, et pourtant toujours malheureux dans ses affections, rencontrant, ingénieux emblème, là où il croyait trouver un ardent amour, un stérile laurier. Exilé de l'Olympe comme un inutile, contraint d'aller, ainsi qu'Homère, chanter sur terre ses poésies de porte en porte pour vivre, — lui le dieu des arts, — d'une vie misérable, contraint enfin de garder des troupeaux de moutons, ou peut-être de pourceaux, comme l'enfant prodigue, jusqu'au jour où cessant la vie errante, introduit chez Admète, et utilisant ses loisirs, — dans les nuits calmes ou lorsque par la grande chaleur du jour les brebis et les bergers cherchent l'ombre, il chante sur sa lyre les beaux-arts, la poésie, la nature, charme les paysans grossiers, les civilise et les rend heureux.

Et la paix et le bonheur s'établissent dans ce coin de la terre, si bien que l'Olympe, qui s'ennuie depuis son départ, devient jaloux, et que Jupiter convaincu de son mérite, par la voix publique le rappelle au ciel, et lui confie, après tant d'é-



preuves, le glorieux emploi de distribuer la lumière au monde.

Puis vient *Mercur*, le type de l'éloquence trop souvent funeste, surtout de nos jours, apte à la voix grêle et perçante, habile, apte à la magie, aux sciences, au commerce, apte à tout, même au vol, messager de l'Olympe, Scapin de Jupiter dont il prépare les étapes chez Alcène et ailleurs, toujours en mouvement, se multipliant partout, et favorisant les sciences ténébreuses qu'il dirige et élucide à l'aide de son caducée qui représente les deux électricités contraires, forces réelles de la nature.

Arrive ensuite *Mars*, le traîneur de sabre, tapageur, brutal, grand ami des triots et des querelles, irritable, généreux, prodigue, cherchant les plaisirs faciles, amant de toutes les Vénus.

Maintenant c'est le type de la *Lune* qui représente l'indécision, la rêverie, l'imagination, la paresse, l'inconstance, et de temps en temps la poésie, et les voyages sur mer, car la Lune domine les marées, et elle représente aussi en musique l'harmonie imitée du grave bruit des vagues qui accompagne le chant des marins, et peut donner la cadence, mais non la mélodie.

Enfin pour clore la série, c'est le type gracieux de *Vénus*, auquel il inspire le chant *la mélodie*? Vénus, merveille de goût et d'élégance, source de la production, de la verve créatrice en toutes choses, source de la charité et de l'amour. A la planète de Vénus appartiennent la forme, la tendresse, et l'âme chez les artistes, les poètes et les chanteurs.

La connaissance des signatures astrales, plus exacte dans la description de chaque type que le passe-port le plus consciencieux, est la véritable base de la chiromancie, et en est en outre l'intérêt et le plaisir.

Signification des signatures astrales.

Sur le mont de Jupiter (index) le dessin

représente la royauté: c'est réussite dans les honneurs, c'est l'ambition, l'orgueil!

Sur le mont de Saturne (médius), on remarque les travaux des mines. Saturne donne l'aptitude à la recherche des mines et à l'agriculture. Il donne l'indépendance et la mélancolie. — En Chiromancie ancienne, il représente "la Fatalité.

Sur le mont du Soleil (annulaire), c'est Apollon avec sa lyre. Le soleil donne l'aptitude aux arts, le calme, la dignité, l'esprit de justice, la clarté dans l'esprit.

Sur le mont de Mercure (auriculaire), c'est l'avocat. Mercure donne l'éloquence, la diplomatie, le commerce, l'adresse, la ruse.

Sur le mont de Mars, désigné par Spartacus tenant une épée, c'est l'esprit guerrier, l'énergie physique et morale, l'attaque et la résistance et disposition à la lutte d'esprit et de corps (le dessin de Spartacus doit être placé sur la même ligne que la bataille qui elle, doit avoir lieu seulement dans la plaine de Mars, *au milieu de la paume*).

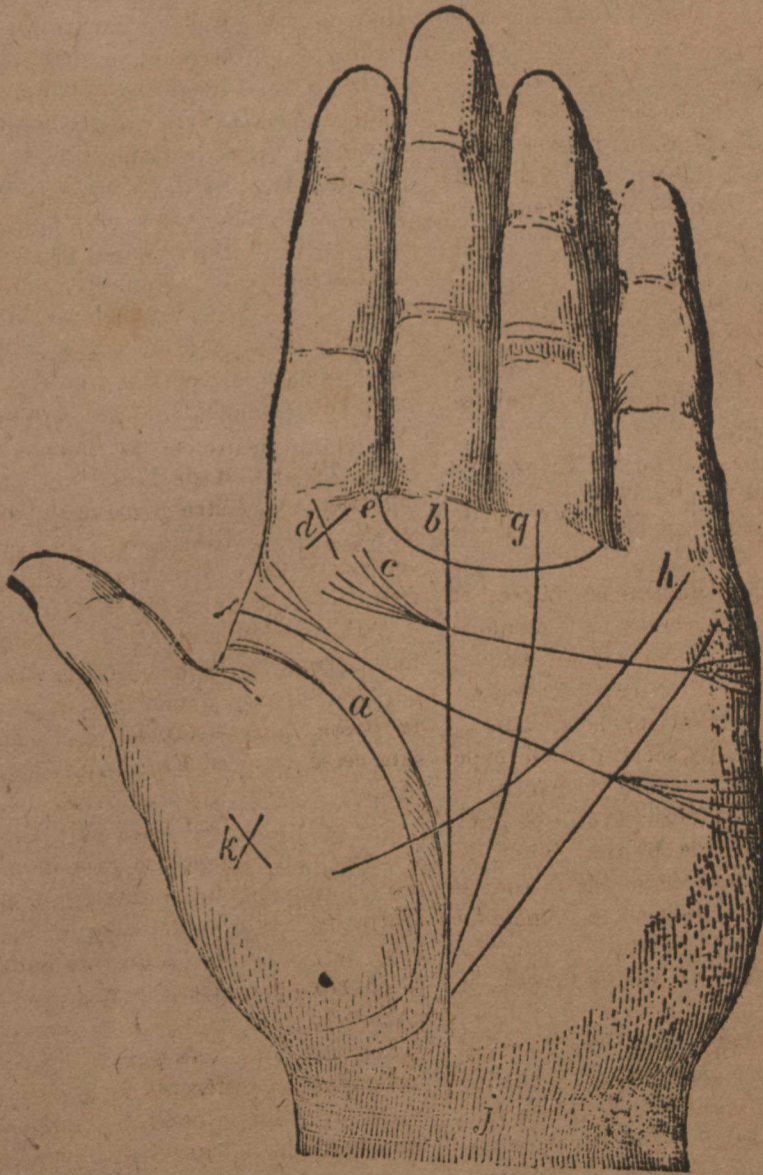
Sur le mont de la Lune, indiqué par la mer à laquelle il préside, c'est le voyage sur mer et aussi l'imagination, la rêverie, la poésie, l'inconstance. La lune change sans cesse d'aspect. En musique, c'est *l'harmonie*.

Sur le mont de Vénus, désigné par des fiancés, c'est l'amour, le goût de la forme dans l'art, dessin, architecture, peinture, sculpture, style en littérature, etc.; c'est aussi la tendresse, l'âme, la bienveillance, la charité, la grâce. En musique, c'est *la mélodie*.

Les dessins placés sur la ligne de vie, indiquent les différents âges par la place où se trouvent le berceau, l'adolescent, le jeune homme, l'homme fait, l'homme sur le retour, le vieillard et la tombe.

Le pouce est le doigt important en chiromancie, puisqu'il représente la volonté et la logique.

La logique, placée sur la seconde phalan-



ge, tient un porte-voix pour que ses conseils soient mieux entendus de la *volonté* qui, placée sur la première phalange dans l'attitude de commandement, donne des ordres à Saturne (la fatalité) qu'elle doit soumettre.

Le bracelet de la gravure représente les lignes de rascette, qu'on nomme aussi le bracelet magique.

Il est nécessaire d'ajouter à ces explications les observations suivantes :

Les monts très-développés donnent l'*excès* des aptitudes attribuées à chaque mont.

Les monts *développés* sans excès donnent l'aptitude *dans sa perfection*.

Médiocrement indiqués, les monts donnent des aptitudes peu importantes.

Lorsque les monts sont plats, les aptitudes sont nulles.

Lorsque les monts, au lieu d'être en saillie, sont en retraite *creux*, ils donnent le contraire de l'aptitude. C'est absolument comme on le voit, la même marche qu'en phrénologie.

Mais les *raies* qui représentent l'électricité donnent aux monts mêmes médiocres, mêmes plats, une énergie nerveuse.

Ainsi, par exemple, le mont de Mercure, lorsqu'il est couvert de lignes ascendantes, inspire une énergie même plus grande que le mont de Mercure très-développé, surtout du côté de l'intelligence. Et ainsi de tous les autres monts.

Les grandes lignes de la main.

La *ligne de vie*, lorsqu'elle arrive à la rascette, indique l'âge de 70 à 72 ans, mais si elle continue dans le sens de la rascette en contournant le pouce, elle donne les mesures de 75, 80, 90, 100 ans, que les anciens plaçaient seulement à l'endroit où la ligne de vie se courbe pour encercler le mont de Vénus.

Voilà les mesures nouvelles qu'il faudra adopter en les variant, cela se conçoit, sur les mains longues ou courtes.

Il est certain qu'une seule ligne creuse absolument sans rameaux indique un cœur sec et égoïste (*ligne de cœur*, voir figure), mais une multitude de lignes à la fin ou au commencement de cette ligne, révèlent palpitations et faiblesses d'organes. La ligne de cœur doit être longue mais sans excès, et il est bien qu'elle se partage en deux embranchements, l'un direct et l'autre se dirigeant en remontant, vers le mont de Jupiter. Du côté de la percussion deux lignes suffisent aussi. Il en est de même de la *ligne de tête* qui ne doit pas absolument se perdre dans une quantité de rameaux. Elle peut, sans inconvénients, être droite, longue et sans rameaux, à la condition qu'elle ne sera pas trop creuse et trop large. Il est bien aussi qu'elle descende un peu pour ne pas rester dans le côté trop pratique de la vie. Mais cette effervescence de lignes indiquerait maux de tête ou faiblesse du cerveau.

MAIN HEUREUSE

a.—Double ligne de vie. *b.*—Bonheur absolu (saturnienne directe). *c.*—Il ne faut qu'une ligne. *d.*—Union d'amour. *e.*—Anneau de Vénus. *f.*—Génie complet, ordre, administration, clarté. (Il ne faut qu'une ligne). *g.*—Réussite dans les arts, renommée, richesse. *h.*—Union de Mercure et de Vénus, perspicacité en affaires, amour et fortune. (La ligne doit partir de la ligne de vie et non de l'intérieur du mont). *i.*—Bon tempérament, estomac parfait. *j.*—Triple bracelet magique, longue vie. *k.*—Amour unique.

* * *

Nos lecteurs feraient bien d'étudier longuement les trois tableaux ci-contre, même de les apprendre par cœur. Cela leur servira à comprendre plus facilement toutes les explications supplémentaires des prochaines études que nous publierons, mois par mois.



LE CANADA AU PREMIER RANG POUR LA PRODUCTION ET LA DISTRIBUTION DE L'ELECTRICITE

On dit quelquefois que le degré de progrès et de civilisation d'un pays peut se mesurer par son développement électrique; s'il en est ainsi, et tout en tenant compte de sa population, le Canada occupe le premier rang, comme le prouvent clairement les résultats des recherches consignés en ce rapport. Ses immenses développements que révèle l'usage de l'énergie électrique pour les besoins industriels et domestiques du Canada méritent d'attirer l'attention.

Inutile de démontrer l'importance d'un recueil de données compréhensives et dignes de foi sur ce sujet; elle est évidente. Aussi la Commission de la Conservation la reconnaissait il y a six ans.

Les renseignements montrent que l'on compte au Canada 565 usines génératrices d'électricité, d'une puissance totale de 2,107,743 h. p. qui alimentent au moins 752 systèmes distributeurs d'importance diverse desservant 973 places. Si l'on groupe les usines, suivant les genres de mouvements premiers, on trouve qu'il y a :

270 usines hydroélectriques d'une puissance totale de	h. p.	1,806,618
201 usines à vapeur, d'une puissance totale de		288,202
49 usines à gaz*, d'une puissance totale de		8,157
45 stations avec machines à pétrole ou essence, d'une puissance totale de		8,157
		<hr/> 2,107,743

Ces chiffres donnent une très bonne idée de la situation de l'énergie, et font ressortir la supériorité indiscutable de la force hydraulique sur toutes les autres sources. *L'Electrical World*, en son numéro du 16 juin 1917 expose en un article de fond que :

« Quoique les administrateurs des stations centrales des Etats-Unis aient été plus ou moins perplexes depuis la déclaration de guerre, se demandant comment ils tiendraient tête à l'orage qui approchait, nos amis du Canada ont soutenu le choc sans broncher. Privés, comme l'on été quelques-uns, par suite de l'enrôlement volontaire, d'au moins 35 pour cent de leurs employés, et obligés d'envisager les difficultés extraordinaires de la rareté de l'argent et du charbon, ils ont néanmoins triomphé, et, loin de subir des pertes, jouissent d'une prospérité inespérée et sans égale. Heureusement que presque toute l'électricité employée au Canada est produite par la force hydraulique, de sorte que le pays ne souffre pas partout de la rareté et du haut prix du combustible; mais la demande d'électricité a été telle que tous les appareils à vapeur de réserve ont dû être mis en service continu. En fait d'usage d'électricité nous avons beaucoup à apprendre du Canada... La consommation d'électricité per capita est énorme en ce pays. Il est vrai que la fabrication des munitions a contribué à grossir les chiffres de la con-

sommatum, mais, à part cela, le total est encore très grand. La guerre a forcé les Canadiens à faire de la nécessité une vertu, ce qui ajoute beaucoup à leur mérite. Si la conscription partielle eût été adoptée dès l'origine au Canada, comme aux États-Unis, plusieurs des hommes expérimentés et occupant des postes de confiance seraient restés au service des compagnies pour leur aider à supporter le fardeau. Que les administrateurs américains ne se découragent donc pas. Malgré leur anxiété et perplexité, nos amis du Canada se sont montrés à la hauteur de toute éventualité, et, ce qui est le plus admirable, ils ne donnent aucun signe de lassitude; au contraire, ils sont plus joyeux que jamais."

La vignette qui accompagne cet article fait voir toute l'importance de nos usines électriques, surtout dans les provinces d'Ontario et Québec.

Coût de la production

Il est très difficile de se procurer des données précises sur le coût de la production, dont on pourrait se servir pour terme de comparaison entre les conditions qui existent aux diverses usines. La plupart des usines s'efforcent d'en tenir trace, mais le mode d'action varie grandement. La principale difficulté provient du fait que quelques usines mentionnent alors que d'autres omettent diverses dépenses comprises dans le coût total. En certains cas, les frais d'opération ne figurent pas, ce qui causent des erreurs de compte, surtout quand il s'agit d'usines hydroélectriques; quelques usines à vapeur ne tiennent compte que du combustible et de l'huile; d'autres gardent trace de tout, répartissent les dépenses totales sous diverses rubriques, sans omettre les frais de transmission et d'opération. Lorsqu'il s'agit des usines hydroélectriques, les frais de production sont généralement indiqués en dollars par h. p. (cheval vapeur) par an-

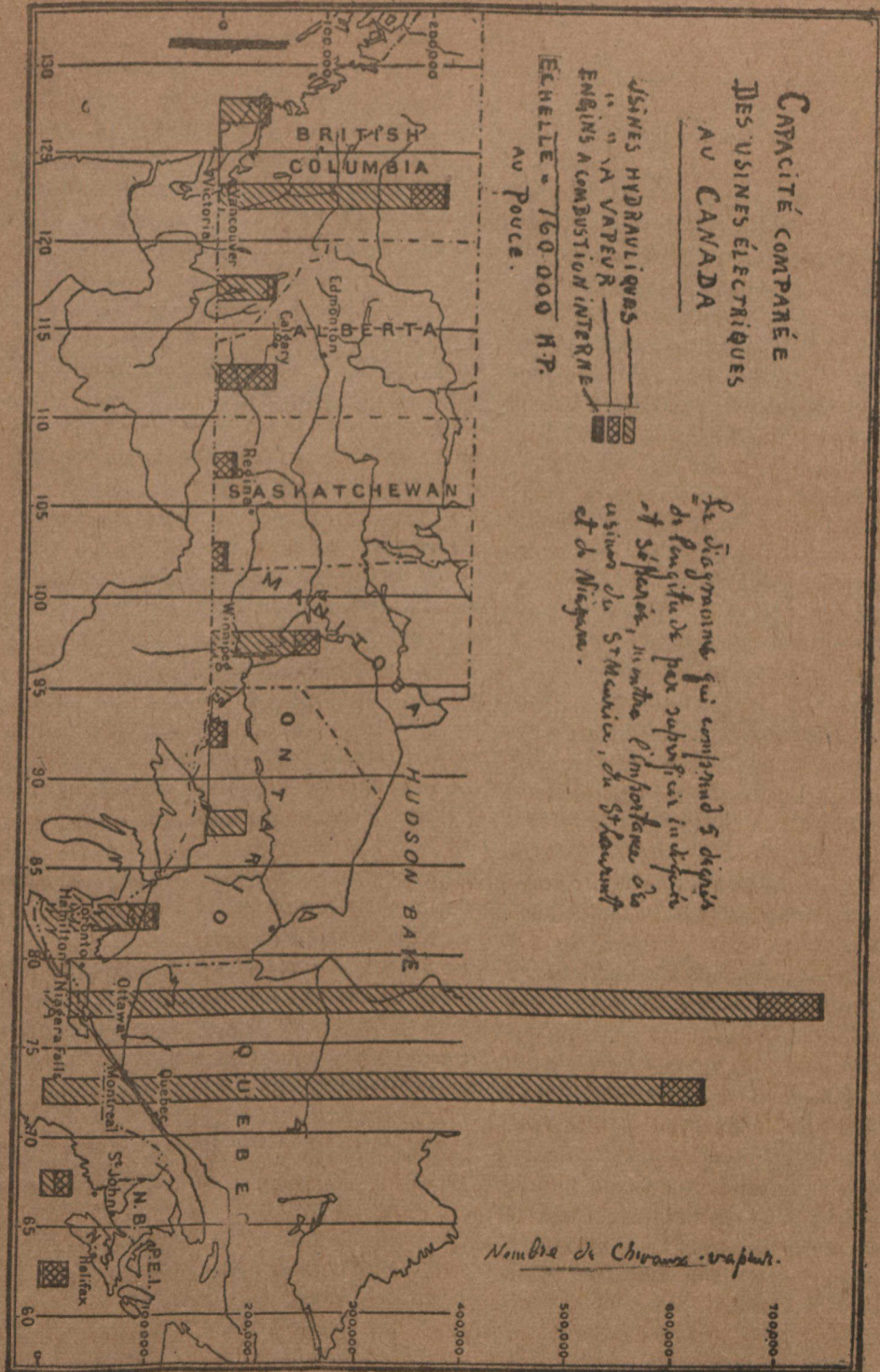
née, et les prix moins élevés mentionnés sont de \$8.50 par h. p., l'usine n'ayant qu'une puissance de 10,000 h. p., mais fonctionnant sous une hauteur de chute d'eau de 90 pieds; ce prix devrait être encore moindre, lorsqu'il s'agit de très grandes usines; il varie de \$8.50 à \$15 dans les usines de même rang; cependant les petites usines hydroélectriques ont un prix annuel de \$30 à \$40 par h. p. Les prix de vente de l'énergie produite par des usines à vapeur sont souvent exprimés en tant de cents par k. w. h.; ils varient grandement, selon le genre de service, la dimension de l'usine et la situation géographique qui influence le coût du combustible; lorsqu'il s'agit d'usines à vapeur de plus de 500 h. p., le coût de la production spécifique varie de 0.7 cent à 5 cents par k. w. h.; il est de 3 à 15 cents par k. w. h. dans les petites usines.

Lignes de transmission

Le voltage varie beaucoup dans les lignes de transmission au Canada, il atteint jusqu'à 110,000 volts. Trois systèmes seulement se servent d'un voltage supérieur à 100,000 volts: le système de la *Ontario Hydro-Electric Power Commission*, celui de la *Shawinigan Water and Power Co.*, et celui de la *Montreal Light, Heat and Power Consolidated*, sur la ligne de son usine des Cèdes à Massena, N. Y. Les lignes de divers voltages, de 10,000 et plus, forment une longueur totale de 5,490 se décomposant ainsi:

10,000 à 30,000 volts, total	2,248 milles
30,000 à 90,000 volts, total	2,485 milles
100,000 et plus volts, total	577 milles
	5,490 milles

Le coût par mille des différentes lignes varie naturellement avec le mode de construction, la dimension, le nombre de conducteurs et le voltage pour lequel lorsqu'il s'agit de voltages de 10,000 à 50,000



volts, et de \$,500 à \$14,000 par mille, lorsque le voltage est de 100,000 volts et plus.

Prix de la consommation

Naturellement, les prix sont, la plupart du temps, moins élevés, lorsqu'il est possible de recourir à des usines hydroélectriques, mais des causes extérieures contribuent souvent à les faire varier. Il peut se faire qu'il existe une grande différence entre le prix demandé et le prix de revient à l'usine ou à la sous-station; il faut l'attribuer aux dépenses des systèmes de distribution. Il coûte quelquefois autant de distribuer l'énergie que de la produire. En d'autres cas, lorsque le système de distribution est de peu d'étendue et la charge restreinte, le coût de la distribution peut être minime. Il est quelquefois difficile d'établir une juste comparaison entre les divers prix, par suite des modes différents de les fixer en certains endroits. Ainsi la *Ontario Hydro-Electric Power Commission* a adopté un système de prix basé sur un taux fixe, plus une taxe pour usage du compteur, variant selon la consommation; et une comparaison entre un prix fixe et un prix au compteur ne peut s'établir que lorsque les conditions et la consommation sont connues.

La fixation d'un bon système de prix est l'un des plus difficiles problèmes d'une organisation de distribution électrique, et il y a sans doute un certain nombre de cas, surtout lorsqu'il s'agit de quelques petits systèmes, qui n'ont pas suivi une bonne méthode de vent de courant. Il s'ensuit alors que l'installation ne donne pas tout le profil qu'elle devrait. Par exemple, une de nos petites villes de l'Ouest avait convenu de se procurer de l'électricité en bloc, à une quantité minimum spécifiée; mais elle ne put jamais consommer cette somme tout entière, à cause du prix excessif qu'elle était obligée d'exiger des consommateurs, prix qui eut pour effet de res-

treindre le nombre de ceux-ci. Si, au contraire, le prix eût été raisonnable, le nombre des consommateurs se serait accru, et la ville aurait pu disposer de la quantité qu'elle avait convenu d'acheter et évité une poursuite; et les citoyens auraient bénéficié de prix acceptables pour la force motrice et l'éclairage.

— o —

LA CROIX PLANTEE A GASPE PAR JACQUES CARTIER

En 1534, la petite flotte de Jacques Cartier était mouillée à l'entrée de la baie de Gaspé lorsqu'une furieuse tempête s'éleva. Le vent souffla avec une telle violence qu'un des navires perdit une ancre.

"Pour ce, nous dit le capitaine Malouin, nous fut besoin passer plus outre en ce fleuve quelque sept ou huit lieues pour gagner un bon port où il y eut bon fond, lequel nous avions été découvrir avec nos barques, et pour le mauvais temps, tempête et obscurité qu'il fit demeurâmes en ce port jusques au XXV sans pouvoir sortir".

Ce bon port où les Français trouvèrent un abri contre les fureurs de la tempête c'est la baie de Pénouël.

Cartier vit dans cette baie deux à trois cents sauvages occupés à pêcher des *tombes* (maquereaux). Il leur donna des couteaux, des chapelets de verre, des peignes et d'autres objets de peu de valeur. "Il ne se peut trouver gent plus pauvre au monde, dit-il, tous ensemble n'eussent pu avoir la valeur de cinq sols excepté leurs barques et rets".

Avant de quitter la baie de Pénouël, Cartier planta une croix sur la pointe de sable qui en ferme l'entrée.

"Le XXIII J du mois, écrit-il, fismes faire une croix haute de trente pieds, et fut faite en la présence de plusieurs d'icieux sur la pointe de l'entrée de ce port, au mi-

lieu de la quelle mîmes en écusson relevé aux trois fleurs de lys, et dessus était écrit en grosses lettres entaillées dans du bois: *Vive le roi de France*. En après la plantâmes en leur présence sur la pointe et la regardaient fort, tant lorsqu'on la faisait que quand on la plantait. Et l'ayant levée en haut, nous nous agenouillons tous ayant les mains jointes, l'adorant à leur vue, et leur faisons signe regardant en montrant le ciel, que d'icelle dépendait notre rédemption de laquelle chose, ils s'émerveillèrent beaucoup, se tournant entr'eux, puis regardant cette croix".

Cette prise de possession ne plut guère aux Sauvages. Lorsque Cartier et ses compagnons furent retournés à leurs navires, le chef, accompagné de ses trois fils, et de son frère, vint protester contre l'occupation de son territoire. Vêtu d'une vieille peau d'ours noir, de son canot, il fit une harangue aux marins montrant du doigt la croix et le territoire environnant comme s'il eut voulu dire qu'il lui appartenait et que la croix ne devait pas être plantée sans sa permission. Par un stratagème des Français il fut embarqué dans un de leurs navires. Cartier essaya alors de lui faire comprendre que la croix avait été plantée *pour ronner quelque marque de connaissance pour pouvoir entrer en ce port*. Puis il lui fit comprendre qu'il désirait mener en France deux de ses fils.

Pour les engager à faire ce voyage, on revêtit chacun d'eux d'une chemise et d'un sayon de couleur; on leur mit sur la tête une toque rouge et on leur passa au cou une chaîne de laiton.

Les deux jeunes garçons satisfaits de leur accoutrement consentirent à suivre les Français. Le lendemain, les navires de Cartier sortaient de la baie de Pénouïl.

La croix plantée par Cartier à Gaspé est, à proprement parler, le premier monument commémoratif élevé au Canada.

Cette croix n'eut pas, il est bien probable, une longue existence. Après le départ

de Cartier, les Sauvages, qui l'avaient vu élever avec déplaisir, durent la détruire.

— o —

LA REFORME DU LOGEMENT DANS LES GRANDES VILLES CANADIENNES

On ne saurait trop répéter l'influence salutaire qu'exercent sur toutes les classes sociales des habitations saines et confortables. L'auteur des lignes suivantes écrivait déjà en 1908 :

"Il y a lieu d'améliorer plusieurs autres choses, par exemple, de transformer le logement des classes pauvres en des maisons individuelles ou cottages, de prévenir l'encombrement, etc. Je recommanderais même l'adoption d'une loi qui empêcherait la construction des maisons de rapport ou à logements multiples, que je qualifie de pernicieuse invention architecturale qu'il faudra remodeler. Les espaces libres autour des logements sont indispensables, pour que les occupants jouissent de bon air et de rayons de soleil."

Nous pouvons étudier la question de l'habitation au point de vue architectural, social, économique, etc., mais la santé individuelle prime tout cela, puisque c'est elle qui est la source toute les richesses nationales.

Il a fallu une guerre mondiale pour faire comprendre à nos gouvernements et à nos législateurs qu'ils avaient totalement négligé de donner à la santé publique l'attention qu'elle méritait de leur part; ce grand conflit semble leur reprocher aujourd'hui d'avoir ignoré que la santé est la plus précieuse ressource d'une nation. C'est le peuple lui-même qui est la véritable richesse nationale — et non pas les chevaux, les bêtes à cornes, les moutons, les matières brutes, les produits des champs. Ce sont les femmes et les hommes, sains de corps et d'esprit, qu mettent en valeur la

matière nerte, qui accroissent la production et qui remportent la victoire quand l'ennemi se rue sur eux.

Quelles qu'aient été les difficultés et les luttes des quatre dernières années, les problèmes de l'avenir sont plus complexes que jamais, et si nous voulons, enfin, une paix mondiale et durable, c'est *l'humanité* qui devra retenir avant tout l'attention des gouvernements — c'est à ses nécessités physiques, sociales et intellectuelles qu'ils devront s'arrêter sans jamais les perdre de vue. Il faut que nous maintenions au plus haut degré notre efficacité nationale; mais, pour atteindre ce but, de sages lois ne suffiront pas sans l'aide financière de l'État et sans une autorité centrale pour diriger, conseiller, coordonner. Au nombre de ces lois il faudra compter celle de l'habitation salubre, à prix modéré, loin de toute morbidité.

Tout en nous occupant de construire des habitations modernes dans des milieux hygiéniques, n'oublions pas les "taudis" de nos villes, ces exécrables pourvoyeurs des cimetières. Il est vrai que nous travaillons à les faire disparaître par ce que l'on appelle *l'urbanisme* ou le remodellement de nos cités et villes; mais pour arracher au trépas les êtres qui grouillent en ces "taudis", il faut leur donner de l'air pur, du soleil, et cela sur le champ.

L'extirpation de l'insalubrité de nos villes ne devra pas cependant nous faire oublier qu'il faudra construire de nouvelles habitations: les deux tâches devront être attaquées résolument et de front, si nous voulons chasser de notre milieu cette lèpre de l'insalubrité. Mais nous recommandons fortement que l'on s'acharne immédiatement à ces "taudis" ces foyers de peste, alimentés par l'entassement de la population et où germent tout un cortège de maux sociaux. "Plus l'homme se rapproche de l'homme et plus il y a de mortalité", disait Farr, paroles et pensée dont la justesse est confirmée par tous les ad-

ministrateurs de l'hygiène publique.

Ces "taudis" engendrent la tuberculose et tue l'enfant au berceau: ce sont les vampires de l'humanité, des gouffres qui empoisonnent de leur bave hideuse tous ceux qui s'y fourvoient; en ces masures infectes se pressent plusieurs êtres humains, qui n'ont pour s'y mouvoir qu'une ou deux pièces étroites et malpropres. Inutile aux officiers de santé, aux anges de charité, au médecin même, de vouloir y apporter un remède, tant que l'ambiance n'aura pas été radicalement assainie. Qu'on emprisonne un homme ou une femme en pleine santé dans un de ces "taudis", au milieu de centaines autres taudis; qu'ils y dorment, mangent et fréquentent la société des malheureux condamnés à exister en ces bas quartiers... A quoi serviront tous les efforts de la science médicale et le dévouement des âmes charitables, pour sauver des étreintes de la mort cet homme et cette femme, aussi longtemps qu'il n'auront pas été arrachés à ce milieu empesté, ou que l'on n'aura pas radicalement désinfecté tout le quartier. Et que faut-il alors penser de ces infortunés qui, dès leur naissance, sont condamnés à ne sentir et respirer autre chose que les miasmes de ces "taudis"?

Pensez, lecteur, quel serait votre sort, si, par le malheur ou la misère, vous étiez réduit à vous réfugier en pareils milieux; que deviendriez-vous physiquement, moralement, mentalement?

Sans chercher la réponse, appliquez-vous immédiatement à l'assainissement de l'état de l'habitation de votre localité ou de votre voisin "taudis". En agissant ainsi vous aurez travaillé pour votre propre intérêt d'abord; et, si votre noble exemple est suivi, pour vos semblables. Si cette oeuvre d'épuration sociale se propage en chaque province, nous aurons fait un nouveau Canada où il fera bon vivre et où nos enfants et les générations futures compteront de nombreux centenaires.

— o —



• POUR LIRE AUX ENFANTS A
L'HEURE DU COUCHER



HIER ET DEMAIN

PAR JOSETTE

Un conte du jour de l'An pour le grand monde.

J'avais comme de coutume suspendu un bas de ma plus longue et plus belle paire à mon clou particulier...

Sur un pan du mur de notre grande "nursery", depuis bien des *jour de l'an*, six clous réservés à l'usage antique et solennel restaient alignés.

Ils y sont même encore, quoique la "nursery" ait perdu son nom et son utilité. Ils y sont encore — assistants comme les bons souvenirs — accrochant parfois au passage le bout flottant d'un ceinturon, la dentelle d'une manche qui les effleure,



comme pour remendier un peu de l'intérêt de jadis.

Comme on devient maussade et moralisateur en vieillissant!

Ces clous innocents, qui faisaient autrefois battre mon coeur impatient d'une joie sans bornes comme sans mélange, me font m'arrêter maintenant toute rêveuse et philosophante.

Je les recompte sur le mur, pensant que tout cela c'est fini, songeant aussi que l'un de leurs propriétaires n'y est plus, ne deviendra jamais, etc. Bien d'autres idées se mettent à me passer dans l'esprit et je reste immobile, là, au milieu de la pièce, regardant fixement... nulle part.

C'est que ces six clous en content, des choses!

Cela chante la poésie, la candeur de l'enfance, au milieu d'un entourage qui accuse l'expérience, la maturité des sentiments, qui trahit jusqu'à la transformation graduelle des aspirations chez les bébés grandis.

On voit çà et là des livres, des portraits, divers articles parlant tous le langage d'un autre âge.

Et, devant le contraste de ces deux époques, l'on se demande laquelle vaut le mieux?

Au temps que je suspendais mon bas, je n'aurais voulu pour rien au monde perdre mes chères superstitions. Je croyais à St-Nicolas avec fanatisme.

Que ses dessins impénétrables, que ses dons mystérieux m'inspiraient donc de rêves fantastiques, de conjectures délicieuses!

Et mon ingénieuse ignorance me laissait supposer des trésors enfouis en des sphères féériques, que des notions plus positives m'ont depuis fait oublier!

Aussi l'on ne saurait se figurer quelle mélancolie, quel vide se produisit dans mon âme, quand ces adorables chimères commencèrent à me paraître moins vraisemblables!

Je résistait quelque temps à la désillusion; je retins, comme malgré eux, les bien-aimés fantômes qui voulaient s'enfuir.

Lutte inutile! Il m'eût fallu, pour garder ma foi naïve, mes rêves chéris, fermer mes oreilles et mes yeux, arrêter les recherches de ma raison curieuse, oublier les leçons journalières de l'expérience, toutes choses qui voulaient voir, entendre déduire avec une ardeur désespérante.

Je vis, j'entendis, je raisonnai tant qu'un bon jour je sentis avec douleur qu'il me fallait faire mes adieux à mon pauvre Saint-Nicolas.

C'était ingrat et ridicule; la dette de reconnaissance que j'avais accumulée, toutes les effusions, les joies du passé, tout cela était donc absurde et faux?... J'en voulais aux autres de m'avoir trompée... En somme, je me sentais fort malheureuse; le monde me semblait bien morose, bien insignifiant!

Le coup décisif arriva ainsi:

Ce soir-là, malgré mes doutes, j'avais fait comme les autres, car il y avait derrière moi tout un petit peuple encore crédule que je regardais avec un mélange d'ironie et d'envie.

— Après tout... qui sait? argumentai-je en moi-même, c'est peut-être toujours vrai. Le bon Dieu est bien bon, et si puissant! Qu'est-ce qui empêche qu'il envoie lui-même, directement, son expert et fidèle messenger, distribuer les récompenses à ses petits enfants? Du reste, je vais bien voir. Mes yeux veilleront plutôt toute la nuit. Il faudra enfin que cela s'éclaircisse! S'il en vient un autre que l'envoyé du ciel, il ne m'échappera pas celui-là!

Ma surveillance d'ailleurs ne faisait pas que de commencer à s'exercer.

Toute la journée, moi-même, j'avais voulu être portière. Les allants et venants, les paquets petits et gros, les colloques suspects, tout fut noté avec soin, sans trahir pourtant d'indices révélateurs.

Mon scepticisme pâlisait; mes illusions reprenaient vigueur.

— Je vais bien voir! me répétais-je tandis qu'on emportait la lumière, que les innocents qui m'environnaient se mettaient à ronronner et à marmotter des choses inintelligibles en leurs rêves d'or, je vais bien voir!

Mon Dieu qu'il en coûte de voir quand il fait nuit, que la pendule vous berce obstinément de son monotone tic-tac, que le sommeil caresse doucement le bord de vos paupières, engourdit sans bruit vos pensées!

Mon Dieu, que c'est difficile de ne pas oublier son inébranlable détermination, de ne pas céder à la persuasive et commode logique du consolant Morphée! J'y mis pourtant toute mon énergie; ma vigilance ne s'était pas ralentie pour la peine d'en parler, au moment où, vers minuit, l'on vint mettre dans le corridor la veilleuse dont une lueur se projetait justement sur la rangée de nos bas encore vides.

— Je vais bien voir! fis-je avec un redoublement d'anxieuse émotion...

Rien d'inusité ne se passe. Quelqu'un qui rentre dans sa chambre, un silence profond, prolongé...

Tout plaide en faveur de Saint-Nicolas. J'écoute encore... rien... Je me rassure, ma tête inquiète et tendue retombe souriante sur l'oreiller; tous les chers fantômes rentrent en se bousculant joyeusement dans mon cerveau rasséréiné.

Saint-Nicolas triomphe. Il s'avance déjà dans mon rêve, radieux, courbé sous un fardeau monstrueux, riant malicieusement dans sa longue barbe blanche de givre et d'antiquité.

Oh, le beau moment!

Je savais bien que ces gens-là mentaient qui disaient avec de mauvais sourires:

— Il n'y a pas de Saint-Nicolas! Est-ce que le bon Dieu se mêle de cela?...

On a beau dire, personne ne devine si

bien nos souhaits et nos désirs intimes pour cacher adroitement dans nos bas juste les choses que nous voulons.

Cher vieil ami! J'aurais voulu lui sauter au cou tant je le trouvais bon d'être revenu!

Oh! il devait bien avoir dans ce grand sac, de beaux patins pour moi! Je les lui avais demandés avec tant d'instances!

... ..

Avais-je dormi longtemps quand un bruit soudain me fit ouvrir les yeux? Je l'ignore.

C'était un son métallique qui m'avait réveillée. Avant d'avoir pu recueillir mes esprits et de m'être rendu compte de ce qui arrivait, j'avais vu l'ombre du nez paternel effleurer rapidement la muraille; j'entendis en même temps le battement d'une pantoufle qui retraitait en hâte...

C'en était fait à jamais de mes rêves merveilleux. Ils s'étaient effacés avec l'ombre susdite!...

Il n'y eut, pour me consoler de la décevante réalité, que les patins que je trouvais dès l'aube, gisant sous mon clou particulier, et dont la chute intempestive m'avait si douloureusement éclairée sur le prosaïsme des choses d'ici-bas!

Que de cruelles leçons m'a depuis données la vie, sans avoir pu épuiser pourtant mon fonds de poétiques illusions, tant on en amasse en ces folles années de l'enfance.

En l'honneur de ce premier de l'an, à ceux qui m'ont lue, je souhaite, comme récompense, de n'avoir pas trop d'oreilles pour les sinistres avertissements de cette vieille blasée qu'on nomme l'Expérience. Libre à eux de ne pas croire à Saint-Nicolas; mais au moins qu'ils lui trouvent des adeptes en leurs petits enfants, en reconnaissance des grandes joies dont nous lui avons tous été redevables.

— 0 —

UN OISEAU QUI DETRONE L'AIGLE ROYAL

Jusqu'ici nous avons cru que l'aigle était le roi de l'air et par sa taille le plus puissant des oiseaux. Les savants nous ont bien affirmé qu'aux époques préhistoriques, il existait des oiseaux géants auprès desquels un aigle, même royal, n'eut semblé qu'un rossignol, mais puisque l'espèce en était à jamais éteinte, à quoi bon nous tracasser?

Or, s'il faut en croire un chasseur anglais, il existe dans les îles de la mer du nord, des oiseaux qui ont jusqu'à 14 pieds de hauteur, des pieds à la tête, lorsqu'ils se tiennent debouts. Eh! bien, selon que le fait voir la vignette ci-contre, le Créateur ne leur a pas épargné le cou.

Ce chasseur anglais, — heureusement qu'il soit du pays qui a inventé le flegme, — s'il a bien vu un de ces oiseaux qu'on croyait disparu depuis 5000 ans, a eu tout de même une telle frousse à son apparition dans l'une des forêts de North Island, qu'au lieu de tirer dessus, il a pris ses jambes à son cou.

Seulement, la description qu'il en a donnée est tellement exacte, qu'un groupe de chasseurs est parti immédiatement à sa recherche et que les savants se sont émus. Ils ont reconnu le célèbre oiseau "Moa", ou le "diornis", ce qui, en langue savante, veut dire "oiseau terrible". Sa généalogie est encore assez nébuleuse jusqu'ici, mais on sait qu'il y a vraiment eu, il y a une cinquantaine de siècles, des "diornis" pesant au moins 1000 livres et dont la hauteur sur pattes, variait de 14 à 20 pieds.

Une belle volaille pour un festin du jour des rois!





PETITS TRAVAUX D'AMATEURS

POUR LES AMATEURS DU DESSIN

Voici une tablette à dessin original et qui ne manquera pas de plaire aux nombreux amateurs qui aiment à dessiner les extérieurs.



Cette tablette mesure 12 pouces de long par 9 pouces de large; elle doit être faite d'un bois assez épais pour qu'on puisse y poser les *punaises* qui tiennent jusqu'à 12 ou 15 feuilles de papier, assez pour que l'amateur puisse faire des croquis durant toute une journée.

Cette tablette est terminée par une poignée dans laquelle se trouve une petite ouverture qui sert à accrocher la tablette lorsqu'on ne s'en sert pas. Cette tablette doit s'appuyer sur le corps pendant que la main gauche tient la tablette et que la droite travaille.

La poignée de la tablette doit avoir 5 pouces de longueur.

POUR ELIMINER LES BRUITS DANS LES ESCALIERS

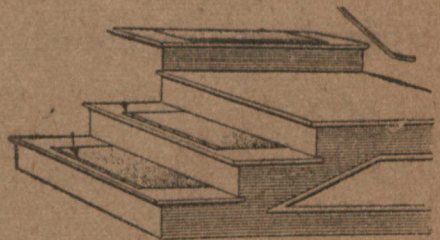
Un escalier de maison sans tapis est peu pratique, surtout dans une maison où il y a de jeunes enfants, car lorsque ceux-ci montent ou descendent ils font un bruit assourdissant.

Les escaliers vernis sont également impraticable attendu qu'ils sont trop glissants, et qu'ils n'éliminent pas le bruit.

D'un autre côté il n'y a rien de moins hygiénique que les tapis d'escalier.

Il n'y a qu'un moyen de donner une jolie apparence aux escaliers sans avoir recours aux tapis ou aux toiles cirées; c'est le linoléum.

Les coussins de linoléum se font dans toutes les teintes de bois et il vous est facile de trouver un linoléum appareillant le bois de votre escalier.



Le linoléum ne demande qu'à être tenu que d'un seul côté de la marche, il se lave facilement et ne garde pas la poussière comme les tapis; lorsque vous voulez laver les marches de l'escalier vous n'avez qu'à soulever les bandes de linoléum.

POUR LES CHALOUPES

Pendant la saison des froids la plupart des propriétaires de canots et de chaloupes en profitent pour visiter et réparer ces embarcations de plaisances.



Il y a une petite innovation que nous désirons mettre sous vos yeux et qui peut vous être profitable.

Il est toujours compliqué et difficile de sortir une chaloupe de l'eau à l'automne ou dans le courant de l'été.

Pour éviter la somme de travail que cela comporte des pêcheurs de la Gaspésie ont imaginé un procédé ingénieux que nous allons mettre sous vos yeux.

A l'avant de la chaloupe on place une roue que l'on fixe solidement, cependant qu'à l'arrière on met deux poignées.

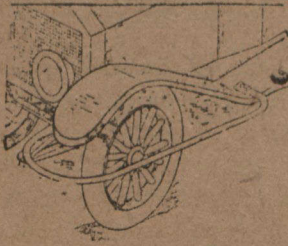
La chaloupe se porte alors comme une simple brouette.

Le procédé est simple et peu compliqué et évite beaucoup de travail et d'efforts.

— o —

UN PROTECTEUR ECONOMIQUE

La plupart des automobiles qui sont frappées par d'autres autos ont généralement leur roue gauche abîmée; neuf acci-



dents sur dix se produisent à cet endroit.

Après avoir eu à supporter les frais de

deux accidents consécutifs à sa roue gauche un chauffeur ingénieux a songé à protéger sa roue d'une manière ingénieuse et simple.

Un simple tube d'acier partant de l'avant de l'auto et encadrant la roue vient se terminer au marchepied de la voiture.

De cette façon la roue est protégée par les légers chocs qui sont toujours désastreux pour les pneus des automobiles.

Ce tube n'est tenu à l'automobile que par de simples vis et peut être enlevé avec un simple tourne-vis.

— o —

COMMENT TRESSER UNE CEINTURE

En suivant la méthode ci-dessous, il vous sera facile de vous faire une ceinture semblable à celle que vous montre notre vignette, sans être forcé de couper les deux ou un des deux bouts de la ceinture.



Coupez la partie centrale de la ceinture en trois bandes d'égales largeur, en commençant du côté de la boucle pour finir à l'autre extrémité.

Accrochez la boucle à un clou ou à un crochet quelconque et commencez le travail. Lorsque vous aurez noué très serré environ cinq pouces de longueur vous ramenez le tout laissé libre à travers la partie nouée puis vous continuerez le travail.

Lorsque vous ne pourrez plus ramener le bout de la ceinture, lâchez le tout et desserrez la ceinture de manière à ce que le travail soit bien égal partout.

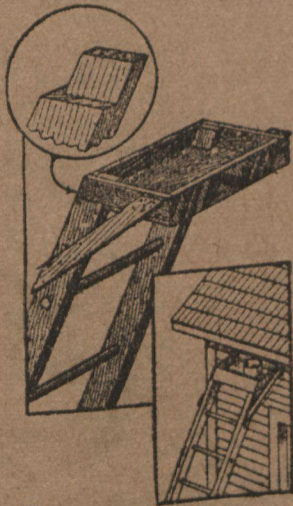
Si vous voulez donner une plus jolie apparence à la ceinture vernissez-en les côtés avant de la nouer.

POUR LES PEINTRES

Il est souvent difficile pour un peintre amateur de travailler au sommet d'une échelle lorsque cette échelle n'est pas suffisamment longue pour atteindre le bord de la couverture de la maison.

En effet le peintre inexpérimenté n'a aucun appui pour se tenir et le vertige peut le prendre très facilement, l'échelle se trouvant tellement près de la maison qu'il n'a rien pour se tenir.

On peut éviter cette difficulté en plaçant au sommet de l'échelle une petite plate-forme faite de bois solide et qui éloi-



gnera le sommet de l'échelle de plusieurs pouces de la maison que l'on a à peindre.

Cette plate-forme peut se poser et s'enlever à volonté.

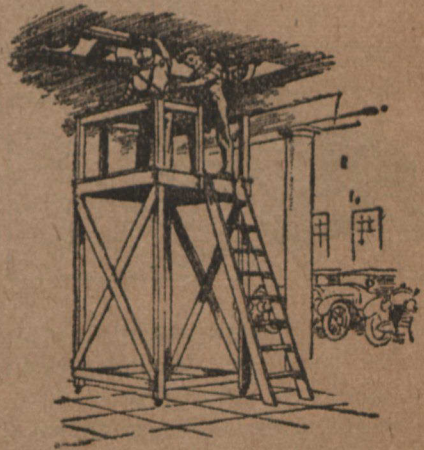
Elle doit être faite avec du bois de $\frac{7}{8}$ de pouce d'épaisseur et ne doit pas avoir plus de 10 pouces de long, car cela éloignerait trop l'échelle de la maison et il serait alors impossible de travailler sur les barreaux suivants. Si les côtés de la plate-forme ont quatre pouces de hauteur, la plate-forme aura une force suffisante pour maintenir votre poids; et de plus vous pourrez y placer les pots et les brosses dont vous pourrez avoir besoin pour faire votre travail.

POUR TRAVAILLER SOUS UNE AUTOMOBILE

Un grand garage public vient de faire un essai qui a donné les meilleurs résultats.

Une trappe fut ouverte au deuxième étage du garage, les autos venant se placer sous cette trappe les ouvriers chargés des réparations purent travailler sous la machine sans attraper de courbatures.

Les ouvriers installés sur un échafaud mouvant n'ont pas à se plier pour travailler sous l'auto comme autrefois.



Cette échafaud mesure 4 pieds carrés ce qui donne amplement d'espace aux ouvriers.

La plateforme de l'échafaud est munie d'un coffre à outils où l'ouvrier trouve tout à sa main.

Le résultat est un gain considérable de temps pour l'ouvrier qui a tous les outils dont peut avoir de besoin à sa portée alors qu'il peut aller et venir sous la machine.

— o —

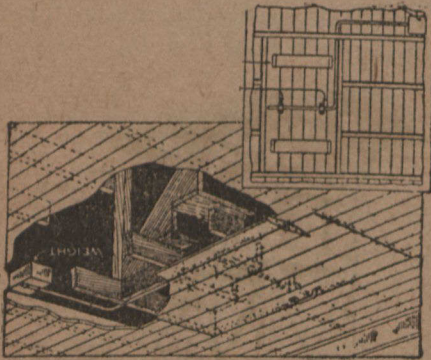
A la Jamaïque on fabrique maintenant de la farine de bananes. On dit que cette farine est très nutritive, profitable et populaire.

— o —

CONTRE-POIDS POUR PORTE DE CAVE

Notre vignette vous fait voir une méthode de réduire le poids d'une porte de cave à même le plancher.

Prenez un tuyau de 1 pouce et donnez-lui la forme de celui que vous fait voir notre vignette et placez-le sur le dessous de la porte à l'aide de crampes ou de petites pièces de tôle que vous clouerez sur le bois



de la porte. A l'autre extrémité du tuyau, placez un poids à peu de chose près d'égal pesant avec votre porte.

La pesanteur de la porte se trouve ainsi réduite à sa plus simple expression et un jeune enfant peut la lever sans aucune difficulté.

L'avantage de ce procédé sur les contre-poids tenus par des cordes est que le poids est toujours égal à celui de la porte quelque soit la position de celle-ci.

— o —

POUR ENLEVER FACILEMENT LES TACHES D'OEUF

Trempez dans l'eau froide les taches d'oeufs laissées sur la nappe de table, avant de les envoyer à la buanderie. Elles sortiront plus facilement.

POUR RINCER VOTRE LINGE

Lorsque vous faites une eau bleue pour rincer votre linge, ajoutez-y une pincée de sel. Le bleu s'égalisera partout dans l'eau et ne laissera point de dépôt sur le linge.

— o —

POUR ENLEVER UN BOUCHON TOMBE DANS UNE BOUTEILLE

Lorsqu'un bouchon tombe par mégarde dans une bouteille, il est difficile de l'enlever de sa position si l'on n'a pas les outils nécessaires.

Un moyen pratique d'enlever un bouchon dans cette situation est de graisser



l'intérieur du cou de la bouteille avec de la vaseline, puis de faire couler de l'eau froide sur la bouteille.

Lorsque la bouteille est aussi froide qu'elle peut l'être, piquez le bouchon avec une épingle à chapeau, secouez le bouchon jusqu'à ce qu'il bloque le col de la bouteille.

Versez sur la bouteille de l'eau chaude et vous verrez le bouchon sortir aisément de la bouteille.

L'AMPHITHEATRE

Visite dans une des salles de dissection, où nos étudiants en médecine apprennent "expérimentalement", l'anatomie du corps humain. — La danse macabre.

En janvier, les étudiants de l'université de Montréal, comme ceux de l'université McGill, ont quelques jours de vacances, à cause des fêtes de la Noël et du nouvel an, mais, dès le lendemain des Rois, ils se remettent d'autant plus activement à la tâche qu'à la fin du mois ce sont les examens semestriels et qu'il s'agit de rattraper en quelques nuits d'étude, le temps parfois perdu en de concevables "carabinares".

Rendons visite, pour une fois, à nos sympathiques jeunes amis les étudiants en médecine, et risquons un coup d'oeil hâtif dans leur *salle de dissection*. Le spectacle n'est pas gai, mais il est instructif, et le récit suivant, bien que remontant à plu-

sieurs, n'en est pas moins fidèle. Son auteur, du reste, n'est pas le premier venu, puisqu'il n'est autre que Jules Claretie, l'un des plus grands noms littéraires de France. Détail remarquable, ce vivant tableau d'une salle d'amphithéâtre fut la première chronique parisienne du célèbre académicien :

I

"C'est une bien horrible chose que l'amphithéâtre de dissection.

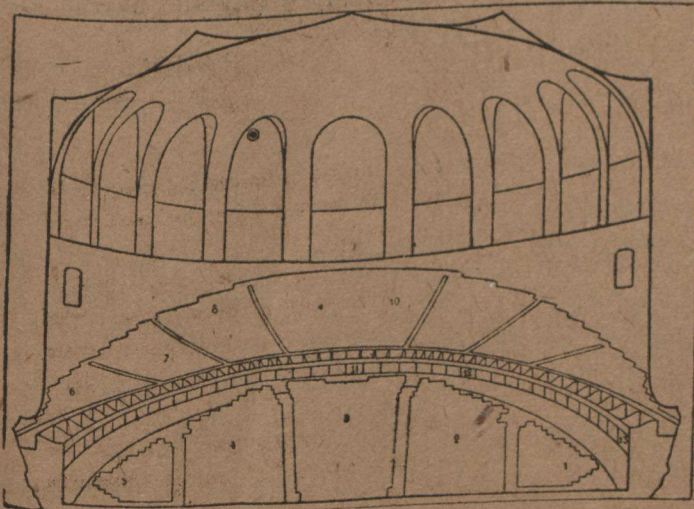
N'entrez pas là, car vous y verriez dans toute son effroyable nudité, dans son déshabillé atroce, cette terrible et pâle mort, si belle quelquefois, lorsqu'elle s'enveloppe du péplum de la tragédie!

Tout y est affreux, tout est ignoble.

Sur une vingtaine de tables de marbre des cadavres gisent, jetés au hasard, comme des paquets et dans des poses dégoûtantes à voir.

Aucune majesté, aucune funèbre illusion. S'il y a terreur, c'est une terreur sinistre et sale.

O les pauvres gens qui meurent ainsi pour qu'on étale leurs corps sur ces impurs carreaux, — et



pour qu'un carabin leur vienne ouvrir le ventre, tout en fredonnant un air de vau-deville.

II

“Une fois, j'y suis rentré, — et presque aussitôt, saisi, écoeuré, j'en suis sorti.

C'est qu'ils sont si cruellement laids, si cyniquement étalés, vraiment, qu'on ne peut bien longtemps supporter ce spectacle.

De chaque côté, une rangée de tables, et, sur chaque table, deux cadavres au moins... quand il n'y a pas un *amas* de petits enfants morts...

Oh! les enfants, il y en a beaucoup... pâles, froids, horribles, amonçés; à faire peur...

Pauvres petits êtres, dont les joues étaient roses qui se lutinaient peut-être, une semaine avant, sur l'herbe, au soleil!

Il y a des femmes.... il y a des vieillards...

Oh! Hams Holbein, Hams Holbein, oui, c'est là ta danse macabre!...

C'est là ton horrible tableau, tes hideux personnages... Oui, la nuit d'avant, ils dansaient et se tordaient dans une valse infernale; mais le jour les a surpris, et ils sont retombés sur leurs dalles de dissection, écopés, coupés, tailladés, et conservant encore quelqu'un de ces bizarres contorsions que tu sus leur donner dans ton horrible galop...

III

Des membres épars, des poitrines ouvertes, des crânes défoncés, vous voyez tout cela...

— C'est comme un champ de bataille, où vous ne trouvez rien de cette lugubre poésie que la gloire fait encore planer sur le front pâli des héros...

C'est le réalisme de la mort par la misère, par la faim, par la maladie...

Ah! vous voulez de la majesté, là? Regardez!

Les troncs sont détachés, les jambes sciées; la chair tombe en lambeaux, les yeux sont vitreux et éteints, les lèvres contournées, les mains crispées...

Loin! loin! Allez plus loin!... Il n'y a là que l'affreux, l'horrible, le cynique...

Allez! il n'y a là que le laid, le repoussant... Il n'y a là que le vrai!

IV

“Comment s'était-il endormi là, ce jeune homme?... Quoi! pouvait-il reposer dans ce charnier, respirer dans cette sentine et dormir dans cet enfer?

Il dormait...

C'était presque un enfant...

Il était pauvre et travaillait: le jour, à l'amphithéâtre; la nuit dans sa mansarde; la nuit, sur les livres; le jour, sur les corps.

Il était pauvre, et n'avait pas mangé ce jour-là, car il fallait payer sa chambre...

De fatigue et d'inanition, il s'était endormi. Il s'était endormi dans l'amphithéâtre.

V

“On l'avait oublié...

Les garçons, par mégarde, avaient mal inspecté...

Il dormait, il dormait parmi tous ces cadavres, et d'un sommeil aussi profond que le leur...

VI

“C'est une légende qu'on chante en vers, à l'hôpital, lorsque les bistouris taillent les muscles, et que les scies brisent les crânes... C'est une légende...

Quand minuit sonna, il dormait toujours, et, sur les tables de pierre, — lentement, se soulevaient les cadavres...

A travers les carreaux des fenêtres, pé-

nétraient les rayons de la lune, qui, toute pâle, regardait cela.

Elle vit les morts bâiller longuement sur leur séant, s'étirer comme de bons bourgeois qui s'éveillent... Elle les vit sauter à bas de leur lit glacé; elle les vit courir et danser debout, sans linceul, sans cris, — en silence.

Il dormait, il dormait toujours.

C'est une légende.

VII

"C'est une légende.

Tous en rond, gambadant, sautillant, tressautant, comme des fous épileptiques; tous en rond, se tenant par la main, ils se mirent à courir par l'amphithéâtre, — un tournoiement vertigineux pareil aux rondes des goules et des sorcières aux heures de sabbat.

Il dormait toujours.

Les cheveux au vent, — tout déchiquetés, sanglants, informes les morts s'approchèrent de lui. — Il y avait des hommes et des femmes, des enfants et des vieillards, éclopés, tordus, hachés, rongés, fouillés, vidés...

Ils appuyèrent sur lui leurs mains glacées, et, aussitôt, il s'éveilla et poussa un grand cri...

— Ah! carabin, carabin, disaient-ils... Ah! carabin, tu nous as disséqués, — tu nous as volé notre chair, nos fibres, nos boyaux, notre cervelle... Ah! carabin! carabin! carabin!

Et, dans leurs mains, il vit des bistouris, des scies, des trocars, des sondes, instruments aigus, longs terribles... Il se prit à trembler et cria:

— Grâce!...

Mais les morts ne l'écoutaient pas.

Au jour levant, sur les tables de pierre, les morts avaient repris leur place; mais il y avait, dans la salle, un cadavre de plus... un cadavre disséqué par des mains habiles.

"C'est une légende qu'on chante en vers, à l'hôpital."

LE PREMIER EMPRUNT

En 1871, alors que la France venait de perdre deux provinces, cinq milliards furent demandés au public qui en offrit quarante-quatre, dont vingt-six venaient de l'étranger.

Les emprunts ne sont pas toujours effectués par souscription publique. Deux autres modes ont précédé celui-là: la négociation confidentielle et l'adjudication sur soumission cachetées.

C'est l'Angleterre qui osa le premier emprunt, par appel direct aux contribuables, en 1798. La France suivit en 1818; la Hollande en 1843; l'Autriche en 1854, le Piémont en 1859. Depuis, il ne s'est guère passée d'année que quelque emprunt d'Etat n'ait été offert aux capitaux des deux mondes.

Mais de tous les emprunts, sous l'une ou l'autre forme, quel fut le premier en date? Quel pays en eut l'initiative?

La France, répond l'histoire. C'est, en effet, sous le règne de François Ier, en 1522, qu'un édit daté du 10 octobre établit certaine contribution spéciale d'un genre inconnu encore, qui portait intérêts. Et le 17 novembre 1536, un emprunt, nettement caractérisé fut contracté avec le plus grand succès à Paris, par la Constitution de rentes sur l'Hôtel de Ville.

On appelait ces rentes sur l'Hôtel de Ville le "Pot-au-feu de Paris", parce qu'elles représentaient les moyens d'existence de la plupart des bourgeois de Paris. L'abbé Terray, contrôleur général des Finances sous Louis XV, ne craignit pas de retenir la moitié des arrérages dus aux rentiers. C'est alors que les plaisants effacèrent le nom de la rue Vide-Gousset pour l'appeler rue Terray.

UN DRAME REEL DE LA MER

Comment est disparue à jamais une jeune actrice anglaise que tout Montréal avait applaudie.

Si les vagues de l'océan pouvaient parler que de mystères et que de drames intimes elles raconteraient.

Voici une histoire authentique, dont nous ne saurons jamais la fin, et d'autant plus intéressante pour nous que l'héroïne a vécu au milieu de nous un certain temps et qu'elle appartient à une famille d'artistes des plus en vue.

Le 26 octobre dernier, l'une des jeunes femmes employées comme commissaires sur les transatlantiques de la ligne Cunard, frappait à la cabine du No 480 du paquebot "Orduna", alors en pleine mer, à deux heures de Halifax et en route pour New-York, son port d'attache.

L'occupante de cette cabine No 480 n'était autre que Marie Empress, une artiste de réputation que la plupart de nos habitués de théâtre ont connue et applaudie, petite nièce du célèbre tragédien anglais Keane. Après d'incontestables succès sur la scène anglaise, elle était venue en Amérique où elle ne tarda pas à se créer un nom dans le vaudeville, tant au Canada qu'aux Etats-Unis.

Elle était gracieuse, jeune et presque toujours gaie, au dire des passagers du paquebot qui avaient eu l'occasion de converser avec elle. La jeune femme de service sur le paquebot lui apporta un léger repas, dans sa cabine, vers les six heures et demie du soir, et elle reçut instruction de revenir vers les neuf heures avec des "sandwiches". A l'heure dite, la jeune femme frappa à la porte de la ca-

bine 480, mais ne recevant pas de réponse, elle entra. Ne trouvant personne à l'intérieur, elle laissa les "sandwiches", et croyant la jeune artiste quelque part dans les salons ou sur le pont, elle ne s'inquiéta pas d'elle jusqu'au lendemain matin, alors qu'en entrant dans la cabine elle constata que celle-ci était encore vide, qu'on n'avait pas touché aux aliments et que rien n'avait été dérangé, pas même le lit.

On s'inquiéta alors à bord. On fit une enquête minutieuse, mais on ne parvint pas à obtenir d'éclaircissements sur cette mystérieuse disparition. Il était donc évident qu'entre six heures et demie du soir et neuf heures, Marie Empress était disparue. Où était-elle allée? S'était-elle jetée à la mer? Y était-elle tombée par accident? Se trouvait-on en présence d'un crime? L'hypothèse du suicide ou d'un accident, après enquête, sembla la plus plausible, bien que la disparition si mystérieuse de la jeune artiste fut difficilement explicable. En effet, la porte donnant sur le pont, dans le couloir de la cabine No 480 était fermée à clef, et il eut fallu de toute nécessité que l'artiste franchit plusieurs salons avant d'atteindre le pont. Et, à l'heure de sa disparition, son passage dans les salons du navire eut certainement été remarquée: même que sur le pont, il y avait alors plusieurs passagers à ce moment. Donc, un accident ou un crime auraient certainement éveillé l'attention. D'au-

tre part, le hublot de la cabine n'était pas assez grand pour permettre à un être humain d'y passer.

Alors, quoi ? Comment expliquer cette mystérieuse disparition dont on n'a jamais connu les suites. En mer, ce n'est pas comme sur terre; les recherches doivent se borner au navire seulement, et le navire avait été fouillé de la cale au pont le plus élevé.

L'enquête n'a donc rien dévoilé quant à la manière dont cette disparition aurait pu avoir lieu. Passons aux motifs, et l'on verra que l'enquête, tout en ayant provoqué certaines données, ne saurait conclure à rien d'affirmatif.

La seule personne qui semblait avoir mérité quelques rares confidences de l'artiste est la jeune femme qui faisait sa cabine et lui portait ses repas.

Voici le résumé du témoignage de cette employée du paquebot: "Marie Empress était toujours vêtue de noir; elle portait un petit chapeau et un long voile et je crus d'abord qu'elle pouvait être la veuve d'un militaire tué à la guerre. Un jour, je lui demandai: Etes-vous "madame" ou "mademoiselle?" Elle me répondit: Non, je ne suis pas mariée, mais je pourrais l'être avant longtemps... Alors je lui dis: Très bien, vous serez heureuse si vous pouvez épouser l'homme qu'il vous faut.— Ah, oui, l'homme qui nous est destiné, répondit-elle, c'est là tout le secret de la vie... Je remarquai qu'en disant ces dernières paroles, elle avait l'air profondément mélancolique. Plus tard, elle me confiait: Descendrai-je ou ne descendrai-je pas à New-York; je ne m'y connais aucun ami et je ne vois pas pourquoi je séjournerais dans cette grande cité? Une autre fois elle me dit qu'elle était un peu souffrante.

Je remarquai alors qu'elle avait une légère cicatrice rouge le long du nez, mais elle me dit que cela provenait d'un accident d'auto et qu'elle allait se faire soignée une fois à New-York.

Cependant on ne pouvait pas dire qu'elle fut triste. Au contraire, elle aimait à rire et à badiner. Elle ressemblait à beaucoup d'autres passagères à l'exception qu'elle était de beaucoup plus élégante; elle était même si élégante et si attirante ou frappante qu'il lui eut été impossible de traverser les salons pour gagner le pont sans attirer l'attention de quelqu'un des passagers.

Dans la cabine de l'étrange disparue on a trouvé, outre ses malles, quelques-unes de ses photographies en toilette de théâtre, photographes qu'elle s'appropriait sans doute à donner à quelques journalistes américains à son arrivée. A son départ de Halifax elle avait adressé un télégramme au propriétaire d'un grand hôtel de New-York, dans lequel elle disait: "J'arriverai lundi soir, voyez à ce que mon appartement soit prêt."

Ce dernier détail tendrait à établir le fait que lors de son départ du Canada, en Nouvelle-Ecosse, elle n'avait pas l'intention d'en finir avec l'existence.

Tels furent les détails les plus précis qu'on pût obtenir au cours de l'enquête tenue sur le transatlantique, autour de cette mystérieuse disparition d'une artiste qu'un grand nombre ont connue. C'était peu. Mais, on en vint vite aux théories.

On s'est demandé si un roman d'amour n'aurait pas désespéré la jeune femme au point de la forcer à disparaître sans laisser de traces. Avait-elle laissé en Angleterre, un fiancé: avait-elle été trahie et préférait-elle se jeter dans l'océan plutôt que de re-



La jeune femme s'était-elle jetée à la mer, y était-elle tombée ou y avait-elle été jetée.

voir sa patrie, sans celui qu'elle avait aimé éperdument? Dans ses malles on n'a retrouvé aucun papier, aucune lettre d'amour ou autre pouvant donner une signification à sa disparition en pleine mer.

N'était-ce pas plutôt un découragement d'artistes? Car Marie Empress, si elle avait obtenu de très grands succès dans les grands théâtres d'Angleterre, et même au Canada, avait eu le malheur d'avoir été sifflée au théâtre Hammerstein, à New-York, alors qu'on trouva qu'elle jouait avec trop de réalisme, une scène de flirt avec le pianiste Conrad, qui l'accompagnait. Elle était venue avec l'intention de conquérir l'Amérique, et cet accueil si inattendu l'avait peut-être déçue à jamais!

La légère blessure qu'elle portait au nez fit songer à une autre blessure qu'elle eut jadis au cou, et l'on se demanda si elle n'avait pas jadis attenté à ses jours? Des mauvaises langues alléguèrent qu'elle se droguait et qu'il lui aurait été possible de se jeter à l'eau dans un moment de stupeur du à la "dope". On parla aussi de l'admissibilité de la théorie d'un crime, mais cet argument fut mis de côté, à moins qu'il se fut agi d'une vengeance et que le meurtrier eut été aussi rapide que l'éclair pour pousser sa victime dans l'abîme, avant qu'elle eut eu le temps d'appeler au secours.

Mais, ce qui est certain, c'est que Marie Empress est bien disparue, dans la soirée du 26 octobre dernier, à bord du paquebot "Orduna", de la ligne Cunard, et qu'on n'a jamais plus eu de ses nouvelles depuis.

Ah! si les grandes voix de la mer qui nous effraient tant en temps d'ouragan, pouvaient s'exprimer dans une langue à la portée des humains, que de secrets, que de mystères elles ra-

conteraient aux hommes! Océan! Océan! tu as toute la grandeur, la majesté et l'immensité, mais aussi combien effrayant et quel vertige tu nous donne lorsque nous songeons aux drames palpitants que tu as pour toujours engloutis et ensevelis dans tes flots!

— 0 —

UN RUISSEAU PROPHETIQUE

On trouve dans tous les pays d'étranges croyances superstitieuses qui se rattachent à la guerre.

Il est toujours permis d'en sourire, mais certains faits n'en paraissent pas moins troublants — faute d'une explication plausible et naturelle — lorsqu'ils peuvent être froidement constatés par toute personne de bonne foi.

De ce nombre, est le curieux phénomène bien des fois observés et qui concerne la source de Henley, en Angleterre.

Cette source se trouve placée à mi-hauteur d'une colline avoisinant Henley-on-Thames, une cité manufacturière, un grand centre de céramique.

En temps ordinaire, dit la légende, elle est tarie. Mais dès que l'Angleterre est en guerre avec une nation quelconque, l'eau coule librement et alimente une petite rivière qui vient se jeter dans Henley.

On observa que la source donnait de l'eau pendant la guerre de Crimée; des vieux habitants d'Henley virent aussi les eaux jaillir pendant la révolte des Cipayes.

En fait, toutes les fois que l'Angleterre est en guerre, les habitants d'Henley, moitié par scepticisme, moitié par curiosité, vont se convaincre que la petite rivière, encore à sec quelques jours auparavant, ne pourrait plus être traversée sans se mouiller.

Pendant la guerre du Transvaal, le fait

fut rigoureusement contrôlé une fois de plus. Tout le monde nota que, suivant la légende, la fontaine cessa d'alimenter le cours d'eau le jour de la signature de la paix avec les Boers.

Après avoir été desséchée pendant un grand nombre d'années, la rivière fut à nouveau emplie d'eau en 1914; même après la signature de l'armistice, la source qui n'avait pas un instant cessé de fournir de l'eau, continua de grossir la rivière.

De nombreuses personnes en conclurent, pendant toute la première partie de cette année. Ce fut seulement le 15 juillet que la source s'assécha soudainement.

— o —

RATS SUBTILS

Les rats sont, à l'heure actuelle, si nombreux en Angleterre, qu'ils constituent, dans les campagnes et dans les villes, un véritable fléau dont il faut se débarrasser à tout prix.

Voilà pourquoi le *Board of Agriculture*, ou Ministère de l'Agriculture britannique, a organisé ces temps derniers une *National Rat Week*, ou "Semaine Nationale de Dératisation", qui fut une manière de Saint-Barthélémy des rongeurs.

Les personnes de tout âge et de toutes classes furent invitées à prendre part à cette extermination, qui donna d'ailleurs d'excellents résultats.

Les opérations étaient conduites par des experts "rat-catchers", ou attrapeurs de rats professionnels, qui avaient pris soin de faire auparavant une série de conférences dans tous les comtés anglais, afin d'exposer au public leurs méthodes de dératisation systématique.

Un des points

essentiels

dinaire intelligence des rats, et leur ruse, qui dépasse sans doute celle de tous les animaux, y compris le renard.

Comme exemple de cette intelligence des rats, on a cité le fait suivant, que nous reproduisons d'ailleurs sous toutes réserves, mais que nous nous reprocherions d'omettre, car il est assez amusant :

Dans une grande gare d'embranchement des Midlands, on a observé que, lorsqu'un train de marchandises, arrivé pendant la nuit, s'arrête sur une voie de garage, les rats qui pullulent dans les fourgons du train profitent de cet arrêt pour descendre sur la voie et, malgré que les portes en soient fermées, trouvent invariablement le chemin du... buffet.

Le flair des rats, leur adresse à trouver tout ce qui peut leur tomber sous la dent sont proverbiaux.

Mais l'humoriste qui a rapporté ce dernier exemple de leur subtilité, n'a omis qu'un détail, et c'est grand dommage :

On désirerait savoir, si, après s'être restauré au buffet, les rats rejoignent leur compartiment pour continuer leur voyage?

— o —

LANTERNES VENITIENNES

Les lanternes vénitiennes sont appelées ainsi parce qu'elles sont particulièrement en usage dans la ville des gondoles. Elles ne sont pourtant en réalité qu'une imitation des lanternes chinoises et ces dernières ont sur nos lanternes vénitiennes l'avantage d'être imperméables. Au Japon, où les lanternes ont encore été perfectionnées, on emploie, pour enduire leur papier, une huile extraite de la semence du *Perilla ole-nioides*. Cette huile sert aussi à préparer

du cuir artificiel



CLAIRETTE ET ROMAIN

Roman inédit par

PAUL DE GARROS

PREMIERE PARTIE

I

A la fin de décembre, la nuit vient tôt.

Bien qu'il ne fût pas encore quatre heures, le soleil avait déjà disparu derrière la haute falaise du cap Cicié, et l'ombre commençait à s'étendre sur la côte.

La route de la Seyne à Saint-Cyr, qui contourne le baie de Bandol, était presque déserte à cette heure. Et la Vernette, la petite ferme habitée par la famille Maillard, à un kilomètre de Sanary, reposait dans un silence absolu.

Cependant, une jeune fille, assise devant la porte de la maison, s'entêtait à terminer un ouvrage de couture aux dernières lueurs du crépuscule.

Soudain, une voix de femme, cassée, chevrotante, retentit sur le chemin.

—Bonsoir, Clairette! Ça va bien?... Tu vas t'abimer les yeux, mon enfant,

à travailler dans l'obscurité!

—Tiens, c'est vous, mère Sollies, répondit la jeune fille en relevant la tête... Oh! ne craignez rien, mes yeux sont bons, je vois comme en plein jour.

—Ah! la jeunesse, quelle belle chose!... Et chez toi, la santé est toujours bonne? Ce brave Florent?... Mme Yvonne?...

—Merci, papa et maman se portent bien.

—Allons, tant mieux! tant mieux!

—Et d'où venez-vous donc par là, à cette heure, mère Sollies?

—Tu le sais bien, petite curieuse! Je rentre de ma tournée habituelle. Tantôt c'est à Bandol, tantôt aux Six-Fours, d'autres fois à Ollioules Il ne faut pas toujours tendre la main devant les mêmes portes. Mais, pour changer, je ne réussis guère mieux, va.

—Ce n'est pas ce qu'on raconte. On prétend que le métier est bon au contraire et que vous amassez des rentes.

—Pécaïre! Peut-on dire ça, petitel! Ah! je voudrais que ceux qui m'accusent... Tiens, aujourd'hui, je viens de plus loin que Sanary, je n'ai pas seulement récolté de quoi payer l'u-

sure de mes souliers... Ah! vois-tu, les riches y regardent maintenant à deux fois avant d'ouvrir leur bourse: on n'est plus généreux comme autrefois.

—On a si souvent abusé de la charité.

—D'ailleurs, va, le pain qu'on gagne ainsi est toujours dur.

—Dame! Voyons, mère Solliès, répliqua Clairette avec un ton de reproche, c'est bien un peu votre faute si vous êtes obligée de recourir à ce moyen d'existence. Est-ce que votre neveu, Auguste Boireau, ne devrait pas s'occuper de subvenir à tous vos besoins? Un garçon de son âge, grand et fort, qui n'a qu'à vouloir pour gagner largement sa vie!... Mais, au lieu de vous aider, il aime mieux, à ce qu'on dit, passer son temps à faire la fête dans les cabarets de Toulon ou des environs.

—C'est vrai, petite, c'est vrai; mais que veux-tu que j'y fasse? Boireau n'est pas homme à se laisser guider par mes conseils... Ce n'est pas d'ailleurs un mauvais garçon, et le plus gros reproche qu'on puisse lui faire c'est d'être paresseux.

—C'est un gros défaut.

—Ah! bien sûr, continua la mendiante, si je pouvais le marier avec une bonne petite femme, qui le tiendrait pour la dépense et le pousserait au travail, il serait certainement plus heureux et moi aussi.

La jeune fille distraite ne répondit pas et resta penchée sur son ouvrage, l'air absorbé.

Au bout d'un instant de silence, la vieille femme reprit:

—Allons, il faut que je m'en aille, il fait déjà noir et j'ai encore près d'une demi-lieue jusqu'à Castillan.

—A propos de Castillan, interrogea Clairette, m'arrivera-t-il toujours bien?

Vous savez votre voisine, la dame du château?... Il y a plus d'une semaine que je ne l'ai pas vue.

—Mme de Servianne? Ah! celle-là est une sainte. Si elle était riche, il n'y aurait plus de pauvres dans le pays. Sans elle, il y a longtemps que la mère Solliès ne traînerait plus par les chemins sa vieille carcasse... Oui-dà, elle va très bien, la bonne dame!... Allons, je me sauve. Adieu, Clairette, et bonne année!

—Ne dites pas cela vous me porteriez malheur. Songez que c'est demain seulement la Saint-Sylvestre.

—Je sais, je sais, mais les souhaits sont bons à partir de la Noël. Et je veux que les miens soient les premiers à te rappeler le bonheur que tu attends... Voyons, à quand le mariage?

—Quel mariage? murmura Clairette subitement troublée.

—C'est bon, je m'entends, fit la vieille. Tu ne me feras pourtant pas croire, ma mignonne, qu'une jolie fille comme toi n'a pas un amoureux. Si la mère Solliès est décorpète, elle n'est pas encore aveugle, et il faudrait l'être de vrai, pour ne pas voir que le beau Romain Escarguel...

—Oh! interrompit vivement la jeune fille, c'est à peine s'il m'a parlé deux ou trois fois...

—Depuis quinze jours peut-être?

—Depuis qu'il est revenu du régiment.

—Eh bien, mais deux ou trois fois, ça suffit... En deux ou trois entrevues, on a le temps de se dire des choses très intéressantes... on a même le temps de se faire des promesses.

Clairette gênée baissa les yeux sans répondre.

—Après tout, je ne sais pas de quoi je me mêle là, reprit la mendiante.

Adieu, cette fois, adieu pour tout de bon.

Et après avoir fait mine de s'éloigner :

—Tout de même, tu vois que je ne m'étais pas trompée... Tiens, aujourd'hui encore, je l'ai rencontré, ce pauvre Romain; il avait l'air d'une âme en peine, assis, tout seul, à rêver au bord de la mer... Là, n'en parlons plus, puisque ça te chagrine. Que tes désirs se réalisent, voilà tout!... Oui, oui, ils se réaliseront, tu seras heureuse, fillette, et bientôt, c'est moi qui te le dis.

Clairette soupira, hocha la tête et resta muette.

La vieille allait disparaître dans le petit chemin qui laisse à droite la route d'Ollioules pour conduire à Castellan. Elle se retourna encore et ajouta :

—Tu souhaiteras le bonjour de ma part à Florent et à maman Yvonne, n'est-ce pas?

—Je n'y manquerai pas, merci, cria la jeune fille.

En même temps, elle se leva, prit sa chaise et rentra dans la maison.

—Tiens où étais-tu donc, petite ? demanda Mme Maillard, qui revenait du jardin, son tablier chargé de légumes, je t'ai appelée tout à l'heure, tu n'as pas répondu.

—Pardon, maman! c'est la mère Solliès qui passait et qui m'a retenue quelques minutes: elle éprouve toujours le besoin de me conter ses malheurs.

—Pauvre vieille!

—Il paraît que, sans marraine qui est très bonne pour elle, elle n'aurait pas toujours de quoi manger.

—Hé! oui, pendant que son vaurien de neveu traîne dans les cabarets du port! Ah! ça me fait tourner le sang de voir des choses pareilles. En voilà

un cet Auguste Boireau, à qui le service militaire aurait fait du bien! Par malheur, il a été ajourné, puis réformé pour poids trop faible et tour de poitrine insuffisant.

—Là-dessus, il n'y a rien à dire, ce n'est pas de sa faute. Mais il est inexcusable d'avoir, par son inconduite, fait mourir sa mère de chagrin.

—L'épreuve ne l'a pas corrigé, d'ailleurs, il continue... Allons, assez parlé de cette fripouille... Dis-moi, tu n'as pas entendu la voiture de ton père sur la route?

—Non, maman.

—Comment se fait-il qu'il ne soit pas encore rentré? Il est pourtant parti de bonne heure et il n'avait qu'un fût de vin à livrer aux Six-Fours.

Clairette n'eut pas le temps de donner son avis sur la question. L'observation de sa mère était à peine terminée que la porte s'ouvrit et la voix de Florent retentit, alerte et joviale:

—Hé! les ménagères, la soupe est-elle grêle?... Je vous amène un convive que j'ai rencontré au sortir de Sanary et qui m'a dit comme ça: "Père Maillard, j'avais envie d'aller vous voir un de ces jours..."

"Ma foi, que j'ai répondu, ça se trouve bien, mon garçon... Si c'est pour aujourd'hui, nous ferons la route ensemble et nous trinquerons à l'arrivée. Si c'est pour demain... Enfin, à ta convenance!..."

"Comme les bonnes idées, il vaut toujours les réaliser tout de suite, il s'est décidé pour aujourd'hui. Tant mieux, n'est-ce pas?"

Et, après une pause, faisant un geste cérémonieux, il cria:

—Mesdames, je vous présente M. Romain Escarguel, ex-sergent au 2^e régiment d'infanterie coloniale: une campagne, deux blessures,

Les deux femmes éclatèrent de rire, tandis que le nouveau venu s'avancit en saluant timidement.

C'était un garçon de taille moyenne et bien prise, aux cheveux noirs, au teint mat, aux traits réguliers, aux yeux caressants.

—Mille millions, monsieur s'intimide maintenant! gronda Florent qui avait surpris le geste embarrassé de Romain, je croyais que lorsqu'on avait fait la guerre en Afrique...

—Hé! père Maillard, interrompit le jeune homme qui se ressaisissait, les plus rudes combats ne sont pas ceux où l'assaut se donne à la baïonnette.

—Oui, oui, je sais, dit Florent en faisant le nigaud, le plus pénible pour un Français, c'est de se battre de loin, à coups de canon.

Et mentalement, il ajouta:

"Toi, mon bonhomme, je vois où tu veux en venir... Malheureusement, il n'y a pas moyen... non, pas moyen... Ah! c'est dur de faire son devoir... Je ne peux pourtant pas risquer le bonheur de ma fille..."

Puis, tout haut:

—Allons, fillette, cette soupe... pas encore prête?...

Ce fut la mère qui répondit:

—Si monsieur Escarguel veut bien attendre une minute...

—Madame Maillard, interrompit Romain, vous savez qu'avec vous j'agis sans façon. Eh bien, j'aime mieux vous dire franchement que je n'ai besoin de rien... Je suis venu d'ailleurs pour vous parler... vous parler sérieusement... très sérieusement.

Il jeta vers Clairette un regard suppliant et se mit à tourner son chapeau entre ses doigts d'un air profondément embarrassé.

—Il y a longtemps, poursuivit-il, que je veux venir... mais la peur m'arrête toujours...

—Voyons, qu'est-ce que c'est? interrogea la mère. Mais je vous en prie monsieur Escarguel, remettez-vous, vous êtes tout pâle...

Il répéta d'une voix angoissée:

—La peur m'arrête...

—Hé! oui, insinua Florent, c'est toujours la même chose: de loin, l'ennemi fait trembler. Mais de près, ce n'est plus rien: un bon coup de baïonnette, et le tour est joué.

—Vous avez parfaitement raison, père Maillard... Attendre au loin, avec l'espoir vague qu'un jour, une occasion se présentera, qui permettra de tenter la conquête rêvée c'est atroce, parce que c'est le doute, l'attente dans l'angoisse... tandis qu'en abordant carrément la question, on a l'avantage d'être tout de suite fixé sur son sort.

—Et d'après toi, le doute est pire que tout?

—Il me semble. Cela n'empêche pas qu'au moment de le faire cesser, on soit rudement ému.

La mère Maillard se détourna pour cacher son trouble. La jeune fille baissa les yeux, confuse, le coeur battant; et Florent fit semblant de donner un coup d'oeil à son attelage, histoire de s'assurer que son cheval n'avait pas bougé.

Quant à Romain, qui tremblait comme une feuille, il jeta encore une fois un regard suppliant vers Clairette; puis, prenant son courage à deux mains, il bredouilla d'une voix hâlante:

—Tout cela est pour vous dire, monsieur et madame Maillard, que j'aime Mlle Clairette et que je viens vous la demander pour femme, si elle y consent.

Personne ne répondit. La jeune fille rougit violemment, la mère essuya

une larme et Florent esquissa un geste d'embarras.

Quant à Escarguel, il ne voyait rien de l'émotion qu'il avait créée. Ses yeux papillottaient, ses oreilles bourdonnaient; il était anéanti, à bout de forces, le cerveau vide, épuisé par l'effort qu'il venait de faire.

Enfin, le père parla :

— Mon pauvre Romain, commençait-il, si j'avais deviné ce qui t'amena chez moi, je ne t'aurais pas laissé venir jusqu'ici... je t'aurais évité cette entrevue... je vais te faire de la peine, j'en suis sûr, mais je ne peux pas faire autrement, non, je ne peux pas... nous ne voulons pas marier notre fille maintenant, elle est trop jeune... Tu vois, ce n'est pas contre toi que nous avons pris cette décision, c'est pour tout le monde la même chose... Toi, je t'aimerais plutôt mieux qu'un autre.

Le jeune homme secoua la tête d'un air découragé.

— Père Maillard, dit-il, je ne vous crois pas. Je crois, au contraire, que votre décision ne vise que moi, car Mlle Clairette est bien en âge de se marier. Mais comme elle est riche, vous voulez pour elle un mari qui le soit aussi... Oh! si au lieu de moi qui n'ai rien, il se présentait un époux ayant de beaux écus sonnants, votre réponse serait toute différente.

— Ah! mon petit, répliqua Florent, ce n'est pas pour moi vanter, mais demande toi-même à la mère, toi présente, si elle possédait quelque chose quand je l'ai prise. Pourtant, moi qui avais du bien, je n'ai pas hésité.

— Il en sera de même pour ma fille. Je ne m'occuperai pas de savoir si son prétendant est riche ou non. Pourvu qu'il nous plaise et qu'il plaise à la petite, ça suffira...

— Vous le voyez, répliqua Romain,

votre motif n'est qu'un prétexte. Il y a une autre raison à votre refus, autrement... Donc, c'est que je ne fais pas votre affaire, ou que je ne plais pas à Mlle Clairette.

Florent eut un mouvement d'impatience et d'ennui, pendant que Mme Maillard répondait ingénument :

— A dire vrai, monsieur Escarguel, on n'a jamais demandé à Clairette ce qu'elle en pensait, mais rien qu'à son air, il semble bien...

Le père l'interrompit avec une brusquerie inaccoutumée :

— Voyons, puisque j'ai dit non, c'est non.

Un formidable coup de poing sur la table ponctua sa phrase. La jeune fille se cacha le visage dans ses mains et Escarguel se leva, tout pâle.

— Enfin, qu'est-ce que vous avez contre moi, père Florent? demanda-t-il d'une voix sourde.

— J'ai... j'ai... je n'ai rien.

— Mais si, voyons.

— Eh bien, j'ai que je ne veux pas marier ma fille à dix-huit ans, avec un garçon qui n'a pas la raison de se conduire lui-même, qui est paresseux, débauché, et s'est fait dans le pays une réputation détestable.

Le jeune homme resta coi, tellement interdit qu'il lui fut impossible d'articuler un mot pour sa défense.

— Tiens, tu m'as poussé à bout, poursuivit Florent, tu m'as forcé à dire des choses que je ne voulais pas dire... Te voilà bien avancé maintenant!

Puis, aussitôt, d'un ton plus calme, presque paternel, il ajouta :

— Tout cela n'est pas pour te désobliger, entends-tu, mon garçon. J'ai connu ton père, c'était mon ami. Depuis sa mort, j'ai toujours pensé que je pourrais t'être utile. Chaque fois

que j'ai eu l'occasion de te rendre service de loin, je l'ai fait.

—Merci, père Maillard!

—Aujourd'hui, si je t'ai parlé un peu sévèrement, c'est encore dans ton intérêt.

—Je vous remercie encore, mais je ne comprends pas bien...

—Parbleu, quand j'avais ton âge, je ne comprenais pas non plus les remontrances qu'on me faisait sur le même sujet. Tu comprendras plus tard.

—Enfin!...

—Enfin! Enfin!... il n'y a pas d'enfin. S'il faut te mettre les points sur les i, je les mettrai... Depuis que tu es revenu du régiment, tu as mené une drôle d'existence, voilà!

—Oh!...

—Oui, oui, une drôle d'existence. D'abord, tu as mis six mois à trouver un métier, ce qui est déjà extraordinaire. Mais maintenant que tu en as un, tu ne travailles plus, ou du moins tu travailles quand cela te plaît, de loin en loin, le moins possible. Tu as une vie déréglée, tu dépenses au jour le jour le peu que tu gagnes, sans souci de l'avenir. Tu fréquentes les cabarets mal famés du port, en compagnie de gens peu estimables, tels que cet Auguste Boireau le plus grand chenapan de la contrée.

—Pardon, je sors très peu avec lui et encore c'est parce que j'y suis quasi forcé par la raison que nous sommes compagnons d'atelier.

—On t'a rencontré encore assez souvent avec lui et certains de ses amis qui ne valent pas mieux que lui: ça suffit pour te faire juger comme on les juge. On te voit aussi, le soir, très tard, rôder aux environs d'ici avec des allures de détraqué... Tout cela, tu le comprends, n'est pas fait pour

qu'on te considère comme un bon ouvrier et un homme sérieux.

Escarguel poussa un long soupir et son regard rencontra celui de Clairette qui semblait dire: courage et patience!

Alors, au lieu d'essayer de se défendre, il se tut, résigné.

—Je ne te cache pas, mon pauvre Romain, continua le père Maillard, que, si j'avais prévu comment les choses tourneraient, je t'aurais tenu à l'écart. Je te laissais venir ici pour pouvoir te donner de temps en temps un bon conseil, mais pas la main de ma fille.

—Alors, c'est fini? murmura le jeune homme, je n'ai plus qu'à disparaître?

—Fou! qui te dit cela? En te parlant comme je viens de le faire, j'ai voulu surtout te donner un avertissement, pour t'engager à mieux te conduire à l'avenir afin de mériter ainsi la main de ma fille, plus tard... si tu l'aimes encore quand le moment sera venu de la marier.

Les regards des deux jeunes gens se croisèrent de nouveau comme pour échanger un serment d'éternelle fidélité.

—Mes sentiments resteront ce qu'ils sont aujourd'hui, déclara Escarguel, mais je ne me fais pas beaucoup d'illusion sur le sens de votre avertissement. Ayant douté une fois de mon honnêteté, vous n'y croirez plus jamais; et jamais, par conséquent, vous ne me jugerez digne d'épouser Mlle Clairette... C'est pourquoi je préfère m'éloigner, bien que j'aie donné pour toujours mon cœur à votre fille.

—Dame! tu feras ce que tu voudras, reprit le père Maillard. Mais, pour te prouver ma sincérité, je peux t'avouer que, si tu nous avais demandé Clairette, il y a huit ou dix mois, nous te l'aurions sans doute accordée. Tu vois donc que c'est unique-

ment à cause de ta conduite actuelle que nous croyons devoir... différer ce mariage.

— Je ne mérite pas le jugement que vous venez de porter sur mon compte, répondit simplement Romain.

— Par conséquent, poursuivit Florent, tu peux garder l'espoir de réaliser un jour ton rêve; et le mieux, pour cela, est que tu restes parmi nous, car, tu sais, les absents ont souvent tort.

Une flamme brilla dans les yeux de la jeune fille, qui fit étinceler les quelques larmes portant à ses paupières.

Romain eut une minute d'attendrissement. Il se raidit pour n'en rien laisser voir.

— Non, je suis bien décidé, reprit-il après un court silence, j'aime mieux quitter le pays... Adieu, vous me reverrez peut-être un jour... J'ai toutefois un devoir à remplir avant de m'éloigner: je dois rendre à Mlle Clairette sa liberté.

— Elle n'avait pas pris, je pense, d'engagement envers toi?

— Non, non, pas d'engagement formel, précis. Mais, vous savez, deux jeunes gens qui éprouvent de la sympathie l'un pour l'autre échangent toujours quelques vagues promesses. Je ne veux pas que Mlle Clairette se figure que ces vagues promesses la lient... Allons, il est inutile de prolonger plus longtemps cette scène. Permettez-moi de serrer une fois encore la main de votre fille... Que j'emporte au loin le souvenir de cette dernière étreinte... Et maintenant, adieu, madame Maillard! adieu, père Florent!...

Le jeune homme se dirigea vers la porte d'un pas chancelant. Le fermier le suivit machinalement sans rien dire. Cependant, lorsqu'ils furent dehors, il risqua quelques mots de consolation:

— Courage, mon ami. Tout s'arrangera peut-être mieux que nous ne pensons... Lorsque tu reviendras... bientôt, sans doute... nous verrons s'il y a moyen... Allons, sans rancune, au moins, n'est-ce pas?

— Sans rancune, monsieur Maillard! répondit Romain cérémonieusement.

Il serra la main que lui tendait le fermier; puis, le cœur gonflé, les tempes brûlantes, il s'élança droit devant lui, par la première route qui s'offrit.

C'était le chemin de Castillan.

II

Clairette Maillard, nous le savons déjà, avait dix-huit ans.

Grande, élégante, la taille souple et mince, elle offrait une dissemblance absolue avec les autres filles de la côte méditerranéenne, où le soleil ardent répand, avec trop d'uniformité peut-être, les chevelures noires et les peaux ambrées.

Ses yeux seuls étaient noirs, mais ses cheveux étaient blonds et sa peau d'une blancheur laiteuse, délicatement nuancée de rose.

On reconnaissait en elle le mélange de deux races.

En effet, son père était Provençal pur sang, tandis que sa mère, née Yvonne Kéradec, était Bretonne, fille d'un Breton de Paimpol, ancien quartier-maître de la marine, qui, après avoir longtemps navigué, était venu planter ses choux à Carqueiranne.

Yvonne n'était pas riche, certes, lorsque Florent Maillard l'avait demandée en mariage. Mais elle était bonne, dévouée, courageuse. Ces qualités ne valaient-elle pas une fortune?

Cela n'empêche pas que tout le pays fût unanime à blâmer Florent. Sa famille surtout poussa les hauts cris et en particulier son frère, Justin Maillard, qui avait épousé une demoiselle, fille d'un huissier de Marseille, et qui se disposait à cette époque à partir pour Paris, la tête pleine de grands projets d'entreprises gigantesques.

Florent laissa dire et passa outre.

Que diable! Si Yvonne n'avait rien, il

avait du bien, lui. Sa ferme de la route d'Ollioules, c'était bien quelque chose tout de même ! Sa chère petite ferme de la Vermette, l'héritage paternel, qui produisait un peu de tout : des figues, des céréales, des olives et du vin.

Les parents avaient bien vécu là et trouvé le moyen d'y élever une famille. Pourquoi n'en feraient-ils pas autant?... Ils étaient courageux tous les deux, ils travailleraient. Pour le reste, à la grâce de Dieu !

Plus tard, lorsque la petite Clairette fut venue, ils songèrent, pour lui assurer un avenir plus brillant, à augmenter leurs ressources : à la vente de leur propre récolte, ils joignirent le commerce du vin.

Maillard allait dans les campagnes, achetant une barrique par-ci une barrique par-là à des propriétaires dont il était sûr, et les revendait ensuite à Toulon ou dans les petites villes voisines, en se contentant d'un bénéfice modéré.

Il s'était formé de la sorte une clientèle nombreuse, qui, mieux servie qu'ailleurs et à meilleurs compte, lui restait fidèlement attachée.

C'est ainsi qu'entretenues par la probité, le travail et l'économioie, les affaires des Maillard avaient doucement prospéré.

On ne parlait pas d'eux, bien entendu, comme des Maillard de Paris, qui avaient maintenant des millions, disait-on, ou même simplement, comme de la châtelaine de Castillan, Mme de Servianne. Mais leur situation était assez cassue pour faire des envieux.

Seulement Florent et sa femme étaient tombés dans le travers où tombent bien des gens de leur condition qui n'ont qu'une fille à choyer : ils avaient voulu en faire une demoiselle. Ils s'étaient donc imposé quelques nouveaux sacrifices ; Mme de Servianne, la marraine de l'enfant, avait donné de son côté ; et ainsi la fillette avait pu rester jusqu'à seize ans dans un pensionnat de la ville.

Heureusement pour elle, Clairette avait

du coeur et du bon sens. Elle prit dans l'enseignement de la pension ce qu'il y avait de bon. Elle rejeta tout le reste : par exemple, la vanité, les prétentions ridicules et le mépris de la position sociale de sa famille, que le contact avec des jeunes filles nobles ou riches eût pu faire naître chez elle.

Elle eût pu devenir une mijaurée. Elle demeura une bonne fille, affectueuse et simple, dévouée à ses parents, ne boudant jamais à la besogne, une vraie femme d'intérieur, comme sa situation l'exigeait.

Tant d'avantages matériels unis à d'aussi éminentes qualités, physiques et morales, ne pouvaient pas longtemps rester inaperçus. Depuis que Mlle Maillard était revenue à la Vermette, de nombreux prétendants s'étaient déclarés prêts à faire son bonheur. Mais tous avaient été écartés.

Un seul jusqu'à présent avait échappé à l'ostracisme. C'était Romain Escarguel qui, enfant du pays et orphelin depuis longtemps, était revenu, après sa libération du service militaire, se fixer dans la contrée où sa famille avait été jadis connue et estimée.

Sa tactique auprès des Maillard avait été assez habile : elle avait consisté à montrer une extrême réserve. Il ne venait à la Vermette que rarement et n'avait jamais prononcé un mot qui indiquât ses sentiments envers Clairette ; il se contentait de les laisser deviner par ses attitudes et ses regards. Il s'était ainsi insinué tout doucement dans les bonnes grâces non seulement de la jeune fille mais aussi de sa famille.

De sorte que, sans avoir jamais posé sa candidature et sans avoir mis par conséquent les époux Maillard dans l'obligation de se prononcer sur son cas, il était traité par eux avec une

bienveillance que l'on pouvait considérer comme du meilleur augure.

Il est inutile d'ajouter qu'après de Clairette l'impression laissée par les visites de Romain Escarguel avait un caractère moins vague.

La jeune fille, en effet, n'avait pas tardé à se rendre compte de ce que signifiaient les attitudes et les regards du discret visiteur.

"Il m'aime", conclut-elle hardiment. Et son cœur, à son tour, s'ouvrit à l'amour.

Le jour donc où Romain, profitant d'un court tête à tête avec Clairette, avait exprimé nettement ses sentiments, il avait été compris tout de suite: ces deux cœurs battaient depuis longtemps à l'unisson.

Hélas! Il y a souvent très loin entre la coupe et les lèvres!...

Pauvre Romain!... Pauvre Clairette!... Quand pourront-ils maintenant réaliser leur rêve?...

III

Dans la matinée du 31 décembre, une nouvelle stupéfiante et fort triste se répandit dans toute la contrée. Un crime odieux avait été commis pendant la nuit précédente à Castillan, entre Millone et la Farfède: Mme de Servianne avait été assassinée.

Et un mouvement d'universelle pitié se manifesta sur-le-champ à l'égard de la malheureuse victime qui ne comptait dans le pays que des sympathies.

Renseignements pris, l'attentat était moins grave. Il s'agissait seulement de la mise au pillage du château. Un audacieux malfaiteur s'était introduit dans la chambre même de la vieille dame et avait eu la cruauté inouïe de l'attacher, de la bâillonner et de la frapper au point de la laisser pour

morte afin de commettre tranquillement le vol qu'il avait prémédité.

Acte barbare et féroce, car Mme de Servianne ne faisant que du bien autour d'elle, personne ne pouvait la haïr.

Quel était donc le lâche, le fou furieux, l'être dénaturé qui avait osé porter la main sur elle et dérober les aumônes qu'elle destinait aux pauvres des environs?

Le coupable! Qu'on trouve le coupable!

L'opinion publique réclamait une justice immédiate et terrible.

Quelque inexplicable que fût ce crime, il fallait cependant s'incliner devant l'évidence.

Voici, d'ailleurs, les circonstances dans lesquelles il avait été accompli, telles du moins qu'on avait pu les reconstituer, car l'état de la victime ne permettait pas de recueillir des indications très précises.

Le 30 décembre au soir, M. Patrice de Servianne était parti pour Marseille afin d'y régler quelques affaires personnelles et d'y faire en même temps les acquisitions de jouets et de bonbons que sa mère avait l'habitude de distribuer chaque année aux enfants du voisinage, à l'occasion du premier janvier.

Mme de Servianne qui généralement tenait beaucoup à faire elle-même ces emplettes n'avait pu s'absenter cette fois à cause d'une légère indisposition. Ce soir-là donc, la vieille dame s'était couchée de bonne heure et, comme la bonne qui formait tout son personnel voulait la veiller, elle l'avait renvoyée, dans sa chambre sous les combles, affirmant qu'elle n'avait besoin de rien.

Or, la grande maison carrée qu'habitaient Mme de Servianne et son fils était située tout à fait en dehors du

bourg de Castillan, à trois cents mètres au moins au-dessus des dernières maisons.

Cet isolement complet constituait un réel danger, surtout quand Patrice était absent. Aussi, ce dernier avait insisté bien souvent pour que sa mère prit un autre domestique. Mais la châtelaine, se croyant à l'abri de toute malveillance, s'en défendait toujours.

— Non, non, disait-elle, ce serait une dépense superflue, quand tant de gens manquent du nécessaire.

Le triste événement, qui venait de se produire, montrait, hélas ! qu'elle avait eu tort de ne pas prendre plus de précautions.

Il était probable, en effet, que le voleur s'était renseigné avant d'agir et ne s'était décidé à risquer le coup que parce qu'il était sûr de ne trouver personne pour l'arrêter.

La pauvre Mme de Servianne, surprise au milieu de son premier sommeil, n'avait pas eu le temps ni la force d'appeler au secours. Avant qu'elle eût pu se reconnaître, elle avait été saisie, bâillonnée, attachée, les mains derrière le dos, au fer de son lit, et s'était évanouie.

C'était dans cet état que sa bonne l'avait trouvée en entrant dans sa chambre.

Après un premier moment d'affolement bien compréhensible, la dévouée servante se ressaisit. Un ouvrier qui travaillait au jardin venait d'arriver. Elle l'envoya au village chercher du secours et porter à la poste deux télégrammes: l'un pour prévenir M. Patrice, l'autre pour prier le médecin de venir sans retard.

Le médecin, le docteur Garnier d'Ollioules, arriva au bout de très peu de temps, examina soigneusement la vieille dame et acquit rapidement la certitude qu'elle souffrait seulement

d'une très grave commotion. Il rédigea une ordonnance appropriée, comportant surtout des calmants, et se retira en disant qu'il prenait sur lui de prévenir le Parquet, puisqu'il y avait eu agression et vol.

M. Patrice de Servianne n'arriva qu'à cinq heures du soir. Il trouva sa mère en proie à une fièvre violente et à un délire presque continu. Quand il lui adressa la parole, essayant de se faire reconnaître, il obtint simplement une pression de main dont la signification restait vague. Ce fut tout.

Le parquet de Toulon qui se présenta peu après fut donc obligé, ne pouvant obtenir aucune indication de la vieille dame, de borner son enquête à des constatations matérielles sans grande valeur, car le criminel, prudent, n'avait laissé de son passage que des traces insignifiantes.

Mais les magistrats déclarèrent qu'ils reviendraient prochainement, attendu que les révélations de la victime avaient une très grande importance.

Patrice, que la lâcheté de cet attentat avait fait sortir de son habituelle douceur, fut mécontent de ce retard.

— Mais en attendant, objecta-t-il, j'espère bien, messieurs, que vous ne resterez pas inactifs.

— Certainement non.

— Peut-être avez-vous déjà quelques indices?...

Le juge d'instruction, un certain M. GIBLOT, grand, blond et myope, l'interrompit et, souriant finement, répondit d'un air fat:

— Monsieur, je possède plus que des indices, j'ai des présomptions... graves. Je sais déjà qu'un individu de mine louche, d'allures équivoques, a été vu, rôdant hier soir, vers onze heures, aux alentours de votre château. D'après mes renseignements, c'est un homme du pays, un ouvrier des ateliers Casteix, de Toulon, qui avait

parmi ses compagnons une réputation détestable. Très probablement, c'est lui le coupable. Enfin, suspendons notre décision jusqu'à l'interrogatoire de Mme votre mère. Mais j'ai tout lieu de croire qu'il changera nos soupçons en certitude.

Et les magistrats quittèrent le théâtre du crime en laissant M. de Servianne pénétré de cette idée que, décidément, la justice est plus habile qu'on ne le croit communément.

D'ailleurs, trois jours ne s'étaient pas écoulés que le juge d'instruction, accompagné de ses acolytes habituels, faisait de nouveau son apparition à Castillan, et cet empressement inusité achevait de remplir le jeune homme d'admiration pour les représentants de Thémis.

Mme de Servianne allait un peu mieux. Pressentie par son fils, elle se déclara toute prête à répondre à l'interrogatoire du magistrat. Mais quand elle fut en sa présence, il ne lui parut pas suffisant de répondre aux questions.

Brûlée par la fièvre, elle avait besoin de confier à quelqu'un, à des étrangers surtout, les angoisses qui la torturaient. Pendant deux heures, elle parla, comme une machine bien remontée, à tort et à travers, et... surtout d'une façon parfaitement incohérente.

— Enfin, je ne comprends rien à tout cela... Je vis au grand jour, pourtant... tout le monde connaît mon passé, ma vie sans tache; personne jusqu'à présent n'avait songé à l'attaquer... Je suis la veuve d'un officier de marine, oui, messieurs, d'un officier de marine tué à l'ennemi, en Chine... Depuis vingt-six ans que j'habite cette maison, que m'a laissée M. de Servianne, personne...

— Personne, en effet, interrompit le magistrat, ne songe, madame, à suspecter l'honorabilité de votre vie. Il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de découvrir l'identité du coquin qui est introduit ici pour vous voler.

— Ah! oui, pour me voler les trésors que mon mari m'avait envoyés de là-bas.

M. Giblot ne put contenir un geste d'impatience, et Patrice essuya une larme qui perlait à sa paupière.

— Je vous en conjure, monsieur; supplia-t-il, abrégez cette épreuve, vous voyez bien que ma mère n'est pas en état de la supporter.

— Mme de Servianne, en effet, va moins bien que nous ne pensions.

— Elle a tout simplement le délire, comme le premier jour... et, dans ces conditions, les renseignements qu'elle fournira sont dépourvus de toute valeur.

— Cependant, mon devoir est d'insister encore... Mme votre mère peut avoir par instants des lueurs de lucidité et nous donner alors des indications très utiles... Voyons, remettez-vous, madame, et rappelez vos souvenirs... Lorsque le bandit s'est introduit dans votre chambre, il a dû faire du bruit qui vous a réveillée, il était sans doute aussi éclairé par une lanterne sourde, qui lui était indispensable pour guider ses pas. Vous avez donc pu le voir. Vous rappelez-vous sa taille, ses traits, sa démarche? Pourriez-vous, en un mot, le reconnaître, s'il reparait maintenant devant vous?

— L'assassin!... l'assassin!... Mais je ne l'ai pas vu... il ne s'occupait pas de moi... il n'en voulait qu'à mes trésors...

— Il ne vous a pas, attachée, frappée, bâillonnée?

— Si, si.

— A ce moment-là, vous n'avez pas aperçu ses traits?

— Je crois que si... C'était un homme au regard farouche.

— De taille moyenne?

— Oui.

— De quelle couleur étaient ses cheveux, sa barbe? Brune?...

— Oui, brune, très brune.

— Son visage était basané, brûlé par le soleil?

— Oui, il me semble... Vous savez, la pièce était mal éclairée... et puis, je n'ai pas eu le temps de bien voir... j'étais serrée très fort, j'étouffais et je me suis évanouie presque tout de suite...

La vieille dame retomba, épuisée, sur l'oreiller, l'oeil vague, sans vie, tandis que M. Giblot murmurait à demi-voix :

— C'est cela, c'est bien cela. Toutes ces indications sont absolument conformes aux renseignements que j'ai déjà reçus. Mes conjectures se vérifient point par point. Il n'y a plus de doute...

— Vous croyez maintenant reconnaître le coupable? interrogea Patrice.

— J'en suis sûr, monsieur, prononça le juge avec dignité. Et si j'hésitais, une circonstance très grave dissiperait mes doutes: c'est que le gremlin qui, selon toutes vraisemblances est l'auteur de l'attentat, a justement disparu la nuit même du crime et n'a pas été revu, depuis, ni à son domicile, ni à l'atelier Casteix, de Toulon, où il travaillait.

— Ah! c'est l'individu dont vous m'avez déjà parlé? Vous pensez qu'il est en fuite?

— Parfaitement. Mais il n'a pas eu le temps d'aller loin, et c'est notre affaire de mettre la main dessus; ce ne sera pas long, j'espère.

— Votre habileté, monsieur, me répond du succès, approuva Patrice. Permettez-moi cependant une observation: les données que vous possédez sont-elles suffisantes pour rétablir une certitude? Ne commettriez-vous pas, d'autre part, une grave imprudence en prenant comme base de vos recherches ou plutôt comme justification de vos soupçons les déclarations de ma mère?... Vous venez de voir vous-même dans quel état lamentable se trouve la pauvre femme, et qu'elle est bien incapable de vous fournir un renseignement raisonnable.

— Mais non, ce n'est pas mon avis, monsieur, Mme de Servianne est encore faible sans doute, et la commotion regue a laissé

dans son esprit une certaine... indécision, qui se manifeste par un langage légèrement incohérent; mais ses idées sont tout de même parfaitement lucides; nous en avons la preuve dans la netteté de ses souvenirs sur la taille, la tournure, la couleur des cheveux du criminel. Ses réponses sur ce point ont été d'une précision remarquable.

— C'est vrai, murmura timidement Patrice.

L'interrogatoire était terminé. M. Giblot se retira majestueusement et M. de Servianne demeura avec cette impression consolante que sa chère malade était moins gravement atteinte qu'il ne le craignait et ne tarderait pas à être complètement rétablie.

Le docteur Garnier, dont la visite suivit de peu le départ du juge, ne partagea pas cet optimisme. Mais, en voyant Patrice si tranquille, si confiant, il n'osa pas le désabuser.

Cependant, c'était son opinion qui était juste: pendant plus d'un mois, la santé de Mme de Servianne devait inspirer à son fils de vives inquiétudes.

Pendant ce temps-là, l'instruction du crime de Castellan se poursuivait, mais avec une extrême lenteur et en ne faisant d'ailleurs que piétiner sur place, pour la bonne raison que le coupable présumé persistait en dépit de toutes les recherches, à demeurer introuvable.

Chose étrange, dès le lendemain du crime, sans que le parquet eût fait la moindre confidence aux journaux, avant qu'aucun mandat d'arrêt eût été lancé, le nom de Romain Escarguel courait dans toutes les bouches comme étant celui du coupable.

D'où venait ce bruit?

Mystère. Toujours est-il que, dans toute la contrée, on ne s'abordaît plus qu'en parlant du drame de Castellan et de "ce bandit d'Escarguel", qui avait fait ce mauvais coup pour pouvoir continuer sa vie de débauche tout en se dispensant de travailler.

Du reste, s'il avait eu la conscience tranquille, il n'aurait pas disparu comme ça, Dame! Personne n'eût pu le dire. Le gail-lard était malin. Après avoir accompli son crime, sachant ce qui l'attendait, il avait dû mettre, une distance respectable entre lui et les gendarmes d'Ollioules.

Té! Les paquebots qui partent tous les jours de Marseille ne sont pas faits pour les chiens.

Le juge d'instruction, quoique assez maître de lui par profession et habitué d'ailleurs aux déconvenues, prenait moins philosophiquement son parti de la mystérieuse disparition d'Escarguel dont aucune enquête ne parvenait à lui faire retrouver la trace.

En attendant qu'un hasard providentiel déversât un peu de lumière sur ces ténèbres et pour dissimuler son désappointement sous un débordement d'activité, le juge interrogeait avec rage tous ceux qu'il croyait susceptible de lui fournir un indice révélateur.

Tour à tour furent convoqués à son cabinet plusieurs ouvriers des ateliers à Casteix, des amis d'Escarguel, le propriétaire de la chambre qu'il occupait dans un faubourg d'Ollioules, puis Florent Maillard chez qui Romain — tout se sait — avait passé quelques instants pendant la soirée qui avait précédé le crime.

M. Giblot, à défaut de perspicacité, possédait une ténacité, un entêtement irréductibles. Il tourna et retourna pendant deux heures le père Maillard, s'évertuant à lui soutirer des charges accablantes contre Escarguel.

Mais Florent était défiant et prudent. Il ne se laissa pas emballer et raconta simplement ce qu'il savait.

Romain Escarguel était en effet entré chez lui dans la soirée du 30 décembre. Il venait lui demander sa fille en mariage. Cette demande ayant été accueillie par un refus, le jeune homme s'était retiré, très peiné en disant qu'il ne pouvait plus vivre

maintenant dans ce pays, qu'il allait s'éloigner immédiatement, partir pour l'étranger.

— Parfaitement, confirma le juge, il a d'ailleurs mis son projet à exécution.

Et, payant d'audace:

— J'ai relevé sa trace jusqu'à son départ de Marseille; il s'est embarqué le 31 décembre, à onze heures du matin, sur un paquebot suédois qui partait pour l'Amérique, je crois.

— C'est possible, monsieur le juge, vous en savez plus long que moi là-dessus.

— Eh bien, tout de suite, une considération nous arrête. Dénué de ressources comme il l'était, Escarguel ne pouvait pas payer son passage... Il a donc dû chercher un moyen de se procurer de l'argent.

“Or, depuis cinq ou six heures du soir, moment où il vous a quitté, jusqu'à cinq heures du matin, moment où il a pris le train à Bandol, il n'y a qu'un moyen violent qui lui ait permis de trouver la somme importante qui lui était nécessaire.

Le père Florent, confondu par la logique de ce raisonnement, se gratta la tête avec embarras.

— Je ne vous demande pas, mon ami, continua le magistrat, de détruire cet argument; vous n'êtes pas ici en accusé. Non, répondez simplement avec franchise à la question que je vais vous poser. Quand vous vous êtes séparés, le 30 décembre, de quel côté s'est dirigé Escarguel?

— Ma foi, monsieur le juge, je ne saurais pas vous dire, rapport à la nuit... Il m'a semblé que Romain prenant la route d'Ollioules.

— Allons, je vois que vous ne voulez pas répondre; cela se comprend, Escarguel est le fils d'un de vos amis, vous ne vous souciez pas d'aggraver son cas. Mais vos hésitations, vos réticences parlent plus éloquemment que vous ne pourriez le faire.

“C'est bon, vous pouvez vous retirer. Je vous ferai appeler prochainement, s'il se

produit du nouveau, et que j'aie besoin de vous confronter...

III

Florent rentra chez lui tout penaud, navré. Là, de nouveaux reproches l'attendaient. Quand il eut raconté l'interrogatoire qu'il venait de subir, sa femme l'acbla :

— C'est ta faute, si tout cela arrive. Bien sûr que Romain est innocent. Mais tu l'as désespéré, ce garçon, tu lui as fait perdre la tête, et, ma foi, maintenant, toutes les apparences sont contre lui.

Je ne pouvais pas deviner qu'il prendrait la chose aussi tragiquement et qu'il se mettrait dans la tête de partir juste cette nuit-là.

— Hé! tu devrais savoir qu'on a le sang vif dans ce pays. D'abord, pourquoi as-tu rabroué ce garçon comme tu l'as fait?

— J'avais de bonnes raisons pour cela. Tous les jours, il me revenait des propos malsonnants sur son compte, je ne pouvais pas donner ma fille à un homme qui jouit d'une aussi mauvaise réputation.

— Peuh! des jaloux qui faisaient courir ces bruits-là sur lui pour se venger! Il ne fallait pas y faire attention. Mais toi, tu crois tout ce qu'on te dit.

— Tu pensais comme moi.

— Jamais de la vie. Je l'ai toujours défendu.

Clairette parut à ce moment sur le seuil de sa chambre, triste, les yeux rouges.

— Oui, ma fille, j'ai eu tort, reprit le père comme implorant son pardon, tu dois m'en vouloir...

— Oh! papa, peux-tu penser une chose pareille? répondit vivement la jeune fille en courant embrasser son père. Je sais bien que tu m'aimes trop pour n'être pas toujours guidé par le souci de mon bonheur. Tu as cru bien faire, mais les événements, ont tourné autrement que tu ne l'avais prévu... C'est une épreuve, voilà tout!

— Pauvre enfant! Tu es résignée...

— Résignée! c'est beaucoup dire... Non, mais je conserve au fond de mon cœur un espoir irréductible... l'espoir que cette douloureuse épreuve finira un jour.

— Ah! ma chère petite, si ton espoir pouvait se réaliser bientôt!...

IV

La justice, moins habile peut-être que ne se l'imaginait M. Patrice de Servianne, a une ressource lorsqu'elle se sent impuissante; elle classe l'affaire. C'est sa manière de donner sa langue aux chiens.

Romain Escarguel s'entêtant à demeurer invisible, le juge d'instruction s'entêtant à voir en lui l'auteur de l'attentat de Castillan et se refusant à diriger ses investigations d'un autre côté, il devenait superflu d'ajouter de nouvelles pièces au dossier de cette affaire: la cause était jugée.

Cependant, Mme de Servianne étant rétablie demanda à être entendue de nouveau par le juge d'instruction. Elle alléguait qu'elle n'avait pas pu, la première fois, donner une idée exacte de ses impressions.

On lui répondit que c'était inutile, que l'affaire était instruite et qu'on n'avait pas besoin de nouveaux éclaircissements. Néanmoins le juge, par condescendance, consentit à avoir avec la vieille dame un entretien de quelques instants.

Mme de Servianne déclara alors, ce qui ne concordait pas avec ses précédentes dépositions qu'elle n'avait pas vu du tout le malfaiteur, attendu que celui-ci, en s'élançant sur elle pour la bâillonner, lui avait jeté sur le visage un lambeau d'étoffe et qu'elle s'était évanouie aussitôt.

M. Giblot écouta ce récit en souriant. Lorsque la châtelaine eut fini, il répondit avec une superbe désinvolture:

— Je vous félicite, madame, pour la pensée qui a dicté votre démarche. Mais ce

n'était vraiment pas la peine de vous déranger pour si peu. Ce que vous venez de me dire n'éclaire pas la question d'un jour nouveau. De ce que vous n'avez pas vu le criminel il ne s'ensuit pas que notre enquête se soit égarée et que mes prévisions soient fausses.

— Je n'ai jamais prétendu cela.

— Votre récit serait plutôt de nature à fortifier ma conviction. Il me montre, en effet, que nous avons affaire à un coquin extrêmement habile, qui ne néglige aucune précaution pour s'assurer l'impunité. Or, les renseignements que j'ai recueillis sur les antécédents déplorables de Romain Escarguel sont de nature à me faire croire qu'il est parfaitement capable de cette suprême habileté.

Mme de Servianne, très surprise de ce langage, mais comprenant qu'il était inutile d'insister, se leva et se retira avec dignité.

Pendant quelques jours, il ne fut question, entre Patrice et sa mère, que de cet incident et de la façon bizarre dont était menée l'instruction du mystérieux attentat. Puis, peu à peu, l'oubli et l'indifférence se firent. Mme de Servianne reprit ses occupations, et la bonne châtelaine recommença ses visites aux malades, ses distributions de secours aux indigents, en un mot l'habituel train train de son existence, où la charité tenait une si large place.

...La fin d'avril était arrivée. Sortie, ce jour-là, un peu tard, à cause de la chaleur, Mme de Servianne remontait chez elle vers six heures, lorsque quelqu'un, derrière elle, lui dit bonjour d'un ton amical.

— Tiens, c'est toi, Clairette! fit la vieille dame en se retournant vivement. Ah! je suis contente de te voir, ma chère enfant! Il y a un siècle que je n'avais eu ce plaisir... Comme tu as chaud! C'est bon pour moi, de souffler à la montée! Mais toi, des jambes de quinze ans!

— Elles sont loin, mes jambes de quinze ans, rectifia la jeune fille en riant; elles

ont maintenant dix-huit ans et même pas loin de dix-neuf.

— Dix-huit ans déjà! C'est vrai. Dieu, que le temps passe vite! Quelle course échevelée vers la mort!

— Oh! marraine, pouvez-vous dire?...

— Hé! Je l'ai vu de près, il y a quatre mois.

— Vous avez été bien malade, c'est vrai.

— Hein! Tu en sais quelque chose, toi, qui m'as soignée avec tant de dévouement! Laisse-moi t'en remercier encore, ma chère petite. Il me semble que je ne l'ai pas fait suffisamment. D'abord, je t'ai vue si rarement depuis que je suis guérie!... Pourquoi donc cela?... On dirait que tu évites de venir chez moi.

— Mais non, marraine, balbutia Clairette en rougissant.

Mme de Servianne regarda attentivement sa filleule, et, au bout d'un instant, reprit:

— Enfin, qu'as-tu donc aujourd'hui, petite? Tu parais émue, bouleversée. Je ne te fais pas peur, je pense?... Voyons, qu'est-ce que ça veut dire, ce trouble?... Ah! j'y suis, tu as une confidence à me faire et cette perspective te tracasse?... Hein! est-ce vrai?

— Oui, murmura Clairette.

— Pauvre mignonne!... Quelque gros ennui?... Un secret?...

— Tout cela à la fois.

— Eh bien, ma chère petite, conte-moi tes pensées. Tu sais que je suis toute prête à te consoler... si c'est possible.

— Je connais votre bonté, marraine, mais...

— Mais quoi?... Tu ne te rappelles donc pas que, lorsque tu étais toute petite, tu me confiais toutes tes contrariétés et que je les faisais facilement disparaître, quelque monstrueuses qu'elles te semblassent?

— Sans doute, murmura Clairette en poussant un gros soupir, mais tout cela n'était rien auprès de... Oh! j'ai peur...

— Pauvre enfant!... Allons, viens, ren-

trons... Je suis sûre que tes terreurs se dissiperont lorsque tu seras dans ma chambre assise dans le grand fauteuil de velours vert... tu sais, le fauteuil où tu as pleuré si souvent en épelant l'alphabet.

La jeune fille essaya de sourire, mais le sourire se figea sur ses lèvres, et ce fut en baissant la tête, le regard morne, la démarche lasse, qu'elle suivit sa vieille amie.

Enfin, lorsqu'elle fut dans la chambre de la châtelaine, la détente se produisit. Elle se laissa tomber sur le fauteuil vert et fondit en larmes.

La bonne dame attendit que le pauvre coeur fût dégonflé, puis elle demanda très doucement :

— Voyons, ma chérie, qu'est-ce qu'il y a?... Dis-moi cela tout bas, à l'oreille.

— Vous ne me gronderez pas?... Si je vous fais de la peine, vous me pardonnerez?...

— Je te le promets.

— Eh bien, c'est à propos du guet-apens dont vous avez été victime... On dit dans le pays que, depuis votre guérison, vous avez été entendue de nouveau par le juge d'instruction et que vous lui avez déclaré, comme la première fois, avoir très bien vu votre agresseur, lequel ressemblait, trait pour trait, à Romain Escarguel, dont le juge vous avait fourni le signalement.

— Pauvre chérie, murmura Mme de Servianne, je te demande pardon d'avoir, tout à l'heure pris en plaisantant ta tristesse... Comme tu as dû souffrir depuis quatre mois!... J'aurais dû m'en douter... Tu l'aimes, n'est-ce pas?...

Un sanglot fut la réponse.

— Pauvre chérie! répéta la châtelaine. Et lui?...

— Lui, il était venu justement à la Vernette, le 30 décembre au soir, pour demander à mes parents s'ils consentiraient à notre union. Sur leur refus, ils s'est retiré profondément bouleversé.

— Depuis, vous le savez, on ne l'a pas revu. Si je ne connaissais pas son courage,

sa belle vaillance, je craindrais un malheur. Mais il a dû plutôt, ainsi qu'il l'avait annoncé, partir pour l'étranger... puisque ce juge, qui lui en veut tant, a dit à papa qu'il avait suivi sa trace jusqu'à son embarquement.

— J'ai constaté moi-même, répondit Mme de Servianne, l'acharnement du juge d'instruction contre Escarguel et je sais aussi que l'opinion, dans le pays, est malheureusement contre lui... Mais est-il besoin de t'affirmer, ma chère enfant, que je ne suis pour rien là-dedans... Pendant que j'avais le délire, le juge m'a fait dire tout ce qu'il a voulu. Mais j'avais si peu l'intention de désigner Romain Escarguel comme l'auteur de l'attentat, qu'aussitôt guérie, je suis allée, en effet, trouver le juge pour rétracter tout ce que j'avais pu raconter auparavant et affirmer que je n'avais pas vu mon agresseur.

— Ah! merci, marraine, s'écria Clairette, il me semble que j'ai là un poids de moins. Il m'était si dur de penser que vous aviez peut-être contribué à créer ce mouvement de l'opinion et ce parti pris de la justice contre Romain; si dur de penser que vous aviez accusé un innocent; car il est innocent, j'en suis sûre. Lui si bon, si loyal, commettre un pareil forfait; allons donc...

— Je suis bien de ton avis, ma chère enfant, mais il y a un fait dont nous sommes bien forcées de tenir compte, c'est que Romain Escarguel passe pour le coupable. Que cela résulte d'une série de coïncidences malheureuses, ou de l'accusation de quel-que ennemi sournois, peu importe... Le fait est là.

— Hélas!

— Et il n'est pas facile d'en préciser l'origine sans... connaître le fond de certaines consciences... Cependant, les mystères ne sont pas tous inexplicables, et je veux tâcher d'éclaircir celui-là... Reviens me voir un de ces jours, ma chérie, j'aurai peut-être du nouveau à t'apprendre.

— Ah! si vous pouviez dire vrai, marraine!... Sans doute, pour l'instant, ça ne servirait pas à grand'chose de savoir d'où vient le coup... Mais plus tard, ça pourrait être utile.

— Parfaitement, et c'est toujours à l'avenir qu'il faut songer. Allons, au revoir, mon enfant! Et bon courage! Je suis convaincue que l'épreuve d'aujourd'hui te vaudra, dans un délai assez proche, une belle compensation.

— Vous voulez me consoler, marraine!

— Eh bien, si j'obtiens ce résultat, je n'aurai pas perdu mon temps.

Clairette se leva, essuya ses joues qui gardaient des traces de pleurs et embrassa tendrement la vieille dame. Puis, au moment de franchir le seuil de la pièce, elle se retourna et lança d'un ton détaché:

— Il y a longtemps que je n'ai pas vu la mère Solliès, une de vos protégées. Serait-elle malade?

— Elle l'a été, en effet, mais elle est rétablie maintenant.

— Vous la voyez souvent, marraine?

— Oui, assez souvent, et je l'aide de mon mieux: elle est si malheureuse, la pauvre vieille!... Mais pourquoi penses-tu tout d'un coup à la mère Solliès?

— Oh! pour rien... Simple hasard... Adieu, marraine. A bientôt!

Afin de ne pas traverser le village de Castillan, Clairette prit un étroit sentier qui contourne les maisons à l'est et va rejoindre le chemin vicinal conduisant à Ollioules, ce qui allonge un peu le trajet pour gagner la Vernette.

Comme elle marchait vite, en baissant les yeux, la jeune fille n'aperçut pas d'avance une femme qui gravissait le sentier, venant à sa rencontre. Aussi, fit-elle un bond de surprise en s'entendant soudain interpeller.

— Mâtin! Tu es bien fière, ce soir, Clairette! Où cours-tu donc comme ça? c'est toujours pas à la Vernette, bien sûr?

— Tiens, la mère Solliès!... Justement,

tout à l'heure, je demandais de vos nouvelles à marraine, parce que j'étais étonnée de ne plus vous voir du côté de chez nous. On m'a répondu que vous aviez été malade.

— C'est vrai, tous ces événements qui ont mis le pays sens dessus dessous m'ont tellement bouleversée!... Enfin, ça va mieux, je pourrai bientôt reprendre mes tournées.

— Ménagez-vous, mère Solliès, ménagez-vous! A votre âge, il ne faut pas se surmener. Ainsi, vous feriez bien de monter cette côte un peu plus doucement.

— Je vais t'expliquer, petite, je suis très pressée. Mon neveu Auguste Boireau, tu sais Boireau qui travaillait avec ce pauvre Escarguel, m'a fait dire qu'il viendrait me voir aujourd'hui et je ne voudrais pas le faire attendre. J'ai donc pris ce sentier pour m'avancer, car je suis en retard.

— Oui, oui, dépêchez-vous, lança Clairette d'un ton ironique, il ne faut pas faire attendre votre cher neveu... Au revoir, mère Solliès!...

— Tout beau, mignonne! pourquoi partir si vite? ricana soudain derrière elle une voix éraillée par l'alcool.

— Ah! Auguste Boireau!...

Le cri de la jeune fille s'étrangla dans sa gorge.

— Bon! Voilà qu'elle se pâme! grogna l'ivrogne. Mais je ne veux pas t'avaler, va, ma belle.

Clairette était blême. Elle jugea inutile de répondre.

— Alors, comme ça, poursuivit l'ouvrier, tu reviens de l'endroit où ton amoureux a si gentiment travaillé, l'hiver passé! Hein! quel joli coup! Et si proprement réussi pour un début! Quand je dis: début, je m'attends...

— Je n'ai rien à discuter avec vous sur cette question, et l'heure me presse de rentrer. Voulez-vous me laisser passer, monsieur Boireau?

— Le coup fait, plus trace d'Escarguel!

envolé, l'amoureux! Et, avec lui, les beaux projets de Mlle Clairette!... S'il revient maintenant, le beau Romain, ce sera entre les gendarmes de M. le procureur. C'est vilain tout de même d'abandonner ainsi sa fiancée! Tout cela pour quelques méchantes paires de boucles d'oreilles et une centaine d'écus, dit-on.

Les yeux de la jeune fille étincelèrent.

— Je vous défends, répliqua-t-elle d'une voix très ferme, entendez-vous, je vous défends de parler de Romain Escarguel en ces termes, vous n'en avez pas le droit.

— Pas le droit! Pas le droit!... Ah! nom de nom, j'ai pas de chance avec les demoiselles, moi! La voilà partie à se fâcher maintenant... Tu as tort, vois-tu, petite, de le prendre comme ça. Puisque nous en sommes à parler de Romain, tu devrais te montrer plus gentille avec moi, son meilleur ami...

— Oh! lâche, menteur... et peut-être plus! lui cria-t-elle.

Il resta coi, cinglé par ce mépris qui lui fit monter du sang aux joues.

— Allons, oui ou non, voulez-vous me laisser passer, Boireau?

— Non

Mais il avait à peine prononcé ce non qu'il recevait en plein visage un formidable soufflet.

— Eh bien, tant pis! Je passerai tout de même! fit-elle simplement.

Et pendant que l'ivrogne chancelant cherchait à se reconnaître, Clairette légère, lui glissa entre les doigts et partit comme une flèche.

Jugeant toute surprise inutile, l'ouvrier ne bougea pas et se contenta de lancer un juron grossier.

La jeune fille n'en eut cure et continua à courir, ce qui ne l'empêchait pas d'entendre les ricanements de la mère Solliès se mêlant aux apostrophes injurieuses de son estimable neveu.

Quand elle arriva à la Vernette, la nuit était presque close et le père et la mère

Maillard, très inquiets, étaient sur le pas de leur porte, s'appêtant à partir à sa recherche.

— Ah! te voilà enfin! gronda la mère d'un ton de reproche. A quoi penses-tu donc, voyons?

— Je me suis attardée chez marraine, répondit Clairette encore tout émue.

— Je m'en doute bien, mais tu sais qu'il est imprudent de courir les chemins toute seule à cette heure.

Tu n'as rencontré personne? demanda le père.

— Si, fit la jeune fille d'un air embarrassé.

— Quoi donc?

— La mère Solliès et Auguste Boireau.

— Je l'aurais parié, j'ai vu ce vaurien, il y a trois quarts d'heure, montant justement du côté de Castillan. Il t'a dit quelque chose?

— Oh! deux mots.

— C'est trop. Je ne veux pas que ce drôle t'adresse la parole. Tu ne lui as pas répondu, au moins.

— Je ne pouvais pas laisser passer sans les relever certaines insinuations...

— A propos de Romain?

— Oui.

— Tonnerre de tonnerre! rugit Florent, soudain furieux, s'il s'avisait de dire quelque chose devant moi, je l'écraserais comme une vipère. Oh! ça arrivera tôt ou tard; et ce jour-là, j'aurai débarrassé le pays d'un fameux gredin.

DEUXIEME PARTIE

I

C'était jour de réception chez Mme Justin Maillard.

Sous l'élégante marquise, qui abritait la somptueuse entrée du magnifique hôtel de l'avenue d'Eylau, habité par le "grand industriel bien connu", les autos luxueuses se succédaient sans interruption.

Pour tout le monde Mme Maillard avait le même sourire aimable, le même accueil gracieux. On venait la féliciter du prochain mariage de son fils Maurice avec Mlle Gabrielle de Jupil, et l'orgueilleuse mère, toute à la satisfaction de son rêve enfin réalisé, n'avait que des paroles de joie à répandre au-devant de ses visiteurs.

C'était une union tellement brillante, tellement inespérée! Car, si Maurice avait un million de dot, Mlle de Jupil, dont la famille était de très illustre origine, était loin d'être pauvre, comme cet étrange mariage aurait pu le faire supposer.

Aux personnes qui avaient l'air d'insinuer que c'était un bonheur inattendu, la mère répondait modestement :

— Oui, c'est un mariage d'inclination.

Cela fermait la bouche à tous les commentateurs. Et, de plus belle, les compliments renchérisaient.

« Certes, M. Maurice méritait bien que son heureux choix fût ratifié par les parents de Mlle de Jupil... Beauté, naissance, fortune, un grand cœur digne du sien, tel était son lot. Mais cette part lui revenait de droit, etc.

Pendant deux heures, Mme Maillard entendit ces variations sur le même thème, mais loin d'en être fatiguée, elle était grisée par cette musique.

Et lorsque, au sortir de là, remontant dans sa chambre, elle se trouva seule avec son fils, elle eut un cri de triomphe :

— Ce sera un succès, mon ami, un grand succès... Demain tout Paris en parlera : n'oublie pas cependant de dire encore un mot aux amis que tu as dans la presse.

— Oui, mère, sois tranquille, on pensera à tout, répondit le jeune homme en lui mettant un baiser au front. Au surplus, je ne sache pas que ce soit la chose la plus importante... Je ne me marie pas exclusivement pour la galerie.

— Tu vas aux "Variétés" ce soir? interrogea Mme Maillard.

— Non, si père peut sortir, car j'ai un

rendez-vous avec de Bonnier. Dans le cas contraire, je suis à ta disposition.

Maurice Maillard n'était certainement pas un mauvais garçon. Le plus gros reproche qu'on put lui faire, c'était d'avoir trop bien profité de l'éducation détestable que lui avaient donné son père et sa mère, pour qui l'argent était tout, chez qui le désir de paraître primait tout.

Agé alors de vingt-cinq ans, mince, bien planté, les cheveux bruns, les yeux expressifs, la physionomie ouverte, Maurice plaisait à peu près partout où il passait.

Et ces succès faciles avaient achevé l'oeuvre de démoralisation commencée par le luxe qu'il voyait ruisseler autour de lui.

Sans autre occupation que celle de seconder quelquefois son père dans la surveillance de sa fabrique de parfumerie ou de jouer à la Bourse pour se procurer de l'argent de poche, quand le portefeuille de M. Maillard restait obstinément fermé, le jeune homme menait l'existence bête et vide de la plupart des jeunes gens de son espèce.

Le matin, la promenade au Bois ou passage à la salle d'armes. Le soir, les visites, le cercle, le théâtre, les soupers dans les cabarets à la mode.

Pris dans cet engrenage absorbé par ces mille riens qui servent d'occupations aux gens désœuvrés, Maurice avait la conviction d'avoir parfaitement rempli sa journée lorsque vers trois heures du matin, il cherchait le sommeil en feuilletant un roman.

Que M. Maillard n'eût pas travaillé pendant vingt-cinq ans pour la seule satisfaction de permettre à son fils de mener cette vie dorée et naïve, qu'il pût y avoir de par le monde, des questions sociales ou politiques à résoudre, des problèmes à étudier, des misères à soulager, tout cela n'était même jamais venu à l'esprit du jeune homme.

Les millions de son père? Mais ils lui étaient dus, par exemple! Et ils devaient

encore être bien flattés qu'il leur fit l'honneur de les croquer.

Les revendications ouvrières? L'amélioration du sort des travailleurs? Peuh! de vieux clichés de réunions publiques, qu'il fallait traiter par le mépris.

Un jour, les ouvriers de la savonnerie, que Justin Maillard possédait à Pantin et dont il tirait ses énormes revenus, réclamaient, sous menace de grève, une augmentation de salaire.

Maurice consulté à ce sujet par son père lui fit cette réponse magnifique:

— Bah! Si tu cèdes, ils demanderont bientôt le double de ce que tu leur auras accordé. Au contraire, si tu demeures intraitable, je suis convaincu qu'ils se tairont et resteront tranquilles.

Et pourtant, Maurice Maillard n'était pas un mauvais garçon. Mais pouvait-il raisonner autrement, après avoir eu sous les yeux tant d'exemples d'égoïsme?...

Au surplus, il n'avait pas toujours pensé de cette façon. Au temps où la fortune commençait seulement à poindre, l'orgueil ne lui ayant pas encore tourné la tête, il voyait les choses sous un tout autre angle.

A cette époque, les affaires du futur "grand industriel" prospéraient tout doucement, mais sans laisser prévoir l'extension qu'elles prendraient un jour, et Justin se contentait d'offrir chaque année à sa femme et à son fils un mois de villégiature pour toute distraction — non pas une villégiature à grand fracas, sur une plage en vogue, mais une villégiature modeste, tranquille, reposante, au sein de la famille, à la Vernetto chez le brave Florent, le frère de Justin.

Mme Justin Maillard, née Eléna Jar-doux, fille d'un huissier marseillais, grognait bien un peu d'aller chez "ces paysans", comme elle disait. Cependant, l'accueil de sa belle-soeur était si simple, si cordial, qu'elle consentait à la fin par se laisser amadouer.

Maurice était alors un brave petit gar-

çon de dix, douze, quatorze ans, bon coeur et sans façon, qui se faisait tout petit et raccourcissait ses longues jambes pour se mettre à la hauteur de sa cousine Clairette, plus jeune que lui de six ans et demi.

C'était un plaisir de les voir, jouant à cache-cache, courant l'un après l'autre, et le collégien, pour se laisser attraper, faisant semblant de tomber, puis se retournant brusquement et enlevant dans ses bras dégingandés la fillette effrayée qu'il rasurait de deux gros baisers.

Bien souvent, les deux frères, contemplant ce groupe charmant, avaient échangé des projets.

— Ça ferait un gentil ménage, hein? Ils auraient tout ce qu'il faut pour être heureux.

— A quoi destines-tu ton fils? demandait Florent.

— J'ai l'intention d'en faire un ingénieur. Il entrera à Polytechnique ou à Centrale.

— Moi, je mettrai Clairette dans un pensionnat de Toulon ou de Marseille, je veux qu'elle soit bien élevée. Son mari, quel qu'il soit, n'aura pas à rougir d'elle.

— Ah! nous sommes bien bons de régler ainsi l'avenir. Nous reparlerons de tout cela dans quelques années.

Les années avaient passé et il n'avait plus été question de ces beaux projets.

D'abord, sous un prétexte futile, les Maillard de Paris manquèrent deux été de suite leur séjour en Provence. Puis, Justin qui, de petit fabricant, s'improvisait tout d'un coup grand industriel, fut absorbé, débordé, écrasé par un labeur immense. Impossible de s'absenter un jour, une heure. Toutes ses minutes étaient prises. Il ne s'appartenait plus. Le succès le poussait avec la violence de l'aveugle Fatalité vers la fortune, une fortune inouïe, insolente, déconcertante.

Et, en cet espace de trois ou quatre ans, un abîme se creusa où tout le passé s'effondra.

Non seulement, à partir de cette époque, Justin cessa de fréquenter son frère, le jugeant trop au-dessous de lui, mais les relations par correspondance se relâchèrent, s'espacèrent, puis cessèrent complètement.

Croyant d'abord à un malentendu, à un oubli, à de la négligence, les habitants de la Vernette continuèrent à écrire, principalement aux époques où l'on a l'habitude d'échanger des souhaits dans les familles.

Mais les réponses de Paris n'arrivant pas, ils se lassèrent à leur tour et ne donnèrent plus signe de vie.

— Eh bien, puisqu'ils nous méprisent, conclut Florent, nous ne nous occuperons plus d'eux. Mais si, un jour ils se ravisent, ils seront les bienvenus ici.

Sa femme avait approuvé d'un signe de tête et il n'avait plus jamais été question des vaniteux parents de Paris.

Pendant ce temps, M. Justin Maillard, dont la fortune prenait des proportions fabuleuses, achetait l'hôtel de l'avenue d'Eylau, où sa femme invitait tout le noble Faubourg, Maurice, le beau, le séduisant Maurice, abandonnant les idées de travail, renonçant à Polytechnique comme à Centrale, tombait dans l'ornière banale — la vie stupide du clubman — où s'embourbaient tous les fils parvenus.

II

Florent et Justin Maillard, nés tous les deux à la Vernette, étaient les fils d'un excellent homme prédominé Marius, honnête et laborieux, qui leur avait donné l'exemple de toutes les vertus.

À la mort du père, un accord intervint entre les deux frères ayant rendu Florent seul propriétaire de la petite ferme, tandis que Justin s'envolait vers d'autres destinées.

Dès le jeune âge, en effet, Justin, rompant avec les traditions paternelles avait marqué un éloignement profond pour les choses de la terre. Il fallait autre chose à

son activité inquiète: il rêvait de s'instruire, de devenir quelqu'un...

Le curé de la paroisse, qui estimait hautement la famille, ayant remarqué les heureuses dispositions de l'enfant, obtint son admission quasi-gratuite au petit séminaire de Fréjus, dans l'espoir qu'un jour son protégé serait une excellente recrue pour le clergé.

Le jeune homme profita largement des leçons qu'il reçut dans cet établissement et donna à ses professeurs les plus grandes satisfactions. Mais, au sortir de la classe de seconde, il leur glissa dans les doigts. Après avoir écrit au directeur que, ne se croyant pas prédestiné à l'état ecclésiastique, il préférerait se lancer tout de suite dans le commerce ou l'industrie, qui convenait mieux à son tempérament, Justin partit pour Marseille, sans même demander la permission à son père.

Il commença par manger un peu de vache aragée. Car, battant le pavé de la grande ville à la recherche d'une situation, il mena d'abord une existence assez précaire.

Un jour enfin, il eut, par hasard, la chance d'entrer comme commis dans l'étude de l'huissier Jardoux.

Cé fut le premier échec de sa fortune. Quatre ans plus tard il épousait la fille de son patron, la revêche Eléna et quelques mois après la naissance de Maurice, le jeune ménage s'installait à Paris: la procédure était définitivement lâchée pour le commerce.

Les débuts de Justin dans la capitale ne furent pas exempts de difficultés et, sans la petite dot d'Eléna, le simple pot-au-feu eût été encore un mythe au foyer des Maillard.

En quittant la Provence, l'ex-clerc d'huissier avait accepté de représenter divers marchands d'huiles, d'oranges et de vins. Mais ce n'est pas en un jour qu'on crée une clientèle.

Cependant, au bout de quelques mois,

comme il était adroit, prévenant et tenace, il parvint à décrocher quelques clients d'importance et ses courtages commencèrent à lui donner de jolis bénéfices.

L'appétit vient en mangeant. Ce premier succès l'ayant poussé à étendre ses opérations, il sollicita et obtint la représentation de trois maisons nouvelles, ce qui lui permit de faire monter ses gains annuels jusqu'à vingt-cinq et même trente mille francs.

Mais cette aisance, qui était presque la richesse en comparaison du passé, ne pouvait pas suffire à la prodigieuse activité de Justin, ni satisfaire les ambitions d'Éléna : tous les deux voyaient grand...

Sur cet entrefaites, la mort de l'huissier Jardoux survint fort à propos pour leur permettre de réaliser des projets depuis longtemps caressés.

Maillard qui, depuis son séjour à Paris, représentait surtout des maisons d'huiles, rêvait de vendre pour son compte cet excellent produit du Midi.

Grâce au capital provenant de la succession de son beau-père, il put commencer tout de suite le commerce : il tripla ses bénéfices, dès la première année. Au bout de trois ans, il avait triplé sa mise de fonds.

Mais en achetant de l'huile, il eut à s'occuper des déchets d'huile et constata que les fabricants s'en débarrassaient à vil prix au profit des savonniers qui, eux, gagnaient la forte somme en traitant ces déchets.

"Tiens, s'écria un jour l'actif et intelligent Provençal, pourquoi ne serais-je pas, moi aussi, fabricant de savon?"

Un mois plus tard, il l'était : la savonnerie de Pantin était fondée.

Confiant dans le succès, Justin mit dans l'affaire tout ce qu'il possédait, soit trois cent cinquante mille francs.

Mais l'argent appelle toujours l'argent.

Le savon d'Abyssinie commençait à peine à se répandre sur le marché que deux

bailleurs de fonds se présentèrent, l'un pour donner à l'affaire plus d'extension, l'autre pour payer la réclame nécessaire au lancement définitif du nouveau produit.

Justin Maillard repoussa ces propositions, mais tint compte par la suite de l'indication qu'elles fournissaient, c'est-à-dire qu'il consacra 80 pour cent de ses bénéfices, d'une part, à l'extension de son usine, d'autre part, au développement de sa publicité.

Et il s'en trouva fort bien.

En moins de dix ans, il avait amassé un nombre respectable de millions.

Que l'on vienne donc prétendre maintenant qu'il n'est pas facile de faire fortune!

A la vérité, il est bon d'ajouter que les fortunes s'écroulent encore plus facilement qu'elles ne s'édifient... Justin Maillard devait en faire, à brève échéance, la pénible expérience.

.. .. .

Maurice Maillard très absorbé par son mariage, n'avait pas remarqué depuis quelque temps, chez son père, un certain malaise, qui était l'indice de graves préoccupations, lorsque, un jour, il rentra lui-même à l'hôtel, la tête basse et le regard sombre.

Une fois dans sa chambre, il se laissa tomber sur un fauteuil avec un geste d'abattement, et resta un instant, le front dans ses mains, à réfléchir.

Cependant, comme une résolution immédiate s'imposait, il se releva bientôt, fit deux ou trois fois le tour de la pièce d'un pas nerveux et se décida enfin à sonner son domestique.

— Mon père est-il rentré? demanda le jeune homme quand le valet parut.

— Monsieur n'est pas sorti aujourd'hui, répondit ce dernier. Monsieur travaille dans son bureau.

— C'est bien, merci! fit Maurice.

Et il prit aussitôt le couloir qui conduisait au cabinet de son père.

Lorsqu'il entra, M. Maillard était assis devant sa table sur laquelle traînaient des télégrammes et des paparasses de toutes sortes.

— Tu travaillais, père? interrogea-t-il. Je te dérange?...
— Non, j'avais fini.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel les regards des deux hommes se croisèrent, cherchant à se deviner.

Puis Maurice s'assit, prit un coupe-papier et se mit à tapoter d'un air distrait sur le bout de ses ongles.

— C'est curieux, dit-il enfin, en affectant l'indifférence, il y a des jours qui semblent marqués par une sorte de fatalité, des jours où tout les ennuis vous accablent à la fois...

— Je connais ce prélude, interrompit M. Maillard en faisant la grimace. Voyons que t'est-il arrivé?

— Hé!... Tu dois t'en douter... toujours ces histoires de Bourse! Une surprise comme jamais... de mémoire de boursier...

— Au fait, vite!... Combien as-tu perdu?

— Trois cent vingt-cinq mille.

— Je devrais te les laisser payer, mon ami, et, en d'autres circonstances, je l'eusse fait, je les eusse défalqués de ta dot... Mais aujourd'hui peu importe, c'est une bagatelle en comparaison de ta dot... Je paierai donc... si je peux... J'y suis d'autant plus obligé que tu t'es sans doute servi de mon nom pour faire cette opération sans couverture.

— Je l'avoue, balbutia Maurice en regardant son père d'un air ahuri. Mais voudrais-tu m'expliquer ce que signifie ce que tu viens de me raconter?

— Volontiers, mon ami. L'explication sera courte; je suis complètement ruiné. Il y a des jours où, comme tu le disais tout à l'heure, toutes les calamités fondent à la fois sur un homme et l'écrasent. Depuis ce matin, je

n'ai reçu que de mauvaises nouvelles. Déveine sur toute la ligne... En une seule journée, je perds près de quatre millions.

Maurice, atterré, ne trouva d'abord rien à dire. Puis, il se ressaisit.

— Mon pauvre père, murmura-t-il, il ne m'appartient pas de t'adresser des reproches... Tu avais agi pour le mieux... Tu n'as pas réussi... Tant pis!... Je n'ai qu'un regret, c'est d'avoir, par ma folie, achevé notre ruine... Mais, désormais, tu peux compter sur moi; nous unirons nos efforts pour réparer la catastrophe.

M. Maillard esquissa un geste d'impuissance, puis balbutia:

— Je ne vois pas comment nous pourrions réparer une telle catastrophe, mais je te remercie néanmoins très vivement de ton beau mouvement, j'en suis profondément touché.

— Voyons, reprit Maurice, après un court silence, tu exagères peut-être le désastre... Nous ne sommes pas encore absolument sans le sou, j'imagine?... Ainsi, je pense bien que tu ne fais pas figurer dans ton bilan les huit cent mille francs que tu avais mis de côté pour ma dot... Comme il m'est impossible maintenant de songer au mariage projeté, cette somme devient disponible et, avec cela, on peut refaire fortune.

— Je te remercie de ta générosité, mon cher enfant, mais je dois t'avouer hélas! que les huit cent mille francs de la dot sont déposés à la banque, par l'intermédiaire de laquelle j'ai engagé diverses spéculations. Et actuellement, il n'en reste rien.

— Mais nous avons encore la fabrique, l'hôtel.

— Nous serons obligés de sacrifier tout cela et, après, nous ne serons pas plus riches...

Maurice eut un mouvement de colère.

re. Il se révoltait à la fin contre cette injustice du sort qui, après lui avoir fait goûter les agréments de la richesse, le jetait brutalement dans la médiocrité, la misère peut-être.

—Je veux croire encore, répéta-t-il d'un ton amer, que tu t'exagères les difficultés de la situation. Voyons, refaisons les comptes, si tu veux bien. Quel est le chiffre exact de tes pertes?

—Trois millions sept cent quatre-vingt-dix-huit mille francs. Treize cent mille francs sont soldés par mes dépôts. J'ai ici en titres quatorze cent mille francs. Il reste à trouver un million.

Le jeune homme laissa tomber ses bras d'étonnement autant que de désespoir.

—Comment! C'était cela, toute la fortune de ton père!"

—Tu es bien sûr de n'avoir pas autre chose? interrogea-t-il. Mais comment faisons-nous pour mener un tel train?

—La savonnerie faisait les frais de tout... Elle rapporte deux cent cinquante mille francs nets. Mais, dans les conditions où j'allais être obligé de la vendre, je n'en tirerai pas le prix qu'elle vaut.

Un coup discret frappé à la porte ponctua sa phrase.

—Je demande pardon à monsieur si je le dérange malgré ses ordres, dit un domestique en se glissant timidement dans l'entrebâillement; mais il y a ici une personne qui a tellement insisté pour voir monsieur, que je n'ai pas osé la renvoyer.

M. Maillard lut à demi-voix la cartographe u'on lui tendait:

JULIEN KREBS

orfèvre

21 bis, rue de la Paix

et dit simplement:

—Faites entrer.

—Monsieur, commença le joaillier, je suis confus d'avoir presque forcé votre porte. Une absence prochaine m'oblige...

—Que puis-je faire pour vous? interrompit l'industriel.

—Voici. Mme Maillard m'a fait l'honneur de choisir chez moi, il y a quelques jours, une parure en diamant...

—Parfaitement, coupa Justin. Combien vous dois-je?...

—Oh! presque rien, une bagatelle, quatre mille francs seulement.

M. Maillard eut un sourire amer, mais, sans hésiter, il prit quatre billets de mille dans son tiroir et les tendit au bijoutier.

Celui-ci remit en échange sa quittance, se confondit en remerciements et sortit en pliant l'échine.

Quand il eut disparu, le père et le fils se regardèrent tristement.

—Que veux-tu? murmura l'industriel, il n'y a rien à dire... Ta mère ne pouvait pas prévoir... Ah! quel coup pour elle aussi, pour elle surtout!... En tous cas, ne lui laisse rien deviner ce soir... Il sera toujours temps demain de lui apprendre la catastrophe.

—Entendu, répondit Maurice, je serai muet.

Et les deux hommes se serrèrent la main avec une expression d'amitié sincère, de confiance affectueuse, qu'ils ne connaissaient plus depuis longtemps.

III

A partir de ce jour, les Maillard ne mirent plus le nez dehors et la porte de l'hôtel fut consignée à tout le monde.

Justin seul sortait mais c'était pour passer son temps en voiture à courir de tous côtés, dans l'espoir d'arranger ses affaires. Hélas! à chaque instant, des difficultés nouvelles survenaient, qu'il n'avait pas prévues et qui aggravaient encore la situation.

Le peu d'assistance qu'il trouvait à son foyer n'était pas fait d'ailleurs pour lui donner de l'énergie.

Maurice avait pourtant promis d'aider son père à réparer la catastrophe. Mais son élan du premier jour n'avait pas duré et toute son aide consistait maintenant à ne pas grogner contre le fait accompli. En un mot, il était résigné: c'était tout ce qu'il pouvait faire.

Quant à Mme Maillard, elle ne cessait d'épancher sa bile en récriminations violentes:

"C'était de la faute de son mari s'ils étaient ruinés... Un homme ayant l'expérience des affaires comme il l'avait, est inexcusable de s'engager avec une pareille légèreté dans d'aussi folles spéculations..."

Ces plaintes n'étaient pas, il faut l'avouer, dépourvues de fondement. Mais à quoi bon récriminer devant l'irréparable?

Néanmoins, l'attitude revêche de Mme Maillard était explicable et, pour rester, devant un tel cataclysme, silencieuse et résignée, il lui eût fallu une maîtrise de soi, une force de caractère dont elle était incapable.

Renoncer à son luxe, à ses réceptions, à la haute alliance qu'elle avait rêvée et préparée pour son fils, s'avouer vaincue, donner le spectacle de sa misère, après avoir ébloui de son faste, tout cela représentait à ses yeux une telle déchéance, qu'elle ne pouvait éprouver que haine et mépris pour l'auteur responsable d'une si affreuse catastrophe.

Malgré sa ferme résolution de résister à outrance, Justin, sous les malédictions perpétuelles dont il était l'objet de la part de

sa femme, sentit son courage diminuer, ses résolutions chanceler.

Son énergie s'émuoussa, ses forces l'abandonnèrent et il cessa de lutter.

Dès lors, l'effondrement irrémédiable et définitif ne pouvait tarder.

Craignant la faillite, car il n'avait pu faire face à toutes ses échéances, M. Maillard crut habile de prendre les devants et déposa son bilan dans l'espoir d'obtenir le bénéfice d'une liquidation judiciaire.

Mais cette mesure fut prise trop tard. Une demande de mise en faillite était déjà formulée par un créancier intraitable. Le tribunal de commerce accueillit cette requête et prononça la faillite.

Ce fut pour Justin le coup de grâce. A quoi bon lutter désormais? Il ne pouvait plus songer à refaire sa vie, car, jusqu'à la fin de ses jours, il traînerait cette tare, dont la honte pèserait même sur sa femme et sur son fils.

Pourquoi dès lors continuer à vivre? Ne valait-il pas mieux qu'il disparût tout de suite? Dans la mort, au moins, il trouverait le repos...

Ce fut bientôt de l'obsession... La pensée du suicide le hanta jour et nuit... Or, lorsqu'une idée fixe s'empare du cerveau d'un homme aussi tenace, aussi énergique, la réalisation ne tarde jamais beaucoup...

... Ce soir-là, M. Maillard s'était retiré après le dîner dans son cabinet de travail. A sa femme et à son fils qui s'inquiétaient de son air sombre et qui s'étonnaient de ne pas le voir rester avec eux comme il en avait l'habitude, il avait répondu: "J'ai à mettre en ordre des papiers personnels et il me faudra pour cela une partie de la nuit."

Mais à peine était-il installé devant sa table que son domestique entra, apportant le courrier provenant de la dernière distribution du soir.

Il y avait seulement trois journaux et une lettre.

Justin examina la suscription de cette

dernière et reconnut sans doute l'écriture, car il ne put dissimuler un mouvement d'émotion. Puis, il déchiffra l'impression du timbre gras: Ollioules. Et convaincu cette fois que cette grande enveloppe jaune venait du pays, de la famille, oubliée, négligée depuis tant d'années, il eut une boutade de colère:

"Encore des reproches probablement... Ah! qu'on me laisse donc mourir en paix!"

Enfin, il fit sauter le cachet et lut ces quelques lignes tracées d'une écriture grossière, par une main dont l'émotion augmentait l'inhabileté:

"Mon cher frère,

"Je t'envoie ces quelques mots à la hâte, tu me pardonneras s'ils ne sont pas bien tournés, je n'ai pas le temps, et je te parle simplement, de tout mon cœur, comme je le ferais si tu étais ici.

"Depuis quelques semaines, les journaux parlent souvent de toi et en disent beaucoup de mal. Hier, ils annonçaient que c'était la fin, que tu étais à bout d'expédients, que tu allais être déclaré en faillite et peut-être passer aux assises. Ça, je ne te crois pas, parce que je sais bien que, si tu as perdu ton argent, tu n'as pas perdu ton honnêteté.

"Enfin, quand il y aurait de l'exagération dans ces histoires de journalistes, il y a probablement aussi du vrai. Eh bien, je viens seulement te dire que si tes affaires ne marchent pas, nous sommes tous les deux, ma femme et moi, prêts à t'aider. Nous n'avons pas grand'chose, mais notre petit bien est à toi, tu peux en disposer.

"Si ta situation est tout à fait désespérée, si tu vas être déclaré en faillite et qu'il ne te reste rien, tu trouveras toujours chez nous tout ce

qui sera nécessaire à toi et à ta famille.

"Nous t'offrons tout cela de bon cœur, mon cher frère, et je suis sûr que tu l'accepteras de même.

"Yvonne vous envoie ses amitiés et Clairette vous embrasse.

"Moi, je me dis ton frère pour la vie.

"Florent Maillard."

"P.-S.—Dans le cas où tu serais aux prises avec de grandes difficultés, prends garde surtout de ne pas te laisser aller à un mouvement de désespoir... Je dis cela parce que, avec ton caractère nerveux, je te sais capable de t'affoler et de faire une bêtise.

"Du courage, au contraire. Réfléchis. Quelle honte ce serait pour ta femme, pour ton fils, si tu sortais d'embarras par un coup de revolver! Excuse-moi de faire des suppositions pareilles... Certainement, tu n'as pas eu cette idée... Enfin, si elle te passait un jour par la tête, repousse-la tout de suite et pense que nous sommes là pour te consoler, te soutenir, et te donner le courage de reprendre goût à la vie."

Ce ne fut pas sans peine que Justin acheva sa lecture. Dès les premières lignes, il avait senti une émotion très vive l'envahir et ses yeux s'étaient brouillés. Quand il eut terminé, de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

Après être resté longtemps accoudé sur son bureau, la tête entre ses mains en proie à un trouble profond, il balbutia:

"Mon frère, mon bon frère... toi seul as su trouver le chemin de mon cœur en me parlant le langage du cœur..."

Chose inouïe, ce frère qui avait maintenant pitié de sa détresse, ce frère qui

lui offrait un refuge contre le désespoir et la misère, il l'avait méprisé jadis, au temps de sa splendeur, le considérant comme trop au-dessous de lui!... Quelle leçon!

— Ah! merci, merci, mon bon Florent, comme tu es généreux!...”

Un coup discret frappé à la porte interrompit les réflexions de l'industriel.

— C'est moi, père, murmura doucement la voix de Maurice. Je ne te dérange pas?

M. Maillard hésita une seconde, puis se décida à aller ouvrir la porte, dont il avait tiré le verrou après le départ du domestique.

Le jeune homme était ému. Il regardait son père d'un air attendri et, lui tendant les mains, demanda:

— Tu souffres?... Oui, tu souffres... Je le pensais bien... Mais aussi, cette solitude n'est pas faite pour alléger ta peine... Je viens causer avec toi.

L'industriel esquissa un geste vague, s'essuya les yeux et ne répondit pas.

— Voyons, reprit Maurice, tout n'est pas perdu... Cette faillite est évidemment un coup très dur, une surprise terrible. Mais la liquidation donnera certainement un excédent d'actif. Tu seras réhabilité et tu referas fortune.

— Non, il n'y a plus d'espoir, balbutia M. Maillard. Toi, tu as l'avenir pour réparer le passé, si tu veux travailler. Mais, à moi, à moi ruiné, déshonoré, il reste une seule ressource... la ressource de tous ceux que l'adversité accable...

Maurice baissa la tête et demeura silencieux.

— Tiens, continua le père, un homme, que j'ai odieusement méprisé et renié jadis, a jugé mieux que toi ma situation. Son affection pour moi lui a donné l'intuition de l'état de déses-

poir où je suis matériellement et moralement réduit. Voici ce qu'il m'écrivit. Lis toi-même...

Le jeune homme saisit la lettre de Florent et, en voyant la signature, ne put se défendre d'une assez vive émotion. Puis, lorsqu'il eut parcouru les quelques lignes, il dit:

— Je n'attendais pas moins de la part de mon oncle... C'est un grand cœur.

Un éclat de rire lui coupa la parole.

C'était Mme Maillard qui s'était approchée sans attirer l'attention grâce à l'épais tapis et qui, ayant entendu la réflexion de son fils, avait deviné ou cru deviner de quoi il s'agissait.

— Certes, ricana-t-elle, de ton oncle on peut s'attendre à tout. Cette lettre doit contenir, sous forme de consolation, quelque injure grossière... Quand avez-vous reçu ça?

— Ça, madame, cria Justin en se dressant soudain, rouge de colère, je l'ai reçu, il y a une heure et sans ça votre mari ne serait peut-être plus de ce monde... Oh! cela, il est vrai, vous laisse sans doute indifférente. Précieux lorsqu'il vous achetait des bijoux, des toilettes et des autos, il est de trop maintenant qu'il vous entraîne dans sa ruine. Être la femme d'un failli, quelle honte! Et probablement, vous vous dites tout bas: "La mort ne me débarrassera donc pas de cet imbécile."

— Eh bien, non, madame, votre souhait ne se réalisera pas. Cet imbécile veut vivre maintenant. Il vivra, ne fût-ce que pour vous être désagréable, pour s'attacher à vous comme une pieuvre. Ce sera la première punition de votre orgueil.

Mme Maillard était très pâle et fort désorientée par cette sortie inattendue. Néanmoins, elle essaya encore de narguer.

— Si cette décision est due à l'intervention de votre frère, nous devons bénir le hasard qui lui a fait écrire aujourd'hui cette lettre touchante.

— Le coeur a des pressentiments que le hasard seul ne peut susciter, madame. En tous cas, si mon frère est venu juste à temps m'offrir son affection, son toit et son pain, ce n'est certainement pas en souvenir de l'amitié que vous lui avez témoignée.

— Les séjours à la Vernette que vous m'imposiez chaque année m'étaient odieux, c'est vrai... Mais je n'ai jamais cherché à vous séparer de votre frère.

Qui donc alors m'a forcé pendant plusieurs années à refuser les invitations de Florent? Qui donc, enfin, m'a dicté la dernière lettre que je lui ai écrite et où je lui signifiais que nos relations ne pouvaient pas continuer.

— A cette époque-là, vous étiez de mon avis sur ce point. Le mouvement toujours croissant des affaires vous absorbait, vous ne pouviez vous absenter.

— Eh bien, comme je suis beaucoup moins absorbé maintenant, je tiens à vous dire que j'ai changé d'avis. J'espère que vous ferez de même.

— Vous ne m'obligerez pas, je pense, à recevoir l'hospitalité chez votre frère? siffla Mme Maillard.

— Je vous y obligerai, madame, et avant d'entrer chez Florent, vous lui demanderez pardon, comme je le ferai moi-même, des torts que vous avez envers lui.

— Ça jamais... jamais... J'aime mieux demander le divorce.

— Vous ne demanderez rien du tout... si ce n'est du pain, dans quelques semaines, et vous serez alors bien heureux de manger celui que mon frère aura gagné à la sueur de son front de paysan.

— Jamais... jamais... Tout plutôt que cette aumône humiliante! Si votre ruine me laisse sans un sou, j'ai des diamants, je les vendrai!

— Vous ne possédez plus rien. Tout ce qui est ici appartient à mes créanciers, vos diamants comme le reste; ils seront vendus pour les désintéresser. Je vous défends

donc de faire disparaître quoi que ce soit. Du reste, l'inventaire est fait.

Eléna fit un geste d'entêtement irréductible.

— C'est bon, conclut le savonnier, vous avez huit jours pour réfléchir. Nous verrons si, dans une semaine, vous ne serez pas contente de quitter cet hôtel pour la chaumière de Florent Maillard...

IV

M. Justin Maillard, s'en remettant au liquidateur de la faillite du soin d'établir de l'ordre et de la clarté dans ses affaires, n'avait plus qu'à abandonner au plus vite le théâtre de la catastrophe.

Les préparatifs de départ pouvant se faire en une semaine, il avait décidé que le départ aurait lieu au bout de ce temps. Pendant ce délai, Mme Maillard pourrait réfléchir tout à son aise à l'obligation de troquer son fastueux hôtel contre la modeste ferme de la Vernette qu'on prétendait lui assigner désormais comme résidence, et pourrait arrêter son choix en toute connaissance de cause.

L'industriel, en accordant à sa femme ces huit jours de réflexion, avait d'ailleurs calculé juste. Car, au terme fixé, toute trace de révolte avait disparu chez l'orgueilleuse Eléna. Ce fut même avec plaisir qu'elle quitta la demeure somptueuse où elle avait triomphé jadis pour prendre place dans l'omnibus qui devait les conduire à la gare de Lyon. Elle avait suivi depuis trois mois, dans cette demeure, tant de déboires et d'humiliations qu'elle n'était pas fâchée de changer d'air.

L'accueil, qui attendait les trois voyageurs à leur arrivée sur la Côte d'Azur, fut tout à fait d'ailleurs de nature à corroborer la bonne impression avec laquelle Mme Maillard abordait sa nouvelle existence.

Florent et Clairette étaient venus au devant de leurs parents jusqu'à Bandol, avec

une grande charrette qui leur servait à porter à la ville les produits de la ferme.

— Lorsqu'on se fut embrassé, Florent dit en montrant la gimbarde :

— Dame ! Mes bons amis, c'est pas capitonné avec du satin et les ressorts manquent un peu de souplesse... Vous allez peut-être vous trouver un peu secoués là-dedans... Vous feriez mieux, si vous avez besoin de vous dégonfler les jambes, d'aller à pied jusqu'à la Vernetta. Clairette vous accompagnera. Moi, je me chargerai des bagages.

— Excellente idée, mon oncle, approuva Maurice, le trajet à pied est charmant ; il y en a pour vingt-cinq minutes au plus... Tu veux bien marcher, n'est-ce pas, maman ?

— Très volontiers, mon ami.

Ils partirent aussitôt, traversèrent les rues de Bandol et prirent la jolie route qui contourne la baie. Ils étaient presque joyeux maintenant, amusés par le bavardage de Clairette, calmés, vivifiés par la douce brise venant du large.

Et à mesure qu'ils avançaient, des souvenirs de leurs précédents séjours dans le pays leur revenaient à l'esprit. Ils se rappelaient les incidents qui avaient troublé leurs diverses excursions à la Fourningue, à Bandol ou à Sanary.

— Vous rappelez-vous, les enfants, observa M. Maillard, quel orage nous avons essuyé un jour, alors que nous regagnions en barque la point de la Cride ? Si nous n'avons pas fait, ce soir-là, le plongeon définitif...

— Ah ! grommela en sourdine Mme Maillard n'eût-il pas mieux valu le faire, ce plongeon !... Cela nous eût évité tant d'ennuis...

Un regard sévère de son mari arrêta cette réflexion. Et Clairette, passant câline-ment son bras sous le sien, murmura :

— Ce n'est pas gentil, ma chère petite

tante, de parler ainsi, vous nous faites beaucoup de peine.

Eléna désarmée pressa la main de sa nièce et répondit simplement :

— Chère mignonne, je te demande pardon.

Néanmoins, la conversation tomba et il y eut un instant de gêne. Il fallut, deux minutes après le passage d'un train pour produire la détente.

— Le rapide de luxe ! dit mélancoliquement Maurice. Demain matin, à 8 h. 50, il sera à Paris...

— Ah ! Paris !... toujours Paris !... interrompit Clairette, on dirait vraiment qu'il n'y a que cela au monde ! La Vernetta ne vaut peut-être pas Paris, monsieur mon cousin ?

— Si, mais...

— Il n'y a pas de mais... Tiens, regarde cela, est-ce beau ?

Ils étaient arrivés à un coude de la route, d'où l'on distinguait à quatre cents mètres environ la petite ferme des Maillard, toute blanche dans son nid de verdure.

— Là, es-tu convaincu maintenant ? poursuivit Clairette en s'animant. Tu n'as pas à Paris de paysage comme celui-là... Des sapins d'un côté, des rochers de l'autre et, pour reposer les yeux, la mer bleue bleue à l'infini... Non, vois-tu, pour moi, la Vernetta, c'est mieux que tout.

— Je t'admire, petite cousine, fit Maurice en souriant et je crois d'ailleurs que tu as raison...

— Moqueur ! murmura la jeune fille en hochant la tête. J'espérais que tu te serais corrigé de ce vilain défaut.

Ils se regardèrent, rougirent légèrement tous les deux, puis restèrent silencieux pendant quelques instants.

Tout à coup, ils se trouvèrent en face de Mme Yvonne Maillard, qui, les ayant aperçus de loin, s'était portée vivement à leur rencontre.

— Bonjour, Justin, bonjour, ma chère soeur, bonjour, mon neveu! dit l'excellente femme en les embrassant tous les trois avec la plus sincère affection; eh bien, comment allez-vous? Ce long voyage ne vous a pas trop fatigués?... Quel malheur, mon Dieu, que toutes ces histoires vous soient arrivées... Enfin, perte d'argent est toujours réparable, quand le reste est sauf.

— Heureusement! soupira Justin.

— Vous serez à la Vermette absolument comme chez vous, c'est entendu, n'est-ce pas? continua Yvonne. Nous ferons tout ce que nous pourrons pour qu'il n'y ait pas trop de différence... Enfin, c'est de bon coeur, là, vous savez, tel que je vous le dis.

Eléna, qui avait tant redouté cette entrevue, se trouvait maintenant plus à l'aise. Après avoir craint des récriminations, elle en était quitte pour un imperceptible froissement d'amour-propre... Il eût fallu réellement de la mauvaise volonté pour voir une offense dans un excès de zèle, dans une exubérance d'affection.

Le dîner fut extrêmement gai. Chacun y mit du sien. Eléna, calmée par l'ambiance, se détendit. Justin, sous l'influence de la bonhomie souriante de son frère, fut enjouée, et Maurice, conquis par la grâce charmante de sa cousine, se montra aimable empressé.

Au dessert, on sabla le champagne — le brave Florent avait pensé à s'en procurer — afin de bien montrer que la catastrophe récente n'était pas une raison suffisante de vivre désormais dans le marasme et qu'il n'était pas interdit de faire des rêves d'avenir.

Après le dîner, les convives passèrent dans le petit jardinet-terrasse, d'où la vue s'étendait sur la mer. La nuit était magnifique, une de ces nuits de juin, si diaphanes, qu'elles semblent faites d'un léger voile de gaze, d'une impalpable poussière d'étoiles.

Très tard, les conversations allèrent leur train et Florent, malgré tout l'in-

térêt qu'il y prenait, commençait à somnoler sur sa chaise, car il était debout depuis près de vingt heures.

Mais Maurice, impitoyable, ne voulait pas le lâcher.

— Voyons, mon oncle, donne-moi franchement ton avis. Il faut que je travaille maintenant, n'est-ce pas? Or, je ne veux pas d'une place de rond-de-cuir dans une administration, je veux une vie active, en plein air... Pour cela, je ne vois guère qu'un moyen: m'expatrier, chercher dans un pays neuf, qui ne soit pas encombré et épuisé comme le nôtre, un champ assez vaste, un terrain d'action assez large pour l'activité que je rêve de déployer.

Justin regardait son fils avec admiration. Il était émerveillé d'entendre parler ainsi le jeune vîveur, qui ne s'était passionné jusqu'ici que pour des questions de sport, de Bourse, de théâtre ou de plaisirs mondains.

— Oui, continuait Maurice, plus je réfléchis, plus je me persuade que je ne dois pas rester en France, que mon avenir est ailleurs, là où des espaces immenses demeurent incultes et où d'incommensurables richesses se perdent faute d'un effort pour les utiliser.

— Les désœuvrés, les déclassés de toutes sortes n'ont d'ailleurs que l'embaras du choix. On peut faire de la culture maraîchère en Algérie ou en Tunisie, extraire de l'or et des pierres précieuses au Transvaal, faire de l'élevage dans l'Amérique du Sud, se livrer à l'agriculture au Tonkin ou en Australie.

— Oh! l'Australie, parfaitement! approuva Florent sortant d'un somme, il paraît que la vigne y pousse encore mieux que sur la côte d'Ollioules... Tu te rappelles, Justin, que le père qui avait beaucoup navigué, faisait grand cas de ce pays.

— Je me souviens très bien, fit Justin, et je crois que la renommée de cette contrée

n'est pas surfaite. Mais, outre qu'il faut des capitaux pour commencer, les fortunes qu'on peut gagner la-bas sont difficilement réalisables.

— A quoi bon réaliser ? objecta Maurice. Une fois installé dans ses terres, on y reste, voilà tout.

— C'est ainsi qu'on raisonne à ton âge, mon ami. A vingt-cinq ans, on est bien partout. Mais à soixante, la mère-patrie vous appelle impérieusement, et quand on a trimé toute sa vie loin d'elle, on est heureux de revenir terminer ses jours dans le village qui vous a vu naître.

— Eh bien, si l'agriculture en Australie m'est interdite, je me ferai mineur. J'irai au Transvaal ou en Californie gratter la terre et laver de l'or. De cette façon, ma fortune sera toujours réalisable. Dans dix ou quinze ans, je reviendrai chargé d'or et j'en couvrirai toute la famille. La Vernette sera reconstruite, nous en ferons un beau château, à moins que l'oncle Florent ne préfère planter sa tente sur cette côte d'Olioules qui donne de si bon vin.

— Nous verrons, dit Florent, nous avons le temps d'y réfléchir.

Maurice s'était levé et, appuyé sur la balustrade qui bordait sa terrasse, laissait son regard errer sur l'immense nappe bleue où se miraient des myriades d'étoiles.

Pendant que les parents poursuivaient la conversation engagée, Clairette s'approcha de son cousin.

— C'est sérieux, ces projets d'expatriation ? dit-elle tout bas.

— Mais oui. Pourquoi ?...

— Tu iras en Californie ?...

— En Californie ou ailleurs, pourvu que j'y trouve un moyen de travailler fructueusement.

— C'est que de ce côté-là, je pourrais peut-être t'aider.

— Comment cela, ma bonne Clairette ?

— Tu connais Mme de Servianne, ma marraine ?

— Oui.

— Elle a un fils, M. Patrice.

— Je me souviens.

— Eh bien, M. Patrice à un ami, M. Morès, qui est établi en Californie depuis de longues années. Il y a fait de l'agriculture et ses affaires sont, paraît-il, très prospères. Il pourrait sans doute t'être utile.

— Mais je pense bien qu'il pourrait m'être utile, ce M. Morès. Son appui me permettrait de débiter dans des conditions exceptionnellement avantageuses. Il n'y a que toi, petite cousine, pour avoir de ces bonnes idées-là... Si tu veux, nous irons ensemble un de ces jours chez M. de Servianne pour lui parler de cela.

— Quand tu voudras.

La grosse voix de Florent interrompit ce dialogue en donnant le signal de la retraite.

— Allons, mes enfants, en attendant que tous ces beaux rêves se réalisent, je crois qu'il est temps d'aller se coucher.

.. .. .

Florent, sa femme et sa fille mettaient tant d'affectueuse délicatesse à ne jamais rappeler à leurs parents la catastrophe dont ils venaient d'être victimes, que les trois exilés tout doucement se reprenaient à vivre, se berçaient d'espérances.

Eléna avait bien encore de temps en temps des révoltes, mais Yvonne la consolait si gentiment, que la résignation pénétrait peu à peu dans son cœur. Quant à Justin, il avait pris résolument son parti. Seulement, pour lui habitué à l'activité perpétuelle des affaires, les journées avaient des longueurs interminables.

Aussi, chaque fois qu'il rentrait à la Vernette, après avoir tant bien que mal tué le temps à la pêche, il répétait :

— Non, non, ce n'est pas possible que je reste ainsi indéfiniment, il faut que je m'occupe, que je me rende utile, car enfin...

— Oui, c'est entendu, interrompait Florent, tu ne veux pas être à notre charge,

tu m'as déjà raconté cela dix fois... Eh bien, nous verrons dans quelque temps à te trouver du travail à la ville... Mais attends au moins que ton fils soit parti, puisqu'il tient absolument à tenter la fortune à l'étranger.

Maurice faisait, en effet, avec beaucoup d'activité ses préparatifs de départ. Il était allé, en compagnie de Clairette, voir M. de Servianne, qui lui avait fourni avec le plus cordial empressement tous les renseignements nécessaires.

M. Morès, l'ami de Patrice, s'était expatrié, il y avait déjà un certain temps, à la suite de revers de fortune. A l'heure actuelle, il était propriétaire en Californie sur les bords de la Merced, affluent du San-Joaquin, d'une ferme importante nommée les Bergeries, et tout portait à croire qu'il était en train d'y faire fortune, car sa dernière lettre, vieille de quatre mois, révélait l'état d'esprit d'un homme qui voit l'avenir sous les plus brillantes couleurs.

Ce simple aperçu était alléchant et bien ^{mettre} l'eau à la bouche d'un garçon aventureux, qui n'a pas d'argent et ^{gagner}. L'affaire fut donc décidée en principe dès cette première entrevue.

Il fut convenu que Patrice donnerait à Maurice une chaude lettre de recommandation pour son ami Morès. Et muni de cette lettre, le jeune homme serait toujours sûr de trouver auprès de l'agriculteur californien l'appui sérieux qui lui faciliterait l'accès de n'importe quelle carrière.

Tranquille de ce côté, le jeune homme fixa son départ à la fin d'août. Après quoi n'ayant plus d'autre préoccupation, il s'abandonna au plaisir de parcourir le pays au gré de sa fantaisie.

Le plus souvent, ces courses aventureuses, il les faisait avec sa cousine, sans la complaisance de qui il eût été forcé de se promener seul, car Florent était trop oc-

cupé, Justin trop mauvais marcheur, et les mamans trop casanières pour l'accompagner.

Il n'y avait que les deux jeunes gens dont les goûts, l'allure et l'humeur vagabonde puissent s'accorder.

La fin d'août approchait. Et chose étrange, Maurice semblait avoir totalement oublié que c'était l'époque fixée pour son départ.

Sans doute, il était prêt, il avait en poche sa lettre de recommandation, l'argent étant mis de côté, aucun motif de retard ne pouvait être évoqué. Cependant, le jeune homme ne parlait jamais de l'échéance qu'il s'était lui-même imposée.

L'oubli n'était qu'apparent, car cette question était au contraire pour Maurice l'occasion de rudes combats.

Pris en effet peu à peu par la douce vie de famille, le jeune homme s'était mis à rêver d'une existence tranquille, faite de paix et d'affection dans ce petit nid de la Vernette. Et, caractère faible, par conséquent redoutant la lutte, il hésitait maintenant à quitter cet abri, ce nid tout capitonné de tendresse, pour se lancer dans une aventure.

Une autre raison plus impérieuse l'attachait à ce coin de terre : c'était l'attraction qu'exerçait sur lui sa cousine.

Clairette fut la première à remarquer que Maurice était préoccupé, inquiet, souvent morose; et sa franchise n'admettant pas une arrière-pensée, elle finit par lui dire :

— Tu es triste depuis quelques semaines, mon ami ! Qu'as-tu ?

— C'est vrai, répondit le jeune homme, je suis obsédé par l'idée de mon départ.

— Tu pourrais ne pas partir.

— J'hésite... Je suis tiraillé entre deux solutions contradictoires... Oh ! je souffre ! Ah ! tiens, j'aime mieux te dire la vérité...

Les deux jeunes gens étaient à ce moment-là dans un étroit sentier descendant vers la mer, dans lequel deux personnes ne

pouvaient passer de front. Maurice, qui marchait devant, s'était retourné pour répondre. En prononçant les derniers mots, il prit la main de sa cousine.

— Comme tu trembles! fit celle-ci. On dirait que tu as la fièvre.

Pour toute réponse, Maurice regarda longuement la jeune fille; puis, surmontant son émotion, il murmura tout bas:

— Clairette, consentirais-tu à être ma femme... si j'avais une position?

Elle fit un geste d'étonnement et laissa tomber la main qu'elle retenait.

— Dis?... Si j'avais une position... si j'étais riche, comme autrefois?...

Une vive rougeur colora les joues de la jeune fille, mais ses lèvres demeurèrent closes.

— Tu ne réponds pas!... Je t'ai fait de la peine?...

— Non, dit-elle enfin; c'est moi qui vais t'en faire de la peine... Je ne peux pas être ta femme.

Le jeune homme poussa un soupir.

— Je comprends, balbutia-t-il, ma demande arrive trop tard. Tu apposes que, si j'avais conservé ma fortune, je n'aurais jamais songé à toi, et tu me méprises parce que je ne songe aujourd'hui...

— Tu te trompes absolument et je n'ai aucune raison de douter de ta sincérité...

— Pourtant, toutes les apparences me condamnent...

Un soudain attendrissement arrêta ses mots dans sa gorge gonflée de sanglots.

— Je t'assure, Maurice, répéta la jeune fille, que tu te fais une illusion complète sur les causes de mon refus.

— Alors, tu es engagée avec... un autre?

Clairette garda le silence.

— Oh! tu peux tout m'avouer, va,

continua le jeune homme. Après ce que je viens d'entendre, le reste importe peu... Maintenant, d'ailleurs, ma présence ne te gênera pas longtemps.

— Si ton avenir n'était pas en jeu, reprit Clairette, je te prierais de rester toujours ici. Car l'engagement que j'ai pris—si engagement il y a—est de telle nature que ta présence ou ton absence n'y changera rien.

— Je ne comprends pas bien, fit Maurice, mais je devine, d'après tes allusions assez imprécises, voire même un peu ténébreuses, que tu évoques en ce moment une histoire douloureuse pour ton cœur. Et cela suffit pour que je regrette mon mouvement de mauvaise humeur. Pardonne-moi, je t'en prie... Maintenant, je ne suis pour toi qu'un ami... un ami à qui on peut tout dire.

La jeune fille baissa la tête sans répondre.

— Tu n'as pas confiance en moi? reprit-il.

— Si, si, une entière confiance, au contraire, mon ami. J'hésitais simplement, parce que cette confiance me semblait inutile... Mais je te dois une explication.

Clairette fit alors le récit du drame qui avait révolutionné la contrée deux ans et demi auparavant, sans omettre aucune des circonstances si tristement gravées dans sa mémoire, depuis la demande en mariage de Romain Escarguel jusqu'à la maladie de Mme de Servianne et l'enquête du juge d'instruction s'entêtant à voir dans Romain l'auteur du crime.

— Ainsi, conclut Maurice, Escarguel a disparu depuis ce jour-là et n'a jamais donné de ses nouvelles?

— Jamais.

— Mais, en ce cas, ma chère amie,

comment supposer que le pauvre garçon soit encore de ce monde?

—Non, fit-elle, il n'est pas mort, je l'aurais su là (elle porta la main à son cœur), et jusqu'à preuve du contraire, je lui reste fidèle.

Après un court silence, Maurice poursuivit:

—Alors, l'auteur de ce lâche attentat n'a pas été découvert? C'est bien étonnant. Personne n'a été soupçonné?

—Le juge d'instruction n'a pas voulu chercher.

—Les amis d'Escarguel l'ont-ils défendu ou l'ont-ils accusé?

Clairette fit un geste évasif.

—Je ne sais pas, balbutia-t-elle, s'il avait beaucoup d'amis, car il vivait assez solitaire. Je ne lui connaissais, en fait de relations, qu'un nommé Auguste Boireau, avec qui il sortait quelquefois. Et ce dernier, justement, ne m'inspire pas grande confiance. Je le soupçonne même d'avoir fait beaucoup de tort à Escarguel dans cette affaire par ses déclarations ambiguës.

—Ah! ah! Et qu'est-il devenu, cet Auguste Boireau?

—Il n'est plus au pays depuis quelques mois. Il s'était fait tant d'ennemis qu'il a été obligé de partir. On dit qu'il est à Panama, où il est occupé aux travaux d'entretien du canal.

Après un silence, pendant lequel chacun resta absorbé par ses pensées, Maurice conclut:

—Allons, j'espère que cette conversation ne laissera entre nous ni arrière-pensée ni amertume.

—Certainement, mon ami.

—Je vais donc partir, poursuivit Maurice, je n'ai plus que ça à faire maintenant. Sans doute, beaucoup d'épreuves m'attendent, mais je les supporterai vaillamment, avec l'espoir de pouvoir un jour refaire ma vie...

Pour toi, ma chère Clairette, tu mérites d'être heureuse, et tôt ou tard, on obtient ce qu'on mérite... Permets-moi de te laisser ce souhait... Là, maintenant, rentrons, j'aime mieux
Trois jours plus tard, Maurice s'em-
barque qui partait pour New-York.
d'après le bateau "La Cham-
brusquer la séparation.

TROISIEME PARTIE

I

Vers le milieu du siècle dernier, une poussée d'enthousiasme frénétique fit envahir la Californie par des hordes innombrables d'émigrants, venus de toutes les parties du monde: gens du peuple quelquefois, mais, la plupart du temps, déclassés de toutes sortes, tarés ou ruinés, attirés par l'appât d'un gain immédiat et facile.

Si quelques-uns repartirent riches, combien, victimes de perspectives trompeuses, s'en retournèrent les mains vides, ou payèrent de leur vie leur incursion dans ce pays bouleversé, livré aux seules lois de la barbarie!

Aujourd'hui, cette fièvre de l'or s'est calmée. La terre, vierge alors, s'est appauvrie. On a trouvé ailleurs des gisements plus riches, plus facilement exploitables: le mouvement s'est porté vers l'Afrique du Sud.

Et la Californie est devenue un pays agricole. Cela vaut mieux, mais le pittoresque y a certainement perdu.

C'était une société nullement banale que celle de ces mineurs débarqués de tous les points du globe et apportant la langue, les usages, les caractères distincts des races les plus disparates dans ce flot boueux qui les confondait tous: la passion de l'or.

A cette époque, le pays était inexploré et dépourvu de moyens de communication.

On avançait un peu à l'aventure, à travers des forêts vierges et des plaines in-

cultes, sa pioche sur l'épaule et, sous le bras, le plateau-cuvette destiné à laver les sable aurifère. Et il fallait un certain courage au pionnier pour surmonter les difficultés qui se présentaient à chaque pas, pour lutter à la fois contre les rivalités jalouses des compétiteurs et contre les obstacles naturels.

De nos jours, tout cela est changé.

Les gens qui viennent encore avec l'intention d'extraire de l'or entrent tout simplement au service d'une compagnie et le chemin de fer les amène prosaïquement jusqu'à leur puits.

D'ailleurs, répétons-le, c'est l'agriculture qui forme maintenant la principale richesse de la Californie et ses habitants trouvent dans la culture du blé et du vin, que favorise une température merveilleuse, des sources de revenus inépuisables.

Cet état de l'Union, un des treize premiers qui aient formé la confédération, n'est donc plus le pays fabuleux des légendes d'autrefois; et la rapidité des transports qui l'unissent au reste du monde le rend tout ce qu'il y a de plus accessible.

En somme, tous comptes faits, Sacramento n'est qu'à quatorze jours de la gare de Saint-Lazare, à moins d'accident ou d'anicroche.

M. Maurice Maillard, n'ayant rencontré sur sa route aucun obstacle, débarqua donc au bout de quatorze jours à Sacramento, comme un simple touriste qui se paie la fantaisie de faire le tour du monde — avec cette différence qu'au lieu d'avoir ses poches pleines de banknotes, il arrivait en Californie avec l'espoir de les remplir.

Il était neuf heures du matin quand le jeune homme descendit du train qui l'amenait de New-York. Pour se dégourdir les jambes, il fit un tour en ville, puis, parvenu au fleuve, se mit à parcourir le quai de long en large, en attendant le bateau sur lequel il devait prendre passage.

Il avait préféré ce mode de transport,

bien que le chemin de fer, en prenant le Central Pacific Railway, eût pu le conduire jusqu'à la ville de Stockton, dans le voisinage de laquelle il désirait s'arrêter.

A son départ de France, Maurice avait eu le coeur affreusement serré, et sa pensée était demeurée avec ceux qu'il laissait derrière lui, déjà si éprouvés.

Peu à peu, cependant, les émotions de la traversée, les conversations entre passagers, le changement des paysages depuis qu'il avait repris contact avec la terre ferme l'avaient distrait et lui avaient permis de réagir un peu contre l'inévitable découragement.

Mais maintenant, toutes les belles résolutions qu'il avait prises en cours de route lui paraissaient difficiles à tenir; son courage l'abandonnait.

En se voyant seul au milieu de cette foule indifférente, il se sentait perdu, il doutait de lui, de ses forces et du lendemain.

Soudain, comme il arpentait le large quai du fleuve, les yeux fixés à terre, il s'entendit l'interpeller:

— Monsieur prend sans doute le bateau! Cette interpellation avait été formulée en anglais.

Maurice, qui entendait passablement cette langue, se retourna en sursautant, et machinalement, répondit en français: Oui.

— Tiens, un Français, fit l'inconnu; je ne l'aurais pas cru.

Celui qui parlait ainsi était un grand gaillard, maigre, osseux, aux cheveux grisonnants, au visage anguleux, coupé d'un nez immense en bec de vautour, et que terminait un menton pointu, armé d'une barbe grise et clairsemée.

C'était en somme un type indéfinissable, alliant les allures de Don Quichotte à celles d'un détrousseur de grand chemin.

Malgré l'aspect peu sympathique de son interlocuteur, Maurice était si heureux d'entendre parler sa langue, qu'il sourit très avenant:

— Vous n'avez peut-être pas l'habitude de voir souvent de mes compatriotes? dit-il.

— Si, si, encore assez. Seulement, vous avez l'air d'un Italien. Alors, votre réponse m'a surpris.

— Je suis encore plus surpris que vous, murmura le jeune homme, de vous entendre prononcer le français avec une si parfaite correction, et je me demande si vous avez appris ma langue sur les bords de l'American-River ou sur ceux de la Seine; et, au risque d'être indiscret...

— Hé! hé! jeune homme, interrompit l'inconnu, la question, en effet, serait peut-être indiscrète... Sachez seulement que, depuis quarante ans, j'habite aux environs de Hornitos, une ville de l'intérieur.

— Vous y retournez sans doute aujourd'hui?

— Justement?

— Alors, nous ferons route ensemble, car il me semble qu'Hornitos est dans la région où je vais moi-même.

Un gémissement rauque et strident de la sirène de l'*Orégon* avertit les passagers que le bateau allait bientôt rompre ses amarres.

— Embarquons, si nous voulons partir, reprit l'inconnu.

Ils s'engagèrent sur la passerelle et gagnèrent le pont du steamer, encombré déjà d'une foule inquiète, houleuse, agitée, bruyante.

Il y avait là des Chinois fumant paisiblement leur opium, des Mexicaines vêtues de mantilles et de chiffons de soie criards, dont l'agitation et les interpellations gutturales contrastaient avec le langage harmonieux de l'empire des Fleurs.

Plus loin, des mineurs yankees, coiffés d'énormes chapeaux, mâchaient gravement leur tabac.

Au milieu de tout cela, quelques touristes amateurs de couleur locale circulaient, braquant leur lorgnette pour saisir les points de vue nouveaux que la marche du

bateau allait faire passer sous leurs yeux.

Prise dans son ensemble, cette foule n'avait rien de bien attrayant, de bien sympathique. Et Maurice sentit son cœur se serrer en pensant que c'étaient là probablement ses futurs compagnons de travail et de misère.

Ah! n'avait-il pas entrepris, en se lançant dans cette aventure, une tâche au-dessus de ses forces?

Lui que son existence antérieure avait si mal préparé à la lutte, aurait-il le courage, la patience de surmonter les difficultés qui l'attendaient?

Il eut une minute d'angoisse, de découragement, de défaillance qui fit monter une larme à ses yeux.

...L'inconnu qui avait accosté le jeune homme, ayant reconnu des amis parmi les passagers, était allé leur serrer la main, et revenant à ce moment auprès de lui. Il vit son attitude abattue et comprit.

— Ah! ça vous impressionne péniblement, dit-il, de vous trouver au milieu de cette population un peu... mélangée?... Vous arrivez de Paris, sans doute?

— Oui.

— Je le pensais. Eh bien! vous vous y habituerez dans quelques jours.

Maurice hochâ la tête sans répondre.

— Ce n'est rien, continua l'inconnu, ce que vous voyez là. Si vous restez quelque temps chez nous et que vous ayez l'occasion de séjourner dans les centres ouvriers, vous en verrez bien d'autres... Et ce n'est rien maintenant... Ah! jeune homme qui faites le rechigné, si vous étiez venu dans ce pays, comme moi, il y a quarante ans!

Le Californien s'arrêta un instant. Une vision lointaine et douce illumina son visage...

— Hé! c'était le bon temps tout de même, poursuivit. A cette époque-là, on trouvait encore des lingots, de vrais lingots... Dame! il fallait les défendre, ne pas avoir peur; et des querelles, des batailles surve-

naient souvent, surtout le soir, au cabaret, lorsqu'on avait trop bu...

— Tenez, moi, qui vous parle, je pourrais vous montrer à San-Francisco un bar — non, il n'existe plus, enfin la place d'un bar — où nous discussions un soir entre voisins. Tout à coup, un grand gaillard, un Suédois, je crois, se leva et, pour prouver qu'il avait raison à un Mexicain de mes amis, lui donna un coup de poing. Très tranquillement, le Mexicain tira son revolver, l'appuya sur la poitrine du Suédois et fit feu. L'autre tomba raide mort.

Maurice, instinctivement, fit un mouvement pour s'écarter de son interlocuteur.

— Oh! n'ayez pas peur, reprit l'inconnu; pour avoir fréquenté ces gens-là, je ne suis pas un ogre. Mais je crois que, parmi les mineurs arrivés dans les premiers temps, il n'y en avait pas beaucoup qui n'eussent des peccadilles de ce genre à se reprocher.

— Tous ces crimes n'étaient pas punis? interrogea Maurice. Il n'y avait donc pas de lois, pas de force armée?

— La loi, c'était celle du plus fort; et la force armée, tout le monde en détenait une partie. Nous ne quitions jamais notre couteau ni notre revolver.

— Comment voulez-vous qu'on exerce un contrôle sur une population aussi flottante? La terre était au premier occupant, le gisement à celui qui le découvrait; mais, dame! vous comprenez pour se débarrasser d'un voisin chicanier ou d'un rival ennuyeux, il pouvait arriver qu'on fût obligé de lui casser les reins.

— Comme ça, tout simplement, sans autre forme de procès, conclut Maurice qui ne put réprimer un frisson. Mais enfin, à défaut de lois, de répression effective, il fallait être sauvage et barbare pour agir ainsi.

— Oh! ricana le Californien, quand on lutte pour la possession de l'or, le reste n'existe plus: on se moque de la

vie du compétiteur, comme un poisson se moque d'une pomme.

Maurice demeura silencieux, ne trouvant rien à répondre. Il songeait aux luttes acharnées de la Bourse, du commerce, de l'industrie, auxquelles il avait assisté dans son pays, et ne pouvait s'empêcher de reconnaître in petto que, sous toutes les latitudes, la possession de l'or excite les mêmes convoitises, engendre les mêmes batailles, après, féroces.

Muets tous les deux depuis un instant, le jeune homme et le vieillard s'étaient accoudés sur le parapet du pont et regardaient distraitemment filer sous leurs yeux les berges tour à tour plates ou boisées du fleuve.

Soudain, l'inconnu rompit le silence :

— Nous approchons du confluent du Sacramento et du San-Joaquin, dit-il; le bateau va danser. Mais, une fois franchi ce passage difficile, nous serons vite à destination; moi, du moins, car je m'arrête à Jamestown, un petit bourg à dix kilomètres de Stokton... Jeune homme, si je ne vous revois jamais, vous garderez, n'est-ce pas, le souvenir de ces quelques heures passées en Californie avec un... compatriote qui vous en remercie.

Et il tendit la main à son interlocuteur.

— Je vous le promets, répondit celui-ci. Mais encore faudrait-il que j'emportasse de notre rencontre sur l'"Orégon", un souvenir un peu plus précis.

Le vieillard sourit.

— J'ai compris, fit-il. Eh bien, on m'appelle Walter. Et vous?

— Maurice Maillard.

— Un nom bien français!

— Tandis que le vôtre...

Un regard attristé du vieillard ar-

rêta Maurice qui se contenta de balbutier :

— Pardonnez-moi... Je n'insiste plus...

Et le silence retomba plus lourd à peine troublé par le gazouillis lointain des Mexicaines.

Maillard fut tiré de sa rêverie par le gémissement de la sirène de l'«Orégon» annonçant l'escale prochaine. Et, en effet, le village de Jamestown apparut bientôt groupé au bord du fleuve.

— Si vous descendez là, reprit-il, je ferai de même. Peut-être pourrez-vous me donner quelques renseignements.

— Où allez-vous ?

— Je n'en sais rien, bredouilla Maurice avec embarras.

— Morbleu ! vous m'étonnez ! gronda Walter. Venir tout exprès de Paris en Californie et arrivé là, ne plus savoir ce que l'on y vient faire ! Vous avouerez que c'est déconcertant. Voyagez-vous donc en désœuvré, en touriste ?

— Pas du tout. Je viens ici pour travailler à reconstituer une fortune perdue.

— Ah ! comme les autres, alors !

— Hélas !... Et l'avenir de mon père et de ma mère dépend maintenant de la façon dont je conduirai ma barque.

— Vous aviez une position en France ?

— Aucune. Je n'avais pas d'autre occupation que celle de dépenser les rentes que me faisait mon père. La ruine est survenue brutalement au milieu d'une prospérité qui semblait devoir durer toujours.

— Mais vous avez des connaissances que vous pourrez utiliser ?

— Peu ! l'existence vide et banale que l'on mène à Paris lorsqu'on est

riche, n'a guère développé en moi que la science du monde... En fait de connaissances, j'ai celles que tous les bacheliers possèdent : connaissances générales qui ne sont pas d'une très grande utilité pratique.

— Il ne vous reste pas quelques capitaux pour lancer une affaire, créer une exploitation ?

— Rien.

— Enfin, vous ne pouvez pas cependant vous mettre à extraire de l'or — on en trouve difficilement maintenant — où à travailler la terre ?

— J'ai une chaude recommandation pour un grand propriétaire du pays qui m'aidera, j'espère. Mais, quoi qu'il arrive, je suis résolu à donner de ma personne.

— Je vois donc, observa Walter, que vous savez à peu près de quel côté vous diriger.

— Oui et non. Je sais que je dois gagner les bords de la Merced, affluent du San-Josquim. Quant à la manière d'y parvenir, je l'ignore totalement.

— En ce cas, je pourrai vous rendre un petit service, murmura le vieillard en souriant... Oh ! ne me remerciez pas, il y a un peu d'égoïsme dans ma satisfaction. De Jamestown à la ferme que j'habite, j'ai une journée de cheval que je devais faire seul : vous comprenez que je préfère la passer en votre compagnie.

Maillard qui avait eu le temps de réfléchir, resta une minute sans répondre. A vrai dire, il éprouvait quelque inquiétude à se lancer dans l'inconnu à la remorque d'un homme sur le compte duquel il ne possédait que des notions très vagues.

— Je vous suis reconnaissant de votre proposition, dit-il enfin, mais... vous n'avez pas songé aux moyens de transport.

— Les moyens de transport ! Mais ils seront les mêmes pour vous que pour moi, parbleu ! Un bon cheval ! J'ai à Jamestown dix amis qui se feront un plaisir de le mettre à votre disposition. Vous êtes bon cavalier, je pense ?

— J'ai l'habitude du cheval.

— C'est parfait.

Et comme le jeune homme paraissait hésiter encore, Walter insista :

— Allons c'est entendu n'est-ce pas ?

— Mais en vous suivant, objecta Maurice, je m'éloignerai peut-être du but que je dois atteindre.

— Je n'en sais rien, puisque je ne sais pas au juste où vous allez. Tout ce que je puis vous dire, c'est que la Merced coule à trois milles de chez moi.

Cette dernière considération parut décider le jeune homme. Et il se disposait à indiquer la position exacte de la ferme où il se rendait, en donnant cette fois son nom et celui du propriétaire, lorsque le steamer aborda. Comme beaucoup de passagers descendirent à cette escale, la foule les sépara et ce fut seulement au bout d'un instant que Maillard retrouva sur le quai son compagnon en train de donner des ordres à un grand gaillard, à la peau brunie, qui était sans doute venu à sa rencontre.

— C'est bien compris, répéta une dernière fois Walter, tu dirais à ton maître qu'il nous faut deux chevaux, un pour monsieur et un pour moi.

— J'ai aussi un petit bagage, fit remarquer Maurice.

— C'est vrai, dit le vieillard, vous arrivez de Paris, vous ne pouvez pas vous passer de certains raffinements.

Et se tournant vers le domestique, il ajouta :

— Un mulet en plus pour porter la valise de monseigneur.

Une demi-heure plus tard, Maillard et Walter trottaient sur la route d'Hornitos, ayant entre eux le paisible mulet, qui por-

tail les bagages du Parisien.

La plaine immense, nue, rôtie par un soleil de feu, s'étendait de tous côtés à perte de vue. Tout en marchant, le vieillard expliqua au jeune homme que cette plaine produisait d'énormes quantités de blé, dont une bonne part était expédiée en France, que la culture, opérée par des procédés mécaniques, était très économique, et que la moisson se faisait dans des conditions de rapidité inconnues en Europe.

On fauchait à la vapeur, on battait sur place, puis des convois de charrettes attachées les unes aux autres et traînées par seize ou vingt mules, passaient et enlevaient les sacs qui étaient portés immédiatement au chemin de fer.

Maurice, ayant justement aperçu au loin de un de ces étranges convois et ayant remarqué qu'il se dirigeait vers une maison située à une petite distance de la route, dit à son compagnon :

— Si c'est une hacienda, nous pourrions nous y arrêter pour faire reposer nos bêtes.

— Comme vous voudrez, répondit le vieillard en souriant, reposons-nous. Mais, je vous préviens que nous sommes encore loin de la tannière du vieux Walter et... que votre voyage ne s'arrête pas là. Oh ! vous serez, d'ailleurs, le bienvenu chez moi, vous y demeurerez tant qu'il vous plaira.

— Vous êtes trop aimable... je ne voudrais pas abuser... Du reste, le devoir m'appelle ailleurs...

— Où, au juste?... C'est ce que vous ne savez pas.

— Mais si... Je vais chez un monsieur Morès, qui habite une ferme dénommée : *Les Bergeries*.

— Morès ! Je le connais, nous avons lavé du sable aurifère ensemble autrefois. Après quoi, je l'ai perdu de vue. Un jour, j'ai appris qu'il avait acheté une ferme et que ses affaires prospéraient. Il est marié et il a une fille, qui doit avoir actuelle-

ment dix-huit ou dix-neuf ans... jolie à ravir, paraît-il... Hé! hé! mon bon, je ne vous plains pas, vous allez, grâce à votre recommandation, faire d'une pierre deux coups.

Maurice, qui n'était pas d'humeur à plaisanter, hocha la tête d'un air indifférent.

— Alors, demanda-t-il, la propriété de M. Morès n'est pas loin de la vôtre?

— Non, pas très loin. Un de mes domestiques vous y conduira.

La conversation tomba. Les deux voyageurs, fatigués, somnolaient doucement à l'ombre bienfaisante de l'hacienda.

— Allons, allons, dit tout à coup Walter en tirant sa montre, il faut se réveiller, nous ne sommes qu'à moitié chemin.

Ils remontèrent à cheval et poursuivirent leur route. Le soleil, moins ardent était près de disparaître derrière les hautes cimes de la sierra del monte diablo.

A la tombée du jour, ils firent une nouvelle halte à Hornitos, et le soir très tard, au milieu de la nuit, plutôt, ils arrivèrent à Luminy — ainsi s'appelait la ferme de Walter — située au pied des premiers contreforts de la Sierra Nevada.

Tous les bâtiments nécessaires à l'exploitation étaient construits en bois de même que l'habitation du maître, et comme ils étaient nombreux et assez éloignés les uns des autres, ils étaient entourés d'une haute palissade formée de pieux affilés, qui les protégeaient contre les animaux malfaisants et les incursions des rôdeurs.

Considérée à la lueur blafarde de la lune, cette vaste agglomération avait un aspect sinistre et rébarbatif.

A l'appel du maître, les lourdes portes grincèrent sur leurs gonds et un cerbère, noir comme l'ébène, montra sa tête crépue dans l'entrebâillement.

Walter prononça quelques mots inintelligibles pour son compagnon et, en même temps que les cavaliers

franchissaient le seuil, deux individus de mine patibulaire, couteau et revolver à la ceinture, se présentèrent pour emmener les chevaux et le mulet.

L'habitation était proche. Faisant signe au jeune homme, le vieillard dit:

— Je vous montre le chemin...

Ils pénétrèrent dans une vaste salle à manger où, sur une table luxueusement servie et brillamment éclairée, le couvert était mis... pour une seule personne.. Mais presque aussitôt un domestique parut, qui mit un second couvert; et alors, avec un geste de grand seigneur, Walter invita son hôte à prendre place.

Le dîner, ou plutôt le souper, était excellent et Maillard, malgré les idées biscornues qui lui trottaient par la cervelle, ne songea qu'à y faire honneur.

Au bout d'un instant, il se permit de questionner:

— Ainsi, vous êtes seul?... Vous vivez seul ici toute l'année?

— Oui, je mène ce qu'on appelle la vie de garçon, ou pour mieux dire, puisque mes cheveux sont gris, la vie de vieux garçon. Je vous entends déjà crier: "Quelle existence atroce au milieu de cette solitude!" Oui, c'est vrai, par moments, je souffre un peu de mon isolement. Mais que voulez-vous, on ne fait pas toujours sa vie comme on voudrait, et contre certaines épreuves, que la fatalité nous impose, il serait puéril de s'insurger: on est vaincu d'avance...

Un soupir ponctua cette phrase.

— Allons, reprit-il après une minute, rien ne sert de gémir, le passé est le passé, n'en parlons plus... Goûtez-moi ce vin, monsieur Maillard, c'est du vin de France... Ah! je suis heu-

reux quand je peux trinquer avec un compatriote!

Maurice leva son verre et, pour dire quelque chose:

—A l'oubli du passé! lança-t-il.

—A votre succès, à votre bonheur! répliqua le vieillard.

—Merci, je n'espère guère...

—Bah! vous êtes jeune, le monde est à vous...

Ils bavardèrent ainsi pendant deux heures, sautant d'une chose à l'autre, d'un souvenir de France à un projet d'avenir.

Enfin, à trois heures du matin, comme le jeune homme tombait de sommeil et de fatigue, son hôte eut pitié de lui et le conduisit à sa chambre, où il s'endormit bientôt, bercé de rêves extravagants.

Le lendemain, ses étonnements continuèrent par la visite de la ferme.

Il y avait de tout dans l'enceinte de cette maussade palissade, des échantillons de toutes les races, des Africains, des Chinois, des Mexicains, des Japonais, même des Européens; puis, des spécimens de tous les animaux domestiques ou féroces de la contrée, des chiens, des perroquets, des ânes, des mulets, des singes, des chacals, jusqu'à des serpents: une vraie ménagerie. Tout cela vivait pêle-mêle et ne faisait pas trop mauvais ménage.

—Oui, oui, répondait Walter à chaque exclamation de surprise du jeune homme, c'est une fantaisie d'amateur, de désœuvré; il faut bien tuer le temps... J'ai réuni cela lentement, à mesure que la fortune arrivait. Ah! les débuts ont été durs. Il m'en a fallu laver du sable d'or avant de pouvoir m'installer ici et faire de l'agriculture!

—Un jour, enfin, la guigne qui m'avait poursuivi jusque là a cédé, les affaires ont pris meilleure tournure et

j'ai pu me lancer dans la grande culture. C'est alors que j'ai recruté un peu partout des serviteurs de races différentes. Je me trouve bien de cet amalgame. Ce que les uns ne savent ou ne veulent pas faire, les autres le font avec goût; il s'établit ainsi un équilibre très profitable à la marche générale de l'exploitation.

—L'idée est ingénieuse, mais... il fallait l'avoir, approuva Maurice.

—Certainement, mon essai a été couronné de succès. Mais la belle avance!... A quoi bon m'être donné tant de mal? Pour qui?... J'ai trimé pendant plus de quarante ans pour obtenir ce résultat. Et maintenant que je suis vieux, je sens plus que jamais l'inanité de tant d'efforts, le vide de mon existence...

A ce moment, une question vint aux lèvres de Maurice, il la retint de peur d'être indiscret. Mais leurs yeux s'étaient rencontrés et le vieillard avait deviné.

—Ne me demandez rien, mon ami, fit-il d'un ton amer... Sachez seulement qu'il y a de braves gens partout et qu'il ne faut jamais se presser de porter, d'après certaines apparences, des jugements qui peuvent être téméraires. Rappelez-vous cela, si, un jour, par hasard, vous entendez jaser sur mon compte... Voyons, nous n'allons pas broyer du noir, ajouta-t-il en essayant de rire pour cacher son trouble... Il est l'heure de déjeuner, rentrons.

—Et après le déjeuner, vous aurez, n'est-ce pas? l'amabilité de mettre à ma disposition le guide que vous m'avez promis.

—Vous vous ennuyez?

—Non, mais...

—C'est vrai, chose promise, chose due, murmura le vieillard.

Le repas fut triste. On eût dit que

le propriétaire de Luminy éprouvait quelque regret de voir s'éloigner son hôte.

Lorsque Maurice fut à cheval, prêt à partir, Walter, en lui serrant la main une dernière fois, lui glissa à l'oreille :

—Inutile de parler de moi chez les Morès!

Maillard ouvrait la bouche pour demander: "Pourquoi donc?" mais il se souvint et fit simplement de la tête un signe d'acquiescement.

—Adieu, reprit Walter plus haut. Surtout, Fred veille bien à ne pas allonger la route... Adieu! Au revoir, peut-être!...

II

Fred était, en même temps qu'un excellent domestique, un guide infail-
lible dans ces grandes plaines, dont il
connaissait les moindres sentiers pour
les avoir parcourus cent fois.

En sortant de la ferme de Luminy, les deux cavaliers descendirent d'a-
bord jusqu'à la Merced.

—Maintenant, c'est bien simple, dit
Fred en un français à peine intelligen-
ble, nous n'avons plus qu'à suivre la
vallée et dans quatre heures nous se-
rons chez M. Morès.

—Quatre heures! Pas plus? Tu es
sûr? interrogea Maurice.

—Absolument sûr, répondit le do-
mestique, ce n'est pas la première
fois que je fais le chemin.

—Alors, tu connais la ferme des
Bergeries et aussi sans doute son pro-
priétaire?

—Un peu, murmura l'Américain
avec hésitation.

—Ton maître est peut-être en rela-
tions avec lui?

—Mon maître n'est en relations

avec personne. Il vit avec nous et ses
animaux; ça lui suffit.

—Pourtant, M. Walter m'a semblé
ne pas avoir une telle horreur de la
société de ses semblables.

Cette fois, mutisme complet. Fred
se contenta de regarder le jeune hom-
me qui signifiait clairement qu'il ne
donnerait pas d'autre éclaircissement
sur ce sujet.

En vain, Maurice essaya de lancer
en anglais quelques insinuations, son
guide ne daigna même plus desserrer
les dents. Ce que voyant, le jeune
homme se décida à poursuivre la rou-
te en silence.

Les prédictions de Fred étaient ex-
actes. Après quatre heures de marche,
les cavaliers aperçurent à une faible
distance de la Merced, un bouquet de
bois, dont l'aspect frais et riant con-
trastait avec le pays d'alentour.

—Voici les Bergeries! prononça
sentencieusement l'Américain. J'ai
l'ordre de vous laisser à partir d'ici
poursuivre seul votre chemin. Je vais
vous remettre votre valise et retour-
ner chez moi.

—C'est bien, mon ami, répondit
Maurice en installant tant bien que
mal son petit bagage sur sa selle, tu
dois d'abord obéir à ton maître...
Tiens, voilà pour ta peine!

—Non, merci! balbutia Fred; c'est
impossible, le maître ne le permet pas.

Et il tourna bride aussitôt, se diri-
geant vers Luminy.

—Mais le cheval? Qui ramènera le
cheval? cria Maurice.

—M. Morès connaît les usages du
pays. Il s'y conformera. Nous sommes
tranquilles: le cheval aura regagné
son écurie avant quarante-huit heu-
res.

Maurice, n'ayant pas très bien com-
pris cette réponse, qui avait été for-
mulée en anglais, esquissa un geste de

perplexité. Mais, comme il ne pouvait pas courir après le domestique de son hôte, il se décida, après quelques secondes d'hésitation, à poursuivre sa route.

Cinq minutes plus tard, il arrivait devant un élégant chalet construit en bois, qui disparaissait en partie sous un fouillis de plantes grimpantes.

Une palissade légère, un treillage enchevêtré de chèvrefeuille en défendaient l'accès; et de chaque côté, deux larges allées permettaient de communiquer avec les bâtiments d'exploitation qu'on apercevait au fond de l'enclos. C'était simple et charmant.

— Si je m'en rapporte à ma première impression, pensa Maurice, l'accueil des habitants de ce chalet doit être on ne peut plus gracieux.

Il avait à peine achevé sa réflexion qu'un enfant d'une douzaine d'années environ déboucha en courant d'une allée.

— Dis-moi, mon petit ami, demanda Maurice en sautant à terre, c'est bien ici la ferme des Bergeries?

— Oui, monsieur.

— M. Morès est-il chez lui en ce moment?

Le jeune groom regarda son interlocuteur d'un air ahuri.

— Je te demande si ton maître est ici, répéta Maurice.

— Mais, monsieur...

— Parle, voyons!

— Monsieur n'est donc pas du pays... Monsieur ne connaît donc pas le malheur?...

— Quel malheur?

— L'accident qui est arrivé, il y a six semaines... la mort de monsieur, tué par une chute de cheval, au retour de la chasse...

— Que dis-tu? M. Morès est mort?

— Oui, monsieur, depuis six semaines.

Maillard eut un geste de découragement.

— Mais non, ce n'est pas possible, reprit-

il après un instant de réflexion, tu te trompes ou plutôt tu cherches à me tromper; tu ne sais pas qui je suis et tu voudrais m'éconduire... C'est tout naturel si tu as reçu des ordres... Mais va trouver M. Morès et dis-lui que c'est un ami de M. de Servianne qui désire lui parler.

— Monsieur, je vous jure que M. Morès est bien mort, répondit le groom.

— Allons soit! admettons-le. Alors, il y a quelqu'un pour le remplacer?

— Il y a madame ou mademoiselle, ou encore l'associé de monsieur.

— Eh bien, c'est cela, prévient ces dames que je sollicite la faveur d'être reçu par elles.

L'enfant allait s'esquiver pour faire la commission, lorsque la porte du chalet s'ouvrit et un jeune homme au teint bronzé, aux cheveux noirs, à la physionomie sympathique, s'avança en saluant courtoisement.

— Que voulez-vous, monsieur? demanda-t-il.

Maurice tressaillit. Le son de cette voix, son accent caractéristique qui était pour le voyageur une évocation vibrante de son pays d'origine, de la Provence, avaient fait sur lui une impression si vive, qu'il ne put que balbutier d'un ton très troublé:

— Monsieur, je voudrais voir M. Morès.

— Hélas! monsieur, c'est impossible. M. Morès est mort il y a six semaines, d'une chute de cheval.

— C'est un grand malheur pour sa famille, murmura Maurice après un court silence et c'est aussi un malheur pour moi. Je venais d'Europe avec l'espoir de trouver auprès de M. Morès les conseils et l'appui qui me sont nécessaires pour réparer les cruautés du destin à mon égard. Il est dur d'avoir fait tant de chemin... pour... rien. Enfin, je ne veux pas m'éloigner sans offrir mes compliments à Mme et à Mlle Morès. Je suis convaincu qu'elles m'accueilleront avec bienveillance, puisque je suis recommandé par un des meilleurs

amis de leur cher défunt, M. Patrice de Servianne...

— Ah! vous connaissez M. de Servianne? interrompit le jeune homme en manifestant une profonde surprise.

— Vous aussi peut-être, monsieur?

Mais l'interlocuteur de Maurice, qui paraissait de plus en plus troublé, ne répondit pas. Il se tourna seulement vers le groom et ordonna :

— Appelle quelqu'un pour le cheval de monsieur et va tout de suite prévenir ces dames.

Puis, ayant, par un effort de volonté, recouvré son sang-froid, il reprit :

— Monsieur, bien que je ne sois pas ici chez moi, permettez-moi de vous assurer que vous y êtes le bienvenu, puisque vous êtes recommandé par M. de Servianne. Nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour vous être utile.

Et, s'effaçant devant le voyageur, il l'invita à entrer dans le chalet.

La disposition intérieure était celle d'une maison riche d'Européen. Au centre, un grand vestibule garni de fleurs, d'armes et de tentures chinoises, sur lequel donnaient quatre portes à double battant et au fond duquel prenait naissance un large escalier à rampe de bois découpé.

Quant au salon, dans lequel le voyageur fut introduit aussitôt, il était encombré de bibelots, de plantes vertes, décoré d'étoffes orientales aux broderies chatoyantes, arrangé en un mot avec un art et un goût exquis.

Les deux jeunes gens étaient à peine assis, cherchant un sujet de conversation, que Mme Morès parut.

— Madame, dit le jeune homme qui semblait remplir dans la ferme le rôle de régisseur, voici la personne qui désire vous entretenir.

Maurice s'inclina respectueusement, s'excusa du dérangement qu'il occasionnait et expliqua que, venant de France, dans l'espoir de se créer une situation en Califor-

nie et comptant beaucoup sur M. Morès pour l'y aider, il ne voulait pas s'éloigner — puisque la tragique, la douloureuse disparition de son protecteur l'obligeait à repartir — il ne voulait pas s'éloigner sans offrir ses hommages et ses compliments de condoléances à la veuve de celui qu'il se plaisait à considérer comme son sauveur.

— Monsieur, vous êtes le bienvenu ici, remercia Mme Morès. Votre seule qualité de Français est déjà un titre auprès de moi qui, Anglaise d'origine, suis profondément Française de coeur. Mais, si de plus votre famille a en jadis d'étroites relations avec celle de M. Morès...

— Pardon, madame; je suis simplement recommandé à la bienveillance de votre mari par un ami commun, M. Patrice de Servianne. Si vous ne le connaissez pas, peut-être avez-vous entendu parler de lui quelquefois.

— M. Patrice de Servianne! Je crois bien... Mon mari n'a jamais cessé de correspondre avec lui.

— Le malheur qui vient de vous frapper, continua Maurice, ne me permet plus d'espérer le concours que j'escomptais. Laissez-moi cependant, madame, mettre sous vos yeux la lettre dont M. de Servianne m'avait chargé.

Mme Morès prit l'enveloppe et, après une seconde d'hésitation, brisa le cachet. A ce moment, le régisseur se leva, en balbutiant un prétexte pour se retirer.

— Non, restez, mon cher ami, fit la veuve, vous n'êtes pas indiscret. Vous allez d'ailleurs nous donner un conseil.

Et lorsqu'elle eut achevé sa lecture, elle ajouta :

— Vous m'autorisez, monsieur, à montrer cette lettre à l'homme en qui mon mari avait mis toute sa confiance et qui a bien voulu, depuis la catastrophe, m'aider de son expérience et de son autorité. Nous allons, si vous le voulez bien, examiner ensemble ce qu'il nous est possible de faire pour vous servir.

— Très volontiers, madame, répondit Maurice, je m'en remets entièrement à votre appréciation.

Le régisseur prit la lettre, mais à peine avait-il jeté les yeux dessus qu'il devint tout pâle.

— Maillard!... Maillard!... balbutia-t-il d'une voix étranglée par l'émotion, comment se fait-il?... Je ne comprends pas... Excusez ma surprise, monsieur... mais j'ai connu en Provence, où je suis né, où j'ai habité, une famille Maillard... Vous êtes un parent peut-être?...

— Je suis le neveu de Florent Maillard qui habite, non loin de Bandol, la ferme de la Vernette.

— Ah! commença le jeune homme.

Mais il ne put en dire davantage; sa gorge contractée ne laissait plus passer les

— Connaissez-vous la famille de mon oncle? interrogea le voyageur.

— Parfaitement, je la connais fort bien. Et comment vont-ils, tous, à la Vernette? Monsieur Florent?... Madame Yvonne?... Mademoiselle Clairette?...

— Je les ai quittés en excellente santé, répondit Maurice. Ils mènent toujours l'existence que vous connaissez. Il y a simplement à la Vernette deux habitants de plus: mes parents.

— Alors, monsieur votre père?

— Mon père est le frère de Florent Maillard. Peut-être avez-vous entendu parler de lui, si vous alliez souvent chez mon oncle. Mon père était fabricant de savon à Paris. Il ne l'est plus. Très riche hier, il est complètement ruiné à l'heure actuelle et il a dû, après avoir tout abandonné, se réfugier chez son frère.

— Oh! murmura Mme Morès, comme cette catastrophe a dû vous être pénible!

— Oui, au premier moment, nous avons trouvé cela assez dur. Maintenant, nous sommes plus calmes et presque résignés, sauf ma mère peut-être. Mais moi, j'en ai tout à fait pris mon parti. Et voyez à quelque chose malheur est bon, puisque

cela m'a montré la nécessité du travail.

En même temps, Maurice se tournât vers le régisseur:

— Voulez-vous me permettre, monsieur, ajouta-t-il, de vous demander votre nom, car, d'après ce que vous venez de me dire, je pense que vous êtes pour moi plus qu'un compatriote.

— Mon nom ne vous apprendra sans doute rien, fit le jeune homme. Je m'appelle Romain Escarguel.

Maillard ne put dissimuler un geste de stupeur, mêlée d'embarras. Cependant, au bout de quelques secondes, il parvint à dominer son trouble et balbutia cérémonieusement:

— Je suis, monsieur, enchanté de faire votre connaissance.

La phrase n'était pas compromettante et n'indiquait pas si le nom de Romain Escarguel éveillait ou non un souvenir agréable dans l'esprit de Maurice Maillard. Cette réticence créa un instant de malaise.

A ce moment-là, heureusement, l'entrée de Mlle Morès apporta une utile diversion.

Sa mère lui présenta le nouveau venu en ajoutant quelques mots d'explication sur le motif de son voyage. Et Mlle Charlotte — c'était le nom de la jeune fille — ayant salué gracieusement l'ami de M. de Servianne, vint s'asseoir auprès d'Escarguel.

Mlle Charlotte paraissait avoir dix-huit à vingt ans et tenait beaucoup du type anglais de sa mère. De taille moyenne, mais de tournure fort élégante, elle avait cette attitude aisée, ni trop timide, ni trop hardie, qui est généralement le résultat de la double éducation française et anglaise.

Ses traits, d'une pureté de ligne impeccable, auraient plutôt péché par excès de délicatesse, ayant conservé de l'enfance une extrême gracilité. Et son teint rosé, ses yeux pervenché au regard candide, ses cheveux d'un blond ardent, éparpillés en boucles folles sur son front, l'auraient presque fait prendre pour un grand bébé.

Dans tous les cas, telle qu'elle était, elle

était fort jolie. Et son apparition parut faire tout de suite sur Maurice une très vive impression.

Il se disposait déjà à lui adresser quelque compliment, lorsque la voix de Mme Morès l'arrêta :

— Je vous demande pardon, monsieur, disait celle-ci, de ne vous avoir rien offert. Vous devez avoir besoin de vous restaurer après un voyage aussi fatigant ?

— Merci, madame, je n'ai besoin de rien, la course que j'ai faite aujourd'hui est une promenade...

Maurice s'arrêta, perplexe, ne sachant plus comment expliquer par quel chemin et par quel moyen de locomotion il était parvenu aux Bergeries.

M. Walter, en effet, lui avait recommandé de ne pas parler de lui chez les Morès, et, d'autre part Fred l'avait abandonné avant son arrivée à destination en lui laissant sur les bras un cheval à faire reconduire à son écurie. Le problème était embarrassant. Il s'en tira par une phrase dépourvue de précision.

— Du reste, mon voyage, depuis Stockton, où je suis descendu, n'est qu'une promenade : j'ai loué un cheval à Stockton et je suis venu à petites journées, sans me presser.

En lui-même, il pensait : "Après tout, c'est fort heureux que Fred m'ait laissé le cheval de son maître. Ce cheval me permettra de partir sans déranger personne, si je dois m'en aller bientôt. Et si je reste, ce qui me paraît presque impossible, je trouverai bien un jour quelque prétexte pour reconduire ce cheval à son propriétaire."

Ayant réglé la question par cette solution provisoire, le jeune homme se sentit plus tranquille.

— Au surplus, nous allons dîner dans un instant, ajouta la maîtresse de maison.

— Dîner ! s'exclama Maurice, mais, madame, je suis confus de vous avoir dérangée et j'aurais dû déjà prendre congé...

Mme Morès se récria :

— Prendre congé ! Pourquoi donc ? La disparition de mon cher mari ne vous empêche pas de faire aux Bergeries ce que vous vous proposiez d'y faire, c'est-à-dire votre apprentissage d'agriculteur californien, pour pouvoir à votre tour fonder plus tard une exploitation agricole.

— Evidemment, mais je craindrais d'abuser...

— Bannissez cette crainte, je vous en prie. D'abord, la maison est grande et un habitant de plus ne saurait nous gêner. Ensuite, la vie que nous menons ici ne ressemble en rien à celle de l'Europe.

"C'est la liberté, l'indépendance absolue pour tout le monde... Restez donc aux Bergeries tant qu'il vous plaira et notre ami Escarguel se fera, j'en suis sûre, un plaisir de guider vos premiers pas dans la carrière agricole.

— Je suis entièrement à votre disposition, confirma Romain.

— Vraiment, murmura Maurice confus, je ne peux pas résister à un accueil si bienveillant, si cordial ; je me rends et j'accepte... de faire au moins un essai de quelques semaines...

Une sonnerie de cloche retentit.

— C'est le premier coup annonçant le dîner, expliqua la maîtresse de maison.

Maurice jeta un coup d'oeil navré sur son costume de cheval et la poussière de ses bottes.

Escarguel, qui avait surpris ce regard et en avait saisi le sens, intervint :

— Oui, soyez tranquille, on va vous conduire à votre chambre... Un dernier sacrifice à la correction parisienne, n'est-ce pas ? Mais ici on fait beaucoup moins de cérémonies.

III

Le lendemain à son réveil, Maurice Maillard fut assailli par des pensées graves, qui provoquèrent chez lui des réflexions troublantes.

«Sérieusement, puisque M. Morès est mort, puis-je rester dans cette famille privée de son chef, qui m'accueille certainement avec une grande bienveillance, mais qui ne m'offre tout de même pas ce que je venais chercher ici, à moins que?... Oui, ma position vis-à-vis de ces dames ne va-t-elle pas être un peu... délicate? D'autre part, quels sont les liens qui unissent ces dames à M. Romain Escarguel? Comment l'amoureux de Clairette s'est-il introduit dans cette maison? Et quelle situation y occupe-t-il maintenant?»

Autant de questions auxquelles il lui était impossible de répondre et dont la solution exigeait la plus grande prudence.

Le caractère de Maurice n'était pas de ceux qui se raidissent contre les difficultés. Tout de suite, la perspective d'avoir à prendre des décisions délicates mit un nuage à son front.

Cependant, après avoir dégusté l'excellent chocolat qu'un domestique lui apporta, ses idées se rassérénèrent. Il s'habilla avec la même recherche que s'il eût été à Paris — et descendit.

La première personne qu'il rencontra fut Romain Escarguel qui surveillait des travaux dans la cour de la ferme. Il alla vers lui en souriant.

—Mon cher compatriote, dit-il, laissez-moi vous remercier encore de votre bienveillant accueil. Il me semble que j'ai retrouvé ici une patrie et une famille. L'intérêt affectueux que vous me témoignez tous m'encouragera à tenter l'essai de cette vie nouvelle auquel j'étais bien résolu d'ailleurs en quittant la France...

—Vous verrez, interrompit Romain, avec quelle rapidité vous prendrez goût à cette vie active, en plein air, qui est vivifiante et reposante... pour les nerfs surexcités des citadins.

—Je me défie un peu de moi, objecta Maurice. j'ai tellement pris l'habitude de ne rien faire. Enfin, je

compte sur vous pour me stimuler.

—Soyez tranquille, les encouragements ne vous manqueront pas. Mais la discipline du travail aura bien vite raison de vos mauvaises habitudes. Je suis sûr qu'avant un mois vous serez attaché à votre nouvelle existence, comme si vous n'en aviez jamais mené d'autre.

—Je l'espère.

—Moi qui vous parle, poursuivit Escarguel, j'ai eu, en arrivant ici, à surmonter une affreuse tristesse, un immense découragement...

Il s'arrêta brusquement, poussa un soupir et se tut.

Maurice avait une question sur les lèvres; il n'osa pas la poser. Après un instant de silence, Romain, dominant son trouble, reprit:

—J'en suis venu à bout cependant; et c'est le travail qui fut mon suprême consolateur. Il en sera de même pour vous... Tenez, voulez-vous que nous commençons tout de suite votre apprentissage?... Nous allons visiter la ferme.

—Très volontiers.

Ils passèrent successivement en revue les vacheries, les parcs à moutons, les granges, le pressoir, la manègerie.

—Vous voyez, disait Romain qui fournissait sur chaque chose de cour-muriers et de la vigne, nous entendes explications, vous voyez que les fermes de Californie ressemblent beaucoup à celles de France. Le douceur du climat nous permet seulement d'aborder avec succès un plus grand nombre de cultures: celles des pays tempérés et celles des pays chauds.

—Comment recrutez-vous votre main-d'œuvre?

—Pour l'entretien des terres, des muriers et de la vigne nous employons des Chinois. Pour la garde des

troupeaux, ce sont des indigènes qui descendent des Espagnols, les premiers conquérants de la Californie.

—Et vous parvenez à maintenir la bonne harmonie entre ces races si différentes?

—Les querelles sont extrêmement rares. Il faut dire que les ouvriers sont traités ici avec la plus grande douceur, qu'ils sont considérés comme faisant presque partie de la famille, qu'on les ménage lorsqu'ils sont fatigués, qu'on les soigne avec dévouement lorsqu'ils sont malades. Ils sont donc heureux, et ne songent pas à se disputer.

—Votre méthode me semble excellente.

—Les résultats obtenus prouvent qu'elle vaut certainement beaucoup mieux que celle dont on se sert dans la plupart des fermes voisines, où les employés sont traités fort durement, et deviennent ainsi des révoltés. Tenez, pour ne citer qu'un exemple, je suis bien sûr que M. Walter, le propriétaire de Luminy, ne fait pas couper ses blés quand il le veut.

Maurice tressaillit et ne put s'empêcher de rougir légèrement.

—Vous le connaissez, ce Walter ? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

—Un peu et je ne désire pas le connaître davantage... Pourquoi cette question?

—Parce que... si vous l'aviez bien connu je vous aurais prié de me dire votre sentiment sur son compte.

A parler sincèrement, confessa Escarguel, je le connais surtout de réputation. Et celle-ci est assez mauvaise. On prétend qu'il a dû quitter la France, il y a une quarantaine d'années, à la suite d'une histoire fâcheuse...

—Bah! quelque légende sans aucun fondement.

—Je sais bien, insinua Romain d'un ton amer, que les bruits malveillants n'ont pas besoin d'être vraisemblables pour s'accréditer... Cependant, dans le cas présent... Mais pourquoi tenez-vous donc à connaître mon opinion sur M. Walter et les raisons sur lesquelles cette opinion est fondée?

Maurice hésita quelques secondes.

—C'est très simple, répondit-il enfin, M. Walter est la première personne qui m'ait adressé la parole et souhaité la bienvenue quand je suis arrivé dans ce pays. Nous avons voyagé ensemble de Sacramento à Jamestown. Là, sachant que je me rendais chez M. Morès, il m'a emmené à Luminy, "sur le chemin des Bergeries", et m'a offert chez lui une hospitalité charmante. Après quoi, il m'a donné les moyens de gagner les Bergeries. Ainsi, le cheval qui m'a amené est à lui... Il m'avait seulement recommandé de ne pas parler de lui dans cette maison. Voilà pourquoi...

—Voilà pourquoi vous hésitez à avouer votre rencontre et pourquoi aussi vous avez des curiosités à satisfaire à son sujet.

—J'avais promis de ne pas prononcer son nom ici et j'ai manqué à ma parole: j'en suis contrarié; quant aux curiosités que vous me prêtez, elles ont été évitées par les révélations, un peu tendancieuses, je crois, que vous venez de me faire.

—Voyons, répliqua Escarguel en souriant, le fait seul que M. Walter vous ait interdit de parler de lui aux Bergeries n'indique-t-il pas qu'il craint d'y être mal vu?

—Oh! la question est peut-être beaucoup plus simple. Un différend a pu se produire jadis entre M. Morès et lui, qui lui fait souhaiter de n'avoir plus désormais aucun rapport avec cette maison. Et cela n'a rien à voir

sans doute avec l'histoire fâcheuse dont vous avez parlé et sur laquelle vous vous êtes expliqué d'ailleurs très peu clairement.

—Je ne peux pas être très clair sur une affaire qui ne l'est pas.

—Ah! vous voyez, vous n'avez rien de précis à articuler contre M. Walter. Il me semble donc que nous pouvons, jusqu'à preuve absolue du contraire, le considérer comme un parfait honnête homme.

—Soit! acquiesça Romain avec indifférence, au fond la chose n'a pas grande importance.

Et après un court silence:

—Voyons, poursuivit-il, revenons à nos moutons.

—A nos moutons, c'est le cas de le dire, fit Maurice, et cela nous ramènera à ce qui me concerne. Eh bien, mon cher compatriote, laissez-moi vous faire tout de suite un aveu: je suis, certes, émerveillé de tout ce que je viens de voir; et la prospérité que révèle l'aspect de votre ferme m'inspire une profonde admiration, mais je me demande ce que je peux gagner à y rester quelque temps, comme Mme Morès et vous m'en priez si gracieusement. Evidemment, j'acquerrai, sous votre direction, quelques connaissances agricoles, mais à quoi cela me servira-t-il, puisque je n'ai pas le moindre capital pour acheter une ferme et assurer son exploitation?

Escarguel réfléchit un instant, puis prenant son parti:

—Ecoutez, dit-il, j'allais me lancer dans d'interminables explications pour vous montrer enfin que vous vous trompez. Je crois préférable de vous citer simplement un exemple, le mien.

—Il y a un peu moins de trois ans, pour des raisons qu'il est inutile de rappeler, je quittai précipitamment

Ollioules où j'habitais, et je m'embarquai à Marseille sur le premier bateau en partance... en partance pour une destination dont je ne pris même pas la peine de me préoccuper.

—N'ayant pas prévu ce départ, je n'avais pas eu le temps de me procurer la somme qui était nécessaire pour payer mon passage. A plus forte raison, n'avais-je pas songé à ce que je pourrais faire dans le pays où me conduirait mon étoile. Je n'avais qu'un but, qu'une idée fixe: m'éloigner au plus vite.

—Pour que ce départ précipité s'imposât à votre esprit avec tant de violence, objecta Maurice, il fallait un motif bien puissant...

Sans répondre à l'objection, Romain continua:

—Le bateau, qui sortait, ce matin-là, du port de Marseille, était un bateau suédois. Je m'adressai au capitaine et je lui demandai s'il n'avait pas besoin à son bord d'un ouvrier ou d'un manoeuvre quelconque. Ce fut toute une histoire pour me faire entendre, car ce Suédois comprenait à peine le français. Enfin, après une demi-heure d'explications, nous tombâmes d'accord. Un des chauffeurs du bâtiment était malade. Il fut convenu que je le remplacerais provisoirement mais que, dès qu'il serait rétabli, on me déposerait à l'escale la plus proche.

—Je pris immédiatement possession de mon poste. Le chauffeur resta six semaines malade. Quand il reprit ses fonctions, nous étions en vue de la "Porte-d'Or."

—Voilà comment, un beau matin de février, je me trouvai sur les quais de San-Francisco, n'ayant en poche qu'un maigre pécule et ne sachant pas du tout ce que j'allais devenir.

—Cependant, je ne perdis pas la tête.

et j'étais vite pris mon parti. Puisque j'étais dans le pays de l'or, je résolus de ne faire chercheur d'or. J'achetai donc aussitôt une pioche et un plateau-cuvette pour laver le sable précieux, et je m'enfonçai dans l'intérieur du pays.

«Six mois plus tard, j'avais quelques petites économies.

—Vous le voyez, c'est par là que je devrais commencer

—Attendez... Ce métier qui vous semble si séduisant se passa au contraire très rapidement. Je pris en horreur mes compagnons de travail, parmi lesquels, s'il y avait beaucoup de braves gens, il y avait aussi quelques individus peu recommandables.

«Bref, je résolus un beau jour de lâcher la pioche et le plateau-cuvette du mineur, pour me consacrer à l'agriculture, vers laquelle allaient toutes mes préférences, et j'employai mon petit pécule à l'achat d'une terre. C'est ainsi que je suis devenu le voisin de M. Morès.

«Le hasard nous ayant un jour mis en rapport, nous eûmes tout de suite des relations très cordiales. M. Morès à cette époque fut pour moi un guide précieux et m'aida souvent de ses conseils et même de son argent. Puis, quand il se fut rendu compte que j'étais actif, débrouillard, entreprenant, finalement, il m'offrit de réunir ma propre ferme à la sienne.

«Je acceptai aussitôt avec enthousiasme, car c'était pour moi un avantage inappréciable, mes frais d'exploitation se trouvant de ce fait notablement réduits. Enfin, quelque temps après, M. Morès me proposa de venir habiter les Bergeries où je serais mieux placé pour surveiller en même temps les deux propriétés.

«C'est ainsi que je suis devenu en quelque sorte le régisseur de mon bienfaiteur et que maintenant je suis seul, hélas! pour

supporter toutes les responsabilités; le pauvre homme ne prévoyait pas, en m'appelant auprès de lui, qu'il serait, trois mois plus tard, enlevé à l'affection des siens par un accident stupide.

— Mais au moins, fit Maurice, M. Morès en mourant aura eu la consolation de laisser à sa famille un protecteur dévoué, et l'assurance que sa fortune serait défendue par un administrateur actif, intègre et averti.

Escarguel baissa la tête avec modestie.

— Ne vous défendez pas, mon cher monsieur, insista Maurice, ce que vous venez de me dire de votre vie depuis trois ans prouve que vous êtes un homme de cœur et de caractère. J'avoue que je ne vous avais pas au premier abord jugé aussi bien. Et même hier, lorsque votre nom m'a été révélé, je n'ai pas pu dissimuler—vous l'avez peut-être remarqué—que j'avais à votre endroit une arrière-pensée...

Romain, très étonné, ne comprenant pas bien, ne se pressa pas de répondre. Puis, soudain son visage s'éclaira et il reprit:

— Pour avoir eu sur mon compte une arrière-pensée, il faut que vous ayez entendu parler de moi antérieurement à notre rencontre. Quelqu'un vous aurait-il entretenu de moi pendant que vous étiez là-bas, au pays?...

— Précisément...

— Qui donc?

— Ma cousine Clairette Maillard tout simplement.

— Serait-ce possible?

— Tout ce qu'il y a de plus possible... Et même Clairette m'a parlé de vous en termes... qui auraient dû me donner de vous une excellente opinion. Mais, que voulez-vous? On n'est pas maître de ses impressions et, sans savoir pourquoi, j'avais contre vous, je le répète, une arrière-pensée... Vous voyez, je suis franc...

— C'est beaucoup mieux, je vous en remercie...

— Je constate avec regret, d'ailleurs,

que vous ne montrez pas à mon égard la même franchise. Ainsi, en me racontant tout à l'heure comment vous avez quitté votre belle Provence, vous avez oublié un détail... le plus intéressant peut-être.

Escarguel se troubla.

— Oh! balbutia-t-il, à quoi bon vous importuner avec une histoire lamentable, qui a laissé tant d'amertume au fond de mon cœur?...

Une voix jeune et fraîche, à quelques pas derrière eux, l'interrompit:

— Allons bon! voilà encore mon ami Romain plongé dans un de ses accès d'hypocondrie!...

C'était Charlotte qui s'était approchée sans éveiller l'attention des deux jeunes gens que leur entretien absorbait.

Secouant sa jolie tête avec un geste mutin qui éparpilla ses longues boucles rousses, elle donna un shake-hand à Maurice, puis:

— Monsieur Maillard, dit-elle, je vous rends responsable de ce qui arrive. Je suis sûre que c'est de votre faute si M. Escarguel a remis le nez dans ses souvenirs... Hé! c'est agaçant à la fin, de le voir transformé en statue à la désolation chaque fois qu'il songe à "tout" ce qu'il a laissé en France. Qu'est-ce que c'est que ce "tout-là?" Je voudrais bien le savoir. Vous, monsieur Maillard, le savez-vous?

— Mais non, mademoiselle; je ne sais rien du tout. Depuis une heure M. Escarguel m'a entretenu surtout de sa vie en Californie, de ses débuts difficiles, des circonstances dans lesquelles il était entré chez vous. Quant à son départ de France, qu'il m'a également raconté, je venais justement de lui faire remarquer, lorsque vous êtes arrivée, qu'il laissait dans l'ombre un détail capital... Mais je n'ai obtenu qu'une réponse vague, celle que vous avez entendue.

— C'est bien vrai?

— Je le jure.

— Alors, c'est bon, n'en parlons plus!...

Tenez, puisque nous sommes tout près, venez donc jusque-là; que je vous montre mes élèves!

— Vos élèves? De quoi peut-il bien s'agir?

— Venez! venez! Vous allez voir!

Ils se dirigèrent vers un petit bâtiment tout tapissé de vigne-vierge, qui s'élevait à vingt pas de là. Charlotte poussa la porte en appelant: "Jacques! André!"

Aussitôt, deux enfants de cinq à six ans accoururent et se jetèrent à son cou.

— Dites bonjour à ces messieurs!

Les deux bébés esquissèrent un salut de la main droite.

— Mais ce sont deux petits Chinois, vos élèves, mademoiselle! observa Maurice.

— Parfaitement, monsieur. Ces pauvres petits ne marchaient pas encore quand leurs parents sont morts d'un horrible accident dans le voisinage. Je les ai recueillis et je les ai confiés à une brave femme qui leur sert de mère. Et maintenant je m'occupe de leur éducation et de leur instruction. N'est-ce pas qu'ils sont mignons?

— Ils sont à trop bonne école, mademoiselle.

— Ouf!... Ah! vous me l'aviez bien dit, Romain, que les Parisiens étaient des flatteurs. Allons, rentrons déjeuner, maman n'aime pas qu'on soit en retard.

IV

Dès le surlendemain de son installation, Maurice avait écrit à sa famille une longue lettre pour lui dire qu'il était arrivé à destination, lui apprendre la mort de M. Morès et lui expliquer que sur les instances de Mme Morès et du régisseur de la ferme — il n'avait pas nommé Romain, sur le désir de ce dernier, — il allait tout de même rester aux Bergeries pendant quelque temps, afin de faire son apprentissage d'agriculteur.

Au bout de cinq semaines, la réponse lui parvint: toute la famille était heureuse,

puisqu'il paraissait content de son sort; toute la famille l'encourageait à persévérer dans ses bonnes dispositions.

Maurice n'avait pas besoin de ces exhortations. Il s'était mis résolument au travail et s'adaptait rapidement à ses nouvelles occupations.

Si bien qu'au bout de trois mois, Romain lui déclara: "Mon ami, je n'ai plus rien à vous apprendre... L'agriculture n'a plus de secrets pour vous".

Le lendemain, Maurice écrivit à la Vernette une lettre enthousiaste, dans laquelle il envisageait l'avenir sous les couleurs les plus brillantes.

A partir de ce jour, Maillard se montra de plus en plus assidu au travail, de plus en plus attentif aux enseignements d'Escarguel. Et les journées des deux jeunes gens s'écoulaient presque toutes au dehors, à courir de ci de là, d'un bout à l'autre de la propriété, partout où le coup d'oeil du maître était utile.

Lorsque, par extraordinaire, Romain sortait sans prévenir son ami, Maurice passait son temps au salon, en compagnie de Mmes Morès, et le plaisir qu'il y prenait semblait entièrement partagé.

Le piano ayant été rouvert après les quatre premiers mois de grand deuil, Charlotte faisait de la musique, Maurice chantait, jouait quatre mains avec elle, ou simplement tournait les pages, s'oubliant, rêveur, bercé par le rythme des variations.

Par moments, Mme Morès s'absentait pour surveiller sa maison et ils restaient seuls, muets de longues minutes, à entendre leurs âmes vibrer à l'unisson.

Puis, tout à coup, la jeune fille, sortant de sa rêverie, demandait:

— Venez-vous faire un tour de promenade, monsieur Maurice?... J'ai besoin de marcher... Nous ferons le grand tour jusqu'à la Merced.

Et ils allaient côte à côte, insouciant et rieurs... Mais, soudain, le jeune homme devenait grave. Il songeait au jour où il

serait forcé de quitter les Bergeries, et il ne pouvait s'empêcher d'y faire allusion en termes émus. Charlotte souriait alors sans répondre — peut-être pour dissimuler sa propre émotion — et s'efforçait de parler d'autre chose, s'amusant, par exemple, à interroger son compagnon sur Paris, ce Paris merveilleux, magique, qu'elle désirait tant connaître.

Maurice satisfaisait du mieux qu'il pouvait les curiosités de la jeune fille et non sans un certain plaisir, car il lui semblait qu'un peu de sympathie de Mlle Morès pour la grande ville s'arrêtait à lui, à lui l'initiateur, à lui le Parisien qui apportait dans ce pays quasi-sauvage ce parfum de mondanité dont les femmes se grisent.

Lorsqu'ils avaient longuement bavardé, ils revenaient doucement en traversant le parc dans toute sa longueur et faisaient en passant une visite aux deux petits Chinois, ou bien Charlotte, entraînant son compagnon au milieu des plantations, lui expliquait les projets de son père, que la mort avait interrompus.

Et Maurice, toujours empressé, compatissait aux regrets de sa compagne, gémissait avec elle sur ses rêves envolés.

— Papa voyait grand. Quand il est mort, nous étions sur le chemin de la fortune; nous y serions arrivés rapidement. Alors, nous aurions pu quitter les Bergeries, aller vivre à Paris.

— Vraiment! qu'auriez-vous gagné au change? On est si bien ici!

— Vous savez qu'on désire toujours ce que l'on a pas.

— C'est juste, mais on obtient si rarement ce que l'on désire, qu'il vaut mieux n'avoir jamais trop de grandes ambitions.

Ces tête-à-tête prolongés, ces longues causeries, où tout d'abord leur esprit seul était intervenu, mais où peu à peu ils avaient pris l'habitude de laisser leur coeur s'épancher, avaient créé insensiblement entre les deux jeunes gens une intimité très douce.

Et Maurice qui, dès le premier jour, avait séduit Mlle Morès — aussi bien que sa mère — par ses manières distinguées, sa courtoisie raffinée, sa conversation spirituelle, les séduisait maintenant par des qualités plus solides.

Dès le premier jour aussi, les deux jeunes femmes n'avaient pu s'empêcher de faire des comparaisons entre le nouveau venu, brillant spécimen de la civilisation la plus raffinée, et Romain Escarguel, brave cœur, caractère sérieux et dévoué, mais dépourvu de culture et d'éducation.

Et naturellement, les résultats de ces comparaisons avaient été à l'avantage du premier, en lui donnant tout de suite dans la maison une place à part.

Comme on est très porté à avoir confiance dans les gens qui vous plaisent, Mme Morès n'avait pas tardé à prendre Maurice comme confident.

La première fois, elle s'étendit longuement sur l'immense chagrin que lui avait causé la mort prématurée du plus tendre, du plus dévoué des maris. La seconde fois, elle parla de sa fille, des projets qu'elle formait à son sujet, du bonheur qu'elle rêvait pour elle.

— Voir Charlotte heureuse, voir son avenir assuré, pour moi, il n'y a plus rien au monde en dehors de cela!... Ah! vous ne pouvez pas comprendre...

— Mais si, madame, mais si, je comprends fort bien. Vous avez fait de Mlle Charlotte une jeune fille à qui rien ne manque pour être parfaite. Vous désirez donc — c'est bien légitime — qu'elle trouve dans le mari qu'elle choisira tout le bonheur que ses vertus méritent.

Cette réponse avait le don de jeter Mme Morès dans un trouble profond. Elle regardait Maillard d'un air étrange et timidement se taisait.

Un jour cependant, elle s'enhardit:

— Monsieur Maurice, voulez-vous me

permettre une question... une question qui est peut-être indiscreète?

— Madame, je suis tout prêt à y répondre, si c'est en mon pouvoir.

— Mais je veux que vous me répondiez en toute sincérité... Votre appréciation réglera ma conduite.

— Sans savoir encore de quoi il s'agit, je crains que vous ne m'imposiez une grave responsabilité.

— Non, je ne crois pas... Enfin, écoutez-moi... Je ne sais si Romain vous a raconté dans quelles conditions il était entré ici, quels services il nous avait rendus, quelle place il avait prise dans le cœur de mon pauvre mari par son courage, son zèle et son dévouement.

— Il m'a dit quelques mots de la bonté de M. Morès à son égard, mais sans s'étendre longuement sur ce sujet. Vous savez combien il est discret et modeste.

— Je le sais... Il est donc très probable qu'il ne vous a jamais ouvert la bouche d'un projet inspiré par mon mari à ses derniers moments... Entre l'horrible accident et la minute où il expira, mon cher mari eut un court répit, qu'il employa de son mieux à prendre toutes les mesures qu'il estima les plus propres à sauvegarder notre fortune et à s'assurer la tranquillité de notre avenir.

"Escarguel était l'exécuteur tout indiqué de ces suprêmes recommandations. Il les reçut avec la soumission empressée qu'il montre en tout et promit de les exécuter scrupuleusement.

"Tranquille à ce point de vue, mon mari s'adressa alors à Charlotte:

"— Ma chère enfant, dit-il, un des plus vifs regrets que j'emporte en vous quittant c'est de n'avoir pas eu le temps de songer à ton établissement. Je sais bien que ta mère est là pour résoudre la grave question de ton mariage et qu'elle y apportera autant de prudence et d'affection éclairée que moi-même. Cependant, elle n'aura

peut-être pas les mêmes vues que moi et je m'en afflige...

“Depuis plusieurs mois, en effet, j'avais caressé un projet qui, s'il se réalisait, serait pour toi, me semble-t-il, la garantie d'un bonheur parfait. Si j'étais sûr que ce rêve devienne un jour une réalité, notre séparation me serait moins cruelle... Eh bien, ma chère fille, ce rêve est que tu deviennes la femme de Romain Escarguel. Tu as pu l'apprécier depuis qu'il habite ici... Si tu l'as jugé comme je le juge, donne-lui ta main...”

“Puis, se tournant vers Escarguel, mon mari poursuivit :

“— Pour vous, mon cher Romain, je vous sais le coeur assez haut pour avouer sincèrement si Charlotte a fait sur vous l'impression que je crois. En d'autres circonstances, votre modestie vous eût sans doute empêché de manifester vos sentiments. Mais, aujourd'hui, de tels scrupules seraient exagérés... Répondez-moi en toute franchise, et, si vous êtes de mon avis, prenez cette main que ma fille est toute prête, j'en suis sûr, à vous donner.

“Nous avons tous les trois les yeux pleins de larmes. Cependant, quelque brouillé que fût mon regard, il me sembla que Charlotte s'était avancée légèrement vers Romain. Celui-ci, au contraire, ne bougea pas. Pâle, les yeux fixés à terre, il paraissait en proie à un violent combat. Il répondit enfin :

“— Pardonnez-moi, mon cher maître, le chagrin que je vais vous causer. J'estime profondément Mlle Charlotte, je rends hommage à ses éminentes qualités qui feront d'elle une épouse accomplie, mais... il m'est impossible de l'épouser.”

“Mon pauvre mari eut un geste de déception et, après une minute de réflexion, dit simplement :

“— Pourquoi donc, mon ami ?

“— Oh ! monsieur, je vous en prie, supplia Escarguel, ne m'en demandez pas da-

vantage... C'est impossible, je vous le répète.”

“Notre cher moribond était atterré et je vis de grosses larmes couler sur ses joues. J'en éprouvai un tel chagrin que je crus devoir intervenir. Je m'approchai de Romain et je lui glissai à l'oreille :

“— Je vous en conjure, un mot de consolation et d'espoir... pour lui.

“Escarguel fit sur lui-même un violent effort et, après un instant d'hésitation, finit par balbutier :

“— Excusez-moi, mon bon maître, j'ai été pris au dépourvu... l'émotion m'a fait perdre la tête... Mais je serais certainement heureux et flatté d'épouser Mlle Charlotte... si elle y consent.

“A ce moment, leurs mains s'unirent.

“Ma fille, elle aussi, avait été surprise et bouleversée par la prière de son père. Je suis convaincue qu'elle fit un geste machinal. Dans cet échange superficiel, apparent, de promesses, il n'y eut donc, j'en suis presque certaine, de sa part comme de celle de Romain, qu'un acte de condescendance au coeur d'un mourant.

Après s'être arrêtée une minute et avoir essuyé les larmes que son récit avait fait monter à ses yeux, Mme Morès reprit :

— Depuis cette époque, il n'a jamais été prononcé un mot rappelant qu'un jour il avait été question de mariage entre Romain et Charlotte. Ce silence indique, je crois, que, de part et d'autre, ce projet est abandonné. Cependant, je préférerais que la situation fût absolument nette.

Maillard esquissa un geste évasif et ne répondit pas. Mme Morès, un peu décontenancée, poursuivit :

— C'est ici, mon cher monsieur, que votre intervention pourrait être très efficace.

— Vous désirez que je demande à Romain dans quelles dispositions il se trouve actuellement ?

— Non, cette question, vous ne pouvez pas la poser, elle serait vraiment trop brutale et trop indiscreète. Mais nous pouvons

— et c'est un devoir pour moi de le faire — envisager deux hypothèses. S'ils se désintéressent tous les deux du projet conçu par mon mari, il n'y a plus à y revenir. Si, au contraire, ils se considèrent comme liés par le très vague engagement qu'ils ont pris et si — chose plus grave — ils ont l'un pour l'autre une sincère, une profonde inclination, que dois-je faire ?

— «Dois-je favoriser, encourager, presser ce mariage ? En d'autres termes, et pour vous parler en toute franchise, Romain Escarguel présente-t-il comme famille, fortune, éducation, les conditions indispensables pour former avec Charlotte une union bien assortie ?

— «A première vue, j'en doute un peu... Vous seul pouvez me renseigner à ce sujet... car, enfin, nous ne savons rien de l'origine et du passé de ce garçon...

— Oh ! madame, interrompit Maurice, vous vivez depuis assez longtemps en contact journalier avec Romain pour le connaître à fond.

— Certes, nous éprouvons tous pour lui la plus grande sympathie. Néanmoins, j'ai peur de me tromper : il est venu dans ce pays, sous prétexte de chercher de l'or, tant d'aventuriers...

— Il me semble qu'Escarguel n'a rien d'un aventurier.

— C'est mon impression. Cependant, je serais heureuse de savoir d'où il sort. Vous qui êtes originaire du pays où il est né, où il a vécu, vous qui avez des parents chez qui il fréquentait, vous devez connaître ses antécédents.

De plus en plus embarrassé, Maurice hochait la tête et resta silencieux.

Mme Morès, que cette attitude commençait à agacer, continua d'un ton plus pressant :

— Vous ne voulez pas me dire le fond de votre pensée sur cette question ?... Cependant, vous seriez navré que Charlotte fit un mariage qui ne lui apporterait pas tout le bonheur auquel ses mérites lui don-

nent droit, selon votre propre expression.

— Certainement.

— Eh bien, alors, répondez... voyons, mettons-nous en face d'un hypothèse : si je vous disais que Romain va épouser une fille dans trois semaines, qu'en penseriez-vous ?

Maurice fut secoué d'un tremblement, qu'il réprima aussi vite que possible. Après quoi, faisant un violent effort pour se ressaisir et retomber dans la réalité, il murmura :

— Vous me placez, madame, dans une situation bien embarrassante, et si je ne réponds pas, c'est que je ne sais vraiment que répondre... Evidemment, si nous tenons compte, comme on le fait en France, de toutes ces petites nuances qui différencient les diverses classes sociales, Escarguel, qui est d'origine très modeste et qui n'a pas eu d'autre formation que celle de l'école primaire, n'est pas l'époux qu'il faut à Mme Charlotte. Tôt ou tard, leur différence d'instruction et d'éducation créerait entre eux des frictions douloureuses.

— Voilà enfin une indication précise, soupira Mme Morès, et qui correspond d'ailleurs à mes propres impressions.

— Au surplus, continua Maillard, il y a un obstacle absolu à ce que Romain épouse Mlle votre fille, c'est qu'il est déjà engagé...

— Serait-il marié, par hasard ?

— Non, mais il a quitté brusquement la France parce qu'il avait perdu tout espoir de l'être... avec la femme de son choix.

— Peuh ! Une amourette vieille de trois ans ! Il n'y pense plus !

— Pardon ! Il y pense comme au premier jour : sa fidélité est inébranlable.

— Il vous l'a dit ?

— Oui, tout récemment.

—Et il a la naïveté de croire que adorée l'attend toujours?...

—Hé! hé! cette conviction n'est pas si déraisonnable que vous le pensez, et la lettre que j'ai reçue ce matin même prouve qu'Escarguel n'est pas seul à rester fidèle... Cette lettre, je peux, si vous le désirez, la mettre sous vos yeux... Tenez, voici le passage—c'est un post-scriptum—qui a trait à ce qui nous occupe.

“Pour la première fois depuis trois ans, j'ai eu récemment de vagues nouvelles de Romain Escarguel. Un ouvrier d'Ollivules, qui vient de rentrer au pays, a prétendu qu'il l'avait aperçu, il y a quelques mois, à San-Francisco. Quelle bizarre coïncidence! Seriez-vous donc dans le même pays? Hein! Si vous alliez, un de ces jours, vous trouver nez à nez! Mais que je suis sotte! Vous ne vous connaissez pas!... Ah! pauvre Romain!...

“Au revoir. Donne de tes nouvelles aussi souvent que possible.

“Je t'embrasse.

“Ta cousine,

“Clairette.”

—Je m'incline devant l'évidence, balbutia Mme Morès avec une nuance d'ironie. Il est certain que cette phrase indique que l'esprit de votre correspondante est tendu vers l'absent, qu'elle éprouverait une joie infinie à le revoir... Mais permettez-moi de vous faire remarquer que vous êtes un bien mauvais entremetteur entre votre cousine et votre ami, puisque vous avez négligé de dire à cette gentille cousine que vous viviez sous le même toit que son cher Romain.

—C'est que, justement, je ne tiens pas à servir d'intermédiaire. C'est toujours si scabreux de se mêler du mariage des autres...

—Et puis, vous songez aussi sans

doute à la différence des conditions sociales...

Maurice ne put s'empêcher de rougir. A ce moment-là, heureusement, l'arrivée de Mlle Charlotte, en les obligeant à changer de conversation, le tira d'embarras.

Néanmoins, lorsque Maurice fut rentré dans sa chambre et se trouva seul en tête-à-tête avec ses méditations, il se rendit encore mieux compte de la maladresse qu'il avait déployée pendant cette conversation et s'adressa les plus sévères réprimandes.

Tout à coup, ses réflexions furent interrompues par la voix d'Escarguel claironnant dans le couloir:

—Peut-on entrer?

—Mais certainement.

Romain poussa la porte et, apercevant une lettre ouverte sur la table, s'écria:

—Oh! je vous dérange?... Vous alliez sans doute écrire?

—Non, non. J'étais simplement en train de relire la lettre que j'ai reçue ce matin.

—De la Vernette?

—Parfaitement, de la Vernette.

—Et “on” va bien là-bas?

—“On” ne va pas mal, fit Maurice en souriant; “on” est seulement préoccupé... Vous ne devinez pas pour qui?...

—Ma foi non, balbutia Escarguel.

—Eh bien, c'est vous qui êtes l'objet des préoccupations de ma correspondante... qui n'est autre que ma cousine. Elle a vu quelqu'un qui vous a rencontré, paraît-il, à San-Francisco, il y a quelques mois. Et la pensée que nous pourrions nous trouver face à face l'intrigue et la tracasse... La fine mouche que cette petite Clairette! On jurerait qu'elle a deviné que nous sommes ensemble ici et que, si

elle lance cette insinuation, c'est tout bonnement pour voir ce que je dirai.

Tout en parlant, Maillard regardait fixement son interlocuteur. Mais celui-ci ne broncha pas et demanda tranquillement:

—Vous n'avez jamais parlé de moi à Mme Clairette?

—Jamais.

—Alors, il est impossible qu'elle sache que nous sommes ensemble... Ah! certes, je lui ai écrit plus de cent fois, depuis trois ans, mais toutes mes lettres sont encore ici.

—Voyons, montrez-moi cela! lança Maurice sans réfléchir.

—Non, je ne peux pas, ce sont des secrets que personne ne doit pénétrer.

—Oh! c'est vrai, pardonnez-moi mon indiscretion, mon cher ami, et soyez bien persuadé que ma demande était inspirée uniquement par le désir de vous être utile... Ces secrets que vous me cachez, mon coeur ne les eût jamais livrés, et je m'en serais seulement servi pour vous aider à obtenir le bonheur que vous rêvez.

—Serait-ce possible? murmura Romain avec une expression de joie attendrie. J'avais cru deviner, au contraire, que je ne trouverais jamais un appui auprès de vous...

Il s'arrêta, hésita quelques secondes, puis poussé par ce besoin instinctif qu'ont tous les amoureux de conter leurs peines à ceux qui paraissent les comprendre et y compatir, il courut jusqu'à sa chambre et en revint bientôt avec un paquet de lettres.

—Voici, dit-il en jetant le paquet sur la table, voilà le journal où, chaque dimanche, depuis mon départ de Marseille, je n'ai jamais manqué d'écrire ma vie, mes souffrances et mes espérances.

—Non, reprit Maurice, je ne veux

pas que mon regard effleure ces lignes où votre coeur a saigné: ce serait une profanation... Votre confiance me suffit, mon cher Romain.

Mais celui-ci était arrivé au point où l'âme doit, malgré tout, s'épancher. Il prit les lettres une à une et se mit à lire les passages qui lui semblaient les plus propres à faire mieux comprendre son affreuse existence depuis trois ans.

—Ah! par exemple, pensait Maillard, si Mme Morès entendait cela, c'est pour le coup qu'elle serait fixée sur l'impossibilité de marier sa fille avec ce brave garçon!

Maurice avait roulé une cigarette, et assis gravement les jambes croisées il avait l'air d'écouter avec une profonde attention. Mais, en réalité, les petits fonds de fumée qu'il lançait vers le plafond occupèrent tout autant. Il les suivit des yeux, perdu dans sa rêverie, sur une quelque attrayante combinaison.

Quand Escarguel eut achevé de parcourir son journal, Maillard se leva et dit simplement:

—Mon cher, tout cela me confirme, absolument dans ma première opinion. Je suis mieux placé que vous, n'est-ce pas? pour bien juger la situation et prendre la décision qui convient. Eh bien, si vous voulez suivre mes conseils, vous n'avez en ce moment qu'une chose à penser c'est de partir pour la France, d'aller trouver mon oncle Florent et de lui renouveler votre demande. Je suis persuadé qu'il l'accueillera favorablement.

—Vous croyez?...

—J'en suis convaincu, vous dis-je. Depuis votre départ, il s'est fait à votre sujet un revirement complet. Mon oncle a reconnu que son opinion sur votre compte était fautive et qu'il

avait eu tort de vous brusquer. Je garantis qu'aujourd'hui il est admirablement disposé pour vous.

— Oh! Si c'était vrai!...

— C'est vrai, je vous l'affirme.

— Comment le savez-vous?

— Il y a des choses qui se deviennent, qui se sentent, sans qu'on les formule, déclara Maurice avec assurance. Vous pouvez donc partir en toute sécurité, vous trouverez là-bas toutes les satisfactions que vous désirez. Seulement, je dois vous avertir que vous aurez à subir, en rentrant en France, un rude assaut.

— Que voulez-vous dire? interrogea Escarguel étonné.

C'est à la fois très simple et très compliqué. En deux mots, voici le fait. La nuit même où vous avez quitté le pays, un crime a été commis à Castillan. On a tenté d'assassiner Mme de Servianne pour la voler. L'opinion publique vous a accusé d'être l'auteur de cet attentat, et la justice a suivi l'opinion publique.

«Des gens ont prétendu qu'ils vous avaient vu, ce soir-là, rôdant aux environs de Castillan avec des allures de fou. Vous jouissiez déjà d'une mauvaise réputation: paresseux, débauché, ayant constamment besoin d'argent, pour satisfaire vos fantaisies. Bref, les soupçons s'étant tout de suite, à cause de ces diverses raisons, portés sur vous, votre disparition inexplicable fit le reste et changea les soupçons en présomption, en certitude.

«Vous êtes donc actuellement sous le coup d'un mandat d'arrêt qui n'a pas pu être exécuté pour la seule raison que vous avez échappé aux recherches de la police.

Escarguel fut tellement atterré par cette révélation qu'il demeura un bon moment sans pouvoir répondre.

— C'est absurde, inepte, balbutia-t-il enfin. Je ne comprends pas qu'un juge d'instruction sérieux ait pu prêter attention à de pareilles puérités.

— Je n'apprécie pas, mon cher ami, je constate simplement...

— Sans doute, sans doute... Eh bien, j'irai moi, leur faire constater une chose, à ces magistrats qui font si bon marché de la réputation des honnêtes gens, c'est qu'ils ont des yeux et des oreilles pour s'en servir et non pour les boucher... Et je leur démontrerai mon innocence par des preuves aussi claires que le plein soleil de midi.

— Prenez garde! Lorsque les juges croient avoir affaire à des révoltés, ils deviennent terribles et ne lâchent pas facilement leur proie.

— Je suis tranquille: l'innocence est forte... Jusqu'à présent, j'hésitais, malgré vos encouragements, à faire ce voyage, n'étant pas sûr de trouver là-bas l'accueil que vous me faites espérer. Maintenant, je suis décidé, je veux rentrer en France, le plus tôt possible, ne fût-ce que pour confondre mes calomnieurs.

Certainement, approuva Maurice, c'est votre devoir, et il faut espérer que vous parviendrez à faire éclater votre innocence. Cependant, soyez prudent, ne vous livrez pas à la justice avant d'avoir réuni des preuves irréfutables.

— Soyez tranquille, je saurai manoeuvrer de façon à sortir victorieux de la lutte... Oh! les lâches! profiter de mon absence pour s'acharner après moi!...

A ce moment, les regards des deux hommes se croisèrent: ils révélèrent l'un et l'autre une légère contrainte.

— Je ne m'explique pas, reprit Romain, après quelques instants de réflexion, que vous ne m'avez pas prévenu, dès votre arrivée, de l'abominable campagne de calomnie dirigée contre moi. Je n'aurais pas attendu un seul jour pour rentrer en Fran-

ce, et me laver de cette accusation révoltante.

— J'ai eu tort peut-être; mais, d'autre part, ma situation était bien délicate. Pouvais-je, à peine introduit dans cette maison et accueilli d'ailleurs d'une façon charmante, vous dire tout de suite que vous étiez accusé d'un crime odieux, sous le coup d'un mandat d'arrêt? Il est dur, vous le comprenez, de se charger de pareilles commissions.

« Depuis, vous connaissant mieux, j'ai été plusieurs fois sur le point de parler. Toujours, au dernier moment, j'ai reculé. Avais-je le droit de vous causer ce chagrin? »

— Oh! interrompit Romain, j'aurais préféré un élan de franchise brutale, même dès le premier jour... Enfin, les regrets sont superflus, n'en parlons plus... Mais, maintenant que je sais, je ne retarderai pas mon départ d'un jour.

Lorsqu'elles apprirent qu'Escarguel voulait partir dès le lendemain pour la France, les dames Morès, consternées, se récrièrent.

Mais Romain expliqua en quelques mots le motif grave qui réclamait sa présence là-bas. Et ces dames ne purent alors que l'approuver.

— Mon cher ami, tous nos vœux vous accompagnent, déclara la veuve. Puissiez-vous réussir vite et facilement à démontrer votre innocence à vos accusateurs! Mais, en attendant, nous allons vivre dans l'angoisse. Et comme vous allez nous manquer!

Escarguel, affectant de se méprendre sur le sens de l'insinuation, murmura avec une nuance d'amertume pourtant:

— M. Maillard me remplacera fort bien, madame, et la ferme ne risque pas de péricliter sous sa direction.

Le reste de la soirée fut employé par Romain à faire ses préparatifs, et le lendemain, à la première heure, il partit en exprimant l'espoir de revenir bientôt.

V

Pour gagner la petite station de chemin de fer où il désirait s'embarquer, Romain Escarguel n'avait pas d'autre moyen de locomotion que le cheval. Il quitta les Bergeries à huit heures du matin, accompagné seulement d'un domestique qui devait ramener sa monture, et ne parvint à destination qu'à onze heures.

Là, deux routes s'offraient à son choix pour atteindre l'Europe: ou prendre le Central Pacific Railway qui l'eût amené à New-York d'où il se fût embarqué sur un des grands paquebots allant au Havre; ou bien se rendre à l'autre extrémité du Central Pacific Railway dans la grande métropole toute proche, San-Francisco, et de là, par Panama et Colon, gagner Saint-Nazaire ou Marseille.

Le premier trajet était le plus direct, le plus rapide et le plus cher; le second était le plus long et le moins coûteux. Romain étant obligé de compter avec sa bourse choisit le second.

Dans l'après-midi, il était à San-Francisco et le soir même il en partait sur le *Falmouth*, un vieux caboteau de 1,200 tonnes qui cinglait vers Panama.

Pendant les douze jours que dura la traversée, il vécut presque seul, évitant la conversation banale de ses voisins.

Enfin, Panama apparut, Panama, cet abominable village que les travaux de percement de l'isthme, repris et poussés vigoureusement par les Etats-Unis, mais non encore achevés, encombraient alors d'une masse grouillante d'ouvriers et d'un matériel immense.

Un train attendait les passagers du *Falmouth*. Lorsque le transbordement des bagages eut été opéré, le convoi se mit en marche vers Colon, à travers un paysage d'abord très pittoresque, au milieu des cocotiers, des palmiers, des lauriers-cerise, de l'inextricable fouillis d'une vraie forêt vierge.

Ensuite, le railway longea les chantiers du canal, encombrés de dragues, de grues, de pompes, de wagonnets, Et enfin, le panorama de Colon s'ouvrit, large et riant.

A peine descendu du train, Escarguel courut au bureau de la compagnie transatlantique.

— Quel jour le départ pour Saint-Nazaire? demanda-t-il.

— Dans dix-huit jours, monsieur.

— Et pour Bordeaux?

— Dans vingt-huit jours. Pour la France, vous n'avez plus que le paquebot de Marseille, le *Malaga*, qui part aujourd'hui à deux heures.

— Va pour Marseille, conclut Escarguel.

Il tira son portefeuille, paya sa place et sortit. Puis, comme le *Malaga* était à quai faisant ses derniers préparatifs, il se présenta de suite au contrôle, afin de choisir sa cabine et s'installer.

Après quoi, il profita du temps de répit qui lui restait pour aller déjeuner puis faire un tour de promenade dans Colon.

A deux heures moins le quart, il était sur le pont du *Malaga*, appuyé au bastingage et occupé à contempler le panorama de la ville, tandis que le bateau appareillait, lorsque, à quelques pas de lui, quelqu'un l'interpella.

— Je ne me trompe pas? C'est bien à M. Escarguel que j'ai le plaisir de parler?

Romain leva les yeux et vit en face de lui un grand vieillard à la langue barbiche grise, aux traits énergiques; il esquissa un geste d'ennui, et répondit:

— Je suis bien M. Escarguel, mais...

— Comment! Vous ne vous souvenez pas? continua l'autre. J'ai eu l'avantage de vous rencontrer deux ou trois fois à Hornitos et même une fois chez vous, c'est-à-dire chez M. Morès... Voyons, vous n'y êtes pas? Votre plus proche voisin, M. Walter, propriétaire de Luminy.

— Oui, il me semblait bien vous reconnaître, murmura Romain, mais j'hésitais:

je m'attendais si peu à vous rencontrer ici...

— C'est bien moi tout de même, poursuivit Walter. Et tout le monde va bien aux Bergeries?

— Tout le monde allait parfaitement quand je suis parti, c'est-à-dire il y a une quinzaine. Mais vous savez que nous avons eu la douleur de perdre M. Morès?

— J'ai appris cela, il y a quelques mois. Pauvre homme! Voilà une fin bien triste, alors que tout lui souriait... Je plains surtout sa femme et sa fille.

— Ce fut une perte bien cruelle pour nous tous.

Il y eut un silence, les sujets de conversation n'étant pas nombreux entre ces deux hommes qui se voyaient pour la troisième ou quatrième fois.

— Probablement, vous allez en France? reprit Walter au bout d'un instant.

— Oui, et vous?

— Moi aussi.

— Et nous avons pris tous les deux le chemin des écoliers, ou plutôt — en ce qui me concerne au moins — la route la moins coûteuse.

— J'avais affaire au Mexique, c'est ce qui m'a amené à passer par ici, expliqua Walter. Je m'en félicite, puisque nous aurons ainsi le plaisir de faire route ensemble.

Romain esquissa un geste indiquant que cette perspective suscitait chez lui un enthousiasme modéré.

Walter, qui avait saisi le sens de ce geste, se contenta de sourire, dédaigneux. Puis, sautant à un autre sujet, il demanda:

— M. Maillard est-il toujours aux Bergeries?

— Ah! vous le connaissez?... C'est vrai, il m'a raconté votre rencontre... Oui, M. Maillard est toujours aux Bergeries et s'habitue fort bien, ma foi, à sa vie nouvelle qui le change pourtant rudement de

celle qu'il était accoutumé à mener jusqu'à présent.

— Il est vrai que pour s'habituer à cette existence nouvelle, il a eu, outre les charmes de l'agriculture, les beaux yeux de Mlle Morès.

Cette réflexions eut le don d'agacer Escarguel, qui ne répondit pas.

Après une minute de silence, Walter poursuivit :

— Alors, M. Maillard vous a parlé de moi ?

— Oui.

— Comment m'a-t-il jugé ? Soyez franc.

— Il m'a dit que vous étiez un homme charmant, qu'il conservait un souvenir délicieux de l'accueil que vous lui aviez fait.

— Ah ! fort bien, je suis content. Et vous, comment m'avez-vous traité ? Mal, probablement ?

Romain se troubla légèrement.

Ce fut Walter qui répondit pour lui.

— Vous, mon cher monsieur Escarguel, vous avez dû m'éréinter, parce que vous êtes prévenu contre moi, parce que vous avez sur mon compte une opinion détestable, l'opinion qu'ont la plupart des gens qui m'entourent.

— Je l'avoue, balbutia Romain.

— Je sais, poursuivit le vieillard, je sais qu'une légende absurde, qui me représente sous les couleurs les plus sombres, circule dans le pays sur mon compte ; j'aurais été forcé jadis de quitter la France à la suite d'un scandale, j'aurais fait fortune depuis par des moyens équivoques, je serais férocé pour mes domestiques, il se passerait à Luminy des choses épouvantables... Bref, je serais un monstre.

Escarguel, embarrassé, demeura silencieux.

— Eh bien, continua Walter, tout cela est tellement inepte que je ne prendrai même pas la peine de le nier. Je veux simplement vous rappeler, mon cher monsieur, comme je

J'ai déjà fait remarquer à M. Maillard, que les gens les plus calomniés sont parfois les plus honnêtes.

— Tiens, moi aussi, j'ai été calomnié, moi aussi j'ai été accusé d'un crime odieux sans avoir rien à me reprocher, pensa Romain, que le ton plein de franchise et de loyauté de son interlocuteur commençait à faire venir de sa nouvelle impression.

Et dans un élan de sincérité, il s'appretait à faire amende honorable. Mais il s'aperçut à ce moment-là que Walter avait tourné les talons.

À partir de ce jour, la pensée qu'il avait été certainement injuste, en jugeant mal son compatriote eût disposé Escarguel à se rapprocher de Walter. Mais celui-ci affecta de se tenir à l'écart et évita soigneusement de se trouver seul avec Romain. On eût dit que sa fierté blessée exigeait une réhabilitation qu'il eût embé quémander en cherchant un protecteur.

Dès lors, la solitude d'Escarguel, que son humeur sombre ne portait guère à se lier avec d'autres passagers, devint presque absolue. Il souffrit. C'était pourtant une peine légère en comparaison de celle qui allait fondre sur lui.

Le "Malaga", après avoir fait escale à Porto-Cabello, La Guara, Fort-de-France et Bass-Pe-Terre, venait d'entrer dans le port de Saint-Thomas, lorsque le jeune homme se sentit subitement indisposé. Tremblant de fièvre et pris de vertige, il dut regagner sa cabine à la hâte, pendant qu'on allait chercher le médecin du bord.

Celui-ci, après l'avoir examiné, le tranquillisa.

— Vous avez simplement, lui dit-il, un accès de fièvre paludéenne, que vous avez contractée dans quelque

contrée malsaine, à Panama peut-être?

—Je n'ai fait que traverser l'isthme.

—Ça suffit. J'ai déjà cinq malades qui ont été atteints de la même façon. On va vous transporter à l'infirmerie. Dans quelques jours, vous serez sur pied.

—Pourvu que je sois guéri en arrivant à Marseille!

—Oh! je vous en réponds.

Cependant, cette conclusion rassurante ne se vérifia pas. Au lieu de céder sous les doses répétées de quinine, la fièvre ne fit qu'augmenter et des complications cérébrales furent un instant à redouter. Le docteur put toutefois les éviter par une médication énergique. Néanmoins, pendant plusieurs jours, l'état de Romain fut alarmant.

Le médecin fut, il est vrai, seul à être inquiet, puisque le pauvre garçon n'avait près de lui ni parent ni ami pour s'intéresser à son sort, et que lui-même ne se rendait aucun compte de la gravité de son mal. Les jours et les nuits s'écoulaient pour lui dans une demi-somnolence, qui lui enlevait la notion du temps.

Un matin, Escarguel aperçut penché sur sa couchette un grand vieillard, qui le regardait tristement.

—Ah! monsieur Walter! c'est vous! je vous reconnais! fit-il après quelques secondes de réflexion en essayant de lui tendre la main.

—Ça ne va donc pas? grogna le planteur.

—Si... un peu mieux... Je...

—Non, non, pas d'explications, ça vous fatiguerait.

—Je voudrais pourtant vous parler, reprit Romain, j'ai beaucoup de choses à vous dire.

—Nous verrons ça un de ces jours, quand nous nous retrouverons...

—Où sommes-nous en ce moment?

—Sur les côtes d'Espagne.

—Ah! bientôt la France, alors?

—Oui, bientôt la France, répondit le vieillard. Moi, je ne vais pas tout de suite jusqu'à Marseille, je débarque à Barcelone, où j'ai des affaires à régler... Nous stoppons dans quelques minutes; j'ai tenu à vous dire au revoir.

Il semblait qu'une certaine émotion altérait sa voix. Escarguel éprouva un peu d'étonnement, mais il était trop abattu pour discuter.

—Bon voyage! A bientôt! murmura-t-il simplement.

—A bientôt, sans doute! répéta Walter.

Ils se serrèrent la main et le vieillard s'éloigna.

Le lendemain matin, le "Malaga" était en vue de Marseille.

Ayant des malades à bord, le capitaine devait se conformer à l'obligation de la quarantaine. Il jeta l'ancre à l'île de Pomègue. Mais le médecin du service sanitaire, ayant constaté qu'il n'y avait aucun cas suspect, leva aussitôt l'interdit.

Néanmoins, comme Romain n'était pas tout à fait guéri, il fit son entrée à Marseille sur une civière, d'où on le déposa dans une voiture d'ambulance qui le transporta à l'hôpital.

A peine installé là, il s'endormit, vaincu par la fatigue, d'un sommeil de plomb.

Quand il s'éveilla, le lendemain, fort tard, il vit une infirmière en train de lire la petite note fixée dans un cadre de fer au pied de son lit.

Celle-ci s'approcha aussitôt et demanda:

—Vous allez mieux, n'est-ce pas? Ce long sommeil vous a fait du bien?

—Oui, je ne me sens pas trop mal, répondit le jeune homme. Depuis quand suis-je donc ici?

—Depuis hier dans l'après-midi. Vous

avez dormi près de dix-sept heures... Voyons votre pouls... Oh! vous n'avez presque plus de fièvre... Je vais vous donner votre potion. M. le docteur viendra tout à l'heure vous examiner.

— Pensez-vous qu'il me permette de me lever?

— Pas tout de suite, mais bientôt sans doute.

Un bruit de voix se fit entendre à la porte.

— Tenez, le voici justement, reprit l'infirmière. Nous allons voir.

Un homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux grisonnants, au regard ouvert, s'avança, suivi de plusieurs jeunes gens vêtus de blouses en toile grise.

Rapidement, il passa devant plusieurs lits, effleurant à peine du bout des doigts le pouls des malades et répétant: "Bon, ça va, continuez le traitement."

Arrivé au numéro 10, qui était celui de Romain, le docteur s'arrêta.

— Ah! un nouveau venu! fit-il. Vous l'avez vu, Lavrède?

— Oui, monsieur, répondit l'interne de service.

Le médecin se pencha, auscultant et interrogeant le malade.

— Messieurs, dit-il, en se tournant vers ses élèves, je ne vois rien de spécial à noter sur ce cas de fièvre paludéenne, le même que vous avez eu bien souvent sous les yeux. La crise est à peu près passée, d'ailleurs. Quelques jours encore et nous rendrons la liberté à ce garçon-là.

Romain articula un timide merci.

— Au suivant! continua le praticien. Ah! c'est notre numéro 12... Voyons un peu comment il se comporte ce matin... Oh! oh! le voilà qui fait de la gymnastique! Ça va donc mieux, mon ami?

Le malade esquissa un geste négatif.

— Oui, c'est vrai mâchonna le docteur à demi-voix après un rapide examen, la détente ne se produit pas... Oh! n'ayez pas

peur, nous vous tirerons de là tout de me, mon pauvre Boireau!

Escarguel qui suivait attentivement la scène, tressaillit.

— Boireau! répéta-t-il tout bas. Serait-ce mon ancien compagnon d'atelier à l'usine Casteix?

Et comme elle cortège, en s'éloignant, démasquait le malade, il regarda. Mais il ne vit qu'une broussaille de cheveux noirs, d'où émergeait un visage osseux, décharné et tellement pâle qu'on eût dit la tête d'un mort.

Ça, Auguste Boireau! fit-il mentalement, non, je ne crois pas... Cependant, c'est bien son nez et aussi sa bouche et sa moustache... Je n'ai pas la berlue, pourtant.

Perplexé et dérouter, Romain se laissa retomber sur l'oreiller. Puis lorsque le médecin et ses élèves furent partis, il ajouta tout bas:

"Tout de même, il faut que je m'assure..."

Et se penchant vers son voisin pour ne pas attirer l'attention des autres il appela doucement:

Auguste!... Auguste!...

Le numéro 12 tourna la tête et répondit:

— Oui, moi, je sais que tu es là, Escarguel, je t'ai reconnu... Ne fais pas de bruit à cause de la garde... J'ai à parler, si je :

Out de quelques minutes, l'interne étant occupée à l'autre extrémité de la salle, le numéro 12 reprit:

— Ecoute-moi bien, Escarguel, j'ai à te confier quelque chose de grave et je n'ai ni le temps, ni la force de te parler longuement.

— Tu vas te fatiguer mon pauvre vieux. Attends donc que tu sois remis.

— Non, non, ça presse... Ecoute-moi et ne m'interromps pas!... Il y a un peu plus de trois ans, un crime fut commis, une nuit, au château de Castillan: on tenta de tuer Mme de Servianne pour la voler.

— Il y a un mois seulement que j'ai appris cette affaire, répondit Romain, et je l'ai apprise à l'étranger où je réside depuis trois ans.

— Ce crime, continua Boireau sans répondre à l'observation de son interlocuteur, on te l'a attribué. Pour le public, pour la justice tu étais coupable, le seul coupable. On t'a recherché, on a lancé contre toi une mandat d'arrêt, et comme tu restais introuvable, on a classé l'affaire.

— Je reviens justement pour faire rouvrir l'instruction, déclara Escarguel, et j'y prouverai mon innocence.

— Tu n'y parviendras jamais. Toutes les apparences toutes les présomptions sont contre toi.

— Cependant, je suis innocent.

— Je le sais. Mais le juge d'instruction est convaincu du contraire, tu seras condamné.

— Mais, alors...

— Ah! interrompit Auguste, pardonne-moi Romain, promets-moi de me pardonner; j'ai besoin de cela pour achever ma confession... je t'en supplie...

Escarguel regarda tristement son voisin.

«Pauvre garçon, pensa-t-il, le délire le reprend... Enfin... Bah! je vais toujours le tranquilliser... Mais, certainement, mon ami, je te pardonne de tout coeur, si j'ai quelque chose à te pardonner... ce dont je doute.

— Merci!... Eh bien, tu seras condamné infailliblement condamné, parce que le vrai coupable personne ne le connaît... sauf une vieille mendicante qui habite Castillan... parce que le vrai coupable, c'est moi... entends-tu, moi!...

Romain se raidit pour étouffer un cri et demeura coi, anéanti, incapable de démêler les sentiments contradictoires, qui se heurtaient dans sa tête encore faible.

«Cet aveu était-il sincère? Correspondait-il à une réalité? Ou bien, était-il inspiré par les hallucinations de la fièvre?...»

Boireau sembla deviner la cause du

trouble, de la perplexité de son voisin.

— Non, continua-t-il, je ne suis pas fou. Je pourrais, pour te démontrer que je suis bien l'auteur de l'attentat de Castillan, te rappeler certains détails qui ne te laisseraient aucun doute sur ma culpabilité. Mais le temps nous presse et j'ai encore à te parler de moi, car il faut que je t'avoue que j'ai joué à ton égard à ce moment-là un rôle indigne.

«Si l'opinion publique et la justice te désignèrent comme l'auteur du crime, ce fut grâce à moi qui avais prévenu l'une par une lettre anonyme, et ameuté l'autre contre toi par des insinuations perfides, te désignant assez clairement. Il faut dire aussi qu'en disparaissant du pays, la nuit même du crime, tu as servi merveilleusement mes plans.

— Ce fut, en effet, une déplorable coïncidence, murmura Escarguel.

— Ce n'est pas tout, reprit Boireau, aie la patience de m'écouter encore un instant. Cette disparition, qui est venue si bien à propos corroborer mes insinuations, je l'avais préparée depuis longtemps.

— Oh! comment cela?... Je ne saisis pas.

— Tu es parti, n'est-ce pas? parce que Florent Maillard t'avait refusé sa fille?

— Oui.

— Eh bien, c'est moi qui t'ai fait manquer ce mariage en répandant partout et le plus près possible des oreilles du père Maillard des bruits malveillants sur ta conduite.

Dans les yeux d'Escarguel une lueur de colère brilla, aussitôt éteinte d'ailleurs.

— Je m'explique maintenant, dit-il, la réponse de Florent, que j'avais pas comprise d'abord et que j'avais considérée comme un mauvais prétexte...

— Tu vois tout ce que tu me dois, mon pauvre Romain, conclut Boireau. Par ma faute, ton coeur a été brisé, ta vie désorganisée, ton honneur sali... Et l'homme qui t'a fait tout ce mal se disait ton ami!...

Avais-je raison tout à l'heure d'implorer ton pardon?...

— Cépardon, je te l'ai donné, je ne le reprendrai pas, fit Escarguel, je te le renouvelle même le plus sincèrement, le plus cordialement...

— Ah! merci! merci! balbutia Auguste Boireau, je voudrais me jeter à tes pieds pour te prouver ma reconnaissance... Si tu savais quel poids j'avais là depuis trois ans! J'étais tellement dégoûté de la vie, que je me suis lancé dans les aventures... Je suis allé chercher fortune à Panama, je pensais bien que j'y laisserais ma peau... Pas du tout, la maladie ne m'a pris qu'au retour... Grâce à cette circonstance, je reviens mourir ici, à côté de toi, en confessant mon infamie.

— Tu avais besoin d'une leçon pour revenir à de meilleurs sentiments; c'est la maladie qui te l'a donnée... Mais il n'est pas question de mourir et, comme le médecin vient de te le dire, tu sortiras bientôt d'ici parfaitement guéri.

— Mais, lorsque tu auras quitté l'hôpital, ajouta Romain, tu quitteras la France aussi vite que possible. Je t'en prie, n'est-ce pas?... Je veux pouvoir, en face de mes juges, me défendre seul.

— Ça jamais! déclara Boireau avec énergie. Si par hasard je recouvre la santé, je ne commettrai pas la lâcheté de t'abandonner... Et je veux que tu m'accuses nettement.

— Si je faisais cela, répondit doucement Escarguel, tu serais le premier à me mépriser... Abuser d'un aveu que ta loyauté seule a dicté, pour te mettre aux prises avec la justice, quand elle ne recherche que moi, ce serait indigne!

— J'écrirai moi-même au juge, alors.

— Chut! murmura Romain en mettant un doigt sur ses lèvres, voici l'infirmière qui se rapproche. Nous reparlerons de tout cela plus tard, si nous pouvons...

Mais, jusqu'au soir, ils ne retrouvèrent pas l'occasion de reprendre leur conversa-

tion. Et le lendemain matin à la première heure, Escarguel fut transporté dans la salle des convalescents. Avant de se séparer, les deux amis échangèrent une dernière étreinte, tandis que ces mots sortaient simultanément de leur bouche: "Tu sais ce que tu m'as promis."

Romain put se lever, ce jour-là, quelques heures; sa convalescence marcha rapidement et au bout d'une semaine, le chef de service signa son "exeat".

Comme il était prêt à partir, un employé de l'administration vint prévenir le jeune homme que le directeur l'attendait dans son bureau.

"C'est sans doute pour me remettre en possession de mes bagages, pensa Romain, qui se dirigea aussitôt d'un pas alerte vers le cabinet du directeur."

Mais celui-ci était un grand vieillard sec et bilieux, dont l'accueil glacial dissipa immédiatement la bonne humeur du jeune homme.

— C'est bien vous qui vous nommez Romain Escarguel? demanda-t-il en prenant sur la table une feuille à en-tête administratif.

— Oui, monsieur.

— Eh bien, monsieur j'ai une mission désagréable à remplir envers vous. Un gendarme vient de se présenter pour vous arrêter. Je ne peux que m'incliner devant l'ordre dont il est porteur.

Escarguel ne parut ni surpris, ni effrayé. Le gendarme, qu'un coup de sonnette du directeur avait prévenu, était à la porte, tordant sa moustache par contenance. Il répéta:

— C'est bien vous Romain Escarguel?

— Parfaitement.

— En ce cas, suivez-moi.

— Je ne comprends pas. Que me veut-on?

— Ah! ça, ce n'est pas mon affaire. J'ai un ordre, je l'exécute.

— De qui?

— De la brigade d'Ollioules, qui vous recherche pour insoumission.

— Ah! bon, je saisis, fit Escarguel en riant. Mon ami, je suis à votre disposition.

Une heure après, tout l'hôpital savait "qu'un repris de justice des plus dangereux avait été arrêté dans les circonstances les plus dramatiques au moment où il allait prendre la clef des champs".

Et voilà comment on écrit l'histoire!

QUATRIEME PARTIE

I

Mme Justin Maillard, enfin soumise à sa destinée, trouvait décidément le séjour de la Vernette parfaitement supportable.

Quant à son mari, il envisageait déjà l'avenir sous des couleurs assez riantes. De temps en temps, en effet, des nouvelles heureuses lui parvenaient, qui lui laissaient espérer que la liquidation de la savonnerie donnerait des résultats satisfaisants.

Justin en éprouvait une joie profonde. Et la perspective de payer intégralement ses créanciers de sauver même peut-être quelques bribes de sa fortune, lui rendait si confiance et son énergie.

— Je recommencerai ma carrière, répétait-il; je suis assez jeune pour me refaire une situation aussi belle que l'ancienne.

Quand les lettres de Maurice arrivaient par là-dessus, annonçant que tout allait bien, l'enthousiasme de l'ancien savonnier ne connaissait plus de limites.

— Hé! hé! s'écriait-il en riant, le gaillard tient de son père! Vous verrez qu'un de ces jours il nous reviendra avec quelques millions dans ses poches.

Et la frénésie d'activité, qui n'avait jamais cessé d'agiter le bonhomme, ayant besoin de s'épancher, il sautait au cou de son frère en poussant des cris de joie:

— Mon bon Florent, c'est à toi que nous devons tout cela!... Si tu n'étais pas venu

à notre secours, où serions-nous maintenant?... Ah! tu es un brave cœur... Allons, laisse-moi travailler, dis! Mes bras se rouillent à ne rien faire... Je t'en prie, donne-moi une pioche, j'irai biner les vignes.

— Mais non, ce n'est pas ton affaire, répondait Florent. A toi, il faut des écritures, des chiffres... Un de ces jours, quand ton argent sera rentré, tu reprendras tes occupations d'autrefois. Pour le moment, repose-toi, ça vaudra mieux... Tiens, va plutôt faire un tour avec ta nièce, tu vois bien qu'elle est toute triste encore aujourd'hui.

— C'est vrai? Ma petite Clairette a du chagrin? demandait Justin en se tournant vers la jeune fille. Oh! la pauvre mignonne!... Eh bien! vite une promenade au bord de la mer... Le grand air dissipera ses nuages.

Il mettait un baiser au front de sa nièce. senter quelque part sans faire des continuait:

— Oui, parbleu, je sais bien ce qu'elle a, ma Clairette!... Son cousin Maurice n'est plus là pour la distraire... et la pauvre chérie s'ennuie. Ah! imbécile que j'ai été de ne pas suivre ma première idée... Aujourd'hui, tout le monde serait heureux. Enfin...

Plusieurs fois déjà, Justin avait lancé devant sa nièce ces insinuations, persuadé qu'elles trouvaient un écho dans son cœur, sans que Clairette eut jamais rien fait pour le détromper, quand, un beau matin, une lettre de Maurice vint lui enlever brutalement ses illusions.

Cette lettre était singulièrement nuageuse et embarrassée.

Le jeune homme s'excusait d'abord longuement de n'avoir jamais parlé dans ses précédentes lettres d'un certain Romain Escarguel, que son oncle, sa tante et sa cousine connaissaient

bien, et qu'il avait trouvé à la tête de la ferme des Bergeries. Homme de confiance de M. Morès, son remplaçant actuellement, c'était cet Escarguel qui, depuis son arrivée aux Bergeries, mettait une bienveillance inépuisable à lui enseigner la pratique de l'agriculture.

Si, jusqu'à présent, il n'avait pas parlé de ce compatriote, de cet ami dévoué qui était devenu son conseiller, son protecteur, c'était... par excès de discrétion, parce qu'il savait que Romain avait quitté jadis le pays dans des circonstances pénibles, inutiles à rappeler aux habitants de la Vernette.

—Aujourd'hui, continuait Maurice, je ne suis plus tenu à la même réserve. En effet, Romain vient de partir pour la France, dans le but de se livrer à la justice et de prouver qu'il est innocent du crime de Castillan qu'on lui a imputé.

“C'est ma faute s'il a pris cette détermination. C'est moi qui lui ai révélé les soupçons qui pesaient sur lui. Aussitôt, il a fait ses préparatifs et nous a quittés, afin d'aller se justifier. Je crains malheureusement qu'il ne réussisse pas aussi facilement qu'il se l'imagine, car des charges accablantes ont été accumulées contre lui, qu'il ne pourra pas détruire par de simples affirmations, si sincères qu'elles soient.

“J'ai donc peur que le pauvre garçon ne soit victime de sa loyauté, et comme c'est moi la cause indirecte des malheurs qui vont sans doute fondre sur lui, je suis rongé par les remords.

“Si Romain n'est pas encore entre les mains de la justice et que vous ayez, les uns ou les autres, l'occasion de le voir, exprimez-lui tous mes regrets et rappelez-lui que je suis avec

lui de tout coeur pendant ces jours d'épreuve.”

Justin, après avoir lu cette lettre, s'en fut la montrer à son frère.

Florent en prit connaissance lentement et, lorsqu'il eut terminé sa lecture, il jeta autour de lui un regard embarrassé, en se grattant la tête avec toutes les marques d'une profonde perplexité.

—J'en avais le pressentiment, murmura-t-il enfin... Pauvre Romain; il est fou!...

—Voudrais-tu me donner quelques éclaircissements? interrompit l'ancien industriel, je ne comprends pas bien.

—C'est évident, tu ne peux pas comprendre... Eh bien! voici... Cet Escarguel est un brave garçon, dont le père a été mon ami, et qui s'est imaginé, un beau soir, de me demander Clairette en mariage. Il était alors employé à l'usine Casteix, à Toulon. Ayant de mauvais renseignements sur sa conduite, je lui ai répondu par un refus.

“C'était dans la nuit du 30 au 31 décembre, il y a trois ans, que ce refus lui a été signifié à la Vernette. Il en a été très affecté et a déclaré que, la vie lui était désormais trop pénible dans le pays, il allait s'expatrier. Il l'a fait comme il l'avait dit. Cette lettre le prouve.

“Or, la nuit même où il a disparu, un crime a été commis à Castillan, tu en connais les détails...”

—Oui, passe...

—L'auteur de l'attentat ayant négligé de se faire connaître, ce fut sur Escarguel que tombèrent les soupçons de la justice... Par malheur, son départ inopiné était une coïncidence déplorable...

—Inutile d'aller plus loin, inter-

rompit Justin, j'ai compris, et le rsste n'est pas très important.

—Attends, laisse-moi finir... Pour moi, Romain n'est pas coupable.

—En es-tu sûr?

—Absolument. Ce garçon est incapable de commettre une mauvaise action. D'ailleurs, j'ai reconnu, depuis, que je m'étais trompé sur son compte: il ne menait pas du tout la vie déréglée que je lui avais reprochée. Quand j'ai reconnu mon erreur, mes regrets en ont été d'autant plus vifs qu'en lui refusant la main de ma fille, j'avais été la cause de sa fuite, par conséquent la cause indirecte de la calomnie révoltante dont il est victime...

—Oh! ça, insinua Justin, c'est pousser un peu loin les scrupules. A la rigueur, je comprendrais tes regrets, si ta fille avait aimé ce M. Escarguel, mais je ne suppose pas...

—Clairette l'aimait, déclara simplement Florent. J'ai donc fait une sottise, car Romain l'aurait rendue heureuse.

—L'aime-t-elle encore? interrogea Justin.

—Certainement... comme il y a trois ans... ça, je le garantis. Tu ne connais pas ta nièce, mon cher, pour m'adresser cette question.

—C'est regrettable, murmura l'ex-savonnier en baissant la tête... Après tout, je ne sais pas de quoi je me mêle... Mettons que je n'aie rien dit. Garde la lettre de Maurice, n'est-ce pas? Elle pourra te servir, si tu as l'intention d'agir en faveur de ce jeune homme. Quant à moi, je vais chercher Clairette; je lui demanderai de m'accompagner jusqu'à Sanary, où j'ai affaire avant le déjeuner... Oh! sois tranquille, je ne lui parlerai pas de M. Romain Escarguel.

—C'est bien. A tout à l'heure!

Malgré sa promesse, Justin n'avait pas fait deux cents pas sur la route de Sanary, qu'il cherchait déjà un moyen d'amener la conversation sur le sujet qui le tracassait.

Voyant qu'il ne trouverait pas un prétexte plausible, il se décida à aborder carrément la question et dit brusquement:

—Clairette, tu n'as jamais jusqu'à présent songé à te marier?

La jeune fille rougit légèrement et resta silencieuse, perplexe.

—Qu'as-tu donc à regarder là-bas avec tant d'insistance? reprit Justin après un silence de quelques secondes.

Heureuse d'échapper à la première interrogation en répondant à la seconde, Clairette répliqua vivement:

—Il me semble que j'aperçois là-bas la mère Solliès.

—Qui est-ce?... Ah! je me souviens, il s'agit de cette vieille mendicante qui habite Castillan... Eh bien! ça t'ennuie de la rencontrer?

—Un peu.

—Retournons sur nos pas, si tu veux.

—Non, non, c'est inutile.

Clairette ne s'était pas trompée. C'était bien, en effet, la mère Solliès qui s'avancait dans la direction des promeneurs. Son allure était d'une rapidité inusitée. Lorsqu'elle fut à leur niveau, la jeune fille détourna la tête pour éviter son regard. Mais la mendicante s'arrêta et, s'appuyant sur son bâton:

—Eh bien, Clairette, tu ne veux donc plus me reconnaître aujourd'hui?

—Ah! pardon, mère Soliès, nous causions et j'étais asorbée...

—Est-ce que, par hasard, tu me garderais toujours rancune depuis le jour où ma "bonne année" t'a porté malheur?

—Dame! Il y aurait de quoi.

—C'est vrai, c'est vrai... Pourtant, mes souhaits étaient sincères... Enfin, si je t'ai fait du tort, sans le vouloir, bien sûr, je viens aujourd'hui le réparer... Cette fois, tu seras heureuse... Tu ne me crois pas?... Alors attends un peu, j'ai là de quoi te convaincre.

En même temps, la vieille femme montrait une lettre qu'elle avait tirée de son corsage.

—C'est pas pour dire, continua-t-elle, mais c'est un métier difficile qu'il me fait faire là, mon neveu Boireau!... Enfin, j'ai promis... on ne peut rien refuser à ceux qui vont partir...

La jeune fille prit un air étonné.

—Tu ne comprends pas, poursuivit la mendicante, je vais t'expliquer... Escarguel est revenu depuis quelques jours.

—Oh! mon Dieu! s'écria Clairette en jetant vers son oncle un regard éploré.

—N'aie pas peur, ma chère enfant, dit Justin, d'avoir trahi ton secret parce cri du coeur. Depuis une heure, je suis au courant de tout, ton père m'a raconté l'affaire. Je savais même que M. Escarguel était en France, grâce à la lettre que j'ai reçue ce matin de ton cousin.

—Mon Dieu, quelle émotion! répéta Clairette. Mais où est-il alors? On va sans doute l'arrêter, puisqu'il passe pour l'auteur du vol commis chez marseillaise.

—Probablement, répondit M. Maillard. Mais, puisqu'il est innocent, il le prouvera facilement.

—C'est déjà fait, rectifia la vieille en fixant son oeil fauve sur Justin. Puisque vous êtes de la maison, monsieur, je vais parler librement. Romain a été arrêté avant-hier à Mar-

seille, en sortant de l'hôpital, où il avait été soigné pour une fièvre en débarquant d'Amérique.

—Et maintenant?

—Maintenant, il doit être à la prison de Toulon.

—Comment savez-vous tout cela?

—Je l'ai appris par mon neveu Auguste Boireau, qui était aussi à l'hôpital et qui y est encore, car il ne va pas, le pauvre garçon!... Il avait eu l'occasion de dire quelques mots à Escarguel... Quand il a su qu'un gendarme était venu arrêter son ami, il a eu un gros chagrin.

—Ah! On le condamnera, bien sûr! gémit Clairette. Il est trop bon, il ne saura pas se défendre.

D'un geste, la mendicante lui ferma la bouche.

—Et la mère Solliès, s'écria-t-elle, pour qui donc que tu la prends?... Va, va, ne crains rien, j'ai là de quoi le faire acquitter, ton Romain.

Et elle exhiba de nouveau le papier caché dans son corsage.

—Au fond, vois-tu, reprit-elle, Boireau n'est pas un mauvais diable. Il connaît le coupable, lui, et, lorsqu'il a su dans quel mauvais cas se trouvait son ami, il m'a écrit tout ce qu'il faut dire au juge, parce qu'il est trop malade pour venir le dire lui-même.

—Il aurait dû parler plus tôt en ce cas.

—Ah! tu sais, il n'y a peut-être pas longtemps qu'il a tiré l'affaire au clair. Avant, il était loin d'ici, à Panama... il en rapporte même de l'argent... gros comme lui; mais j'ai bien peur que la mauvaise fièvre l'empêche d'en profiter... Allons, au revoir, Clairette et la compagnie... Je perds mon temps à bavarder pendant que je devrais être à Toulon.

La mendicante reprit sa course, alerte et rapide, comme si elle eut eu vingt ans.

Justin et sa nièce poussèrent jusqu'à Sarnary, M. Maillard ayant besoin à la poste.

Puis ils rentrèrent en hâte à la Vernette, afin de prévenir Florent de ce qu'il venaient d'apprendre.

Et celui-ci, considérant que sa présence pourrait être utile à Romain, partit aussitôt pour Toulon.

II

Le juge d'instruction Gibot, qui naguère avait instruit avec tant d'intelligence l'affaire de Castillan, avait vu son habileté récompensée par un poste élevé à Paris.

Son successeur, M. Alaverne était, physiquement, la parfaite antithèse du premier, mais il avait avec lui un trait commun : une incommensurable fatuité.

Ce jour-là, M. Alaverne ne fut pas peu surpris, tandis qu'il dépouillait son courrier, de voir l'huissier de service introduire dans son cabinet une vieille femme à figure de sorcière, qui grattait de son bâton le parquet ciré avec des peurs comiques de tomber...

Le juge fit une grimace d'impatience.

— Cette dame a tellement insisté, commença l'huissier.

— C'est bon, vous auriez pu me demander au moins si je voulais recevoir. voyons, qu'est-ce que vous désirez, ma brave femme ?

La mère Solliès — car c'était elle — demeura muette, la bouche écarquillée ; contemplant avec ahurissement le mobilier sévère qui l'entourait.

— Pécaïre ! c'est quasi plus beau que chez Mme de Servianne ici, murmura-t-elle enfin à demi-voix.

— Si vous n'avez que cela à me dire, grommela le magistrat, ce n'était pas la peine de me déranger. Vous pouvez sortir.

— Si, si, j'ai autre chose à dire ; seulement, c'est pas facile... Attendez... D'abord, y a-t-il longtemps que vous êtes là ? parce que j'ai à vous parler d'une chose qui s'est passée il y a plus de trois ans.

— Je suis nouveau à Toulon, mais peu

importe ! Si mon prédécesseur a instruit l'affaire dont vous voulez m'entretenir, ses dossiers sont là, je puis fort bien rouvrir et continuer l'instruction, comme il l'aurait fait lui-même.

— Eh bien, ça me va, c'est tout ce que je désire.

— De quelle affaire s'agit-il ? demanda M. Alaverne.

— Je ne sais pas comment vous appelez ça, répliqua la mendicante... Enfin, une nuit que Mme de Servianne était seule chez elle, on a voulu l'assassiner pour la voler.

— Où ça Mme de Servianne ?

— Au château de Castillan, commune d'Ollioules.

— Donc, affaire de Castillan, vol avec effraction et tentative d'assassinat.

Et après avoir consulté un répertoire, le magistrat sonna un huissier, auquel il donna quelques ordres à voix basse.

Celui-ci disparut et revint quelques secondes après avec un volumineux paquet qu'il déposa sur la table.

— C'est bien cela, reprit le juge, en ouvrant le dossier qu'il se mit à parcourir... Eh bien, ma brave femme, qu'avez-vous à m'apprendre de nouveau sur la question ? Voyons, coordonnez vos souvenirs... Que vos déclarations soient nettes, catégoriques...

« Après l'attentat, le Parquet s'est transporté immédiatement sur les lieux et a recueilli de la bouche même de la victime des renseignements permettant d'établir d'une façon irréfutable que le coupable est un nommé Romain Escarguel... Ce dernier, malgré les très actives recherches de la police, est resté introuvable... Est-ce que, par hasard, vous connaissiez le lieu de sa retraite?... Allons, je vous écoute, parlez... mais parlez donc...

— C'est pas facile, monsieur, insinua tranquillement la mendicante, vous avez tout le temps la bouche ouverte.

Le juge frappa un grand coup de poing

sur la table. Puis, se calmant subitement :
— C'est vrai... Maintenant, je vous laisse la parole... D'abord, comment vous nommez-vous ?

— Céline Solliès.

— Parfait. Commencez votre récit.

— Moi, je n'ai plus rien à dire. D'abord, je ne comprends pas un mot de ce que vous me racontez là.

— Comment, vous ne comprenez pas?...

— Ma foi, non.

— Ce n'est pas du crime de Castillan que vous voulez m'entretenir ?

— Si, mais...

— Eh bien, je vous ai rappelé où en était restée l'instruction. A vous, maintenant, de me faire connaître ce que vous croyez de nature à éclairer la justice.

— Ta, ta, reprit la mendiante après une courte hésitation, tout ça, c'est pour me tromper... Je ne suis qu'une paysanne, mais je le vois tout de même, allez!...

— Vous tromper ?

— Mais oui, vous savez bien que les choses ne sont plus comme il y a trois ans, n'est-ce pas ?

— Vraiment, répondit le juge en riant, je ne vois pas ce qui aurait pu les modifier.

— Té!... Vous avez peut-être oublié que vous avez fait arrêter Escarguel avant-hier à Marseille et qu'il est en prison ici.

— Ça, c'est trop fort... Qu'est-ce que vous me chantez là?... Il me semble que, si Escarguel avait été arrêté, je serais le premier à le savoir... Prenez garde, je n'aime pas qu'on se moque de moi.

— C'est bon, fit la mendiante, je m'en vais, puisque nous ne sommes pas d'accord.

Et elle fit mine de prendre son bâton, qu'elle avait appuyé contre une chaise.

— Enfin, reprit le magistrat, qui a pu vous dire que l'on avait arrêté l'auteur du crime de Castillan ?

— Personne, personne. Mettons qu'il n'a

pas été arrêté, j'aime mieux cela ; ça me dispense d'en dire plus long.

— Je vous demande, répéta le juge d'un ton sec, qui a pu vous dire cela ?

— C'est quelqu'un qui est bien renseigné.

— Oui, encore ?

— Mon neveu, Auguste Boireau.

— Il a de bons yeux, votre neveu, la mère ! Et comment vous a-t-il fait connaître cette arrestation ?

— Par une lettre.

— Montrez.

La vieille se recueillit une minute, puis jugeant qu'il valait mieux remplir sa mission jusqu'au bout, elle sortit de son corsage la lettre de Boireau.

Le magistrat la prit et lut à demi-voix :

“Chère tante, je suis revenu de Panama où j'ai gagné beaucoup d'argent, mais en arrivant, j'ai été forcé de rentrer à l'hôpital pour soigner une mauvaise fièvre. Je suis très affaibli et je ne t'aurais pas écrit encore si je n'avais pas à te dire une chose très importante.

“A l'hôpital j'ai retrouvé Romain Escarguel, malade aussi de la fièvre. Hier, étant guéri, il allait partir, lorsqu'un gendarme est venu l'arrêter. C'est sûrement à cause du vol de Castillan dont on l'a accusé jadis. Du reste, la justice est allée ainsi au devant de ses désirs, car le brave garçon rentrait justement en France, m'a-t-il dit pour se présenter devant les juges et faire constater son innocence.

“Mais j'ai bien peur qu'il n'y parvienne pas. J'ai donc maintenant un devoir à remplir : il faut que justice soit faite et que l'innocent ne paie pas pour le coupable.

“Comme je ne peux pas me lever, tu iras trouver le juge d'instruction tu lui diras que je connais l'auteur du crime de Castillan et que ce n'est pas Escarguel.

A cet endroit une ligne avait été grattée avec un couteau.

— Qu'est-ce que vous avez effacé là ? demanda le magistrat : le nom du coupable,

sans doute? Pourquoi?

La mendiante esquissa une grimace et demeura bouche close.

— Voyons, répondez.

— Je n'ai aucune révélation à faire, grommela-t-elle, puisque c'est Boireau qui s'en charge.

M. Alaverne continua sa lecture.

“Si je ne vais pas mieux dans quelques jours, si je vois qu'il n'y a plus d'espoir, j'écrirai où je ferai écrire directement à M. le juge d'instruction. Préviens-le. Au contraire, si je m'en tire, j'irai en personne faire ma déposition.

Ici, une nouvelle ligne grattée:

“Adieu, chère tante; si je meurs sans t'avoir revue, on te fera parvenir tout ce que je possède.

“Ton neveu dévoué,

“Auguste Boireau.”

— C'est étrange, très étrange, murmura le juge après une minute de réflexion.

“Et vous persistez à ne pas vouloir me révéler ce que vous avez gratté?”

La vieille fit de la tête un signe énergique de refus.

— Boireau vous le dira, si ça lui convient, grogna-t-elle.

— C'est bon, reprit M. Alaverne, vous pouvez vous retirer. Je garde cette lettre qui peut m'être utile. Je vous ferai appeler un de ces jours, si j'ai besoin de vous; j'ai votre adresse sur cette enveloppe.

La mère Solliès prit son bâton, salua et sortit, radieuse.

Dehors, comme elle traversait, en baisant le nez la salle d'attente du public, elle se sentit arrêtée par le bout de son châle.

— Tiens, c'est toi, Florent, fit-elle en se retournant brusquement. Qu'est-ce que tu viens chercher par là, mon garçon?

— Ne faites donc pas l'étonnée, mère Solliès, répliqua Maillard avec un peu d'humeur, vous le savez aussi bien que moi et vous êtes restée, d'ailleurs, assez longtemps dans le cabinet du juge, pour que je n'aie plus rien à lui

apprendre. Je pense que maintenant il est convaincu de l'innocence d'Escarguel.

La vieille réprima avec peine un sourire moqueur.

— Alors, Clairette t'a raconté?...

— Oui... Eh bien, la conclusion?...

— Ecoute, Florent, fit la mendiante, pour toi je n'aurais pas de secret... mais viens donc un peu plus loin... ici, on pourrait nous entendre.

— Non, je perdrais ma place et mon rang d'audience.

— Je te dis de venir, j'ai mes raisons, là. Tu n'as plus besoin d'attendre ici. Quand tu verrais le juge d'instruction, ça n'avancerait pas les affaires de Romain.

— Deux témoignages valent mieux qu'un.

— Mais non, c'est inutile.

— Pour le coup, je ne comprends plus, mâchonna Florent en suivant machinalement la vieille.

Une fois dans la rue, celle-ci reprit:

Escarguel n'a pas été arrêté. Le juge ne savait même pas de quoi il s'agissait.

— Alors, que signifie cette lettre de Boireau?

— Je m'y perds, mon petit Florent... à moins que ce juge n'ait joué la surprise pour me tirer les vers du nez. Cependant, il avait l'air tellement étonné...

— Tout ça, c'est louche, dit Florent en se croisant les bras d'un air perplexe.

— Peut-être bien... Enfin, pour le moment, il n'y a qu'à se tenir tranquille.

On verra plus tard. Moi, je rentre à Castillan. Viens-tu?

Maillard se décida.

— Rien ne presse, en effet, balbutia-t-il, puisque Romain n'est pas encore

en prison... Mais où diable peut-il bien être?...

III

La petite église de Sanary, coquette, ensoleillée, était bondée à ne pas jeter par terre une épingle. C'était le jour de Pâques.

La famille Maillard, arrivée un peu en retard, s'était casée comme elle avait pu, éparpillée çà et là, au hasard des dernières places vides.

A demi inclinée sur le dossier de sa chaise, Clairette, le visage dans ses mains, était plongée dans une lointaine méditation.

A l'évangile, elle se releva comme tout le monde et curieuse comme toutes les filles d'Eve, elle en profita pour jeter autour d'elle un regard rapide simplement pour se faire une idée des toilettes de ses voisines.

N'est-ce pas permis le jour de Pâques?

Non, mademoiselle! Et vous le voyez, votre curiosité a tout de suite été punie.

La jeune fille, en effet, est devenue soudain aussi rouge que les vitraux du chœur, car elle vient d'apercevoir là-bas, près du bénitier, une vareuse bleu foncé, d'où émerge un visage bruni par le soleil, dans lequel brillent deux grands yeux noirs qui le regardent.

Adieu le recueillement! Adieu la prière!

Profondément troublée, elle baisse les yeux, puis les relève pour s'assurer qu'elle ne s'est pas trompée; ensuite, elle examine à la dérobée sa mère, ses parents: ils n'ont rien vu.

Alors, elle regarde encore.

—Lui! c'est bien lui, murmura-t-elle, il n'y a pas de doute. Pauvre Romain! comme il a dû souffrir depuis trois ans!

Peu à peu, le calme revient. Elle réfléchit.

—Dieu merci! Il n'est pas arrêté... On a peut-être reconnu son innocence... Mais comment se fait-il qu'il soit en soldat?...

...L'office parut à Clairette d'une longueur inaccoutumée. Elle avait beau se raisonner, ramener son attention sans cesse égarée. Impossible de suivre la messe. Son esprit était ailleurs.

Enfin, le prêtre ayant prononcé l'"Ite Missa est", le flot humain s'écoula tumultueusement au dehors.

C'était le moment terrible. Romain allait les rejoindre, il dirait bonjour à ses parents, à elle-même... Que répondrait-elle?... Une émotion violente l'envahit, un afflux de sang fit battre ses tempes, bourdonner ses oreilles; elle vit des choses fantastiques et elle ferma les yeux.

...Quand elle les rouvrit, elle était sur la route de la Vernette, entourée de sa mère, de sa tante, de son oncle. Et, devant la vareuse bleue marchait à côté du paletot flambant neuf de Florent.

L'oncle Justin, qui soutenait le bras de la jeune fille et lui tapotait amicalement les mains, s'en allait répétant:

—Eh bien, eh bien, en voilà une alerte! Et quelle sensibilité, mon Dieu! S'évanouir parce qu'il y a... de l'infanterie coloniale dans l'église!... C'est fini, n'est-ce pas?

—Mais oui, certainement, c'est fini, ajouta la mère en souriant, tranquillisé; ce n'est pas étonnant avec cette foule et cette chaleur!...

Escarguel, tout en causant avec Maillard, se retourna:

—Comment ça va-t-il, mademoiselle? demanda-t-il timidement.

—Mieux, beaucoup mieux, balbu-

tia-t-elle en rougissant. Et vous, votre long voyage?...

—Romain était justement en train de me raconter tout cela, interrompit Florent, c'est un vrai roman, mais recommence plutôt mon garçon, pour que tout le monde soit au courant... Ah! dis-nous d'abord comment il se fait que tu n'es pas en prison, car, enfin, tu as été arrêté à Marseille, il y a huit jours, c'est incontestable.

—Qui a pu vous l'apprendre?

—La mère Solliès à qui son neveu Boireau a écrit l'affaire dans tous ses détails, paraît-il.

—Boireau a écrit? interrogea vivement Romain. Quoi? Savez-vous?

—Non, nous n'avons pas vu la lettre, mais elle contenait sans doute des choses graves, car aussitôt après l'avoir reçue, la mère Solliès est allée trouver le juge d'instruction et, ayant rencontré sur sa route Justin et Clairette, elle leur a laissé entendre qu'il y avait "là-dedans" de quoi te faire acquitter.

—Maintenant, que s'est-il passé entre elle et le juge d'instruction? C'est ce que je ne puis deviner. La vieille ne me l'a pas dit. Seulement, elle paraissait, en sortant de là, très surprise que tu ne sois pas en prison. Vraiment, c'est la bouteille à l'encre, cette affaire-là!... Voyons, revenons à ma question.

—L'explication est tout ce qu'il y a de plus simple, répondit le jeune homme. Vous savez qu'en débarquant à Marseille je suis entré à l'hôpital où j'ai justement retrouvé Boireau. Quand j'en suis sorti, guéri, au bout de huit jours, un gendarme est venu m'appréhender. Mais ce n'était pas pour le crime de Castellan, c'était tout bonnement parce que, n'ayant pas répondu, il y a six mois, à une convocation pour une période de 28

jours, j'étais considéré comme insoumis.

—Ce n'est pas grave, comme vous voyez — d'autant moins grave qu'en arrivant au corps, j'ai établi très facilement ma bonne foi et que j'ai été tout simplement invité à accomplir la période d'exercices à laquelle j'étais astreint.

—En effet, mon brave, ce n'est pas grave du tout, approuva Florent. Mais ce malentendu nous a causé d'abord une rude émotion. Après, quand nous avons appris qu'on n'avait pas de tes nouvelles au Parquet, nous n'étions guère plus tranquilles.

—Merci, mes amis, de l'intérêt que vous me portez, balbutia Escarguel. Mais je ne resterai pas libre longtemps. Dès que j'aurai quitté l'uniforme, j'irai me constituer prisonnier.

—A quoi bon te jeter dans la gueule du loup, puisqu'on ne songe pas à toi?

La perspective d'être emprisonné ne me sourit guère, croyez-le bien, mais tôt ou tard, on s'apercevrait de ma présence dans le pays et je serais arrêté. Je ne perdrai donc pas grand-chose à brusquer le dénouement et, d'autre part, j'ai hâte de me justifier.

—Je le comprends, mon garçon. Oui, tu as peut-être raison de vouloir en finir le plus vite possible, approuva Florent.

Et comme le cortège était parvenu à la ferme, il ajouta:

—Enfin, pour le moment, nous allons oublier les affaires ennuyeuses et fêter gaiement ton retour. Tu passes la journée avec nous, n'est-ce pas? Hé, oui, c'est entendu... Attends, je vais chercher quelques vieilles bouteilles de mon vin d'Ollioules, tu m'en diras des nouvelles.

Pendant que Florent descendait à

la cave et qu'Yvonne et sa fille rentraient pour s'occuper du déjeuner, Justin s'approcha du jeune homme :

— Je tiens, dit-il, à vous féliciter de la crânerie de votre attitude. Je sais que vous revenez d'Amérique tout exprès pour vous libérer de la grave accusation qui pèse sur vous. C'est très bien... A ce propos, j'ai une commission à vous faire de la part de mon fils, qui vient de nous écrire des choses fort élogieuses sur votre compte, mais qui, depuis votre départ, est poursuivi par les remords.

— Pourquoi cela ?

— Il ne prévoyait pas, en vous révélant que vous étiez accusé du crime de Castillan, que vous songeriez à rentrer en France pour vous justifier, et il craint maintenant d'être pour vous la cause de bien des contrariétés.

Escarguel protesta vivement :

— Monsieur Maurice m'a rendu au contraire un grand service puisque ses révélations vont me permettre de détruire une calomnie dont j'aurais pu porter le poids toute ma vie.

— Que vous envisagiez la question sous ce jour, continua Justin, je le comprends, mais mon fils se doit de l'envisager à un autre point de vue. C'est pourquoi il me prie de vous exprimer tous ses regrets.

— Eh bien, vous pourrez tranquilliser M. Maurice, je suis très heureux de la décision que j'ai prise et que ses révélations ont provoquée.

— Je le ferai d'autant plus volontiers que je sens mon fils réellement inquiet. Dans la lettre que j'ai reçue ce matin, il me pose à votre sujet une foule de questions qui indiquent qu'il est obsédé par cette affaire. Au fait, je l'ai ici, cette lettre, je puis vous la lire.

Toute la première partie était consacrée à Escarguel. M. Maillard en donna con-

naissance au jeune homme, puis, comme il allait la remettre dans sa poche, pendant que Romain confus bégayait des remerciements, il s'avisa soudain d'un oubli :

— Tiens, j'allais passer sous silence une nouvelle qui, si elle vous touche moins directement, vous intéresse tout de même. Mme et Mlle Morès doivent quitter les Bergeries aujourd'hui même pour venir en France.

— Mmes Morès en France ! Quelle idée ? Pourquoi faire ? Je n'en reviens pas.

— C'est sans doute votre exemple qui aura entraîné ces dames, poursuivit l'ancien savonnier. Depuis votre départ, elles ne rêvaient que voyages. Les voilà maintenant en route pour la Provence...

— Ah ! c'est en Provence...

— Tout bonnement. C'est chez Mme de Servianne qu'elles passeront la plus grande partie de leur séjour en France.

Escarguel demeura coi, perdu dans un songe : il continuait à ne pas revenir de sa surprise.

Après une minute de silence, Justin poursuivit :

— Je n'ai pas encore fini avec mes confidences... J'abuse vraiment de votre complaisance.

— Pas du tout, je vous écoute.

— Cette fois, c'est un conseil que je voudrais réclamer de votre bienveillance... Je ne vous connais que depuis quelques instants, mais le peu que je sais de votre vie m'a tout de suite inspiré une grande sympathie pour vous. C'est donc avec une confiance absolue que je m'adresse à vous.

— Je suis tout prêt à vous donner satisfaction, si je le puis.

— Eh bien, dites-moi en toute sincérité votre impression sur ces dames Morès.

— Ce sont deux femmes charmantes, murmura Escarguel stupéfait, deux femmes distinguées, instruites, au cœur noble et bon.

— J'aime mieux ça fit Justin en pous-

sant un soupir. Je craignais déjà que Maurice, qui éprouve pour Mlle Morès une inclination plus vive qu'il n'ose l'avouer, n'ait été... permettez-moi le mot... entortillé par une aventurière.

— Eh bien, monsieur, monsieur, vous pouvez bannir toute crainte, affirma Romain. Mlle Charlotte Morès est certainement la jeune fille la plus droite, la plus simple, la plus loyale...

— En un mot, la jeune fille idéale, interrompit Justin en riant, ce sont les termes dont se sert mon fils pour désigner Mlle Morès. Tenez, je vais vous lire le passage... Après s'être lamenté sur le départ de ces dames, Maurice conclut :

“Il me semble que cette séparation arrache de mon coeur quelque chose qui faisait ma force, qui me donnait la patience, le courage, l'espoir... Oui, je le sens, c'était le bonheur... Mlle Charlotte est la jeune fille idéale, la compagne rêvée... Hélas! ce bonheur entrevu, caressé, aura fui, sans que j'aie pu seulement murmurer la plainte de mon coeur... Pourtant, je ne veux pas abandonner toute espérance... Mlle Charlotte est très jeune, l'avenir est à moi, je travaillerai... Lorsque j'aurai amassé un petit pécule comme celui de mon ami Escarguel, je parlerai, j'aurai le droit de parler...”

— Il y aurait un moyen de tout arranger dès maintenant, insinua Romain. Si votre fils voulait accepter, je lui donnerais bien volontiers tout ce que je possède là-bas, pour qu'il ait le droit de parler tout de suite.

— Vous plaisantez, répondit Justin. D'abord, mon fils n'accepterait pas un pareil sacrifice. Et puis, à vous, que resterait-il donc ?

— Oh! moi, fit Romain, je n'ai besoin de rien. Je suis actif et bien portant, je travaillerai. Si M. Maillard veut m'accepter aujourd'hui comme gendre avec mes deux bras pour toute fortune, ça me suffit.

— Eh bien, je te prends au mot, j'accep-

ter, cria derrière lui la bonne voix de Florent. Hein! mon garçon, tu ne t'attend pas à me voir là.

— Non, je l'avoue, balbutia Romain d'un air embarrassé.

— Allons, ne t'évanouis pas à cause de cela, reprit Florent. Ce qui est convenu convenu, voilà tout! Une première fois j'ai fait une bêtise. Tu en as fait une autre en disparaissant: nous sommes quittes. Mais nous n'allons pas recommencer, suppose.

— Vous oubliez que je suis encore puni de vol et de tentative d'assassinat que je suis susceptible d'aller passer quelques années au bagne. Or, il est rare qu'une jeune fille soit très flattée d'épouser un forçat.

— Ne dis donc pas de bêtises, grand enfant!... Viens plutôt déjeuner... Et dans trois semaines, quand tu seras sorti de caserne, nous mettrons les bans, c'est moi qui t'en réponds, moi, Florent Maillard! ..Après un déjeuner des plus gais, l'après-midi fut consacrée à une promenade en mer. Puis, le soir, aussitôt le dîner terminé, Romain prit congé.

—A dimanche prochain, n'est-ce pas ?

—A dimanche, c'est entendu... à moins que le service ne m'en empêche!

Les mains s'agitèrent encore de loin, en signe d'adieu, et Escarguel s'éloigna dans la nuit tiède et sereine, le coeur débordant de joie.

Hélas! il ne prévoyait pas, à ce moment-là, la douloureuse surprise qui l'attendait à Toulon.

Arrivé un peu avant minuit au quartier, il franchissait la porte, distraité, ne songeant qu'à son bonheur, lorsque le sergent de garde l'interpella:

—Escarguel, l'adjudant vous attend au bureau... Je ne sais pas ce qu'il y a, mais ça m'a l'air de chauffer.

—Ah! répondit simplement Romain en se dirigeant d'un air indifférent vers le bureau indiqué.

L'adjudant le reçut durement.

—Ah! c'est vous qui vous appelez Escarguel?

—Oui, mon adjudant.

—Eh bien, c'est du propre. Qu'est-ce que vous avez fait pour qu'on vienne vous arrêter ici?

—Je ne sais pas, mon adjudant.

—Comment! Vous ne savez pas? Je n'admets pas, quand on a commis un crime, qu'on ose dire: "Je ne sais pas." Ce que je sais bien, moi, c'est que je n'aime pas la justice civile fourrer son nez au quartier. Et c'est ce qui est arrivé aujourd'hui pour vous... Hein! c'est amusant pour moi d'être obligé d'exécuter ce mandat comme un simple agent de police... Vous allez coucher à l'ours ce soir. Demain, le parquet fera de vous ce qu'il voudra, cela ne nous regarde plus.

—Je suis prêt, mon adjudant, dit simplement Escarguel.

Le lendemain, Romain fut transféré à la prison civile et le juge d'instruction lui fit subir un premier interrogatoire. Pendant deux heures, le magistrat le tint sur la sellette, espérant lui arracher un aveu. A la fin, lassé de ne rien obtenir, il changea de tactique et parut lui offrir les moyens de se disculper.

Mais Escarguel répondait toujours invariablement:

—Il m'est impossible de désigner le coupable, puisque je n'étais pas à Castillan dans la nuit du 30 au 31 décembre, et que je ne peux pas savoir dès lors ce qui s'y est passé. Je ne connais pas d'ennemi à Mme de Servianne, je ne puis donc pas soupçonner tel ou tel... Tout ce que je peux affirmer, c'est que je suis innocent et qu'une simple coïncidence...

—C'est bon, je connais la rengaine... Vous allez regagner votre cellule. Demain, vous serez peut-être plus loquace.

Cependant, au moment où le prévenu allait sortir, M. Alaverne demanda encore:

—Vous connaissez un nommé Auguste Boireau?

—Oui, c'était un de mes compagnons d'atelier à l'usine Casteix.

—Vous ne l'avez pas revu depuis longtemps?

—Si, je l'ai rencontré à Marseille, au Nouvel-Hospice, où il était en traitement en même temps que moi.

—Vous a-t-il parlé du crime de Castillan?

—Oui.

—Et que vous en a-t-il dit?

—Il ne m'est pas permis de le divulguer. J'ai reçu les confidences de Boireau sous le sceau du secret.

—Ah! ah! s'écria le juge d'instruction d'un accent triomphant, nous y sommes donc, enfin! Voilà le défaut de la cuirasse... Allez, je n'ai plus besoin de vous.

IV

Cette semaine-là, aucune raison ne les ayant sollicités à se déplacer, les habitants de la Vernette n'étaient pas sortis de la ferme.

Le samedi seulement, Florent, profitant de ce que c'était jour de marché, se rendit aux Six-Fours où il avait des marchandises à vendre.

Selon son habitude, toutes les fois qu'il allait en ville, il acheta en arrivant un journal de la région, pour lire les nouvelles locales. Mais dès qu'il l'eut déplié, sa vue se troubla.

En effet, en tête du journal, se détachait en gros caractères ce titre fulgurant:

LE CRIME DE CASTILAN

Derniers détails (suite)

Il fallut quelques instants à Florent pour recouvrer sonsang-froid. Quand il y fut parvenu, il lut l'article suivant:

“Nous avons annoncé, mardi dernier, qu'un soldat d'infanterie coloniale nommé R. E., soupçonné d'être l'auteur de l'attentat commis, il y a un peu plus de trois ans, à Castillan, avait été arrêté dimanche soir au moment où il rentrait à la caserne. Jusqu'à présent, M. Alaverne n'avait pu obtenir de E. ni un aveu ni un renseignement sur la part qu'il aurait prise au crime. Or, voici que l'affaire vient d'entrer dans une phase nouvelle et inattendue.

“Avant-hier, pendant que le prévenu subissait un interrogatoire, un individu d'une extrême pâleur s'est précipité dans le cabinet du juge en criant: “C'est moi qui ai commis le crime de Castillan... Cet homme est innocent.”

“Le soldat E. a été, paraît-il, tellement émotionné par cette scène qu'il a failli s'évanouir.

“Quant à M. Alaverne, croyant avoir affaire à un fou, il a commencé par faire arrêter le nouveau venu. Après quoi, il l'a interrogé à son tour. Celui-ci a déclaré se nommer Auguste Boireau et s'être échappé, à peine convalescent, de l'hôpital, afin d'obéir à l'appel de sa conscience.

“Invité par le magistrat à s'expliquer plus clairement, Boireau a raconté alors l'attentat de Castillan avec une précision de détails qui ne laisse aucun doute sur sa culpabilité.

“Sûr de tenir le principal coupable, M. Alaverne ne s'est pas pressé cepen-

dant de relâcher le premier prévenu, qui pouvait être un complice. Il a donc pris la peine de les confronter tous les deux; mais les réponses d'Escarguel — nous pouvons maintenant le nommer — ne se sont pas trouvées une seule fois en contradiction avec les déclarations de Boireau. Ce dernier a affirmé, d'ailleurs, avec énergie qu'il n'avait pas de complice.

“Force était dès lors de se rendre à l'évidence. Escarguel bénéficiant d'une ordonnance de non-lieu a donc pu quitter la prison aussitôt et rentrer à la caserne où ses camarades et ses chefs lui ont fait fête.

“Quant à Auguste Boireau, qui a pris sa place dans la cellule n° 8, il passera aux assises du mois de mai. Sans vouloir excuser son forfait, il nous semble que la générosité de sa conduite doit le recommander à l'indulgence des jurés.”

Florent referma son journal tout ému. Sa bonne figure était illuminée par un large sourire.

— Je m'en doutais, murmura-t-il en lui-même, que c'était ce gredin de Boireau qui avait fait le coup... Ah! mère Solliès, viens donc maintenant faire la niaise devant moi!... car sûrement, elle était au courant, la vieille! Son coquin de neveu n'avait pas de secret pour elle... Enfin, tout est bien qui finit bien... Mais ce pauvre Romain a dû passer une rude semaine.

Revenant alors à l'objet de son voyage, Maillard se hâta de terminer ses affaires pour regagner bien vite la Vernette et y porter la bonne nouvelle, qui fut naturellement accueillie avec des transports de joie.

Le dimanche suivant, vers onze heures et demie, comme Clairette, son père et son oncle assis devant la petite ferme devisaient gaiement et regar-

tant la mer, ils virent soudain apparaître Romain Escarguel.

—Eh bien, mon garçon, comment que ça va? s'écria Florent, raconte-nous un peu si tu t'es bien amusé pendant ton séjour en prison.

—Amusé! Non, ce n'est pas précisément le mot, répondit Romain. Mais, ma foi, maintenant que l'épreuve est passée, je l'ai oubliée, et je suis débarrassé d'une rude préoccupation.

—A la bonne heure! Voilà de la philosophie pratique! Mais je crois que le déjeuner est prêt... N'est-ce pas, fillette?... Rentrons, tu nous raconteras tes aventures en déjeunant.

Romain s'exécuta de bonne grâce et le repas s'écoula ainsi fort gaiement.

—Il me reste un devoir à remplir, ajouta le jeune homme en terminant son récit. Boireau s'est conduit trop loyalement pour que nous l'abandonnions sans essayer de le faire acquitter.

—J'ai une idée, interrompit Clairette, nous pourrions demander à marraine d'intercéder en sa faveur.

—C'est justement ce que je voulais proposer, dit Romain; je suis heureux que, Clairette et moi, nous soyons d'accord...

—Eh bien, poursuivit Florent, tu peux aller voir Mme de Servianne cet après-midi. Clairette et sa tante l'accompagneront...

—Avec plaisir, minauda Mme Maillard, je dois justement une visite à Mme de Servianne.

Vers trois heures, Eléna, sa nièce et Romain se rendirent donc au château de Castellan. Ils trouvèrent Mme de Servianne au salon avec son fils et un étranger, un vieillard de haute taille, au nez bourbonien très accentué, au teint bronzé, au regard aigu.

La vieille dame accueillit les visiteurs avec sa bonne grâce accoutu-

mée. Mme Maillard présenta le fiancé de Clairette. Puis, la châtelaine dit à son tour:

—Permettez-moi de vous présenter aussi un des vieux amis de ma famille, que nous croyions mort depuis quarante ans et dont le retour vient de nous surprendre agréablement: M. le vicomte de Signoret.

Elle accompagna sa présentation d'un coup d'oeil à l'adresse de Romain qui semblait dire: "Regardez bien, vous devez l'avoir vu quelque part, ce monsieur-là!"

L'indication était superflue, car Escarguel avait déjà reconnu M. Walter dans le vicomte de Signoret, en dépit des transformations qu'avaient subies les cheveux et la barbe du planteur californien.

Avec un élan simultané, ils se tendirent la main tandis que le jeune homme balbutait:

— Ah! par exemple, si je m'attendais à vous trouver ici!...

— Vous le voyez, tout arrive, mon cher monsieur. Et comment allez-vous?

— Très bien, l'air du pays m'a complètement remis.

— Ah! l'air du pays, répéta le vieillard; décidément, on est heureux de le respirer à tout âge!

— Par conséquent, conclut Patrice, j'espère, mon cher ami, que vous n'aurez plus la tentation d'en respirer d'autre.

— Peut-être, nous verrons... répondit évasivement le planteur.

— Que deviendrait donc Luminy? objecta Escarguel.

— Oh! Luminy, je m'en moque, je donnerai ma propriété à qui voudra la prendre. Elle est mon oeuvre, n'est-ce pas? En la créant, j'ai voulu montrer que, laissé sans le sou par ma famille, j'étais capable de me débrouiller tout seul. J'ai donc bien le droit d'en disposer à ma guise. D'ailleurs, je n'ai pas grand mérite à être dé-

sintéressé: je viens de trouver en France une fortune... à l'heure où je n'ai plus besoin de rien.

— M. de Signoret a été rappelé par la mort d'un de ses oncles qui l'a institué son légataire universel, expliqua Mme de Servianne. Seulement le testament est attaqué par des collatéraux et, en attendant que les tribunaux se prononcent — se prononcent en faveur de notre ami bien entendu.

— On m'offre à Castillan, acheva le planteur, une hospitalité qui m'empêchera de trouver le temps long.

— Vous êtes trop indulgent, mon cher ami, murmura la châtelaine.

Le vieillard ne répondit pas. Il était gêné de voir l'attention de tous concentrée sur lui et cherchait un moyen de la détourner. Il le trouva en adressant à Mme Maillard quelques mots d'éloge sur son fils, qu'il avait eu le plaisir de rencontrer lors de son arrivée en Californie et dont il admirait la belle énergie.

— Mon fils est, en effet, plein de courage et d'ardeur, minauda Mme Maillard, et paraît, d'ailleurs, très satisfait de sa nouvelle situation. Cependant, sa dernière lettre est un peu triste. Le départ de Mmes Morès lui laisse une impression pénible.

— Comment! Mmes Morès ont quitté les Bergeries?

— Mais oui, elles sont en route pour la France.

— Je voulais vous faire une surprise, ajouta Mme de Servianne, ces dames arrivent à Castillan dans trois jours.

— Alors, je pars, s'écria le vieillard.

— Pourquoi donc?

— Parce que, en restant, je craindrais de compromettre votre maison. Si vous saviez de quelle mauvaise réputation je jouis dans mon entourage et tout particulièrement sans doute auprès des dames Morès!

— Raison de plus pour affronter leur présence et tâcher de les faire revenir de

la mauvaise opinion qu'elles peuvent avoir sur votre compte.

— Heu! Il y a trop longtemps que je passe là-bas pour un mécréant: je crois ma réhabilitation bien difficile.

— Pourtant, je tiens beaucoup à ce que vous restiez.

— Vous me demandez là une dure concession.

— Prenez donc exemple sur M. Escarguel, qui, lui n'a pas craint de revenir d'Amérique pour réduire à néant ses odieuses accusations dont il était l'objet et qui... y est parvenu.

— Oh! fit en riant M. de Signoret, il ne faut pas me comparer à M. Escarguel qui est un héros, tandis que moi, je ne suis qu'une poule mouillée, en dépit de mes airs de matamore.

Et se tournant vers Romain qui protestait:

— Oui, oui, ajouta-t-il, vous êtes un héros et je tiens à vous féliciter de votre courageuse attitude. Si vous êtes débarrassé de tous vos ennuis, c'est bien à votre crânerie que vous le devez.

Pendant qu'Escarguel se défendait modestement, affirmant qu'il avait agi comme tout le monde eut agi à sa place, Clairette, assise à côté de Mme de Servianne lui chuchotait à l'oreille:

— Alors, c'est convenu, marraine?...

Vous me le promettez?...

— Oui, ma chère enfant, je te le promets... J'y avais déjà pensé, mais j'hésitais, car il faut bien, n'est-ce pas, que les criminels soient punir... Mais votre prière me décide... Je ferai tout ce que je pourrai...

— Que complotiez-vous donc là, toutes les deux? interrogea Patrice qui avait saisi la fin de la phrase de sa mère.

— Rien de ténébreux, mon ami, répondit la vieille dame. Clairette me confiait qu'elle et son fiancé seraient très heureux de me voir intercéder en faveur d'Auguste Boireau. Je ne peux pas rester insensi-

ble à une semblable prière. Je promets donc à ma filleule de faire tout ce qui dépendra de moi.

— Bravo! conclut M. de Signoret, ces luttes de générosité, qui sont la gloire des vainqueurs, sont toujours fécondes en heureux résultats.

— C'est Boireau lui-même, expliqua Romain, qui, par son repentir et son élan de sincérité, a provoqué notre indulgence.

Quelques minutes plus tard, Eléna, Clairette et Romain prirent congé de leurs hôtes et Mme de Servianne, en embrassant sa filleule, lui glissa à l'oreille:

— Maintenant que je connais ton fiancé, je te félicite doublement de ton choix; je suis sûre que tu seras heureuse.

V

M. de Signoret, dont ses amis étaient parvenus à vaincre les scrupules, avait enfin consenti à affronter les regards des dames Morès. Et celles-ci, ayant facilement fait table rase de leurs opinions préconçues à l'égard du planteur, le séjour de Castillan était tout ce qu'il y a de plus agréable.

— C'était maintenant un va-et-vient continuel entre la ferme et le château. Charlotte et Clairette, dont l'intimité grandissait chaque jour, ne se quittaient presque plus.

Escarguel, libéré du service militaire, venait aussi souvent qu'il le pouvait. Et, entre ces dames et lui, c'était fréquemment que la conversation revenait à Maurice, "à ce pauvre Maurice qui se morfondait là-bas tout seul", disait Charlotte avec une petite moue de tristesse, semblait-il.

Mme Maillard, qui suivait avec passion tous les entretiens roulant sur son fils et qui épiait les moindres attitudes de Mlle Morès à ce sujet, se laissait alors bercer par des rêves extravagants: "Peut-être, Maurice avait-il fait impression sur cette délicieuse jeune fille... Peut-être, le bon-

heur, pour lui aussi, n'était-il pas impossible?"

Par une délicate attention, Escarguel et Clairette avaient décidé que, Boireau levant comparaître devant le jury au mois de mai, il ne serait pas question de leur mariage auparavant.

A quoi bon se hâter, puisqu'ils étaient sûrs maintenant d'être l'un à l'autre?

Du jour où elle vit son bonheur assuré, Clairette ne songea plus qu'à répandre la félicité autour d'elle. Et son premier soin fut de chercher à réaliser un projet qui lui trottait par la tête depuis qu'elle connaissait Mlle Morès et qui consistait à marier Charlotte avec son cousin.

Elle savait déjà que Maurice avait une très vive inclination pour Mlle Morès. Mais ce n'était pas suffisant; car, pour faire un mariage, il faut être deux. Elle se mit donc à étudier consciencieusement Charlotte et, au bout de peu de temps, elle acquit la certitude que son amie avait laissé un lambeau de son cœur aux Bergères.

C'était beaucoup, mais ce n'était pas encore assez. Il fallait savoir maintenant si les parents considéraient cette union comme bien assortie au point de vue des conditions de fortune et des convenances sociales.

Convaincue de son incompetence, de son impuissance à élucider ce côté de la question, elle se dit: "Je vais confier ça à maraine, elle saura mieux s'y reconnaître que moi."

Et elle s'en fut aussitôt expliquer à Mme de Servianne les difficultés de son entreprise.

— Ah! ah! répondit la vieille dame, mademoiselle n'est pas encore mariée et veut déjà se mêler de marier les autres.

— Il me semble, maraine, que ça ferait un si gentil petit ménage, sans compter que ça contenterait tous les vœux de ma tante Eléna...

Mme de Servianne réfléchit une minute.

— Écouté, reprit-elle, moi aussi, j'ai

déjà pensé à ce mariage et j'en ai parlé... Eh bien, Mme Morès, qui sait que ton cousin plaît beaucoup à sa fille, serait toute disposée à faire bon accueil à M. Maillard... Seulement, la question d'argent la fait hésiter... Il ne suffit pas de s'aimer pour vivre... Et M. Maurice n'a rien.

— Il n'y a pas moyen de remédier à cette situation?

— Dame! ce n'est pas facile... Je chercherai encore... Tu peux compter sur moi pour arranger l'affaire, si c'est possible.

EPILOGUE

... Ce matin-là, Justin Maillard trouva dans son courrier une heureuse nouvelle: on lui apprenait que la liquidation de ses affaires se soldait par une balance exacte entre le passif et l'actif.

L'ancien savonnier, qui espérait un peu mieux, eut une petite déception. Mais il se consola et conclut par une boutade:

— Sans doute, j'aurais préféré toucher quelque argent, de récentes indications me permettaient de l'espérer, mais je suis riche tout de même, puisque j'ai payé mes dettes.

Il se mit aussitôt à la recherche de toute la famille pour lui annoncer la bonne nouvelle, lui faire partager sa joie. Après quoi, s'adressant à Clairette, il lui demanda:

— Veux-tu, ma chère enfant, venir avec moi jusqu'à Sanary; je vais envoyer un télégramme à Maurice, il faut qu'il sache tout de suite que je serai réhabilité.

— Je suis prête, mon oncle.

Ils partirent gaiement pour la petite ville. En arrivant, Justin se dirigea immédiatement vers le bureau de poste. Il commençait déjà à libeller le câblogramme qu'il désirait expédier à son fils, lorsque la directrice l'aperçut.

— Pardon! Monsieur Maillard, fit-elle je viens de recevoir à l'instant une dépêche pour vous. La voici.

L'ancien savonnier déchira la bande gommée et lut:

“Arriverai demain matin par rapide.— Maurice”.

— En voilà une surprise! s'écria M. Maillard ébahi.

— En tout cas c'est une heureuse surprise, fit Clairette en souriant, et d'ailleurs pas tellement invraisemblable...

— Ah! tu penses...

— Oui, je pense que mon cousin s'ennuierait là-bas tout seul et qu'il vient chercher à la Vermette ou plutôt dans le voisinage de la Vermette ce qui, jusqu'à présent, ni avait rendu l'exil très supportable.

— Reste à savoir si ses espérances sont fondées, murmura M. Maillard d'un ton énigmatique.

Le télégramme de Maurice fut accueilli par les autres habitants de la Vermette avec une véritable stupeur. Yvonne et Florent se dirent tout bas que ce voyage ressemblait à une véritable folie. Eléna pensa de même sans doute, mais la joie de revoir son enfant l'empêcha d'envisager toute autre considération.

Cette journée d'attente lui parut mortelle. Enfin, le voyageur arriva. Il avait un peu maigri, il était bruni par le soleil, mais cette année d'absence ne l'avait guère changé. Eléna ne se lassait pas de l'admirer.

“Comme il est beau, mon fils! répétait-elle tout bas; comment pourrait-il se prépuiser l'entraînant, appuyé sur son bras, il quêtes?...”

Tout de suite après le déjeuner, sans lui laisser le temps de se reposer, elle l'envoya s'habiller, pour le conduire à Castellan, et le jeune homme, comme bien on pense, ne se fit pas prier.

“Quelle surprise pour ces dames qui ne sont pas prévenues!” se disait-il *in petto*.

Et il escomptait déjà les résultats de ce coup de théâtre.

Malédiction! Mmes Morès étaient allées

passer la journée à Marseille: l'effet était manqué.

Quelqu'un, par exemple, qui fut profondément étonné, ce fut M. de Signoret.

— Comment! Vous ici!...

— Qui eût dit, n'est-ce pas, qu'après nous être rencontrés par hasard sur les bords du Sacramento, nous nous retrouverions un jour dans le salon de Mme de Servianne?

— Hé! oui, tout arrive...

— Je ne m'en plains pas, reprit Maurice, c'est une trop bonne occasion pour moi de remercier M. de Signoret de la généreuse hospitalité que m'a offerte M. Walter.

— Moi je veux vous remercier aussi de m'avoir défendu un jour... un jour que M. Escarguel disait du mal de moi.

— Oh! ce que disait de vous ce brave Escarguel n'était pas bien méchant.

— Si, si, vous saviez parfaitement que je jouissais là-bas d'une fort mauvaise réputation et que M. Escarguel partageait sur mon compte l'opinion commune. Au surplus, cela me laisse assez indifférent, car il ne me déplaisait pas de passer là-bas pour un sacrifiant.

Mme de Servianne, qui était assise à une petite distance des causeurs, se récria :

— Vous êtes désolant, mon cher ami, et vous oubliez ce que vous m'avez promis.

— C'est vrai, reprit en souriant M. de Signoret; cessons donc cet entretien et allons fumer un cigare dans le parc; de cette façon, vous ne m'entendrez plus. Vous venez avec nous, Patrice?

Les trois hommes sortirent et s'engagèrent dans une allée tortueuse. S'adressant alors à Maurice, M. de Signoret reprit :

— Mon cher monsieur, j'ai paru tout à l'heure étonné de vous voir. Il n'en était rien, je m'attendais à votre arrivée, que votre dernière lettre faisait pressentir... Mais dites-nous vous-même pourquoi vous avez quitté les Bergeries, laissant tout à l'abandon pour venir ici.

— A quoi bon? balbutia Maurice. En avouant que mon arrivée ne vous a pas surpris, vous indiquez par là même que vous connaissez le motif de mon voyage.

Le vieillard éclata de rire.

— Voilà ce qui s'appelle esquiver adroitement un aveu embarrassant, s'écria-t-il. Allons, je vais parler pour vous. Vous aimez Mlle Morès?

— Follement.

— J'avais prévu cela le jour où je vous ai offert l'hospitalité à Luminy, vous vous souvenez.

— Je me souviens. C'était inévitable.

— Mais ça ne suffit pas pour l'épouser, si elle ne vous aime pas.

— J'ai tout lieu de supposer, de croire, d'espérer...

— Compris : vous êtes d'accord. Mais ça ne suffit encore pas pour un mariage. Vous n'avez pas de position...

— Hélas! je sais bien que mon manque de fortune est un grave obstacle...

— Si vous pensiez n'avoir aucune chance, ce n'était pas la peine de vous déranger.

— Hé! voyons, s'écria Maurice avec feu, mettez-vous à ma place! J'étais exaspéré par cette séparation, je suis parti, sans réfléchir, comme un fou.

— Vraiment, fit le planteur en riant, vous êtes un enfant, mais un enfant heureux...

— Pourquoi heureux?... Il me semble qu'en ce moment, je n'ai pas lieu...

— Voulez-vous me permettre de vous faire une proposition? interrompit M. de Signoret.

— Je vous écoute.

— Il est probable que je ne retournerai jamais en Californie. Je tiens à mourir en France... Un héritage, que je viens de faire et dans la possession duquel j'entrerai bientôt sans doute, assurera un large bien-être à mes vieux jours. Dès lors, je ne serais pas

fâché de me défaire de Luminy. Cette propriété vous conviendrait-elle?

—Admirablement, mais je n'ai pas un sou pour la payer.

—Peu importe, je n'ai pas besoin d'argent, je vous ferai un long crédit.

—C'est une donation déguisée, objecta Maurice, je ne saurais accepter.

—Pardon, je ne vous donne pas ma ferme, je vous la vends par acte authentique et je garde hypothèque sur elle pour garantir le paiement. Ça vous va-t-il?

—De cette façon, je peux accepter, murmura Maurice après quelques secondes d'hésitation. Oh! votre coeur est aussi délicat qu'il est généreux. Merci! merci mille fois! Grâce à vous, je vais me trouver, matériellement du moins, en meilleure posture pour soutenir mes prétentions.

—Oui, il ne vous restera plus qu'à faire la conquête de Mlle Charlotte. Mais comme vous venez de l'insinuer, je crois que cela ne sera pas très difficile.

...Ce pronostic était exact et se trouva vérifié au bout de quelques jours seulement. Si bien que Maurice et Charlotte, d'accord avec leurs parents, purent décider bientôt qu'ils se marieraient à la même date que Clairette et Romain, lesquels avaient fixé leur union à la fin de juin.

La double fête eut lieu à Castilman.

Quant à Auguste Boireau, qui a passé aux assises de mai et qui a été acquitté, il s'est de nouveau expatrié, après avoir humblement demandé pardon à Escarguel et à Mme de Ser-vianne.

Il ne reste donc plus aucune trace du douloureux cauchemar qui, pendant plus de trois ans, a pesé si lourdement sur le coeur de Clairette; de même que la catastrophe dont M. Justin Maillard a été victime n'inspire plus que des regrets atténués à l'ancien savonnier et même à l'orgueilleuse Eléna, puisque ce petit malheur est la cause indirecte du grand bonheur de leur fils.



Monsieur Monocle

PAR GEORGES DE PEYREBRUNE

I

On bâtit ferme dans le petit bourg de La Fourche, qui doit son nom à deux langues de terre s'allongeant en s'écartant de chaque côté d'une vallée toute en prairies et ruisselets, tandis qu'elles se rejoignent, en haut, à l'abri d'une colline boisée.

C'est au pied de cette colline que le village avait pris naissance; et, maintenant, il envahissait les deux langues de terre légèrement surélevées, mais s'abaissant à leur fine pointe jusqu'à la marée de sables et de dunes qui descend, à quelques milles de là, vers une baie étroite où la mer vient chanter sa plus douce et calme chanson.

La Fourche s'était mis en tête de devenir une station, non point balnéaire, mais réservée aux tempéraments nerveux et déprimés, qui ont besoin d'un salin mitigé par la brise des forêts et comme lentement vaporisé par l'écran des verdure et des floraisons champêtres.

Chaque jour des villas s'élevaient bizarrement contournées, les unes ouvertes comme des huîtres, vers l'apport marin, les autres semblant boudier la mer et bâillant par toutes leurs fenêtres vers les arômes de la colline boisée.

Le terrain étant limité, on s'entassait un peu, et les paysans cédaient chaque jour un bout de champ, un bout de jardin tou-

chant leurs fermes, aux entrepreneurs qui adossaient à leurs rustiques logis, de fragiles édifices d'une élégance convenue, pignons, tourelles, balcons, loggia qui surplombaient, souvent les toitures démantelées des étables, ou les cours grouillantes du mouvement accoutumé de la vie locale.

Ce pittoresque n'était pas pour déplaire — pendant quelques mois — aux bourgeois venus de partout, surtout de la ville proche, sans commerce ni industrie, dont les divertissements étaient rares. Et c'était elle qui avait commencé la vogue de La Fourche.

Maintenant, la gloire de cette station était complète: les Parisiens y venaient! On les signalait dès leur arrivée, et, de porte en porte, les petits boutiquiers se congratulaient. On en parlait chez l'instituteur, M. Trélan, qui avait une belle fille à marier; on en parlait chez M. Mouchu, aubergiste, devenu hôtelier du Grand-Hôtel de La Fourche, dont la table d'hôte était renommée pour la délicatesse de ses plats, et l'abondance des renseignements, vrais ou faux, qu'on y recueillait; on en parlait sur la place, les jours de marché, pour faire monter les cours; on en parlait jusque dans les salons de la préfecture de la petite ville proche.

Celui qui apportait là les nouvelles était lui-même un Parisien, un oisif, riche et indépendant, Lucien Monbars, qui, n'ayant

rien à faire dans la vie, s'y ennuya jusqu'à ce qu'il eut découvert le moyen de s'y intéresser en réalisant la pensée de Mme de Girardin : vivre par curiosité.

Mais sa curiosité se spécialisa. D'esprit délicat, raffiné, subtil, il rechercha la beauté, non la beauté tangible, l'oeuvre d'art parfaite, le miracle d'une réalisation matérielle, ce que tout le monde, après tout, peut voir et apprécier, mais qui git au plus profond des âmes et détermine les mobiles des actes.

Le Chercheur de tares, de Catulle Mendès, l'avait violemment troublé, et, s'il avait eu le don génial d'exprimer comme le maître, il eut voulu réaliser le chercheur de beauté morale, le chercheur d'étoiles.

Ne pouvant atteindre jusqu'à l'oeuvre, il se complut toutefois à plonger dans l'abîme des âmes qui lui paraissaient devoir recéler un fragment de ce trésor incomparable.

Il opérait comme un chercheur de pépites ; il rôdait, examinait, scrutait et s'acharnait avec une ténacité qui lui donnait des émotions folles. Mais Lucien Monbars ne s'ennuyait plus.

Comme il n'avait avoué à personne la singulière passion qu'il s'était donnée pour s'aider à vivre, on le tenait pour un original, curieux, indiscret parfois, plutôt inquietant et devant lequel on s'observait, instinctivement, ce qui le gênait pour opérer dans son monde. Aussi, n'ayant pu découvrir nul indice de "pépites" dans le cercle de ses relations, Monbars résolut de voyager.

Le hasard l'ayant amené à La Fourche, ou plutôt son ami, le juge d'instruction de la petite ville proche, qui l'y avait conduit en excursion, il s'avisa que dans ce mélange de classes, paysons, mi-paysans, bourgeois, il ferait peut-être quelque trouvaille heureuse.

Et, sous prétexte de savourer l'excellente cuisine de maître Bouchu, il s'installa dans la meilleure chambre, et, à table, à la

meilleure place du Grand-Hôtel de La Fourche.

Là, toutes les nouvelles affluèrent vers lui et il connut sans tarder tous les comérages et tous les gens du pays. Il s'intéressait aux moindres racontars de telle agréable façon que les plus fieffés bavards le prirent pour cible. Monbars avait pour écouter, un geste familier, inconscient, mais qui dénotait immédiatement le degré d'attention qu'il apportait aux divers récits. Dès qu'un fait l'intéressait, il cueillait, d'un doigt délicat, le monocle inséré dans son gousset et l'encadrait devant son oeil, comme s'il se fût agi de déchiffrer quelques signes minuscules. Ainsi fait, il sentait s'accroître l'acuité de son observation. Cet acte développait sa puissance de pénétration.

Et comme il le répétait assez fréquemment les convives de la table d'hôte l'avaient baptisé d'un surnom, qui fut bientôt connu dans tout le pays ; on ne l'appela plus que "Monsieur Monocle".

L'école des garçons, que dirigeait M. Trélan, était située sur la place de l'église, où se tenait le marché, en face de l'hôtellerie. On venait de la rebâtir, comme il convient à un bourg cosu. De larges et hautes fenêtres à meneaux, un fronton en auvent, sous lequel des médaillons en stuc encadraient des têtes grecques, dénonçaient aux étrangers le mauvais goût d'une municipalité ignorante et vaniteuse, mais faisaient se pâmer d'aise les Fourcheux, très fiers de leur école communale.

Ils ne l'étaient pas moins de la fille de leur instituteur, Thérèse, une blonde, fine et jolie, si jolie qu'elle demeurait la beauté du pays malgré la concurrence des étrangères que chaque saison amenait.

Lorsque les Fourcheux avaient vanté leurs sites, leurs bois, leur brise marine et leur maison d'école, ils ajoutaient :

— Et nous avons aussi Mlle Thérèse, la fille à Trélan ; une beauté ! Faudrait pas qu'on nous l'enlève celle-là.

Et les intéressés faisaient bonne garde autour de cette "attraction" dans la crainte que quelque galant de passage ne s'en fêrût au point de l'épouser.

Pensez donc! Emmener Thérèse! Tout le pays en eût pris le deuil.

Celle-ci d'ailleurs demeurait indifférente aux tentatives de flirt de ses admirateurs désœuvrés, qui occupaient leurs loisirs de quelques semaines à rôder autour de l'école, le kodak au poing et la bouche en coeur, Thérèse s'était fiancée secrètement à un petit employé de la préfecture voisine, fils de pauvres paysans du bourg, charmant, intelligent et doux, mais trop pauvre encore pour prendre la charge d'une famille.

Les deux amoureux s'adoraient prudemment, en attendant une meilleure fortune, qu'un avancement promis amènerait un jour ou l'autre.

Il fallait attendre surtout que l'heure de la retraite eût sonné pour l'instituteur, confident et complice de ces fiançailles, car alors il pourrait suivre sa fille à la ville et échapper ainsi aux horreurs d'une guerre que les paysans rapaces n'eussent pas manqué de lui rendre cruelle.

Juste et bon, d'un caractère droit, M. Trélan n'avait pas hésité à accorder Thérèse à celui qu'elle aimait et qu'il jugeait digne d'un tel amour. Il n'avait imposé qu'une condition: attendre.

Cependant il se prêtait volontiers à leurs rencontres, amusé, au fond, du bon tour qu'il préparait à cette poignée de mercantis cupides dont l'écoeurait l'exploitation effrontée qu'ils organisaient chaque jour contre l'étranger. Ne lui avait-on pas proposé de faire vendre par Thérèse des cartes postales ornées du ravissant portrait de la jeune fille?

Sur sa réponse indignée, des malins avaient surpris Thérèse, en l'appelant sous sa fenêtre, un jour où elle peignait sa longue chevelure blonde toute crépelée comme un voile tissée d'or. La jeune fille s'était penchée et l'appareil avait joué. On ven-

rait cette image sous le manteau, comme une obscénité.

Trélan l'ignorait; mais l'hôtelier Bouchu en avait un dépôt. Et c'est ainsi que M. Monocle avait pu contempler et scruter tout à son aise l'innocent et beau visage, tendre et pensif, énergique aussi de la plus belle fille du pays.

— Quelle peut bien être, se demandait Lucien Montbars, la mentalité d'une fille d'origine paysanne, d'instruction moyenne, sans aucun relief de situation ni de fortune, en possession d'une réelle beauté et d'un prestige qui touche à la célébrité?

Est-elle orgueilleuse, ambitieuse, égoïste, par conséquent? Il serait intéressant d'explorer le fond de cette âme.

M. Monocle se renseigna; Thérèse, disait-on, n'a point d'amoureux, accepté bien entendu.

— Qu'attend-elle, ou qui attend-elle? interrogeait M. Monocle.

Comme on lui répondait des sottises, il s'en alla visiter l'école, avec une lettre d'introduction du préfet.

M. Trélan lui montra les classes, le préau et... c'était tout.

— Vous avez, me semble-t-il, un beau jardin remarqua M. Monocle, des parterres bien fleuris.

Mais on ne les voyait qu'à travers une barrière, rigoureusement close.

Cela se passait cependant un dimanche où les gamins ne sont pas là.

M. Monocle en conclut que ce jardin devait recéler quelque chose qu'on ne désirait point qu'il vît. Il s'orienta; et, en quittant l'école, il tourna par des chemins qui l'emmenèrent, comme il l'espérait, au pied d'un mur. Ce mur était bordé d'un sentier qui s'en allait vers les prairies. Montbars le suivit, puis tomba en arrêt devant une petite porte qui lui parut mal close. Si mal, qu'en la poussant légèrement, il l'entrebâilla. On ne devait point la voir de l'entrée du jardin aux parterres fleuris qu'il venait d'admirer, sans succès, à tra-

vers la barrière qui le séparait du préreau, car un épais massif de fusains était planté devant la petite porte qu'il couvrait toute.

— Voilà qui est bizarre! murmura M. Monocle et, tout aussitôt, il installa son carreau devant son oeil.

Cependant il remarqua que la précaution était incomplète, puisque, grâce à cette porte mal fermée, et bien installé comme il l'était derrière le rideau ajouré du massif, il plongeait au long des allées, inventoriait, sous l'ombre des arbres, les coins et recoins et finissait par découvrir, assis sous un saule romanesquement éploré, un couple ravissant de grâce et de jeunesse qui se tenait chastement les mains.

Il reconnut bien vite la blonde Thérèse, mais le jeune homme lui était inconnu. Sa mise modeste n'annonçait point un personnage d'importance, un de ces séducteurs, irrésistibles et tout-puissants, pour lesquels une fille ambitieuse tire les verrous de la poterne. Et son attitude respectueuse et tendre disait la parfaite innocence de ce poétique rendez-vous.

— Mais, pourquoi ce mystère? réclama impérieusement la curiosité de M. Monocle. Cette fille splendide serait-elle capable d'aimer vraiment sincèrement ce pauvre hère? Ce serait beau.

Enchanté de sa trouvaille, Monbars se retira d'un pied léger, sans se douter qu'à ce moment même, l'instituteur venait parler de lui aux jeunes gens, leur apprendre qu'il y avait au Grand-Hôtel un "ami intime" du préfet, que cet ami était M. Monocle, et que si Pierre, le patient fiancé, pouvait obtenir sa protection, un avancement rapide pourrait s'en suivre.

D'un côté comme de l'autre, on ne demandait donc qu'à se rencontrer se fit bientôt, mais d'une façon imprévue et tragique.

Le lendemain matin, dès la première heure, tout le village de La Fourche était en rumeur, et on courait comme au feu vers le haut de la Grande-Rue, qui se

terminait par des champs et des fermes éparses. A la dernière des villas tarabiscotées était adossée une vieille maison basse, entourée des toits plats de quelques étables, d'un hangar, et dont la cour, ouverte sur le chemin, n'avait ni porte ni barrière.

Cette cour était déjà remplie d'une foule terrifiée que tenaient en respect deux gendarmes. On attendait les autorités, mandées par téléphone, car un crime venait d'être commis: le père Vimereux avait été assassiné.

C'était un vieux paysan, vivotant de quelques rentes résultant de la vente de ses terres aux entrepreneurs qui avaient élevé, autour de sa bicoque, plusieurs chalets plantés de guingois, comme il convenait à La Fourche.

Le paysan, sordide ainsi que ses pareils, devait avoir un fameux bas de laine, disait-on maintenant dans la foule grossissante autour de la maison du crime, et chacun supputait les sommes que l'assassin avait dû trouver.

Les gendarmes ouvraient l'oreille et leurs regards avertis scrutaient tous ces visages béants et blêmes; ils barraient de leur carrure l'entrée de la porte basse, demeurée ouverte ainsi qu'on l'avait trouvée.

Les plus proche, le cou tendu, distinguaient vaguement dans l'ombre, car les volets de l'unique fenêtre étaient clos, une masse indistincte, écroulée sur une table où luisait faiblement le verre d'une bouteille renversée.

Les nouveaux arrivants qui voulaient "voir" à tout prix, s'introduisaient violemment dans la masse, laquelle ne s'écartait un peu que devant les gens notables et les étrangers. C'est ainsi que maître Bouchu put arriver jusqu'au premier rang, ayant à sa remorque quelques clients qu'il tenait à "bien placer". M. Monocle était de ceux-là, que le hasard poussa vers l'instituteur terrifié et désolé. Il connaissait familièrement la victime, un vieux brave homme, disait-il, qui n'avait que le défaut

de boire un coup de trop, au détriment de ses faibles rentes, lesquelles suffisaient à peine à l'empêcher de mourir de faim.

II

LA JUSTICE SE MET EN MOUVEMENT

— Alors, l'interrogea M. Monbars, ce n'est donc pas pour le voler qu'on l'a assassiné?

— Celui-là aurait perdu son temps, répliqua l'instituteur.

— A savoir! interrompit Bouchu: le grigou n'aimait guère à payer son dû, j'en sais quelque chose! Que faisait-il de son argent. Je parie qu'il devait avoir une cachette... que des gens devaient savoir...

— Ah! voilà! fit Bouchu, pris de court.

Et d'un geste large, il désigna, la taupière des humbles maisons rustiques qui dévalaient hors du bourg, par les champs.

Un petit chemin de fer local reliait La Fourche à la ville. On l'entendit siffler pour sa première arrivée de sept heures. Il repartait à huit. On pensa que la magistrature était dans le train et des curieux se précipitèrent vers le chemin, ce qui fit, dans la cour, une éclaircie.

— Tiens! exclama Trélan, apercevant son futur gendre; et comme son idée de la veille le hantait, il jugea l'occasion bonne, et fit un signe.

Pierre Barny s'approcha.

— Vous n'êtes donc pas parti hier soir? lui dit l'instituteur.

— Ma foi non, répondit le jeune homme, mes vieux ont voulu me garder et je me suis laissé faire.

M. Monocle avait mis son carreau dans l'oeil d'un geste précipité et il examinait l'amoureux de Thérèse avec une fixité plutôt indiscreète. Ce que voyant, non sans plaisir, Trélan crut pouvoir se risquer:

— M. Pierre Barny, disait-il, comme un renseignement, n'osant se risquer à une

présentation. Il ajouta en accentuant les mots: employé à la préfecture.

— Ah! ah! fit gentiment Monbars, très bien. Bon emploi... Excellent préfet, hein? De mes amis...f. Faudra venir me voir.

Mais cela marchait tout seul! Trélan exultait. Pierre, très timide, s'inclinait en petits saluts, répétés, sans trouver un mot, médusé, semblait-il, par le verre étincelant braqué sur lui.

— Enchanté! conclut M. Monocle; puis se reprenant vite, il ajouta: quoique l'occasion de la rencontre soit plutôt macabre. Vous connaissez la victime, monsieur Barny?

Le jeune homme, encore ému, bafouilla:

— Oui... beaucoup. Je l'ai même vu hier soir, le pauvre homme!...

Le brigadier de gendarmerie marcha sur l'orteil de son camarade, lui soufflant:

— Attention!

Mais la foule revenait, escortant la magistrature, qui n'était point arrivée par le train; les autos du préfet et du médecin légiste avaient pu amener le juge d'instruction, le greffier deux agents en costume et quelques autres en civils qui se perdirent parmi les curieux.

Ces messieurs pénétrèrent dans la salle sombre, tout de suite éclairée par les volets ouverts. Mais ils n'étaient pas entrés seuls: sur un signe d'acquiescement du juge, M. Monocle les avait suivis.

— Tu vois, petit, comme il est bien en cour, murmura l'instituteur, à Pierre Barny. Restons là. Qui sait?

La foule se tut, impressionnée et curieuse d'apprendre.

A l'intérieur, les investigations se poursuivaient suivant l'usage. Les gendarmes avaient fait leur rapport.

Le matin, vers quatre heures, en revenant d'une tournée de nuit et apercevant cette porte, seule ouverte à une heure si matinale, ils s'étaient approchés et avaient découvert la victime. Alors, l'un d'eux courait prévenir le maire, l'autre était resté

là. Et personne n'était entré, sauf M. Singaux, maire et pharmacien, accompagné du docteur Laplante; ces messieurs avaient constaté le décès. Le bonhomme était froid, pas très raide encore et portait au cou une plaie béante. Le couteau était sur la table.

Avant que l'on commençât les investigations, le juge demanda encore au brigadier :

— Que disait-on dans la foule ?

— Les uns que le vieux devait avoir de l'argent. D'autres niaient.

— Avez-vous remarqué ceux-là ?

— Oh ! c'est l'instituteur, mon juge... Mais il y a mieux.

Et le gendarme, solonnel, rectifia sa pose.

— Il y a un particulier qui dit avoir vu le vieux hier soir.

— Ah !

— Il y a mieux encore, mon juge. Faudrait voir à ne pas laisser échapper le personnage.

— Mais achevez donc, brigadier !

— Voilà le hic : celui qui a vu le dernier la victime devait avoir quitté La Fourche hier au soir ; et comme on le lui faisait remarquer, il a dit textuellement que ses parents l'avaient empêché de partir. Ça paraît louché, mon juge.

— En effet, s'empressa le magistrat... Veillez à ce que ce cet individu ne s'éloigne pas..

Et l'on se mit à perquisitionner.

Le père Vimereux avait eu la gorge tranchée à l'aide de son propre couteau de table, mais de droit à gauche, ce qui excluait la présomption de suicide. L'arme d'ailleurs reposait sur un coin de la table hors de la portée de sa main, tandis que la mort avait dû être foudroyante, la carotide tranchée.

Rien n'était dérangé dans l'unique pièce de ce logis. La clef était sur l'armoire et les hardes du bonhomme ne paraissaient point avoir été touchées. On y découvrit même plusieurs pièces blanches et des sous.

Mais point de magot, ce qui rendit quelque espoir aux magistrats.

Evidemment, le voleur assassin connaissait la cachette, il devait être du pays, un voisin sans doute.

— Les personnes qui sont dans la cour peuvent entrer, ordonna le juge d'instruction, faisant signe au greffier de se tenir prêt.

Les curieux affluèrent, mais timidement, à petits pas, jetant au passage, devant le cadavre horrible, les exclamations d'usage.

Quelques uns furent interrogés ; ils ne savaient rien, n'avaient rien vu, ni entendu, même les plus proches. On savait bien que le père Vimereux buvait trop et s'endormait le soir quelquefois, devant sa table, par le beau temps surtout. Sa porte demeurait ouverte très tard, car, Dieu merci, on est en sécurité ici... Faudrait pas croire... oh ! mais non, qu'il y a des voleurs dans le pays... tous braves gens... mais il y a les passants, les chemineaux...

— Il y a des familles pauvres, pourtant, dans le pays, observa le juge.

— Ah ! pour sûr, tout le monde n'a pas la chance ! Et dans ce coin, surtout, on ne roule pas sur l'or, répliqua un des plus proches voisins du père Vimereux. Mais tous les gueux ne sont pas des canailles, monsieur le juge.

— Certes, mon ami. Cependant vous êtes bien d'avis qu'il y va de l'intérêt de tout le monde de mettre la main sur le criminel.

— Ça, oui, et si je le tenais !...

— Nous le tenons presque, déclara énergiquement le magistrat, d'un ton qui fit courir des frissons parmi l'auditoire. Quelques hommes reculèrent vaguement inquiets. Le brigadier venait de murmurer à l'oreille du juge, qui lui répondit très bas. Le gendarme sortit ; peu après, il ramenait l'instituteur Trélan et Pierre Barny.

Celui-ci, ayant salué humblement le préfet, le magistrat, surpris, demanda à ce dernier :

— Vous connaissez ce jeune homme?

— Un de mes employés, oui.

— Ah!... Tiens! Il paraîtrait qu'il a vu la victime hier soir. Est-ce vrai, monsieur?

— Pierre Barny, acheva timidement le jeune employé.

— Voulez-vous nous donner quelques renseignements?

— A quelle heure avez-vous vu le père Vimereux?

Instinctivement, Pierre tourna la tête et pâlit affreusement à la vue du cadavre.

— Ah! le malheureux! balbutia-t-il.

Le greffier écrivait.

— A quelle heure?... reprit le jeune homme avec un furtif regard à l'instituteur, qui feignit ne pas le voir, il pouvait être... neuf heures, un peu avant le départ du dernier train...

— Que vous deviez prendre, je crois, interrompit le magistrat.

Pierre balbutia surpris:

— Oui, oui... je n'ai pas pu. Alors, en passant...

— Vous demeurez près d'ici?

— Non, monsieur, j'habite la ville... à cause de mon emploi. Mais ma famille a une petite ferme, pas très loin.

Tout de même, le jeune homme, étonné de ces questions, releva la tête et regarda le juge qui s'empessa de sourire légèrement.

— Achevez votre déposition, monsieur; elle nous intéresse; car, évidemment, vous êtes la dernière personne qui ayez vu, vivant, ce malheureux. Lui avez-vous parlé?

— Certes! je ne passais presque jamais sans lui dire bonjour.

— Ah! vous êtes entré?

— Non; comme vous voyez, la table est près de la porte. Le pauvre vieux économisait la lumière. Il soupait là, buvait et...

— S'endormait parfois, acheva le juge.

— Justement; il sommeillait, je crois, lorsque je m'approchai du seuil et lui criai: bonsoir!

— Bonsoir, bonsoir, grommela-t-il. Je

voyait bien qu'il avait vidé sa bouteille...

Un agent en civil venait de faire passer un mot au juge d'instruction, qui l'examina rapidement, et une lueur de joie éclaira une seconde son regard vite abaissé.

— Et alors, reprit-il.

— Alors, je m'en allai, monsieur, sans avoir rien remarqué.

— Rien? Rappelez vos souvenirs.

Pierre regarda le bout de ses souliers en concentrant ses souvenirs, puis il répéta:

— Non, rien.

— Vous n'avez pas regardé l'heure à votre montre, puisque vous deviez prendre le train?

Le jeune homme rougit brusquement.

— Je n'en ai pas.

— Vous pouviez demander l'heure au père Vimereux, puisqu'il avait l'habitude de poser sur la table sa grosse montre en argent. Vous avez dû la remarquer?

Pierre haussa doucement les épaules.

— Je n'y ai pas fait attention. Il faisait nuit, d'ailleurs.

— Ce qui n'a pas empêché l'assassin de l'apercevoir, proféra d'un ton menaçant le magistrat, puisque cette montre a disparu.

Les assistants se regardèrent dans un malaise. Malgré sa prudence l'instituteur, vaguement inquiet, interrompit.

— Si monsieur le juge... on n'a plus besoin de Pierre, je lui ai respectueusement la requête de le laisser partir. Il doit aller prendre son service à la préfecture.

Son regard implorant se posa sur Monbars qui, plus petit que son ami le magistrat, et presque blotti derrière lui, jouait fébrilement du monocle depuis le commencement de la scène. Cependant il comprit cet appel et s'empessa d'y répondre.

En quelques mots, bas et rapides, il obtint un sursis à cet interrogatoire, et Pierre Barny fut simplement prié de se tenir à la disposition de la justice. En même temps, d'un imperceptible mouvement des paupières, le juge envoyait un ordre que

l'agent civil exécuta sur l'heure; Pierre Barny s'éloigna rapidement, car le train sifflait, sans se soucier d'un individu qui paraissait aussi pressé que lui de ne pas manquer le départ.

Restés seuls, les médecins pratiquèrent l'autopsie, qui établit l'heure approximative du crime, soit vers minuit. Et le corps fut mis en bière.

L'instruction de l'affaire Vimereux suivit son cours; mais on ne découvrit aucune trace du mystérieux assassin, encore que de nombreuses et fausses déclarations eussent amené des perquisitions chez la plupart des voisins de la victime. Les Barny, le père et la mère du jeune employé, avaient vu, plus âprement encore que les autres, leur misérable petit domaine et leur maison fouillés et retournés, sans plus de succès d'ailleurs.

III

LAISSEZ-MOI FAIRE... DONNEZ-MOI DU TEMPS

Alors, le juge d'instruction, bien résolu à trouver un coupable, se rabattit sur la seule personne dont le témoignage lui avait paru, non seulement suspect, mais probant: Pierre Barny.

Un matin qu'il se rendait à son bureau l'agent, qui ne le quittait pas, se découvrit tout à coup et l'arrêta.

Le jeune homme faillit avoir une syncope au milieu de la rue: preuve nouvelle de sa culpabilité. On l'incarcéra.

Lorsque la nouvelle en arriva au bourg, il y eut, d'abord, une stupeur; puis les convictions s'établirent, timides encore, douteuses, mais n'attendant que d'être assez touffues pour éclater sous la poussée de "l'opinion publique."

Cet éclat devait se produire fatalement.

Les Barny, effondrés, épouvantés, n'osaient bouger. Mais Trélan était un trop brave homme pour reculer à prendre ouvertement le parti du malheureux garçon

que sa fille aimait. Thérèse était comme folle.

Et ce fut une révélation pour le pays, une révélation et une indignation. Ah! Pierre Barny voulait leur enlever la plus belle de leurs filles, leur attraction!

Evidemment, c'était ce voleur-là qui avait fait le coup. Comment douter? On l'accusa ouvertement. On chercha des motifs, des raisons, des preuves, et on en trouva.

— D'abord, que faisait-il par les chemins, le soir à neuf heures?

— Il venait de chez moi, répondit hardiment l'instituteur.

— Personne ne l'a vu sortir de chez vous.

— Il est sorti par la porte du jardin.

— Il se cachait, alors? Dans quel but?

— Cela ne vous regarde pas.

On ricanait:

— Allez dire cela au juge.

— C'est ce que je ferai.

— Vous compromettriez votre fille.

— Et je casserai la figure au premier qui répètera cela.

— Hé! hé! prononça doucement M. Monocle qui se trouvait dans le groupe, cela pourrait bien arriver.

On se regarda et le silence se fit. L'intervention inattendue de ce personnage bizarre, que l'on rencontrait, avec son oeil de verre, fourré un peu partout, refroidit le zèle des accusateurs de Pierre Barny. Savait-on ce qui pouvait arriver? La police est si bien faite à Paris! Ce Parisien-là savait peut-être des choses!... On attendrait, quoi!

Et ce fut dans un malaise que l'on vit Monbars entraîner l'instituteur chez lui, amical et familier.

Car M. Monocle avait maintenant ses grandes et petites entrées chez Trélan, depuis le jour où celui-ci, la tête perdue, était allé le supplier de protéger son malheureux ami. C'était lui maintenant qui profitait de la petite porte du pardin, pour

aller retrouver Thérèse, pendant les classes, et causer longuement avec la jeune fille, dont la douleur horrible l'intéressait. Il l'entretenait dans un espoir vague, mais suffisant pour qu'elle vit en lui un protecteur, un ami puissant.

— C'est une affaire délicate et bien difficile, lui dit-il un jour, et il faut s'attendre à tout.

— Quoi! s'écriait Thérèse, les mains à sa tête qu'elle échevelait, s'attendre à le voir condamner, cet innocent! mourir peut-être!... Ah! Dieu! proférait la jeune fille. Mais quel mensonge pourrait-on bien inventer pour lui trouver un alibi. Ne suis-je pas là!... Tout, oui, tout, ma vie pour le sauver!

Il la regarda fixement, en tressaillant de joie: son plan de scrutateur forcené, jusque là incertain, venait de se fixer.

Les mains fébriles, il tourmentait son monocle, et, d'un élan brusque, il la quitta en disant:

— C'est bien; je vais chercher.

Comme, presque chaque jour, il se rendit à la maison du crime, confiée à la garde d'un agent qui en surveillait les abords en guettant les allures des chemineaux. Monbars faisait de longues promenades autour de la maison, et il songeait. Grâce à lui, l'instruction traînait en longueur; malgré son désir d'avoir une belle affaire, bien menée, le juge d'instruction n'était pas un méchant homme, l'affirmation de Montbars, que Pierre était innocent, le troublait.

— Laissez-moi faire, donnez-moi du temps, lui disait Montbars, je suis une piste intéressante, croyez-moi, et que moi seul peut suivre.

Et le temps des assises étant passé, l'affaire fut renvoyée à une autre session. Mais Pierre, sous les verrous, serait mort de douleur et de honte sans les lettres d'amour et d'espoir que Thérèse lui faisait passer, par les soins de M. Monocle, tous les jours.

Monbars ne s'occupait pas exclusivement, au moins en apparence, de rechercher l'assassin du père Vimereux. Le temps était encore assez beau, malgré que la fin de septembre approchât, et il descendait souvent par les dunes les trois kilomètres qui séparaient le village de la mer.

Des pins rabougris, des tamaris en touffes maigres, formaient çà et là de petites oasis parmi les sables qui ondulaient en vagues inégales, formant des sillons entre lesquels poussaient, fleurissaient, embaumaient, les minuscules oeillets roses et les immortelles d'or pâle épanouies au bout de leurs délicates tiges de velours blanc.

C'était un sport pour les jeunes étrangères en villégiature que d'aller chaque jour à la cueillette de ces fleurs.

Elles en piquaient des touffes à leurs corsages, à leurs bérets et se divertissaient à trouver les plus belles et les plus odorantes. Les pères et mères s'allongeaient dans le sable tiède, ou s'adossaient aux tumulus, en groupes sympathiques.

Dès le commencement de son séjour, Monbars avait rencontré là une famille parisienne vaguement aperçue autrefois chez des amis communs, les Dubouche, des bourgeois aisés. Une présentation sociale avait eu lieu; mais c'était plus que suffisant pour autoriser une reconnaissance entre Parisiens qui se retrouvent dans une station estivale, à cinq cents kilomètres du boulevard.

Monbars se laissa aimablement présenter "les enfants" dont la santé était le but de cette villégiature à La Fourche; Luc, un grand garçon pâle, d'aspect maladif, et Lucie, une ravissante jeune fille qui n'avait pour elle que ce que l'on appelle "la beauté du diable" mais la possédait dans toute son attirance et sa grâce. Blanche et rose, avec un telle délicatesse de nuances qu'on ne savait réellement pas si son teint était rose ou blanc tant il resplendissait d'une fraîcheur de pétale d'églantier, des yeux candides, d'une clarté si fluide qu'ils

paraissaient transparents et qu'on pouvait s'imaginer voir couler dans le fond les pensées ingénues de l'enfant, comme des petits cailloux blancs sous l'eau limpide d'un ruisseau; un visage rond, riant, un menton court creusé d'une fasurette, tout cela ne constituait pas à Lucie une beauté remarquable, mais lui donnait un charme de pureté, de franchise, de santé physique et morale qui plut extrêmement à M. Monocle parce qu'il ne l'avait jamais encore rencontré.

Et sa curiosité de ce joli type féminin s'éveilla.

Après quelques jours de fréquentation, il était devenu assez familier avec la jeune fille pour oser jeter quelques coups de sonde dans cette âme virginicale.

Contrairement à ce qui lui était arrivé jusqu'ici, il ne vit point la délicate fleur se fermer avec une défiance sournoise, mais s'épanouir encore, si c'est possible, dans un besoin charmant de franchise et de confiance. Lucie n'avait pas une pensée dont elle ne lui fit do... s'il la lui demandait. Et c'était des pensées exquis, justes, droites, naïves, sincères. Des pensées de jeune fille qui croit n'avoir rien à cacher et ne cache rien. Elle était bonne et le laissait voir, naturellement, sans vanité ni fausse modestie. Elle était riieuse, moqueuse un peu tendre et sage, et ne savait pas ce que c'était que de mentir. Si elle s'ennuyait, elle le disait. Et si on lui demandait pourquoi, elle riait follement en avouant qu'elle ne le savait pas.

Un jour Monbars l'interrogea :

— Suis-je laid ?

Lucie le regarda avec attention; puis, gravement, répondit :

— Non.

— Alors, je suis beau ?

Elle lui pouffa de rire au nez en lui disant :

— Non.

— Que suis-je alors ?

— Vous êtes charmant, dit-elle avec candeur.

Une autre fois, il s'enhardit :

— Croyez-vous qu'on pourra m'aimer ?

— Certainement, fit-elle avec conviction.

— Mais pour quelle qualité m'aimerait-on, puisque je ne suis pas beau ?

— Ni laid, corrigea Lucie.

— Mais encore ?

— Je crois, dit-elle après avoir un peu rêvé, que vous plairez surtout à cause d'un défaut que tout le monde vous connaît : vous êtes curieux..

— Mais si c'est un défaut, répondit Monbars, je ne m'explique pas qu'il puisse plaire.

— Pas à tout le monde, riposta étourdiment la jeune fille; mais moi j'estime cette... faculté. D'abord la curiosité est la source de toutes les découvertes; sans elle la science ne serait guère avancée. N'est-il pas vrai ?

— Absolument.

— Or, continua Lucie, la curiosité est toujours en posture de découvrir quelque chose. Même lorsqu'elles s'exerce, comme vous le faites, sur les personnes qui vous tombent sous l'oeil.

Et, moqueuse, elle désigna l'oeil de verre que M. Monocle assujettissait à toute minute sous son arcade sourcillière tant son attention était vive et émue.

— Bon, dit-il; mais cela me plaît, à moi. Il ne s'en suit pas que cela doive plaire aux autres.

— Cependant, murmura-t-elle, un peu songeuse et la parole alentie, cela me paraît charmant de laisser voir tout le fond de son coeur, tout le fond de sa pensée. On ne sait pas toujours ce qui se passe en soi. On se connaît mal. Et quelqu'un vient qui lit en vous comme dans un livre bien ouvert, qui vous interroge, qui vous oblige à vous chercher. C'est un bon travail. On s'aperçoit de bien des choses... de bien des imperfections que l'on ignorait avoir.

— A quoi cela sert-il de se connaître

mieux? demanda M. Monocle dont le ravissement s'accroissait.

— A se corriger, donc! exclama Lucie. Le mal moral, c'est comme le mal physique; si on ne sait pas que l'on est malade, on ne se soigne pas.

— Alors, vous rêvez la perfection?

— Oui, dit-elle ingénument.

— Peste! Et dans quel but?

— Pour être mieux aimée.

— Ah!... vous... voulez qu'on vous aime?

— Oh! oui.

— Beaucoup?

— Plus que beaucoup.

Et les petits cailloux blancs qui roulaient au fond des yeux clairs de Lucie s'agitèrent dans un frémissement passionné.

— Et bien vous pouvez être tranquille, affirma Monbars, d'une voix mal assurée, vous le serez.

— Tant mieux! s'écria-t-elle, dans un joli rire d'enfant heureuse.

Monbars la quitta ce jour-là en se congratulant d'avoir enfin découvert une étoile, qui, si elle n'était pas de première grandeur, n'en rayonnait pas moins, dans son ciel, jusqu'alors vide, d'un éclat divinement doux et qu'il se promettait bien de contempler à loisir.

Ceci s'était passé un peu avant "le crime. Peu de temps après, les assiduités de Monbars près de la famille Ducellier prirent soudain une allure tout à fait intime. Sous prétexte de causer de l'affaire, Monbars entra à toute heure dans le chalet de ses amis, qui était justement adossé à la maison basse du père Vimereux. Des fenêtres de l'une ou l'autre pièce il plongeait sur le toit moussu, à demi brisé de la masure; ce spectacle paraissait l'intéresser beaucoup. Dans ce cas, il doublait son monocle d'une jumelle.

Cependant il évitait d'être remarqué par les Ducellier qui manifestaient une vive répugnance à entendre parler de cet événement, surtout en présence de leur fils Luc, le jeune homme pâle et nerveux. Mé-

me, un jour, après avoir hésité, le père et la mère confièrent à Monbars, que la maladie un peu bizarre de leur fils s'était déclarée subitement à la suite d'une lecture saisissante, faite dans les journaux, d'un crime à peu près semblable à l'assassinat du père Vimereux. Le jeune homme qui avait alors seize ans, — il en avait aujourd'hui, — était tombé dans une épouvantable, à la suite de laquelle une modification étrange de son tempérament s'était manifestée; les médecins avaient diagnostiqué une sorte de névrose hystérique qui l'agitait parfois cruellement et, d'autre fois, l'immobilisait, le regard dilaté et fixe comme sous une emprise d'hypnose.

C'était pour lui qu'on était venu à La Fourche, où un mieux sensible s'était produit, jusqu'au moment où ce malheureux événement semblait avoir réveillé ses névrosités les plus aiguës.

Aussi se disposait-on à regagner Paris plus tôt qu'on ne l'avait prémédité, et le départ était proche.

Cela contrariait vivement M. Monbars, et il ne le cacha pas.

Les Ducellier crurent comprendre que Monbars songeait à Lucie. L'intérêt de leur fille rendit moins pressant leur désir de fuite; et, encore que très tourmentés par les allures de plus en plus fantastiques de Luc, ils se laissèrent, sans trop de peine, persuader par M. Monocle de prolonger, de quelques jours encore leur séjour à La Fourche.

Du reste, il s'employait à distraire le jeune malade, s'occupait de lui, le suivait dans sa chambre, le faisait parler, l'examinait, sans cesser de promener des regards investigateurs sur le toit de la maison basse où la moisissure estivale, qui l'avait tenu pendant des mois çà et là couvert d'une végétation verdoyante, commençait à roussir, faner et dénuder la carcasse du toit, visible par endroits sous les tuiles brisées.

IV

J'AI DES PREUVES!

Ce qui activait l'attention de M. Mono- cle, c'était le dessin qui, peu à peu, se pré- cisait sur le toit, à l'aide des fragments rougeâtres des tuiles rompues. Ce dessin marquait un chemin direct partant du re- bord du toit, au-dessus de l'étrémité auvent de la porte d'entrée, et venait aboutir à l'angle du chalet, sous l'amorce de pierres en saillie formant comme une échelle droi- te, mais praticable jusqu'à la corniche, as- sez large pour y poser juste le pied et qui soutenait les balcons des trois fenêtres de la façade en retour. Comme la plus pro- che de ces fenêtres, à l'angle du mur, ou- vrait sur la chambre du jeune Ducellier, M. Mono- cle pouvait calculer, tout à son aise, la possibilité d'une escalade, bien qu'effroyablement téméraire.

D'ailleurs, n'y avait pas à en douter : ce chemin, bien tracé, avait été suivi. Cette observation, jointe à d'autres, d'un autre ordre, amenèrent dans l'esprit de M. Mono- cle une conviction inébranlable, qu'il s'agissait de vérifier et de prouver. Mais les moyens de faire la preuve lui manquaient encore, Monbars s'acharnait à les trouver avec une ardeur qui ne reculait plus devant rien.

Toutefois, se sentant près du but, il multipliait ses visites chez l'instituteur. Sans rien laisser pressentir de ses décou- vertes, il parlait d'un individu suspect, dont il était parvenu à retrouver la trace, déjà lointaine, grâce à des amis dévoués dans la police parisienne, et qu'il ne s'a- gissait plus que de pincer pour l'amener à l'aveu.

— Mais s'il n'avoue pas ! gémissait Thé- rèse, bouleversée d'espoir et de crainte.

— J'ai des preuves, répondait à demi-voix mystérieuse M. Mono- cle.

Thérèse le regardait ardemment de ses beaux yeux pleins de fièvre et Monbars,

alors, manifestait un grand trouble ; un trouble si étrange que la jeune fille détour- nait ses regards avec un frisson.

— Nous vous donnons bien du mal, monsieur Monbars, s'excusait Trelan, que la reconnaissance aveuglait. Notre gratitude sera éternelle. Mais que pourrons-nous faire pour vous ?

Monbars, sans répondre, regardait la jeune fille. Vaguement épouvantée, elle cachait dans ses mains ce déli- cieux, ce terrible visage qui chavirait le cœur et la conscience des hommes.

Ces scènes devenaient plus fré- quentes. Maintenant, M. Mono- cle s'emparait des mains de Thérèse pour l'encourager ; et Thérèse crut sentir que, chaque fois, l'étreinte se resser- rait, qu'il l'attirait lentement plus près de lui. Une horreur l'affolait et la malheureuse fille luttait pour ne point se raidir, se défendre, dans l'é- pouvante de décourager l'homme du- quel elle attendait le salut de son fian- cé. S'il passait un jour sans venir, l'angoisse la tuait ; dès qu'il entraît, elle blémissait et les mains qu'elle lui tendait d'un geste de martyre, étaient moites et glacées d'une sueur d'ago- nie.

— Vous l'aimez donc bien ?... lui murmura-t-il une fois qu'ils étaient seuls.

— Plus que ma vie, répondit-elle farouche.

— S'il fallait la donner pour le sau- ver, cette belle vie qui peut être pour vous si rayonnante d'amour et de joie ?

Elle répondit rudement :

— Je la donnerais. Et plutôt à Dieu que je pusse mourir ; je souffre trop.

— Mais... dit-il lentement, si vous mouriez... Pierre ne m'intéresserait plus. C'est pour vous que je le fais !

— Je vous remercie, balbutia Thé- rèse acablée. Et les larmes se mirent

à couler, de ses yeux demi-clos, silencieusement.

—Il faut en finir, se dit Monbars en s'en allant, je ne puis plus supporter cela. C'est très beau, je sens que je vais atteindre le sublime; mais je n'en puis plus.

Le soir de ce même jour, Monbars ayant constaté que le baromètre avait baissé tout à coup d'une façon anormale, conclut à des perturbations atmosphériques, d'autant que son baromètre vivant, Luc, qu'il interrogeait constamment, montrait une agitation qui lui était coutumière à l'approche des orages.

Il était adossé à la fenêtre du jeune homme, alors occupé à fouiller dans un petit meuble à tiroirs pour y trouver des épreuves photographiques que M. Monbars lui demandait, sans autre but que de scruter ses gestes.

La lampe posée sur la plus haute étagère de ce meuble inondait de clarté le visage émacié du malade. Ses mouvements étaient fébriles, avec de brusques arrêts d'engourdissement.

—Je crois que vous avez envie de dormir, lui dit Monbars, je vais vous quitter.

—Oh! répondit Luc en souriant faiblement, si j'avais envie de dormir, ce n'est pas votre présence qui me gênerait; il m'arrive parfois de m'endormir, là, devant ma fenêtre ouverte, et me réveiller le lendemain, tout vêtu, sur mon lit, sans savoir comment je m'y suis transporté.

—Avez-vous remarqué si ces... sommeils étaient provoqués par quelque événement, un incident quelconque?...

—Non. C'est-à-dire... peut-être. Mais c'est tellement puéril.

—Dites tout de même.

—Eh bien, voilà... mais c'est si

bête!... Enfin!... J'ai une manie; je ne puis perdre, égarer un objet sans me tourmenter jusqu'à la rage. Je cherche, je cherche, à m'en rendre malade. Eh bien! j'ai fait cette remarque: est-ce l'énervement que je me suis donné, mais, ces jours-là, je m'endors, sans le savoir, debout, assis, n'importe. Et ce qu'il y a de curieux, c'est que, presque toujours, je retrouve le lendemain, là, sur ma table ou dans un de ces tiroirs, l'objet que j'avais vainement cherché la veille. Où était-il? Où suis-je allé le dénicher? Je l'ignore.

—Mais c'est de la double vue, cela, exclama Monbars, une sorte d'auto-suggestion. Vous feriez un fameux sujet pour retrouver les objets perdus! J'ai envie de vous faire chercher quelque chose.

—Quoi? demanda le jeune homme amusé.

Comme Monbars promenait ses regards autour de lui, une secousse violente le redressa; il béa et ses mains tremblèrent si fort qu'il dut les rejeter brusquement derrière.

Parmi les épreuves que Luc avait remuées, au fond d'un tiroir, quelque chose brillait, large et rond; une montre, une épaisse et vieille montre en argent.

M. Monocle toussa, car sa gorge serrée lui refusait le souffle, et pour se donner le temps de se remettre et réfléchir, il tourna par la chambre. Enfin, se rapprochant du meuble, il dit:

—Il faudra que je prenne un objet que vous ayez l'habitude de voir à sa place, n'est-ce pas?

—Parfaitement.

—Ah! mais vous me permettez de le prendre quand vous ne serez pas là, ou il n'y aurait plus de jeu. Il ajouta

en riant: il n'y a pas de secret dans ce meuble?

—Non! il n'y a pas de secret! Pas même de lettres d'amour, hélas! murmura Luc.

—Cela viendra, jeune homme!

M. Monocle se penchait toujours.

—Eh! fit-il, en allongeant, puis en retirant les doigts d'un geste affecté de discrétion, vous avez là un chronomètre qui me paraît plutôt antique.

—Oh! un chronomètre, fit négligemment Luc, en amenant à lui, par son cordon de cuir gras et usé, et en présentant à Monbars la lourde boîte bosselée d'une montre de paysan, dites une bassinoire, mais qui marche très bien, ma foi, car je la remonte tous les soirs depuis que je l'ai trouvée.

—Trouvée? répéta Monbars, d'un air intéressé, mais les yeux dans les yeux de Luc. Où donc?

—Ici, tout simplement, dans ce tiroir. Ce qui vous explique que je ne l'ai pas portée à la mairie. Elle appartient, sans doute, au propriétaire de la maison, qui l'a laissée pour suppléer à la pendule absente, fit-il, en désignant gaiement la cheminée.

—Et... il y a longtemps que vous avez... remarqué la présence de cette montre?

Luc fit un effort de pensée qui remonta les plis de son front, et fit grimacer nerveusement sa bouche. Puis ses mains se crispèrent, il eut une torsion violente du buste.

—Ma foi, je ne me souviens pas!... Je ne me souviens plus de rien, maintenant!... C'est affolant! dit-il en se levant et marchant en saccades raides. Il balbutia encore: "Tenez, allez-vous-en... Je sens que je vais... dormir."

Mais au lieu de se fermer ses yeux

s'élargirent, demeurèrent fixes, et il s'abattit sur son lit.

M. Monocle, immobile, attendit. Luc ne bougeait plus. Alors, il tira les volets qu'il enchaîna, ferma la fenêtre et, revenant au meuble, prit la montre qu'il glissa dans sa poche.

La soirée était avancée, les Ducellier dormaient dans leurs chambres.

Monbars descendit à pas feutrés, sortit et s'enfuit comme un voleur.

En entrant à l'hôtel, il trouva maître Bouchu qui allait tourner les boutons de l'électricité.

—Une voiture, lui dit M. Monbars, et vos deux meilleurs chevaux. J'ai besoin d'aller à la ville.

—Cette nuit! exclama l'hôtelier.

—Non, ce soir. Il n'est pas onze heures. Où avez-vous l'esprit, maître Bouchu?

On se couche tard à Paris!

—Mais de bonne heure, à La Fourche, grogna Bouchu qui ne décolérait pas depuis que son client faisait "la cour" à Thérèse, ainsi que le bruit en courait dans le pays.

—En voilà un qui l'emmènera pour sûr, disait-on. Mieux eût valu que Pierre Barny ne fût pas sous les verrous et épousât la Thérèse. La haine tournée maintenant contre Monbars servait au revirement de l'opinion publique en faveur de Barny. On souhaitait que l'assassin fût découvert afin que Pierre pût revenir et défendre sa fiancée. Ce qu'on lui prêterait la main, au besoin!

Le lendemain fut une journée lourde pour M. Monocle. Il craignait que les heures fussent trop brèves pour tout ce qui devait s'accomplir ce jour-là! Aussi, levé de bon matin, encore qu'il ne fût rentré de la ville qu'à l'aube, il se jeta dehors et courut examiner la fenêtre de Luc qu'il avait si solidement barrée la veille au soir.

—Ah! fit-il, délivré d'une anxiété en constatant que les volets étaient demeurés clos, il n'est pas sorti cette nuit. Tout va bien.

Il revint sur ses pas, s'assura que le bourg sommeillait encore, se glissa au long des maisons jusqu'à la porte de l'école et introduisit dans la boîte une lettre portant l'adresse de Thérèse.

Monbars se sentait oppressé, le souffle court, comme s'il venait de déposer un fardeau.

Ensuite il revint à la maison du crime, dont l'agent gardien venait d'ouvrir la porte et les volets, et, s'autorisant d'ordres écrits, donna à cet homme des prescriptions nombreuses et bizarres.

Puis Monbars rentra chez lui et s'enferma.

—Je suis fatigué, avait-il dit en passant, à Bouchu, je ne descendrai pas à table.

—Faudra-t-il servir monsieur dans sa chambre? demanda Bouchu, très sec.

—Non, merci. Je sonnerai si j'ai besoin de quelque chose.

Mais il n'eut besoin de rien, ayant rapporté la veille un en-cas, qu'il absorba consciencieusement, l'heure venue; car il savait se délivrer des exigences physiques lorsqu'il fallait que toutes ses forces ne fussent point détournées, par un appel matériel, du but mental qu'il leur assignait.

Toutefois, il eut à lutter contre un violent malaise moral pour s'entraîner, par les raisonnements de sa volonté obstinée, à parfaire l'oeuvre de curiosité intense qu'il avait entreprise.

—Viendra-t-elle?... murmura-t-il. Si elle ne venait pas?... Elle viendra!

Et, en effet, elle vint.

L'heure qu'il avait assignée à Thé-

rèse, celle du déjeuner de la table d'hôte, était la plus propice pour que la jeune fille ne rencontrât personne dans l'escalier où l'on accédait presque immédiatement de la rue. Il lui avait indiqué la situation de sa chambre dont la porte devait être légèrement entrebâillée.

Depuis le moment où elle avait trouvé la lettre de Monars, Thérèse agonisait dans son âme déchirée d'épouvante et de joie. Il lui avait écrit ceci:

“Vous devez être la première instruite du succès de mes démarches. Pour des raisons que je vous expliquerai, je ne puis aller chez vous ce matin. Il faut que vous veniez chez moi, seule: il importe que votre père, ni personne ne se doute encore de ce qui va se passer entre nous, pour que l'assassin, que je tiens, soit amené à Pavéu qui doit sauver Pierre Barny. Sa liberté, son honneur, sa vie sont entre vos mains. Viendrez-vous? Je vous attends...”

Suivant les précautions prises et à prendre.

Thérèse était trop bien avertie, comme toutes les filles de la classe moyenne élevées aux champs, pour n'avoir pas compris, depuis longtemps, l'attrait que Monbars manifestait pour ses charmes, d'autant plus éclatants qu'ils s'auréolaient d'une mélancolie passionnée, et les conséquences de cet attrait sur les désirs mauvais de l'homme.

Et voilà qu'ils l'appelaient chez lui, seule! Thérèse ne douta pas: elle devait se perdre si elle voulait sauver Pierre, son fiancé, son unique amour. Depuis le temps qu'elle délibérait sur cet épouvantable malheur, sans se résoudre à l'accepter ou à l'écarter, elle avait usé ses forces à se débattre et demeurait inerte, comme engloutie dans sa détresse.

Elle ne se demandait plus ce qu'elle fe-

rait : elle le savait. Son âme était héroïque avec simplicité, sans s'en apercevoir. Le sacrifice n'avait pas de sens pour ce cœur haut placé. Thérèse ne pleurait pas sur elle, qui allait à son devoir comme un héros va à la mort sur un champ de bataille, mais elle pleurait sur Pierre, à qui on la ravissait et qui la maudirait, sans doute, pour l'avoir sauvé à ce prix. Mais elle ne pouvait le laisser mourir déshonoré.

Dans le conflit tragique de ses lamentables pensées se glissait parfois l'illusion des désespérés, des condamnés, qui jusqu'à la minute suprême écoutent la voix trompeuse leur murmurant : "Qui sait?... Peut-être!"

Thérèse pensait qu'elle trouverait des mots, des prières qui feraient fléchir l'égoïste et coupable désir de cet homme, réveilleraient sa conscience, le rendraient bienfaisant par pure générosité, pour le seul amour du bien, de la justice, de la solidarité humaine.

— Qui sait ! qui sait ! proférait sourdement Thérèse, le front étreint dans ses mains glacées d'épouvante.

Lorsque l'heure sonna, elle se dressa, fantôme de pâleur et d'angoisse, éteignit le soleil de sa chevelure sous un voile de deuil ; et, résolue, un peu hautaine, une colère aux yeux pour l'humiliation que cette démarche lui infligeait, traversa rapidement la rue, non pas furtivement, mais avec fermeté, dans l'accomplissement d'un acte libre. Monbars, qui la guettait, exclama un énergique :

— Superbe !

Puis il alla vers la porte, et l'ouvrit toute large. Thérèse entra, d'un pas de reine offensée, encore qu'elle s'exhortât à l'humilité.

— Je vous remercie d'être venue, lui dit-il, en la saluant avec une exagération de respect.

Sans toucher sa main, il la conduisit du geste, à un siège, face au jour.

Elle s'y écroula, brisée d'émotion, ser-

irant autour d'elle les plis de sa mantille noire. Ses lèvres remuèrent, mais elle ne put prononcer aucun mot. Il lui dit avec un accent de pitié :

— Cessez donc de souffrir, puisque nous triomphons.

La pensée de Thérèse rebondit vers le triomphe de Pierre innocent. Elle put dire :

— C'est un grand bonheur que vous m'annoncez là, monsieur !... Oh ! qu'il me tarde que Pierre sache enfin !... Sera-t-il bientôt libre ?

Monbars laissa s'écouler quelques secondes ; puis, sans répondre à la question, il affirma :

— Je vous promets de le lui faire savoir... dès que l'aveu que nous attendons sera connu.

— Vous m'avez dit, reprit-elle, d'une voix inquiète, que vous possédiez une preuve qui obligerait le criminel à cet aveu...

— Oui, répondit Monbars, en touchant légèrement son gousset, elle est là...

Thérèse joignit ses mains dans une vague supplication ; mais, seul, un soupir lamentable ent'ouvrit ses lèvres.

Il y eut un silence. Les doigts joints de la jeune fille se tordirent dans un spasme ; cette attente lui était intolérable. Une exaspération lui venait. Elle redressa son buste affaissé et regarda Monbars dans une détresse de martyr.

— Mon père sera si heureux... murmura-t-elle. Quand pourrai-je lui dire ?

— Quand vous voudrez, répondit-il très ému, car il dépend de vous, maintenant, que ce sauvetage s'accomplisse... Mais si je détruis la preuve que je détiens... tout s'écroule.

Elle gémit les mains tendues :

— Oh ! vous ne ferez pas cela !... Vous êtes bon, vous êtes généreux, vous aurez pitié !... Pitié ! répéta Thérèse en fléchissant comme pour s'agenouiller.

Il la contint d'un geste, sans la toucher :

— Non, fit-il avec une rudesse passion-

née, je ne suis pas généreux. Je suis un homme... comme tous les autres. Je vous l'ai dit: je n'ai pas travaillé pour Pierre Barny, mais pour vous, et... pour moi. Je vous aime! Me comprenez-vous?

Thérèse s'empourpra, et cacha son visage dans ses mains, avec un cri sourd, cri de douleur, de honte et de rage.

— Je vous déplais donc bien? demanda amèrement Monbars.

— Eh! monsieur, il ne s'agit pas de cela! fit-elle, révoltée. Vous savez que je suis fiancé, et que j'adore mon fiancé; les autres hommes ne me sont rien; je ne les vois même pas!

— Mais ils vous voient, eux, et ils vous désirent; leur en faites-vous un crime? Dans ce cas, c'est le mien, et votre beauté le rend excusable, même à mes propres yeux. Un seul moyen pouvait vous donner à moi, celui qui s'est présenté, que je n'ai point choisi, car c'est vous et votre père qui êtes venus me solliciter de m'intéresser de cette cruelle affaire. J'ai accepté; et c'est ainsi que j'ai pu vous voir chaque jour, m'enivrer chaque jour davantage de votre charme, de votre splendeur et arriver enfin à cet état spécial de passion irréductible, qui rend l'homme sourd à tout autre sentiment que celui créé par le plus impérieux des désirs.

Cette chance invraisemblable m'a été offerte de vous tenir de votre propre passion pour votre fiancé; je l'ai accueillie avec joie, car je n'ai point douté, vous sachant héroïque, de l'admirable sacrifice que vous feriez de vous-même, pour rendre, à celui que vous aimez, l'honneur et la vie.

Me serais-je trompé?

Thérèse leva vers Monbars ses beaux yeux brûlant de haine.

— Avez-vous réfléchi, monsieur, que ce sacrifice consenti, je pourrais me tuer?

— Oui, dit-il avec calme. C'est pourquoi j'ai résolu d'obtenir de vous, avant même le don de vous-même, votre parole loyale de ne pas attenter à vos jours. Ces deux conditions sont inséparables de la détermination qui rendra libre Pierre Barny.

Thérèse cria:

— Ce raffinement de cruauté est d'une barbarie telle que j'hésite à vous croire, monsieur! Non, vous me trompez!... C'est une épreuve... dites-le! Ce serait trop monstrueux!... oh! par pitié, faites cesser ce cauchemar qui m'affole!...

Elle s'était levée d'un geste dément et tournait sur elle-même sans voir la pâleur livide de Monbars qui s'incrustait les ongles rompus aux bras de son fauteuil.

Thérèse soudain s'immobilisa, le regard fixe, en arrêt devant une pensée tout à coup surgie. Elle murmura :

— Ne vaut-il pas mieux qu'il meure?... Je le suivrai... tout sera fini...

Monbars tressaillit. La crainte d'un échec possible l'allégea du remords nerveux qui le tenaillait.

— Certes, fit-il avec dédain, c'est une solution; se réfugier dans la paix éternelle pour s'épargner soi-même, en laissant aux autres les affres d'un supplice immérité, c'est un égoïsme à la portée de toutes les âmes vulgaires. Rien ne vous empêche, mademoiselle, d'abandonner votre malheureux fiancé à sa lugubre destinée. Qu'est-ce en effet que de rejeter à l'infamie de l'échafaud l'homme que l'on a aimé, lorsqu'il s'agit de se garantir soi-même, par un saut romanesque dans l'infini, d'une union simplement déplaisante.

Thérèse, oinglée par ces paroles et leur ton acerbe, revenait à elle, honteuse presque de sa défaillance de-

vant l'horreur du devoir qu'elle s'était imposé.

Une brève lutte encore la secoua, lutte toute physique en laquelle ses pudeurs de vierge se déchiraient sur elle comme un voile brutalement arraché, et le rouge au front, mais hautaine et rigide, elle prononça ainsi qu'une formule de serment :

—Vous avez ma parole ; je ne m'apartiens plus !

Monbars se leva, rapide, illuminé d'une joie triomphante, et, s'inclinant profondément devant la jeune fille, il souleva sa main qui tremblait pitoyablement et l'effleura avec respect en disant :

—Permettez que je salue mon héroïque fiancée.

—Fiancée ? répéta Thérèse, qui s'était raidie devant l'outrage et que l'attitude de Monbars troublait d'une surprise apaisante.

—Mais, fit-il, froissé, qu'aviez-vous donc supposé, mademoiselle ? Pensez-vous que mon amour était grossier ? Rassurez-vous. J'entends que vous soyez ma femme et je garde l'espoir que, dans la situation qui vous sera faite...

—Eh ! monsieur, interrompit violemment la jeune fille, faites-moi grâce des avantages que vous avez la générosité de m'offrir par une union aussi disproportionnée. Je prétends sauver la vie et l'honneur de mon fiancé, au prix de mon propre honneur, et je me trouverai, puisqu'il faut le dire, moins déshonorée d'être à vous pendant une heure que votre femme toute la vie. C'est ce marché-là que j'ai conclu et pas un autre.

—Vous vous êtes donc trompée, répliqua Monbars, dont le monocle frétillait, de ses doigts à son oeil, avec une rapidité folle, et je m'étonne que vous ayez pu vous y tromper. Vous

êtes trop belle et trop pure pour qu'un homme réellement épris, comme je le suis, fasse auprès de vous un autre rêve que celui de vous donner, avec son nom, toutes les félicités que la fortune réserve à une femme telle que vous. La haute situation qui vous attend dans un monde où vous brillerez.

Thérèse l'interrompit encore d'un geste las, le visage dédaigneux.

—Je vous en prie, monsieur, brisons-là. Je suis une paysanne et vos richesses ne me tentent pas. Laissez-moi libre de faire de ma misérable vie ce qu'il me plaira... puisque vous avez ma parole de survivre à ma honte. Je ne vous demande que la liberté de pleurer, jusqu'à la fin de mes jours, mon irrémédiable malheur.

—Et c'est ce que je ne veux pas, ma chère fiancée, répondit résolument Monbars. Je vous arracherai, malgré vous, à l'existence, indigne de vos charmes, que vous préméditez, je le vois clairement. Non, je ne vous laisserai pas à Pierre ; vous serez à moi, toute à moi, rien qu'à moi ! Vous m'appartenez, j'ai votre serment. Et maintenant, rentrez chez vous, c'est l'heure, avant que l'on quitte la table, en bas.

—Que m'importe ! fit-elle avec un haussement d'épaules. Ne suis-je point perdue ?

—Il importe que ma femme soit respectée. Allez, mon enfant. D'ailleurs, le temps presse ; j'ai à travailler pour... vous, d'ici ce soir. Et... ne pleurez pas ; un jour, pas très lointain, j'espère, je vous verrai heureuse.

—Jamais ! exclama sourdement Thérèse, cependant légèrement émue par la discrétion de l'homme à qui elle s'était promise et qui la laissait partir sans un baiser.

La menace d'orage qui roulait dans

l'air avec l'épaisseur des nues groupées et soudain dispersées par la violence du vent d'est n'avait point empêché les Ducellier de se rendre aux dunes, entraînés par Lucie, que l'absence de Monbars déçut. Elle ne l'avait point vu la veille et pas encore ce jour-là; Lucie dut s'avouer que, cette fois, son ennui avait une cause, et s'effara un peu de constater que ce jeune homme lui manquait. Elle rêva là-dessus en ramassant les dernières immortelles, tandis que les Ducellier se confiaient à ce même sujet leurs inquiétudes. Elles étaient d'autant plus vives que leur départ leur semblait plus urgent; Luc, extrêmement nerveux respirait par saccades sous le ciel orageux et leur faisait redouter la violence d'une crise.

Ils rentrèrent en passant par la grande rue, dans l'espoir de rencontrer Monbars. Mais ils ne virent que Bochu, devant sa porte, ricanant avec quelques clients; il désignait, d'un geste furibond, l'école. Des mots, leurs parvinrent, où ils distinguèrent les noms de Thérèse et de M. Monocle.

Un saisissement faillit les figer sur place. La violence d'un coup de tonnerre les eût moins surpris. Dans la confusion de leur rêve aboli, ils plièrent les épaules et filèrent, entraînant Lucie demeurée calme, un peu pâlie seulement. Bouchu continuait:

— On ne l'a pas vu de la journée; il est chez elle évidemment.

Peu après, Monbars parut, venant du côté des champs. On le surveilla. Il n'eut pas un regard pour la maison de Thérèse; mais en traversant la place, il se détourna pour apercevoir l'angle du pavillon des Ducellier et la fenêtre entr'ouverte de la chambre de Luc. Là, il s'arrêta et prit son temps pour rouler une cigarette. En élevant l'allumette, il cligna l'oeil derrière son monocle et constata qu'une silhouette se profilait derrière la vitre, tout de suite attirée d'un geste violent. Luc se montra,

puis s'assit devant son bureau, le front dans ses mains.

M. Monocle jeta l'allumette et rentra chez lui; la nuit tombait.

Si, au lieu de guetter sa sortie de l'école, où il n'était point allé, on s'était avisé de le suivre, après que Thérèse l'avait eu quitté, on l'eût vu pénétrer dans la maison du crime et s'y enfermer avec le gardien.

Mais quel effarement si l'on avait pu surprendre l'étrange besogne à laquelle les deux hommes se livraient. A l'aide de paille, de foin, de linge et de lattes souples, Monbars et l'agent bâtissaient, comme pour un épouvantail aux moineaux, un mannequin ayant la forme d'un vieillard, un peu courbe, qu'ils vêtirent d'une longue veste au père Vimereux. La chemise boutonnée jusqu'au cou, le gilet à demi défait, selon l'habitude de la victime, les bras au long du corps comme lorsque le vieillard s'endormait. Les jambes étaient cachées sous la table devant laquelle on assit cette effigie, on plaça les gros souliers, les bouts en dehors, semblant tenir aux pieds étendus.

Le béret du vieux, large et mou, couvrit la tête en chiffons sales et la naissance du masque de carnaval qui figurait un visage rougeaud d'ivrogne. Le tout solidement attaché et maintenu dans la rigidité d'une forme vivante. Sur la table, on plaça le couvert, assiette, verre et bouteille. Puis, bien luisant, le couteau près de la niche entamée. Et, enfin à la droite du mannequin, près de son verre, on disposa la grosse vieille montre en argent que Monbars avait reprise à Luc.

S'étant assuré minutieusement de l'exactitude de la mise en scène, M. Monocle, qu'une angoisse étreignait, installa l'agent dans une grange obscure, assez rapprochée, qui faisait face à la fois, au décor qu'il venait de planter et à l'angle du pavillon des Ducellier; il s'en alla comme la nuit approchait,

V

JE VOUS DIS QUE C'EST LUI!

Vers neuf heures, la lune ronde, avec laquelle des nuages fous semblaient jouer au ballon, ayant tourné, éclaira, par intermittence, la maisonnette, son toit de tuiles rompues, sa porte large ouverte et la table et l'effigie tragique dans son immobilité.

Trois personnages, que Monbars, trépidant et blême, attendait, se glissèrent dans le carré d'ombre que projetait la grange, conduits par l'agent gardien, et s'engouffrèrent, silencieux, dans le noir de cette bâtisse dont l'ouverture demeura béante.

Plus rien ne bougea. Des voix basses échangeaient quelques paroles émues. Monbars affirmait sa foi dans la réussite de cette épreuve; le juge s'inquiétait de la tentative téméraire, le docteur recommandait la plus extrême prudence pour éviter une catastrophe. Un agent de la sûreté, en costume d'infirmier, recevait de minutieuses instructions.

Lorsque les nuages s'amoncelaient sous la lune, les têtes se tendaient, l'oreille tournée, car on ne distinguait plus rien. Dès que la clarté revenait, les hommes s'enfouaient dans l'ombre.

Une heure passa dans cette attente qui énervait Monbars jusqu'à la défaillance.

Soudain tous tressaillirent; un volet venait d'être rabattu violemment dans le pavillon des Ducellier. Était-ce le vent? car le bois avait claqué contre le mur. Peu après, un frôlement se prolongea. A ce moment, une demi-éclaircie fit jouer des ombres sur le mur.

— Je vous dis que c'est lui! murmura Monbars, dont le coeur battait douloureusement.

— Chut! fit le docteur, pas un souffle désormais, vous m'entendez?

Monbars crispa ses doigts sur le bras du juge. Alors, immobiles, angoissés tous deux, ils virent une forme indécise se mouvoir avec une précision acrobatique, le long des pierres amorcées sur l'arrête du mur.

Avec une agilité de somnambule, Luc descendait. Lorsqu'il eut atteint le toit, la clarté disparut. Mais on entendait craquer les tuiles sous un pas vif et rythmé. Puis plus rien; puis un son mat à terre, le son de deux pieds nus. Encore un silence. Cependant on distinguait la blancheur d'un long vêtement de nuit qui voilait en partie le noir de la porte.

Brusquement les nuages s'écartèrent, et comme une projection électrique, l'appoint lunaire envoya un éventail de clarté frapper le décor de l'homme endormi, la table où luisent le couteau et le disque argenté de la montre. Luc recula, puis bondit. On le vit se jeter sur le couteau, puis sur l'homme, d'un grand geste qui tranche... Allait-il se réveiller au contact de cette armature de bois et de paille? Non, le couteau tomba. Luc saisit la montre, la mit à sa bouche, et, d'un saut, atteignit le sommet de la porte, se hissa d'un rétablissement énergique, happa le rebord du toit...

A ce moment, l'agent et le médecin, munis d'une échelle, silencieux comme des ombres, s'apprêtèrent à le suivre, tandis que Monbars, se glissant hors de la grange, courait éperdument vers le pavillon des Ducellier. En quelques secondes, il l'eut atteint et frappait du poing aux volets du salon d'où la lumière filtrait.

— Ouvrez vite! criait-il, vite!

Sa voix rauque haletait.

Le couple Ducellier, après le coucher des enfants, s'était attardé à causer de sa déception lamentable.

Epouvantés, l'homme et la femme se jetèrent vers la porte, qui, à peine ouverte, s'écarta, poussée par Monbars.

— Venez, suivez-moi, répétait Monbars, qui, déjà escaladait les marches.

— Ah! mon Dieu! gémit la mère, mon fils!...

— Oui, soufflait Monbars, que les malheureux avaient rejoint d'une course affolée.

La porte de la chambre de Luc s'ouvrait en dehors, sur le palier. Monbars fit jouer le pêne, puis proféra sourdement :

— Pour sa vie, pas un mot, pas un geste!

Et il tira à lui le battant, au moment où la tête du somnambule apparaissait au ras de l'appui de la fenêtre.

La mère ne remua pas, mais un râle d'épouvante s'étouffa dans ses dents serrées. La lampe brûlait sur la table près du lit. Elle éclaira la silhouette rigide qui s'élevait sur les bras raidis, les genoux heurtèrent la pierre. Luc se dressa, sauta dans la chambre, la face immobiles, les yeux fixes, ayant aux dents le cordon de cuir d'où pendait, luisante, la montre d'argent. Automatique, le jeune homme prit cette montre, la remonta, la serra dans le tiroir où Monbars l'avait prise, tourna sur lui-même, gagna son lit, se coucha et ne bougea plus.

Tandis qu'on le suivait des yeux, l'argent entra à son tour par la fenêtre, se retourna, penché, disant à haute voix :

— Il est couché, il dort.

— L'infirmier, expliqua Monbars en refermant la porte. Puis, apitoyé et leur serrant la main : Vous avez compris?

Non ils n'avaient pas compris; mais ils sentaient qu'un épouvantable malheur était tombé sur eux.

— Voyons, reprit Monbars, du courage! On arrangera tout cela, mais il fallait faire la preuve pour sauver la vie d'un innocent.

— La preuve? répéta dans une hébétude, la mère, tandis que M. Ducellier, les poings aux tempes, s'affolait.

— Evidemment, mes pauvres amis. Cette montre, vous l'avez vue?... C'est celle du vieux père Vime...

M. Ducellier l'interrompit d'un cri horrible.

— Mon fils!... c'est mon fils qui a...

— Taisez-vous donc! brusqua Monbars, en soutenant la pauvre mère, qui, sans un mot, défaillait, ne réveillez pas votre fille.

La chambre de Lucie était au bout du couloir, dans un autre pavillon, Monbars entraîna Mme Ducellier dans la descente de l'escalier, suivi du père, à la face démente, qui mâchait, d'une voix étouffée, des mots brefs, incohérents, mots de rage, de douleur, de honte, d'épouvante.

Au bas des marches, Monbars s'arrêta, et désignant le salon :

— Ces messieurs sont là!

— Quels messieurs? demanda M. Ducellier, soudain redressé.

— Le juge d'instruction, le médecin légiste.

Un éclair de lucidité éblouit le malheureux père; il posa sur l'épaule de Monbars une main rude et lourde. Puis, glacé, ironique :

— Je comprends; c'est vous qui avez machiné cela, monsieur... Monocle.

Monbars se débarrassa brusquement de l'étreinte en répondant nettement.

— Votre détresse me navre, mais ma conscience ne me reproche rien; je ne pouvais, ayant découvert le coupable, laisser périr un innocent.

— Mais mon fils aussi est innocent! clama le malheureux.

— Certes! fit vivement Monbars. Luc est un malade... dangereux, voilà tout.

M. Ducellier sursauta; il bégayait :

— Vous voulez dire un fou?... un fou, n'est-ce pas?

La mère essaya de soulever ses bras inertes, et, hagarde, prononça :

— Mon fils n'est pas fou!... Je vous dis que mon fils...

— Chut! interrompit Monbars, ne dites pas cela trop haut, et fiez-vous à moi... J'ai tout prévu... L'honneur sera sauf. Je

vous en donne ma parole. Maintenant, venez!

Il traversa rapidement le vestibule, suivi du couple tragique. Le père et la mère s'appuyaient l'un à l'autre. Tremblants, ils entrèrent, et la porte du salon se referma sans bruit.

.. .. .

Les élèves de Trélan s'en donnaient à coeur de joie, ce jour-là, de répondre des âneries et des balourdises aux interrogations distraites de leur maître.

— Bien, leur répétait Trélan, qui n'avait plus la tête à lui. Très bien, parfait!

Et il se frottait les mains, et il se mordait les lèvres, tant il avait envie de crier: enfin! ça y est!

C'est que, le matin même, au moment où une automobile s'arrêtait devant le Grand-Hôtel, la propre auto du préfet, qui venait chercher Monbars, celui-ci, traversant la place, était venu frapper, non au domicile privé de l'instituteur, mais à la porte de l'école. Au gamin qui s'était présenté, il avait demandé M. Trélan; celui-ci accourut.

Monbars n'entra point; mais, du seuil, un doigt sur les lèvres, il murmura:

— Soyez heureux, monsieur Trélan, votre jeune homme est sauvé; nous tenons le coupable. Chut!... pas un mot encore.

Trélan, obligé d'étouffer sa joie, suffoquait. Il voulait saisir les mains de Monbars, qui se dégagea froidement.

— Attention, vous dis-je... vous ne devez apprendre la nouvelle que par les journaux.

— Quoi! rien dire jusqu'à demain?... éclata enfin l'instituteur.

— Ce soir, peut-être, attendez! Toutefois veuillez prévenir de ma part, Mlle Thérèse, que Pierre Barny sera libéré demain... Oui, demain, vers quatre heures, il sera ici. Mais, avant d'être livré aux ovations que ces girouettes de paysans ne manqueront pas de lui faire, il désire... il faut

qu'il ait d'abord la joie de vous voir; de vous remercier...

— Mais c'est vous qu'il doit remercier! prononça avec ferveur Trélan, désolé de ne pouvoir serrer dans ses bras, ce sauveur, ce Dieu.

— Je serai là, interrompit Monbars d'un ton sec qui impressionna l'instituteur. Donc, reprit-il, Barny viendra chez vous par le jardin, la petite porte du fond, vous savez? Priez Mlle Thérèse de l'attendre. Et... je pense que vous comprendrez qu'il convient de les laisser seuls... quelques instants.

Trélan sourit.

— Oui. Oui... naturellement. Pauvres enfants!

— A demain! fit solennellement Monbars, en s'éloignant à grands pas.

— Mais qu'a-t-il donc?... murmura Trélan stupéfait.

Tout de même, sa joie reprit le dessus, car il avait si longtemps douté du succès des démarches de Monbars que la nouvelle qui lui en était donnée, encore que bizarrement, abolissait tout autre sensation pour le livrer à sa seule délirante joie.

Il se précipita vers sa maison en clamant:

— Thérèse!... Thérèse!...

Mais, là, encore, Thérèse, recevant la nouvelle, avait blémi, s'était accotée au mur, la face rigide, dans une impassibilité inexplicable pour Trélan.

— Tu n'entends pas? criait-il. Pierre est sauvé, délivré, il sera là demain!...

Elle inclina péniblement la tête pour montrer qu'elle avait compris; puis elle porta sa main à ses yeux et rentra chez elle.

L'instituteur était abasourdi.

— Ces gens-là, assurément, n'ont pas la joie exubérante, pensa-t-il. Mais j'aurais juré que Thérèse... Enfin, c'est l'émotion sans doute! Demain... tout à l'heure, peut-être, j'entendrai ses cris de bonheur... A moins que... Si elle n'aimait plus Pierre?

Allons donc, ce serait lâche et cruel! Un pauvre garçon qui a tant souffert!... Moi qui croyais connaître ma fille!... Hais, oui, certes, elle l'aime! Elle n'a cessé de pleurer. Hier encore, elle sanglotait... J'ai pleuré moi aussi; mais voilà que je ris, malgré moi, comme une bête, comme un fou, et j'étouffe de ne pouvoir crier l'heureuse nouvelle à tout le pays, aux pauvres vieux Barny, qui se morfondent là-bas, à cet imbécile de Bouchu, qui me hargue depuis quelques jours, en se raclant les mains dès qu'il m'aperçoit, l'idiot! Ah! la tête qu'ils vont faire tous, demain!...

— Mais que c'est long d'ici demain!

L'instituteur, dans sa chaire, ayant repris sa férule, s'oubliait à battre un rythme, comme pour accompagner ses idées qui valsaient.

Et ses élèves riaient; les plus grands, qui savaient des choses, lui montraient les cornes..

— Très bien, très bien, répétait Trélan, continuons.

Un peu avant la sortie des classes, un évènement se produisit; le train qui venait d'arriver avait jeté par les chemins une nuée de camelots qui couraient s'éparpillant par les rues, les bras chargés de feuilles volantes, claquant au vent de leur course, et ils criaient, rauques, aigus, torturants:

— Demandez, demandez le crime de La Fourche!... La découverte de l'assassin... L'arrestation du meurtrier du père Vimereux. Demandez... avec le portrait de l'innocent!... Pierre Barny, sa libération... Demandez!...

Une lame de fond, un raz de marée qui aurait franchi les 3 kilomètres pour s'abattre sur le bourg, n'aurait pas secoué plus violemment toute la population, qui s'était jetée sur les camelots, obligés de se défendre, les bras en l'air, et qui finirent, étant payés pour cela, par lancer à toute volée, autour d'eux, les feuilles imprimées en caractères gras, qu'on se disputa bien-

tôt, à coups de poings, parmi les rugissements.

Ceux qui ne savaient pas lire s'accrochaient à ceux qui lisaient à haute voix.

La distribution volante s'était faite sur la place, entre l'hôtel et l'école vidée, en une minute, de toute sa marmaille précipitée à la curée des feuilles, sous la poussée du maître, qui, les bras tendus, clamait, comme à une meute:

— Apporte!... Apporte!...

Et lorsqu'il tint le papier dans ses mains frémissantes, M. Trélan s'éleva comme un drapeau et sa voix tonna:

— Silence!

Puis il lut:

“— Sensationnelle nouvelle: l'assassin du père Vimereux est découvert, arrêté, il a fait des aveux, on a trouvé sur lui la montre de la victime. L'innocent inculpé, Pierre Barny, va être remis en liberté”.

— Hourrah! Vive Pierre Barny! beugla Trélan. Allons tous féliciter les pauvres vieux!... En route, les gamins! Par file à gauche, en avant marche!...

Une clameur de bravos roula comme un tonnerre par la foule électrisée, qui dévala, trombe hurlante, par le chemin des champs.

Lorsque les camelots avaient passé, en arrivant devant le pavillon des Ducellier, une fenêtre du rez-de-chaussée s'était ouverte et M. Ducellier s'était penché, face livide, regards fous. Il écoutait.

Les mains moites de peur, il se glissa dehors, et se perdit dans la foule. Peu après il rentra en courant, serrant contre lui une poignée d'imprimés qu'il jeta sur les genoux de sa femme et de Lucie, terrifiées dans la plus angoissante attente.

— Enfin! soupira-t-il, se laissant tomber sur un siège en épongeant machinalement son front ruisselant des sueurs de sa brève mais terrible épouvante.

— Eh bien! fit de sa claire et tendre voix Lucie, après un coup d'œil rapide sur la feuille, que t'avais-je dit? M. Monbars

a tenu sa parole; Luc est sauvé, lui aussi!

— Après avoir machiné tout ce qu'il fallait pour le perdre, riposta M. Ducellier, violemment rancuneux.

Lucie répliqua nettement:

— Non; tu es injuste pour lui.

Le père leva tragiquement ses bras.

— Elle l'excuse, encore! Il ne te reste qu'à l'approuver, ma fille!

— Certes! fit-elle, Monbars "savait" que Pierre Barny était innocent. Le sachant, il eût été criminel de le laisser condamner. Or, il a trouvé le moyen de sauver à la fois l'innocent et... le malheureux inconscient qui fut le coupable, et son génie lui en a fourni les moyens. Nous lui devons de la gratitude.

M. Ducellier, d'abord stupéfait, fut soudainement requis par une autre terreur; il eut un regard significatif vers sa femme et murmura atterré:

— La malheureuse!

Mme Ducellier pleurait tout bas.

Mais brutal, le père éclata:

— De quoi se mêlait-il, d'ailleurs? Est-il de la police, cet homme de génie? Non. Alors, d'où lui est venu son zèle? Tout le pays le sait à l'heure qu'il est...

— Ducellier!... gémit la mère, tu oublies...

— Laisse donc! Il faut que tout cela finisse.

Et se penchant féroce ment vers sa fille:

— C'est pour l'amour de Thérèse, la fille de Trélan, l'instituteur, que Monbars a sauvé Pierre Barny. Tu l'entends, il l'adore, et...

— Tais-toi! imposa la mère, prête à s'élan cer vers Lucie.

Mais la jeune fille, devenue toute blanche, souriait.

— C'est parce qu'il l'adore qu'il lui a rendu son fiancé! dit-elle avec une candeur enfantine; je ne comprends pas!

Le père et la mère se regardèrent et baissèrent le front.

Le moyen de faire comprendre à Lucie ce que tout le bourg répétait!

M. Ducellier se tordait les mains de rage.

VI

LE RETOUR DE L'INNOCENT

— Enfin! cria-t-il; dans deux jours nous serons loin d'ici. Puisse le souvenir exécré de cet homme disparaître de notre vie. Il nous restera l'affreux malheur d'avoir un fils enfermé dans une maison de santé, sous l'étiquette de dément.

— Il sera soigné, père, il guérira, murmura Lucie d'une voix d'ange martyrisé.

— En attendant, il est soigné... par un agent de la sûreté qui le garde, là-haut!... prononça lamentablement le père.

— Allons! Allons, reprit-il rudement, préparez vos malles, soyons prêts pour filer à l'heure que la police nous a indiquée.

— C'est toujours... demain soir? demanda Lucie, balbutiante.

— Onze heures, train de nuit, parbleu!

Lorsque la foule, entraînée par Trélan, eut atteint la petite ferme isolée des Barny, elle se buta à la maisonnette close, déserte.

— Paraît, dit un vieux berger, qu'ils sont allés à la ville, dès ce matin.

— Ah! ils savaient! murmura Trélan. Allons, les gars, s'écria-t-il avec un geste d'emportement, pour ne pas laisser faiblir cet élan d'enthousiasme, préparons-lui une belle entrée à Pierre Barny; il mérite bien ça! Nous lui devons une réception grandiose, digne de la belle et bonne population de La Fourche. Il faut qu'on en parle longtemps dans le pays, pas vrai?...

— Bravo!... Bravo!... clama toute la jeunesse, ravie de se mettre en fête.

— Eh! bien, voilà. Qu'allons-nous faire?

— Un Quatorze Juillet! cria une voix

parmi les propositions folles qu'on jetait vers l'instituteur, dans l'agitation des bérets secoués à bout de bras.

— Ça y est! approuva Trélan. Tout le bourg sera illuminé... on tirera un feu d'artifice, c'est moi qui paie...

Ce fut du délire; on cria:

— Des drapeaux, l'orphéon!... La fanfare!...

— Tout le tremblement! ponctua Trélan.

— Mais, demanda quelqu'un, à quelle heure Pierre arrivera-t-il?

L'instituteur hésita, se souvenant des instructions de Monbars.

— Ah! ça! fit-il.

Puis se rattrapant et avec autorité:

— Je sais, moi, comment cela se passe, les levées d'érou. Un tas de paperasseries, ça n'en finit pas! Pierre ne sera pas relâché avant le coucher du soleil. Et tant mieux! fit-il énergiquement, car nous n'avons pas trop de toute la journée pour préparer la fête. Voyez-vous qu'il nous arrivât demain matin! Tout serait raté.

— Non, non!... vociférèrent les gars, demain soir.

— Et nous le recevrons, continua Trélan, comme si c'était le président de la République, sur la place, devant l'Hôtel-de-Ville!

— Devant l'école! lança en ricanant Bouchu.

— Parfaitement!, riposta l'instituteur, et devant le Grand Hôtel de La Fourche où on lui offrira un vin d'honneur.

Du coup, toute la foule se crut ivre, les mains claquèrent comme une armée de battoirs.

— Et ce sera M. Monocle qui paiera, jeta autour de lui seulement, Bouchu prudent, quant à ses intérêts.

Trélan, rauque, presque aphone d'avoir tant crié, prononça encore:

— Allons chez le maire, lui demander les mâts, les oriflammes, le mortier...

On ne l'entendait plus. La trombe redescendit vers le bourg.

Il n'y avait aucun danger que l'on rencontrât Pierre Barny par les chemins, à travers champs, qu'il devait prendre le lendemain pour se glisser chez l'instituteur; tout le bourg était sur la place où l'on plantait le décor de cette réception réparatrice. On grimpaux échelles, on accrochait les lampions, on hissait les drapeaux. Les musiciens de la fanfare répétaient, chacun chez soi, dans un vacarme de couics, d'appels de trompettes, de roulements de tambours. Les gamins sonnaient à joues tendues, dans leurs cornets de carnaval. Les artificiers venus de la ville, alignaient leurs soleils giratoires et disposaient leurs fusées.

— Dépêchons, dépêchons!... ordonna Trélan, adossé à la porte de la cour de l'école, soigneusement close, car l'heure venait de sonner où Pierre allait venir. Il tirait rageusement sur sa pipe en s'enveloppant de fumée pour cacher l'émotion qui le bouleversait.

Avant de sortir, il avait dit à Thérèse:

— Va donc ouvrir la petite porte du jardin pour que Pierre n'attende pas.

Puis, stupéfait:

— Une robe noire, Thérèse!... Un jour comme aujourd'hui!...

— J'ai froid, avait-elle répondu en s'enfuyant, lugubre dans sa pâleur endeuillée, en dépit du flamboiement de sa chevelure.

Trélan, la gorge serrée, avait frissonné comme du pressentiment d'un malheur.

— Sans doute, se disait-il, le vent a fraîchi... mais, est-ce une raison!...

Et il était venu se coller le dos à la porte, les jambes molles.

Quatre heures, Pierre Barny se glissa hors de chez lui, coula le long des venelles, rapetissant sa mince silhouette, devenue plus mince encore durant ces trois mois d'emprisonnement et d'affreuses tortures morales. Il flottait dans ses vêtements humbles de pauvre petit employé. Son vi-

sage étroit et pâle, mais resplendissant de joie, avait la joliesse de la convalescence d'un enfant qui revient à la vie. Il riait à sa liberté reconquise, à l'air qu'il respirait, à la vision des champs, des bois rouilleux et de la maison proche où il allait retrouver la fiancée adorée, la belle et tendre Thérèse, tout son amour, toute sa vie.

Même, un si grand bonheur lui faisait mal; il défaillait, haletait, ne pouvait plus courir. A mesure qu'il approchait, ses pieds se collaient au sol.

— Je ne sais plus marcher... murmurait-il.

Il dut s'appuyer au mur du jardin de l'école pour gagner la porte.

Mais là, un élan de joie le redressa. Il s'engouffra, les bras tendus, en appelant, du souffle, sans voix :

— Thérèse!... Thérèse!...

Le massif de troènes tourné, il ne vit personne; le jardin était vide.

— Oh! fit-il, le coeur blessé, et ses bras retombèrent.

Lentement, il suivit l'allée, le front penché, se demandant pourquoi Thérèse n'était pas venue à sa rencontre, comme autrefois...

La porte de la maison était ouverte, Pierre entra, timidement, sans bruit; ses pas le portèrent vers la salle familiale où on le recevait le soir, pour la veillée, autour de la grande table, près de laquelle Thérèse cousait, sous la lampe. Puis il s'arrêta sur le seuil, saisi, épouvanté: sa fiancée était là, prostrée, immobile dans un fauteuil où elle s'accoudait, le front, dans ses mains. Sa robe noire l'enveloppait comme un drap de catafalque.

Le jeune homme eut peur, il cria :

— Thérèse!

Elle tressaillit de tout son corps, leva la tête et le regarda, d'un regard avide, tout plein d'amour et d'une détresse farouche.

— Ah! mon Dieu!... s'écria-t-il, Thérèse!... Par pitié!... parlez-moi...

Pierre avait fait un geste pour s'élan-

cer. Elle l'arrêta de ses mains soudain projetées, sans cesser de le regarder de ses yeux d'où jaillissait une adoration martyrisée. Elle voulait le voir, le voir jusqu'au fond de l'âme, pour la dernière fois.

Mais le jeune homme ferma les yeux, blêmit, et les bras au long du corps vacilla.

— Pierre!... fit-elle alors, d'un ton lamentable.

Il parut se réveiller, murmura :

— Qu'arrive-t-il? Un grand malheur... Mais lequel?

— En effet, dit-elle, soulevée de colère, un grand malheur!... Il faut que vous le sachiez.

— Vous ne m'aimez plus, dit-il, avec une douleur navrée, j'ai compris.

Se sentant tomber, il glissa sur une chaise, au long du mur, la tête renversée, s'abandonnant comme pour mourir.

Thérèse cria :

— Je vous aime!

Brusquement, il la regarda, n'ayant pas compris.

La malheureuse fille répéta ardemment :

— Je vous aime, Pierre! C'est mon amour qui vous a sauvé de l'infamie. Mais à quel prix, mon Dieu!

Il balbutia :

— Je ne comprends pas... Cependant si vous m'aimez, pourquoi me repoussez-vous?

— C'est que je ne suis plus libre, Pierre. En échange de votre vie, de votre honneur, j'ai offert mon honneur et j'ai promis ma vie. Vous êtes sauvé, je ne m'appartiens plus!

— Vous avez promis... répéta Pierre lentement, car la vérité n'arrivait pas à se faire jour dans le bouleversement de ses pensées, promis quoi?... à qui?...

— Oh! gémissait Thérèse, épargnez-moi, Pierre! Comprenez donc que je ne pouvais pas vous laisser condamner, mourir peut-être, déshonoré! Pierre, vos vieux seraient morts de honte! Pierre, j'ai voulu

vous sauver!... J'ai accepté le marché infâme. Pour que votre innocence soit recon nue, proclamée, glorifiée...

— Qu'avez-vous fait? exclama follement le jeune homme subitement debout, les poings serrés, fou de colère, d'horreur.

Elle répondit, hautaine:

— J'aurais tout accepté, oui tout, vous entendez? s'il l'eût fallu, et ma pureté n'en eût pas été plus atteinte que celles des vierges martyres de la foi chrétienne. Mais, fit-elle amèrement, le misérable qui tenait votre destinée dans ses mains a exigé de moi un abandon plus complet encore; il a respecté celle qu'il voulait pour femme; il a exigé mon serment de ne pas attenter à mes jours et de recevoir de lui le titre d'épouse... Ce serment, je l'ai fait, je le tiendrai, loyalement. Vous êtes un honnête homme, Pierre! Nous sommes de braves gens nous!... Le mot d'honneur n'est pas un vain mot pour nous autres!... Relevez la tête, Pierre, mon frère bien-aimé, et disons-nous: adieu!

Pierre était calme, effroyablement. Le front penché, il paraissait plongé en des réflexions ardues.

Tout à coup, il murmura, pour lui-même:

— Et je ne puis même pas le tuer, puisqu'il m'a sauvé!... Car c'est lui, n'est-ce pas, ce sauveur généreux que je bénissais, Monbars? demanda-t-il à Thérèse, le regardant bien en face.

Elle acquiesça d'un battement des paupières.

— Eh bien, Thérèse, reprit-il d'une voix claire, je lui pardonne, puisqu'il vous a respectée. Il faut vraiment que cet homme vous aime bien pour avoir commis une action aussi lâche que de vous enlever à moi et aussi... discrète, en même temps, que de ne vouloir vous obtenir que légitimement, puisque... vous me l'avez dit, votre héroïsme n'aurait pas reculer devant le déshonneur. Donc, nous devons nous incliner... Moi, ma vie est finie...

— Pierre! clama la jeune fille, se jetant d'un élan vers lui.

— Laissez donc, fit-il en se reculant. Vous, après les douleurs d'un cruel déchirement, car vous m'aimez... l'oubli viendra et vous serez heureuse... un jour!

VII

AH! QUE JE SUIS CONTENT!

Comme Pierre se retirait insensiblement vers la porte, Thérèse courut à lui et s'empara des pauvres mains glacées qui tremblaient affreusement.

— Pierre! mon bien-aimé, implora-t-elle, n'ajoutez pas à mes tortures l'épouvante de craindre pour votre vie!

Il gémit:

— Oh! laissez-moi, par pitié! J'ai besoin de tout mon courage... mon devoir est lourd à porter!... Ne m'accablez pas du souvenir de nos mains étreintes, de la tentation de votre visage... si près du mien... Laissez-moi fuir, Thérèse, je vous en conjure! Vous l'avez dit... Nous sommes de braves gens... et cet homme... m'a sauvé... plus que la vie... Je ne veux pas que ma pensée même... touche à... sa fiancée! Adieu!...

Tout son corps rejeté en arrière, dans un héroïsme qui le tuait, Pierre serait tombé s'il n'eût été soutenu par deux bras vigoureux qui l'empoignèrent.

— Bravo! mes enfants, vous êtes deux admirables êtres! criait follement M. Monocle, à ce point ravi que la durée de sa cruelle épreuve ne lui causa véritablement nul remords.

Il exultait.

— Ah! que c'est beau! exclamait le chercheur d'étoiles. Ah! la belle chose que j'ai trouvée!... Ah! les âmes superbes, vaillantes, pures!... Ah! comme je vous aime, tous les deux!

Et comme les deux enfants se taisaient stupéfaits, encore que le sang se remit à

courir dans leurs veines et leur grimper au visage, Monbars les accola l'un à l'autre d'un geste emporté en criant :

— Mais embrassez-vous donc!... Mais aimez-vous donc de tout votre coeur! Soyez donc fous de joie, marbleu! puisque je te la donne, Pierre, ta Thérèse, puisque je vous le donne, Thérèse, votre cher fiancé!... Hein! Vous ne vous attendiez pas à celle-là, mes petits! Ah! que je suis content!...

Et le terrible maniaque se précipita pour chercher Trélan, qui n'en pouvait plus, le dos à sa porte.

Lorsque l'instituteur eut disparu, Bouchu, qui le guettait du seuil de son hôtellerie, rentra pour faire disposer les tables et la verrerie destinée aux rouges toasts du vin d'honneur. Et sur ceux qui l'entouraient il déversa sa joie mauvaise.

— Avez-vous vu, disait-il, avez-vous vu?... Notre Monocle, qui sortait de chez Trélan, tandis que celui-ci montait la garde, piteux comme un chien à la chaîne ne lui a dit qu'un mot et il s'est esquivé. Il n'y a pas de danger qu'on le renvoie; Pierre ne doit pas être loin et notre drôle craint la râclée!... Ah! qu'il ne l'aurait pas volée!... Qu'on l'attrape seulement, et mes marmitons prendront leurs balais!...

— Mais il faudra bien qu'il rentre, dit un client amusé, puisqu'il habite ici.

Lui?... Il ne remettra plus les pieds dans cette maison, déclara noblement Bouchu. D'ailleurs, il a réglé sa note ce matin et ses malles sont au chemin de fer. Vous pensez s'il voulait voir la fête, et assister au triomphe de ce malheureux garçon! Qui sait même si ce n'est pas lui qui l'avait dénoncé, accusé, pour s'en débarrasser et lui enlever la Thérèse!... Oh! il est capable de tout!... Nous enlever la plus belle fille du pays, hein?... La ruine, quoi!... Au moins Pierre nous la ramènera. Vive Pierre Barny!

Ce cri fusa comme une traînée de pou-

dre et alluma sur la place toutes les acclamations.

On courait, on criait.

— Où est-il? où est Pierre.

Mais personne ne l'avait vu. Des estafettes envoyées par les chemins ne revenaient pas. La nuit vint, on alluma les lampions, quelques fusées crépitèrent, montèrent s'épanouir dans le ciel d'où retombèrent des étoiles. Puis, un silence se fit; les grandes portes de l'école s'étaient ouvertes et Trélan solennel, radieux, appela la fanfare qui accourut se ranger dans la cour, devant la maison de l'instituteur où flambait l'enguirlandement des lanternes accroché avec profusion sur toute la façade. La foule s'engouffra dans ce vaste préau, s'entassa, s'étouffa, bouche bée, dans l'attente d'un quelque prodigieux spectacle.

— Allez! ordonna Trélan aux musiciens.

La fanfare éclata dans un désordre admirable d'émotion et d'enthousiasme. Comme à un signal, la fenêtre du milieu s'ouvrit sur un étroit balcon où parurent Pierre et Thérèse. Thérèse toute blanche fleurie comme une mariée. Pierre défilant de confusion et de joie, qui tendait vers la foule ses mains tremblantes. Un choc bref d'ébahissement, puis le fracas des ovations couvrit le bruit des cuivres qui, cependant, déchiraient l'air de leurs inharmonies formidables.

Thérèse s'effaça, puis revint, poussée doucement devant elles les deux pauvres vieux Barny dont les visages tannés, ruisselants de larmes et qui voulaient rire, pechèrent leur grimace attendrissante vers ceux qui les acclamaient. Pierre les embrassa; il y eut des sanglots de femme en bas.

— Bravo Barny!... Bravo les Barny! hurlaient des milliers de voix qui semblaient venir de partout, des rues, des maisons, des champs, des bois, de la mer.

Mais on n'avait pas assez vu Thérèse.

la belle des belles, la gloire de La Fourche, et des cris l'appelèrent :

— Thérèse ! notre Thérèse !... nous voulons Thérèse.

Les vieux rentrèrent et la jeune fille se rapprocha lentement, un peu hautaine, le geste raide, dans l'attitude hiératique d'une divinité justicière qui va proclamer son arrêt. Et l'on vit, avec stupeur qu'elle tenait par la main M. Monocle et le présentait à la foule.

Le silence devint si profond que l'on entendit pépier dans leurs nids les oiseaux réveillés.

Pierre alors, ayant pris Monbars dans les bars, l'embrassa d'une étreinte passionnée, et, se tournant rapidement vers la foule, cria d'une voix sanglotante :

— Mes amis, voilà l'homme auquel je dois l'ovation que vous me faites ce soir. C'est grâce à lui que mon innocence a été reconnue... Je lui dois plus que ma vie !... Tout le village de La Fourche lui doit l'honneur de sa réhabilitation dans la personne d'un de ses enfants injustement accusé. Que le souvenir de M. Monbars demeure éternellement parmi nous, comme il sera à jamais sacré pour ma famille, pour ma femme et pour moi.

— Vive monsieur Monbars !... tonitrua, sous le balcon, l'instituteur angoissé de l'abstention possible de cette foule, ignorant de l'oeuvre accomplie par M. Monbars.

Ses élèves groupés autour de lui, partirent aussitôt, naturellement entraînés par la voix du maître ; puis la coutumière évolution des âmes groupées se produisit, le nombre des voix augmenta, s'enfla, déborda au loin, et bientôt toutes les bouches clamèrent :

— Vive Monbars, vive le sauveur de Pierre Barny.

Soudain, les mortiers tonnèrent, des serments de feu zébrèrent l'espace où ils s'écaillèrent en pierreries multicolores, et

l'on entendit vibrer le moulinet des soleils artificiels.

— Maintenant, chez Boasim ! ordonna Trélan.

La fenêtre d'apothéose se referma sur le balcon vide. Comme un troupeau talonné par les chiens, la foule moutonnaire, se rua hors de la cour, sur la place rutilante de lumières, où les drapeaux claquaient comme au vent de la course dont les trompettes sonnaient la charge.

La fête battait son plein ; on dansait sous la frondaïson encore verte des platanes, on dansait dans les salles de l'école et jusque chez Bouchu, qui, attentif aux cuisines, ne se montrait autour des saladiers fumants, aussitôt vides que remplis.

L'ivresse paysanne s'exhalait en bruits discordants, en pugilats et en entrémousses grotesques. Peu à peu, les vieux se retiraient, titubants et riant aux anges ; mais la jeunesse continuait à s'épancher, sous les lampions fumants, sous les lanternes dont chaque incendie avivait des feux de joie, rendus perçants par l'organe des filles décoiffées et lâchées, à l'abandon. Dans cette fête amoureuse.

Seule une maison restait silencieuse et noire : le pavillon des Ducellier.

Les volets ne s'étaient points ouverts de toute la journée. À l'intérieur, on avait clos des malles, qui attendaient maintenant dans le vestibule.

Réunis dans le salon du rez-de-chaussée, le père et la mère, vêtus pour le départ, assis près de la table où reposaient leurs sacs, silencieux, écoutaient vaguement le pas menu de l'heure qui s'avancait, pour sonner leur départ de ce pays tragique pour eux, puisqu'ils y avaient amené un malade, dans l'espoir d'une guérison, et qui ramenaient un fou criminel que la justice, circonvenue et clémente, allait enfermer dans un asile de déments.

Lucie s'occupait de son frère ; elle allait et venait, du salon à la chambre de Luc

qui ne savait rien de son drame, sinon que, depuis des jours, on le veillait comme un malade, qu'on le persuadait d'être, ce qui l'effrayait. Du reste, il était calme, lucide, ou absorbé en des rêves troubles.

— Tu seras bien sage, lui disait Lucie. Puis elle revenait à ceux d'en bas.

— Il est calme, ne vous tourmentez pas, tout va bien.

VIII

LUCIE DUCELLIER SE MARIE

Mais elle ne pouvait demeurer en place; son agitation l'aidait à supporter l'inquiétude douloureuse d'une attente qu'elle ne se précisait pas, bien qu'elle pensât souvent qu'il était inouï, invraisemblable, que Monbars ne fut pas venu se pencher encore une fois, pour lire au fond de ses yeux les pensées que ces derniers incidents avaient pu faire naître en elle. Il lui semblait qu'elle eût mieux compris elle-même les sentiments qui l'agitaient, si Monbars les eût fait surgir du fond de sa pure âme troublée.

Aussi ne fut-elle point surprise lorsqu'elle entendit heurter à la porte, sans que le roulement de l'omnibus attendu eût précédé ce heurt.

— C'est lui, pensa Lucie.

Et, redoutant l'accueil des siens, elle se précipita pour ouvrir.

— Entrez, dit-elle à Monbars, de sa douce voix qu'une joie attendrissait.

Il la regarda. Elle répéta :

— Entrez.

Lucie le précéda dans le salon.

M. Ducellier bondit :

— Que venez-vous faire ici, monsieur ?

— Je vais vous le dire, répondit tranquillement Monbars. Mais, d'abord, permettez-moi de m'étonner de votre accueil.

— Vraiment ! vous venez, sans doute, chercher des renseignements ?

— Je l'espérais. Voyons, qu'avez-vous à

me reprocher ? Si vous aviez daigné réfléchir, avec votre conscience d'honnête homme...

— Je sais le reste, interrompit étourdiment M. Ducellier; ma fille a pris soin de me prouver...

Sur un geste d'effroi de sa femme, il s'arrêta net. Alors la mère balbutia :

— Oui, monsieur, ma fille et moi nous sommes convaincues de vos bonnes intentions. Malheureusement...

— C'est nous qui en sommes les victimes, acheva le père.

Monbars secoua la tête :

— Dites que vous auriez été les victimes de votre dangereux aveuglement, si un malheur semblable à celui qui s'est produit s'était renouvelé, et dans des conditions telles qu'il eût été impossible de dissimuler l'acte criminel que ce malheureux garçon eût répété, certainement.

La lésion grave que le cerveau de Luc a reçue le prédispose à ce geste terrible, qu'il vous était d'autant plus difficile d'empêcher que ce pauvre inconscient n'était pas surveillé, et que vous ignoriez même la nécessité de le surveiller. Victimes plus encore peut-être que vous ne le pensez, car Luc aurait pu vous frapper, vous, sa mère, ou sa soeur.

Mme Ducellier jeta un faible cri, et son mari se recula, blémissant.

— Vous n'aviez pas songé à cela, n'est-ce pas ? reprit Monbars. Ne m'accablez donc pas de votre haine, mes chers amis, soyez plus clairvoyants, et... soyez justes.

M. Ducellier cacha dans ses mains son visage décomposé.

— Nous sommes bien malheureux ! murmura-t-il.

— Certes ! fit Monbars ; c'est une heure très douloureuse dans votre vie. Mais ce n'est qu'une heure. Luc guérira...

— En êtes-vous certain ? demanda avidement le père.

Une légère hésitation passa sur le visa-

ge de Monbars qui feignit chercher son monocle et prendre soin de l'assujettir.

— Parbleu! fit-il.

M. Ducellier soupira :

— En attendant... nous sommes de pauvres gens, déshonorés à nos propres yeux; et ma fille!... ma fille, soeur d'un fou criminel, enfermé comme tel!... Son avenir est à jamais perdu.

— Père, implora Lucie.

— N'effrayez donc pas cette enfant! gronda Monbars, qui, feignant vouloir rassurer Lucie, s'approcha d'elle, dans l'angle du salon, où elle était demeurée debout, les mains jointes devant elle, la tête penchée, délicieuse petite vision de printemps, courbée par la rafale.

— Regardez-moi, lui dit-il très bas.

Elle lui donna, d'un geste soudain, son regard pur.

— M'aimez-vous? murmura Monbars.

Les paupières de Lucie palpitérent pour se rabattre, pour voiler la nudité de sa pensée, ainsi brusquement surprise. Mais elle sentit vite la vanité de son effort, et qu'elle n'avait plus rien à apprendre à celui qui l'interrogeait. Elle sourit et se tut.

— Que disiez-vous donc, cher monsieur? claironna la voix joyeuse de Monbars, en revenant se planter devant le couple désolé et qu'une surprise attentive tenait en émoi, vous parliez d'avenir perdu pour cette délicieuse enfant-là, si je ne me trompe? Voulez-vous dire, par hasard, que votre fille ne trouverait pas un mari? Quelle erreur! Oyez plutôt, encore que le moment paraisse mal choisi pour une semblable confidence. Mais nous partons tous, ce soir, et le temps presse.

— Vous partez? ne put s'empêcher de s'écrier Mme Ducellier, soulevée, allégée.

— Par le même train que vous, oui, ma-

— Ah! tant mieux! fit-elle naïvement.

On entendit le roulement d'une voiture. Lucie, qui s'était rapprochée à petit pas de sa mère, lui mit doucement les doigts sur le slèvres.

— L'omnibus! fit en tressaillant M. Ducellier.

— Diantre! exclama Monbars.

Puis, ayant rajusté son verre, correctement, il prononça :

— Je disais donc que j'avais une confiance à vous faire, la voici. J'ai l'honneur d'être chargé de vous demander la main de Mlle Lucie, votre fille.

Suffoqué par cette formule inattendue M. Ducellier, méfiant, inquiet, regarda terriblement Monbars, et balbutia :

— Chargé, dites-vous?... Par qui, pour qui?...

— Pour M. Monocle, répondit gaiement le jeune homme, avec un malicieux regard au père confus, mais ravi.

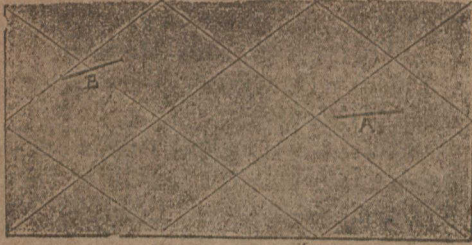
Puis, se retournant prestement, il vint baiser sur le visage de sa future belle-maman la menotte de Lucie, qui s'y était tendrement oubliée.

— F I N —

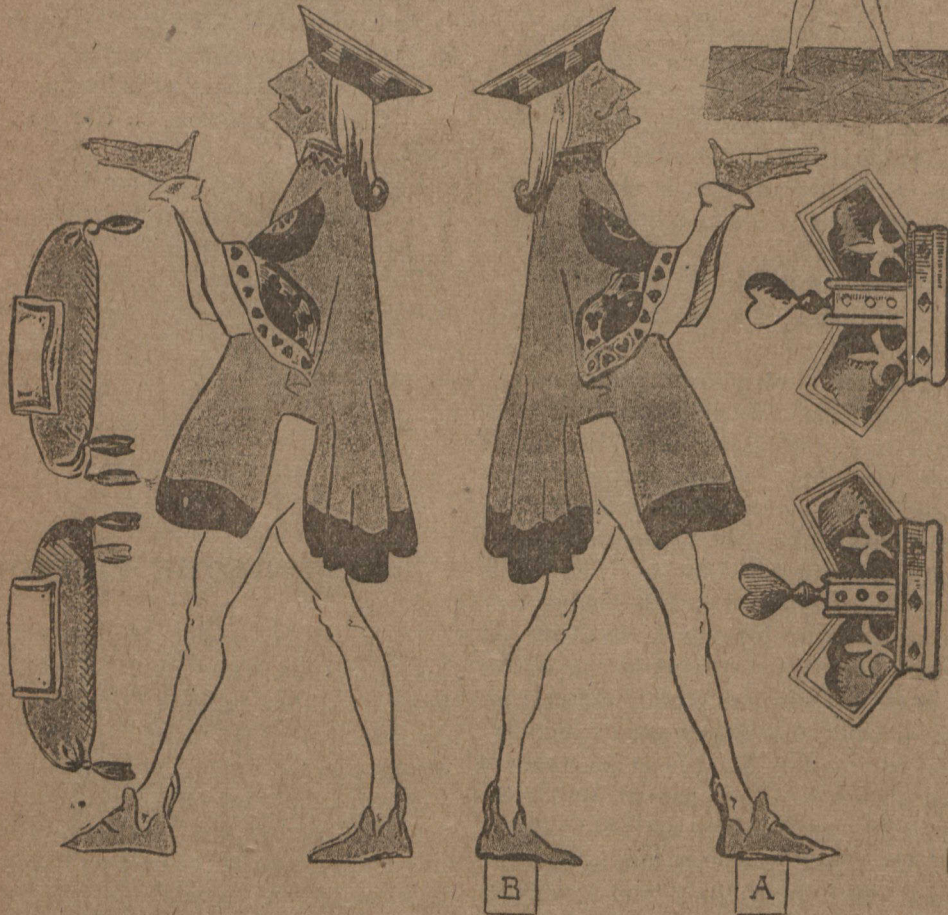
AMMONIAQUE LIQUIDE

Cette substance s'emploie pour neutraliser l'effet des acides, c'est-à-dire pour enlever les taches fraîches faites avec le jus de certains fruits, comme les citrons, les oranges, le vin rouge, l'en rouge; quelquefois aussi dans les étoffes de laine il restaure la couleur que la transpiration ou une autre cause auraient fait passer. Les nuances de brun surtout sont sensibles aux effets de l'ammoniaque sur ce point. Une eau de savon très chaude, obtenue avec du savon blanc, est très utilement employée avec l'ammoniaque. Les taches fraîchement faites sur le coton, la laine ou la soie s'enlèvent toujours en les frottant soigneusement avec de l'ammoniaque liquide. Il ne faut pas craindre d'en mettre beaucoup.

— o —

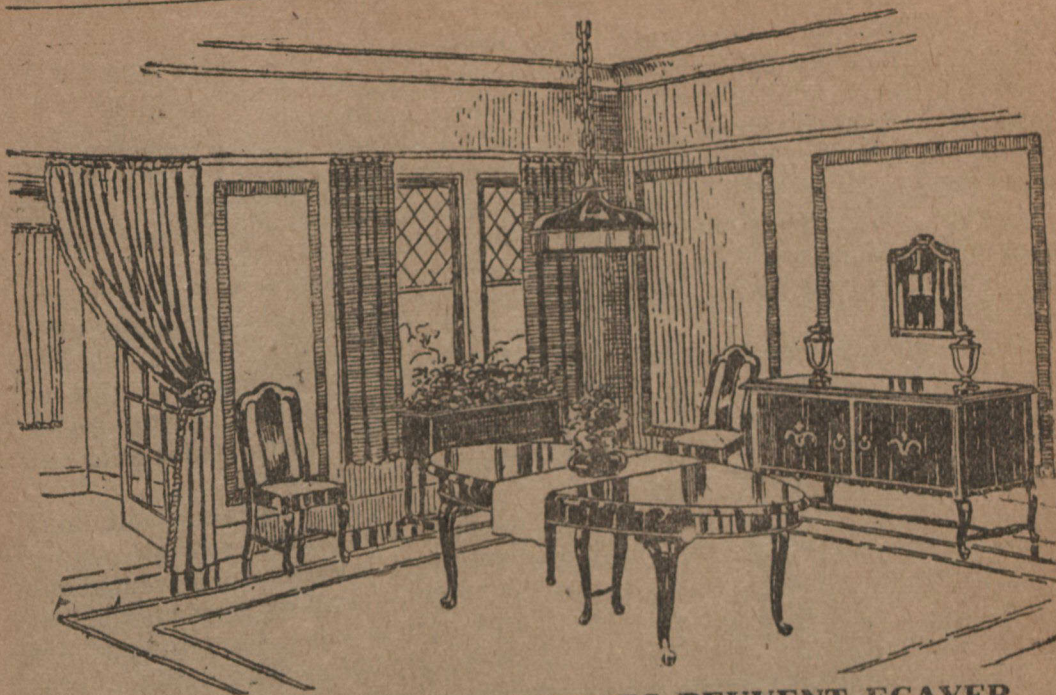


Le Valet de Cœur



PAGE A DECOUPER POUR LES ENFANTS

Direction: Collez sur une vieille carte postale l'un des côtés du Valet de Cœur jusqu'à la taille. Laissez sécher. Découpez les jambes et collez sur le tout l'autre moitié du Valet de Cœur. Ne collez pas cependant les mains ensemble. Elles doivent être libres pour soutenir le coussin de peluche. Collez le tapis sur une carte, et collez les lettres A et B sur les lettres correspondantes du tapis. Collez les deux côtés du diadème sur trois côtés, laissant le bas ouvert pour faire cercle et s'appuyer sur le coussin que vous aurez fixé sur les mains écartées du Valet. C'est ainsi que vous aurez, petits amis, un Valet de Cœur mannequin, pour les longues soirées de cartes, l'hiver.



COMMENT LES JEUNES EPOUSES PEUVENT EGAYER LEUR NOUVEAU FOYER

Comme un grand nombre de jeunes filles profitent de ce temps de carnaval pour convoler, quelques-unes d'entre elles nous ont demandé la manière de meubler sobrement et avec goût, sans que cela soit trop dispendieux, quelques pièces intimes du foyer qu'elles sont sur le point de fonder. Parlons pour aujourd'hui, si vous le voulez bien, de l'entrée du petit "home" ainsi que de la salle à manger.

L'entrée est justement l'endroit de la maison destiné à donner au visiteur sa première impression. Et, si vous voulez qu'elle soit pour lui la meilleure possible, voyez à soigner cette première pièce de votre logis.

Dans la plupart des cas, il ne s'agit que d'un simple couloir ou passage. Donc, pas de meubles inutiles qui gê-

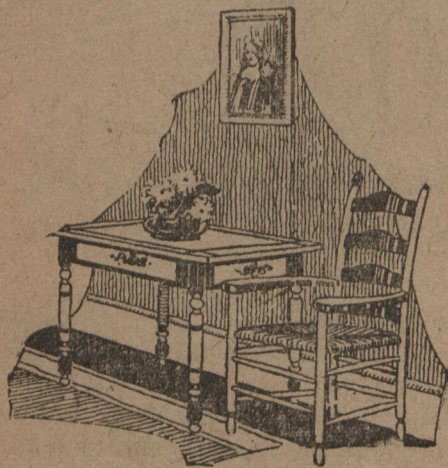
ment la circulation. Une table, une chaise, un vase de fleurs, un cadre, le tout de style, sans tapage, sobre. Au besoin, on peut ajouter une pathère pour y accrocher chapeaux et habits, s'il n'existe pas de placard à cet effet, mais autant que possible, les vêtements, les chapeaux et les parapluies ne doivent pas toujours se trouver à la vue des gens. Cela n'est ni joli, ni gracieux. Surtout, jamais de bibelots inutiles et encore moins d'images fixées au mur. Jamais. Jamais.

Passons à la salle à manger, l'endroit par excellence où nous passons certes les instants les plus heureux de notre vie. Un sage de l'antiquité a dit qu'il ne fallait pas vivre pour manger, mais bien manger pour vivre. Il n'avait pas tort en ce sens que celui qui mange comme un gloton et se rend

malade à force de manger, n'est pas nécessairement un épicurien ou un gourmet. C'est un gourmand qui a toujours un trou de vide et qui ne demande qu'à le combler, avec n'importe quoi.

Ces gens-là mangeraient aussi bien dans une cuisine que dans une salle spacieuse. Ils ne nous intéressent guère.

On ne vit pas pour manger, soit, mais on ne vit pas non plus comme des brutes qui ne cherchent qu'à s'emplir le ventre, et cela le plus vite possible et avec n'importe quoi.



On vit à table, par exemple, et tout en dégustant lentement les mets qui servent à l'alimentation, on cause, on échange ses impressions, on rit enfin. C'est la vraie vie, la vraie vie intime, la vie où la famille se serre vraiment les coudes. Et dans ces conditions, la durée d'un repas n'est pas nécessairement proportionnée à la quantité de mets absorbés, mais bien au besoin d'épanchement de chacun des membres de la famille. En France et aussi chez nous, dans certains milieux du moins, c'est à table que l'on cause, que l'on se connaît et que l'on s'aime

mieux, et si l'on y reste longtemps, ce n'est pas qu'on soit plus voraces que le commun des mortels; c'est plutôt l'indice certain d'une culture avancée, d'une éducation qui fait que l'on sait profiter des meilleurs moments de la vie.

Et, même lorsque la nappe est enlevée et que la salle à manger a repris son aspect de "vivoir",—surtout pour ceux qui n'en ont pas,—n'est-ce pas que cette pièce du foyer est la pièce préférée entre toutes pour les réunions de famille?

Que la salle à manger soit donc meublée avec goût et sobriété. Que la lumière et le soleil y pénètrent abondamment, autant qu'il est possible, et qu'à part la table, les fauteuils, les chaises, le buffet et une table à desservir, il n'y ait pas l'encombrement des machines à coudre, des sofas et autres meubles destinées à d'autres pièces spéciales.

Aux murs, quelques cadres, si l'on veut, mais pas trop, et sur les corniches quelques statuettes ou objets d'art, mais que toutes ces illustrations rappellent les agréables fonctions de gens qui, pour être gastronomes, n'en sont pas moins des penseurs, avant tout. Les deux vignettes ci-contre donnent une excellente idée d'une salle à manger et d'un couloir simples et "confortables".

— o —

Comment peler des oranges. — Versez de l'eau bouillante sur les oranges et laissez-les ainsi pendant 5 minutes. Alors, lorsque vous les pèlerez, vous vous apercevrez que la petite enveloppe amère et indigeste s'enlèvera d'elle-même avec l'écorce. Ceci vous permettra de les peler facilement.

— o —

LA LONGEVITE CHEZ LES INDIVIDUS

Pourquoi les types au corps large et long et aux jambes courtes vivent d'ordinaire plus longtemps que les types élancés.

Les hommes qui ont les jambes courtes et un corps long ou offrant une surface considérable, et de même, les jeunes femmes et jeunes filles "basses sur pattes", mais de corps robuste, sont destinés à vivre plus longtemps que les types rien qu'en jambes surmontées de corps presque d'enfants ou d'adolescents. Réjouissez-vous donc, tous ceux et toutes celles qui êtes "bâtis" conformément à la description ci-dessus, attendu qu'un brevet de longévité doit valoir plus qu'une réputation éphémère d'élégance.

Et, cette fois, ce sont messieurs les pathologistes qui nous arrivent avec cette révélation stupéfiante et consolante. A leur tête est le docteur Georges Dreyer, professeur de pathologie à l'université d'Oxford. S'appuyant sur de multiples données expérimentales, il déclare que l'individu dont le corps est solide et la poitrine large, reposant sur des jambes courtes et musclées, est plus résistant que l'individu aux formes élancées mais pas toujours proportionnées, dont les membres agissants et les attaches sont souvent grêles.

Il prétend que la capacité vitale n'est qu'une simple fonction dépendant de la surface du corps; et par capacité vitale il entend la force sous toutes ses formes, y compris la lon-

gévité. Ainsi, les individus à jambes courtes, proportionnellement à leur volume total, offrent une surface de corps plus considérable, donc une résistance ou une capacité vitale plus grande que chez les individus dont la taille est élancée et dont les jambes et les bras sont fort longs. C'est une loi de compensation purement mathématique à savoir qu'à mesure qu'augmente le volume du corps, sa surface diminue proportionnellement. L'enfant est le type humain dont la surface est plus développée.

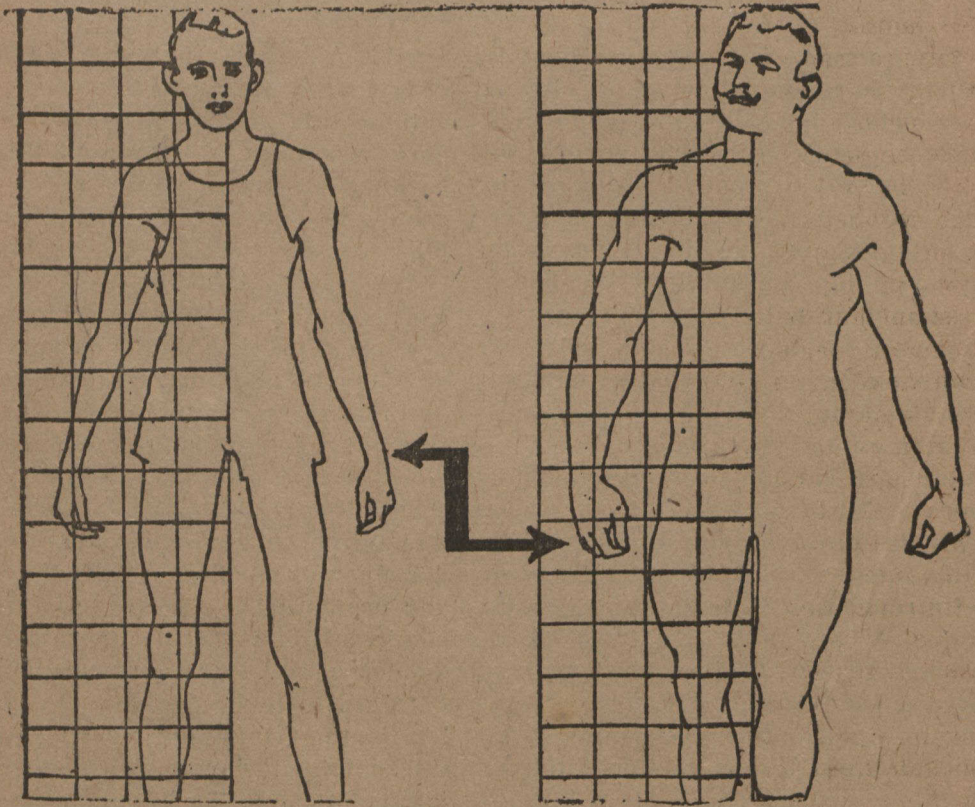
D'ordinaire, l'homme ou la femme de haute taille a une poitrine rétrécie, des épaules étroites et des hanches peu proéminentes. Le principe de vie ou de longévité réside dans le tronc du corps, soit des assises au cou ou extrémités de l'épine dorsale. Tous les hommes forts ont un corps considérablement développé, même si les jambes ne sont pas longues. Les bras courts ne sont pas non plus contraires à la longévité.

Les statisticiens ont établi que 95 p. c. des hommes ayant vécu plus de 50 ans avaient les jambes courtes. Ces types à jambes courtes ont d'ordinaire les organes primordiaux, coeurs et poumons, puissants; leur fonction s'exerce avec la plus grande régularité et le sang est refoulé dans les vaisseaux avec plus d'énergie que

chez les types à longs membres et à corps courts. Ces types offrent de plus une surface plus grande à la transpiration nécessaire au corps humain.

Louis Cyr, le champion des hommes forts, eut pu vivre beaucoup plus longtemps qu'il n'a vécu s'il n'avait pas abusé de sa force extraordinaire; il avait un torse très large et très

par la violence de leurs exercices de la résistance d'organes forcément robustes parce que logés dans un vaisseau ou un corps où ils se sentent à l'étroit. Le type à courtes jambes se rapproche plus du type primitif des âges patriarcaux alors que les centenaires étaient communs. Le type à longues jambes est plus gracieux et plus élégant mais il possède moins de



Echelle montrant la proportion des membres chez les différents types.

épais, solidement campé sur des jambes qui ne lui étaient pas proportionnées. D'autre part les danseuses et les coureurs ont d'ordinaire plus de jambes que de corps. Ce ne sont pas non plus ce qu'on peut appeler des athlètes; ce sont plutôt des types agiles et habiles de leurs membres, abusant

vitalité.

Cependant, cette règle ne veut pas dire que tous les types courts et trapus sont plus forts que les autres plus élancés, mais les statistiques ont démontré que sur un très grand nombre de cas étudiés, les types courts offraient plus de solidité et de résistan-

ce, d'endurance et parfois plus d'énergie.

Le docteur Dreyer a mesuré ses différents types expérimentaux assis, et de la base du siège au sommet du cou. Il a ainsi catégorisé cinq types bien distincts, tant chez l'homme que chez la femme: 1o Le type au corps long avec jambes courtes; 2o Le type au corps long et aux longues jambes; 3o Le type avec un corps maigre sur de longues jambes; 4o Le type au corps maigre et long sur de courtes jambes; 5o Le petit homme avec de petites jambes.

Les types trop élancés sont d'ordinaire lymphatiques et moins actifs que les types plus musclés. Plus la poitrine est développée meilleurs sont les poumons et les fonctions du coeur.

Tout de même qu'on soit du type trapu ou du type élancé, il importe de manger peu, pas même toujours à sa faim, et surtout de prendre de l'exercice ou pratiquer des exercices d'entraînement à la maison.

Il existe aujourd'hui, pour les hommes comme pour les femmes, des types qui ont bien compris tous les avantages sanitaires et d'ordre moral de l'exercice physique, rationnel et de tous les jours.

Ce sont des sages et il serait désirable que dans toutes nos maisons d'éducation quelles qu'elles soient, l'on donnât la même importance à l'éducation physique qu'aux autres branches de l'enseignement.

Plusieurs jeunes filles peuvent aimer le même jeune homme, mais la jeune fille qui possède le coeur du jeune homme s'objectera toujours à ce que celui-ci fasse de la réciprocité.

TRACES DE PEINTURE

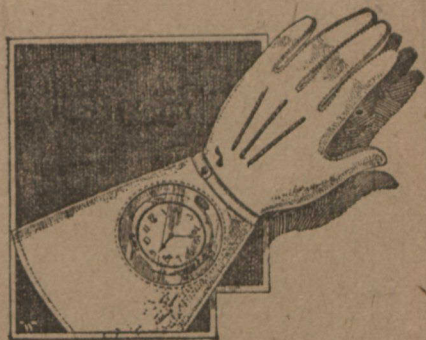
Les traces de peintures laissées sur le seuil des portes et escaliers, peuvent être enlevées en faisant dissoudre une forte solution de potasse dans de l'eau. Imbibez les places tachées, quelques moments avec cette eau, les taches s'en vont au deuxième lavage.

LA MONTRE VISIBLE A TRAVERS LE GANT

L'inutilité des montres bracelets pour les aviateurs, les chauffeurs et les mécaniciens de chemin de fer, c'est que la plupart d'entre eux portent des gants ou des mitaines qui leur couvrent complètement le poignet, les empêchant ainsi de voir leur montre accrochée au poignet.

Un aviateur de la Californie vient de sortir un gant qui peut être de quelque utilité à ses confrères.

Un trou est fait dans le gant de la main gauche, ce trou mesure environ quatre pouces de diamètre; il est recouvert d'un fort celluloïd transparent. Ce trou est placé de manière à venir juste au sommet de la



montre, ce qui permet de voir l'heure sans être tenu de quitter son gant, opération toujours dangereuse puisqu'elle force à quitter la manoeuvre.

Ce gant est d'une grande utilité et nombre de nos lecteurs mettront cette petite invention à profit pour eux-mêmes.

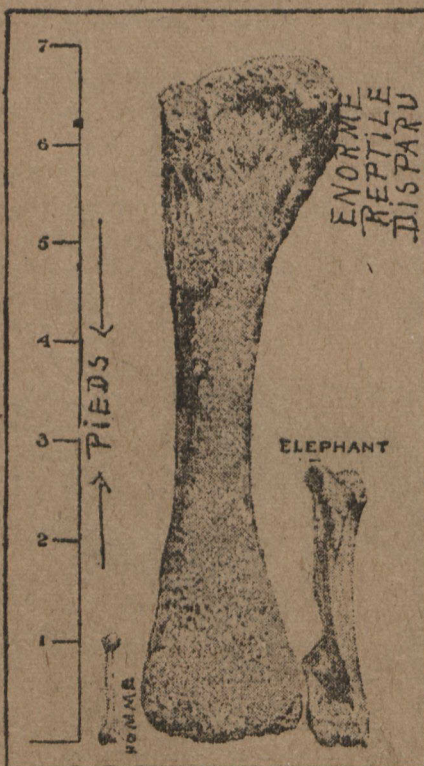
LE PLUS GRAND ANIMAL AYANT EXISTÉ

Le plus grand animal ayant existé est, en autant que nous pouvons le contrôler, la baleine.

Aucun animal pesant 200 tonnes ne saurait vivre sur la terre ou dans l'eau.

L'animal le plus long qui a vécu sur la terre est sans contredit un reptile dont l'ossature est actuellement au Musée d'Histoire Naturelle de Berlin. L'humerus du reptile est au Musée d'Histoire Naturelle de Londres.

Une photographie de cet os comparé à celui d'un éléphant et d'un homme est reproduite ici.



Ce squelette antédiluvien fut trouvé à Tendgoroo, dans l'Afrique de l'Est, autrefois colonie allemande.

L'animal semble faire partie de la même

famille que le diplodocus dont on a si souvent parlé.

Sir Ray Lankester qui a fait une étude approfondie de ce squelette, prétend que la tête et le cou devaient avoir 40 pieds et la queue devait dépasser le corps de 80 pieds.

— o —

MOYEN DE BLANCHIR L'OSIER

Ne pas employer d'eau de savon, qui jaunit toujours. Ne pas prendre non plus de cristaux. Il faut tout simplement nettoyer les objets en osier avec de l'eau salée. C'est de cette façon que l'on rendra propres les sièges en osier: chaises, fauteuils, etc., de même que ces grandes nattes que l'on met parfois par terre, et aussi mille et un objets, tels que des dessous de bouteille et toutes ces petites corbeilles dont on fait fréquemment usage. Tous les objets en osier se nettoient à l'aide d'un morceau de grosse toile trempée dans de l'eau fortement salée avec du gros sel de cuisine. Le sel empêche la paille de jaunir. Les malles en osier, en si grand usage actuellement, se nettoient de la même façon.

— o —

COMMENT NETTOYER LES BOUTEILLES

Pour nettoyer les carafes, les pots à cornichons, ou tout autre verre qui est taché, lorsque c'est impossible d'y entrer la main pour les laver proprement, écrasez la coquille d'un oeuf assez petite pour qu'elle puisse pénétrer dans le goulot de la bouteille, ajoutez un peu d'eau chaude, agitez bien, et non seulement le verre sera parfaitement nettoyé mais même la bouteille sera polie d'une manière extraordinaire.

COMMENT ACHETER CHEZ LE BOUCHER, LA VIANDE DE BOEUF, ET COMMENT L'APPRETER

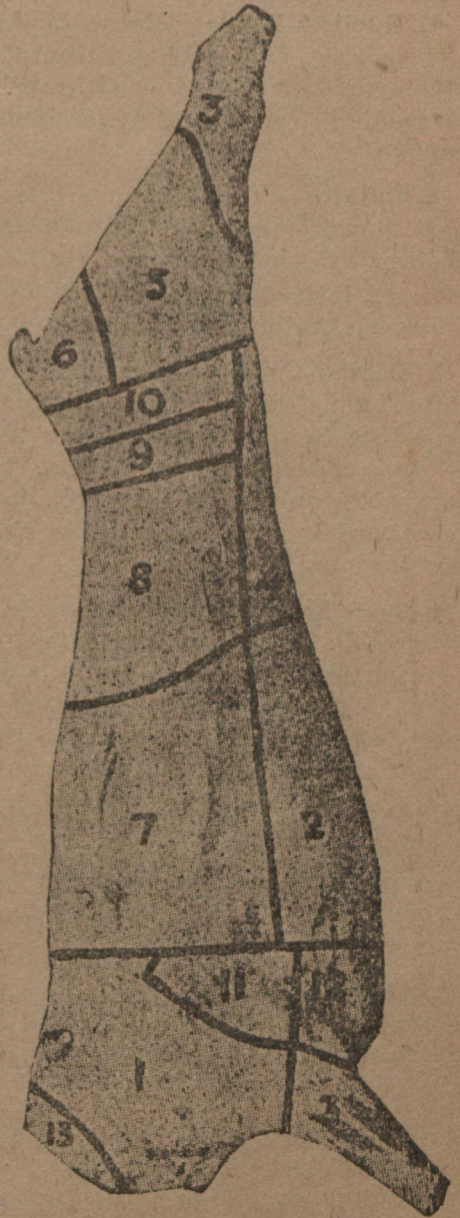
Manger un bifteck, un rôti, un gigot, un flanc ou des côtelettes de boeuf, pourvu que le tout soit bien apprêté et bien servi, ce n'est pas difficile, surtout si l'on a les moyens de payer les prix exorbitants qu'on nous demande.

Mais, la plupart du temps, ce ne sont pas ceux qui dégustent le mieux un plat qui en connaissent tous les secrets de préparation. Bien souvent ils n'en connaissent pas le prix et seraient fort embarrassés, s'il s'agissait pour eux d'aller choisir, chez le boucher, juste la partie qu'ils veulent avoir dans un quartier de boeuf. C'est même ce qu'ignorent nombre de ménagères novices et nous avons cru leur être agréable en leur donnant aujourd'hui, avec illustrations, la manière d'acheter de la bonne viande sans se faire décevoir par des fournisseurs trop désireux de vendre. Voici comment se détaille tout le côté d'un boeuf ainsi que le parti qu'on peut tirer selon le repas qu'on entend faire. On trouvera aussi, avec cette anatomie rudimentaire d'un ruminant, des procédés de cuisson simples et bien dans la note de la bonne cuisine de famille, au Canada.

1 Epaule—Employée pour les rôtis cuits dans le chaudron, les ragoûts, les préparations en casserole et le boeuf à la mode.

2 Poitrail—Employé pour la soupe et pour rôti cuit dans le chaudron. On l'emploie souvent pour le boeuf salé mis en conserve.

3 Gigot—Employé surtout dans la



soupe et dans les ragoûts ainsi que pour faire le steak de Hambourg.

4 Flanc—Pratiquement une coupe sans os. Peut se manger presque en entier sans aucune perte. Il comporte le bifteck du flanc. Il est excellent dans la préparation des pâtés.

5 Ruelle—Partie juteuse dépourvue de gras. La partie supérieure est employée pour le bifteck et le rosbif. La partie inférieure est généralement hachée.

6 Culotte—Contient environ un tiers d'épaisseur de gras et une demi épaisseur de viande maigre. On l'emploie en bifteck, en conserves salées, braisées et rôties dans le chaudron.

7 Côtes—Cette coupe comporte 7 côtes. La moitié environ de cette coupe est de la viande maigre, un tiers est du gras et un sixième des os. Les deux côtes qui sont le plus près de la longe font un excellent rôti. Les côtes sont toujours rôties.

8-9-10 Longe—Elle comprend les biftecks de choix et elle se divise en deux parties, la longe courte et la bas de longe. Cette dernière partie comporte le filet, l'os de la hanche et le bifteck "porterhouse".

11 "Clod"—Il y a pratiquement aucune perte dans cette coupe. Elle est employée principalement pour les biftecks et le rôti cuit dans le chaudron.

12 Poitrine—Employée généralement dans la salaison; employée aussi dans la soupe, pour rôtir dans le chaudron ou en ragoûts.

13 Ocu—Bon pour la viande hachée ainsi que pour les ragoûts à la sauce brune. On ajoute à sa saveur en le cuisant avec du lard salé.

LA CONSOMMATION DU TABAC

D'après les calculs d'un statisticien aussi consciencieux que savant et dont les travaux sont en ce moment soumis à l'Académie des sciences, la France compte plus de 10 millions de fumeurs, consommant en moyenne 11 livres $\frac{1}{4}$ en moyenne par an. Sur 15 fumeurs, 8 fument la pipe, 5 la cigarette et 2 le cigare. Bien que la statistique n'en parle pas, il est évident qu'il y a des cumulards qui sacrifient en même temps à la pipe, au cigare et à la cigarette.

Les chiqueurs arrivent au chiffre respectable de plus de 2,000,000, avec une consommation moyenne de 13 livres 15 onces, tandis que les priseurs n'atteignent pas le million.

Sur 100 consommateurs de tabac, les fumeurs figurent pour 71, les chiqueurs pour 16 et les priseurs pour 13.

Qui l'eût cru? le beau sexe occupe un rang fort honorable dans la consommation du tabac. Pas moins de 2,400,000 femmes usent de la plante chère à Nicot. Mais ici l'ordre est interverti: sur 1,000 consommatrices, les priseuses tiennent la corde avec une moyenne de plus de 825; les fumeuses 166; la chique (fi! l'horreur!) n'arrive même pas au chiffre 9.

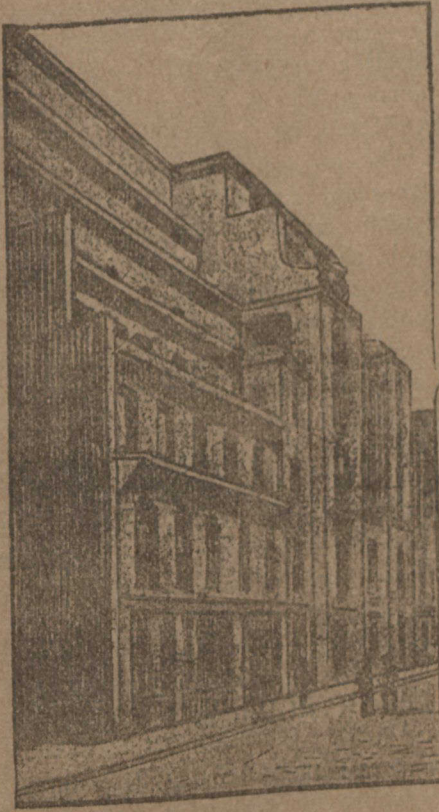
La consommation mensuelle des cigarettes est d'environ 294 millions, soit plus 90 millions par jour, 3,700,000 par heure, 61,000 par minute et plus de 1,000 par seconde.

Toutes ces cigarettes mises bout à bout donneraient une longueur de 1,279,011 milles, c'est-à-dire 514 fois le tour de la terre et plus de 5 fois la distance de la terre à la lune.

Le statisticien ne parle pas du Canada, mais chez-nous, chacun le sait, les fumeurs sont loin d'être rares.

MAISON ORIGINALE

Malgré les nombreuses tentatives faites par les architectes au cours de ces dernières années, la création d'un style moderne est loin d'être accomplie et les maisons actuelles demeurent généralement lourdes et dépourvues d'originalité.



A vrai dire étant donnée l'élévation des immeubles, le problème à résoudre est fort difficile, et la plupart des essais tentés ne donnèrent que des résultats négatifs et parfois fort laids.

Dans les grandes époques architecturales, les constructeurs ne se trouvèrent pas astreints à toutes les réglementations ni à toutes les nécessités de la vie moderne et pouvaient se laisser guider par le seul sou-

ci de l'art qui leur fit créer des merveilles. D'autre part, les matériaux et les modes de construction se sont modifiés et le bois comme la pierre ont été remplacés dans nombre de cas par le fer et le ciment.

Les extraordinaires "gratte-ciel" des Etats-Unis ne peuvent, il faut l'avouer, être considérés comme des monuments d'une réelle beauté, et les maisons modernes que l'on montre à Dusseldorf, à Munich ou à Berlin, sont en général, d'une lourdeur agressive qui ne les rend guère atti-



rantes. En résumé, si la maison moderne possède le confort et l'hygiène, qualités précieuses, certes, il lui manque encore la forme et le décor créés par des artistes

ayant su tirer parti des éléments nouveaux.

Parmi les derniers essais on peut pour tant citer un nouvel immeuble à six étages situé, rue Vavin, près du boulevard Raspail, à Paris.

Tout revêtu de brique blanche vernissée, son aspect clair et propre conviendrait fort à un sanatorium, mais son originalité consiste à être édifié en gradins et, grâce à cette disposition, chaque locataire bénéficie d'une large terrasse et reçoit le maximum d'air et de lumière.

Voilà à Paris une nouveauté architecturale d'allure quelque peu composite qui s'installera peut-être, car elle n'est pas plus disgracieuse qu'une autre et pourrait prêter à une décoration extérieure susceptible de corriger sa froideur en lui donnant la grâce artistique dont elle manque encore.

— o —

UN PEU DE GYMNASTIQUE PRATIQUE A LA MAISON

POUR VOUS, MESDAMES.

Tenez-vous droite, les mains placées en arrière, un peu au-dessus des lombes. Vous penchant un peu en avant, vous faites glisser lentement vos mains, en pressant fort, le long de votre dos et de vos jambes. Quand vous arrivez aux chevilles, vous êtes tout à fait penchée en avant. Autour de vos chevilles, vous faites tourner vos mains, de manière à les ramener sur le cou-de-pied, et, vous redressant peu à peu, en ayant soin de creuser le ventre, vous faites glisser fortement vos mains le long de votre corps, en remontant toujours; quand vous arrivez aux clavicules, alors vous lâchez brusquement et vous allez replacer vos mains dans votre dos, au-dessus des lombes. Et vous recommencez quinze fois ce petit exercice, inventé par Muller, et qui est admirable pour fortifier tous les

muscles, particulièrement ceux de la poitrine.

Expiration en vous penchant, inspiration en vous relevant.

Voici un autre exercice peu compliqué et tout aussi salubre et hygiénique que le premier :

Placez-vous, les jambes aussi écartées que possible, les pieds légèrement tournés en dedans — de façon que votre buste tourne seul sur une base immobile. Faites faire au torse (et non pas seulement à la tête) une rotation vers la droite, c'est-à-dire faites tourner votre torse vers la droite autant qu'il vous est possible sur vos hanches immobiles, cependant que vos mains sont appuyées sur la poitrine.

Ce mouvement est excellent pour combattre la mauvaise graisse de la gorge et développer la fermeté du torse.

N'oubliez pas que douches, frictions, massages, ne contribuent pas seulement à la souplesse, à l'élasticité de vos muscles, à la fermeté de vos chairs, mais votre santé générale en sera modifiée, votre teint embelli. Tous les médecins, d'ailleurs, préconisent, aujourd'hui, ces mouvements qui doivent faire partie de l'éducation physique, et s'accordent à vanter les bienfaits.

— o —

SAVON POUR LES CHIENS

Voici une bonne recette de savon pouvant rendre de grands services pour le nettoyage des chiens à longs poils. Faire fondre au bain-marie — jamais à feu nu afin d'éviter les accidents — deux tiers d'once de cire dans 10 pouces cubes d'alcool. Quand la cire est complètement fondue, ajouter un et deux tiers onces de pétrole, deux et deux tiers onces de savon blanc ordinaire, et le faire fondre dans le mélange. Faire usage de cette préparation pour savonner les animaux et les débarrasser de la vermine.



NOS GRAND'PARENTS et LEUR JEUNESSE

Il y a longtemps que nous savons qu'il n'y a plus de vieilles femmes sur la surface du globe. Avec les toilettes et les modes modernes on ne peut plus guère faire la différence entre une femme de quarante ans et une jeune fille de seize, si on ne leur voit pas le visage et encore, il y en a des quantités qui se laissent prendre.

Mais si ceci est parfaitement vrai pour les femmes, c'est également vrai pour les hommes. Personne jusqu'ici n'a paru s'occuper des hommes et cependant la situation des hommes de nos jours est exactement la même que celle des femmes.

Allez dans les parcs et les squares publics, vous ne verrez plus les vieillards que nous avons l'habitude d'y rencontrer, il y a vingt-cinq ans. Les hommes perclus de rhumatismes, les goutteux, les paralytiques, tout cela n'existe plus. A leur place vous rencontrerez un homme âgé avec la barbe fraîchement faite, habillé à la dernière mode, jetant un oeil sur toutes les petites femmes qui passent. Aujourd'hui l'homme de nos jours sait et connaît la nourriture qu'il doit prendre pour éviter les rhumatismes.

Le vieillard de nos jours s'habille comme un jeune homme; en été il porte le même pantalon que son petit-fils, le même chapeau, les mêmes chaussettes de soie, et

lorsque nous voyons trois hommes marcher devant nous, nous ne pouvons savoir si c'est Jules, son père et son grand-père, ou trois jeunes collégiens en vadrouille.

C'est la devise générale, pour les hommes comme pour les femmes, il faut paraître jeune.

Il y a des enfants qui sont déjà vieux à quinze ans et quelques hommes de trente en annoncent soixante. Ils sont lourds de



taille, leur démarche est pénible, ils font de la philosophie, ils supportent difficilement la gaieté de la jeunesse. Il y en a d'autre qui par contre semblent défier le Temps.

Il m'a été donné dernièrement de connaître un jeune homme de 82 ans. Tous ses amis l'appelaient Georges W. P... quoiqu'il fut un homme d'un certain milieu et que ses amis ne devaient pas avoir plus de cinquante ans, cependant "Georges" était plus jeune qu'eux tous.

Georges était toujours vêtu à la dernière mode, la fleur à la boutonnière, le complet gris pâle; l'âge semblait n'avoir aucune emprise sur lui.

Jadis, dès qu'un homme ou une femme approchait de la cinquantaine, il se laissait aller, il abandonnait tous les jeux, excepté le billard et le pool. Il ne pouvait plus courir après un tramway ou un train, mais aujourd'hui les hommes doublent le cap de la cinquantaine avec une aisance extraordinaire, et c'est la raison pour laquelle il n'y a plus de vieilles femmes et de vieillards.

— o —

POURQUOI CERTAINES PERSONNES NE PEUVENT VOYAGER LE DOS TOURNE A LA LOCOMOTIVE

Nous employons à dessein ce terme par analogie avec celui de "mal de mer", pour désigner la sorte de malaise qu'éprouvent certaines personnes, des dames principalement, lorsqu'elles voyagent à reculons dans un wagon de chemin de fer.

—C'est un vertige, dira-t-on.

Certes, il y a du vertige dans l'affaire; mais il y a autre chose que cela, puisque beaucoup de sujets sont incommodés, alors même qu'ils fer-

ment les yeux ou que la vue des objets extérieurs défilant à la galopade leur est cachée par le store baissé.

On s'explique donc mieux la chose en remarquant qu'un train ne marche jamais à vitesse constante: tantôt, il avance pendant quelques minutes à la vitesse de 35 milles à l'heure, puis il passe à 40 milles; les règlements actuels permettent de "faire du 60 et 65". Il y a donc une variation de vitesse continuelle de l'organisme, dont nous n'avons pas conscience, à proprement parler, faute de proche point de repère, mais que notre système nerveux central doit très bien percevoir, car chaque variation un peu rapide amène des pressions sur les organes et sur les viscères qui ont légèrement conservé la vitesse momentanément acquise. Il en résulte que, lorsque le sujet est assis dans le sens du mouvement, ces chocs ont lieu du côté de la peau vers l'extérieur; quand le sujet est assis en sens inverse, les chocs agissent précisément sur les terminaisons nerveuses du côté du tronc et ils doivent avoir un retentissement plus énergique sur le système nerveux central: l'irritation, gagnant les centres nerveux, se propage, dès lors, par action réflexe, et il en résulte l'impression de malaise si connue.

Il peut y avoir, assurément, un peu de préjugé ou de manie dans la contrariété "d'aller en arrière" Mais ce n'est pas toujours le cas et le fait de proposer à une dame, ou même à un homme qui a l'air incommodé de voyager ainsi, de lui céder sa place, en outre de ce que cette offre témoigne d'une exquise politesse, peut être véritablement un service rendu.

— o —



CHRONIQUE DE LA JEUNESSE

Petitesse de la science moderne devant l'immense et majestueuse harmonie des mondes



Causes premières des saisons extrêmes. — La troisième zone d'air encerclant le globe et les mystères de l'océan atmosphérique. — Culture et développement de l'instinct chez les infiniment petits; la fourmi artiste de vaudeville.

Afin de ne pas sortir de l'actualité, mes chers amis, vous êtes-vous souvent demandé quelles étaient les causes atmosphériques qui provoquaient de très grands froids, comme nous en avons à cette saison, ou d'énormes chaleurs comme nous en avons en juin et juillet?

Pour répondre d'une manière satisfaisante à cette question il importe de faire une étude de l'immense couche d'air qui entoure notre globe, étude rendue plus facile depuis que les hardis hommes-oiseaux atteignent maintenant des records d'altitude variant de 35.000 à 40.000 pieds.

Ainsi, les observations scientifiques les plus récentes nous révèlent le fait que nous vivons tout au fond d'un océan d'air composé de trois zones parfaitement distinctes au point de vue de la densité, la zone inférieure nous étant seule complètement connue jusqu'ici.

Comme pour les grandes mers, l'océan d'air qui nous entoure est relativement calme au fond, et il est certain que nous ne connaissons rien des terrifiantes tempêtes qui ont lieu fréquemment à la surface, c'est-à-dire à des milles et des milles au-dessus de nos têtes. Et, comme les êtres qui ne peuvent vivre que dans les plus mystérieuses profondeurs de l'océan, nous mourrions infaillible-

ment si quelque gigantesque cataclysme, nous tirant de notre zone d'air respirable, nous projetait dans la zone immédiatement plus élevée, à quatorze ou quinze milles seulement en altitude, au-dessus de la surface de la terre.

Par delà l'épaisseur de cette première couche d'air profonde existe-t-il des centaines de milles d'une autre espèce d'air respirable, mais air tout de même? C'est ce que le monde savant tente d'établir. Mais l'homme, en dépit de ses efforts, est réellement si petit en face de l'infini, que ce n'est que par parcelles qu'il arrache au mystérieux inconnu une partie de son grand secret.

Des aéroplanes du dernier modèle ont atteint, mais rarement des altitudes de 30.000 à 35.000 pieds, et les aviateurs qui les conduisaient ont déclaré que l'air respirable se faisait de plus en plus rare à de telles hauteurs.

Comme l'océan, l'air est rempli de marées et de courants chauds ou froids comme ceux du Golf Stream longeant les côtes de l'Atlantique; il y a aussi d'énormes remous aériens, fixes ou mobiles, et des trous d'air ainsi que des trombes d'air. Nous ne sommes qu'au début de la navigation aérienne et les pilotes de l'air ont devant eux une gigantesque besogne, puisque c'est à eux de tra-

cer la carte de cet océan aérien qu'ils sont appelés à parcourir en tous sens.

Nous disons donc que l'air qui environne le globe terrestre comprend trois zones dont la plus consistante, la plus lourde est celle dans laquelle nous vivons; elle n'a une épaisseur que de quelques milles, et c'est dans cette zone que se produisent toutes les tempêtes, les orages électriques



et les cataclysmes dont nous sommes parfois les témoins et les victimes. Cependant, il est probable que toutes ces perturbations que nous ne percevons que trop sont provoquées par des perturbations provenant des zones supérieures mais que nous ne pouvons presque pas percevoir, faute d'instruments suffisants pour les enregistrer.

On ne connaît la deuxième zone que par une particularité principale: soit un violent vent de l'est, passant par des canaux bien définis, et plongeant parfois dans la zone d'air où nous vi-

vous. Ce vent là est permanent dans la deuxième zone, et selon les canaux qu'il prend pour nous atteindre, nous avons ou de très grands froids ou des chaleurs torrides accompagnées d'orages fréquents. Les météorologistes connaissent ces canaux, ce qui explique leurs prédictions.

Quant à la troisième zone, nous n'en savons que fort peu de choses, si ce n'est que quelquefois il s'y forme une énorme poche d'air tombant sur nous en creusant comme un trou dans les zones inférieures. Et lorsqu'un pareil phénomène se produit, nous avons alors des cataclysmes comme le raz-de-marée de la Martinique ou de la Sicile; le tremblement de terre de San Francisco, l'ensevelissement de Pompéi, tant la suction produite par ce déplacement atmosphérique est violente. Les volcans endormis depuis longtemps en sont réveillés.

Aujourd'hui, on confie aux aviateurs les plus hardis, des instruments de précision fort légers et qu'ils ne lancent qu'une fois qu'ils ont atteint leur summum d'altitude. Le même instrument ultra-sensible comprend le baromètre, l'hyromètre et le thermomètre, et lorsque l'instrument revient de son voyage dans la zone atmosphérique irrespirable pour l'homme, on se hâte d'enregistrer ses indications afin de surprendre les secrets du mystérieux inconnu qui nous surplombe.

Autrement dit, l'instrument apporte au savant un échantillon d'air de la troisième zone, tout comme un autre instrument mais différent, lancé en eau profonde nous apporterait un échantillon de l'eau qui se rencontre aux ultimes profondeurs océaniques.

Enfin tout ce qu'on sait quant à cette troisième zone d'air, c'est qu'elle se trouve plus près de nous en été qu'en hiver, et qu'elle est plus rapprochée de nous sous les tropiques qu'aux pôles. Il est possible que ces trois zones bien distinctes donnent à notre globe l'aspect d'une boule entourée de trois cercles lumineux, pour les habitants des autres planètes, s'ils y en a?

L'INSTINCT DES PETITS ETRES

Dans un tout autre ordre d'idées, parlons si vous le voulez bien d'une question encore bien d'actualité, et de nature à intéresser cette fois

non seulement les plus studieux de nos lecteurs, mais les plus femmes de nos jeunes lectrices, qui, tout en y voyant le côté mode, selon que le démontrent nos illustrations, s'instruiront quant au degré "d'intelligence", même chez les êtres les plus infimes de la création.

Depuis que le bon Lafontaine nous a appris que la fourmi était une personne laborieuse, économe et peu préteuse, personne parmi nous n'eut songé à s'imaginer que la fourmi put en venir à ne rêver que toilettes, théâtre, applaudissements, tout comme la pauvre cigale qui voulait lui emprunter quelques grains pour subsister.

Pourtant, cette fois, il ne s'agit plus d'un conte ni d'une fable de jadis, mais bien d'une stupéfiante réalité. Et cela vaut bien la peine d'être raconté, toujours au point de vue du développement de l'instinct d'imitation chez les animaux, même chez ceux que parfois on ne rougit pas d'écraser sous le talon.

Il y en a parmi nous qui consacrent leur vie à l'instruction des chiens, des chats, des singes, des rats, des souris, des fourmis, des oiseaux, des éléphants, des phoques, etc., mais de là à songer à instruire des fourmis, mêmes en ne choisissant que les plus grosses, dont la taille ne saurait dépasser un demi ponce, surtout à s'ingénier à les habiller à la dernière mode, il y avait tout un monde.



Ce monde-là, Mlle Geneviève Vix, la célèbre artiste française, s'est entreprise à le franchir, et elle y a si bien réussi qu'elle a déjà réalisé une fortune avec ses fourmis instruites par elle, habillées; par elle; en a fait des personnages d'un

minuscule théâtre en miniature, et des compagnies de cinéma ont photographié les acteurs et actrices lilliputien en augmentant leur taille de façon à les faire voir aux spectateurs dans toutes leurs évolutions domestiques. Les vignettes ci-contre nous donnent une faible idée de ce qu'elles peuvent faire.



D'abord la question du costume était tout un problème. Que celles de nos jeunes lectrices qui savent manier les ciseaux et l'aiguille s'imaginent un peu la patience qu'il a fallu à Mlle Vix pour tailler et coudre elle-même, à l'aide de la loupe, des toilettes de bal, de rue, des jupes à la turque et même le cavalier élégant en habit de soirée, cela avec de tout petits morceaux de soie, tout cela fait sur mesure... Puis il fallait songer en même temps à l'instruction des fourmis, sans doute pleines de bonne volonté, mais ignorantes des manières du grand monde, et surtout des mœurs théâtrales. Il fallait les habiller, les habituer à s'habiller elles-même, puis à marcher à danser, à saluer, à interpréter un acte de vaudeville, etc., etc.

Voilà certes de quoi étonner même les plus crédules. Et, pourtant cela est si vrai que Mlle Vix vient de vendre encore récemment, pour la somme de \$500 un groupe ou une troupe de six fourmis savantes tout habillées. C'est élevage est certainement difficile, mais cela paie à la fin. En tout cas, il n'est pas impossible!

Afin de démontrer ce qu'on peut montrer à une fourmi, Mlle Vix a fait de l'une d'entre ses élèves une acrobate pouvant tenir dans ses pattes une boule de bois pesant 800 fois son poids; la même fourmi traine vers son nid un chariot en argent 700 ou 800 fois plus lourd qu'elle, et elle y parvient même sur un plan

incliné, en faisant des zig-zags, tout comme un cheval de trait.

Melle. Vix fait promener ses fourmis les plus élégantes sur un boulevard en miniature, et elle déclare à qui veut l'entendre qu'il ne s'agit pas là que d'un simple passe-temps, mais bien de la plus éloquente preuve que rien n'est impossible à qui sait avoir de la patience, de l'endurance et de l'entraînement.

Cela prouve aussi une fois de plus que la nature a mis partout des forces latentes qui ne demandent qu'à se développer.

Nous savions jusqu'ici, grâce aux naturalistes, que la fourmi était industrieuse et laborieuse; qu'elle avait l'instinct de la conservation et de la défense de son foyer, mais Melle. Vix vient de nous prouver que cet infime animal, non sans grâce, possède aussi un instinct susceptible de la culture la plus raffinée. C'est autant de gain nouveau à l'aoquit de la science pour tous.

Qui d'entre vous, chères lectrices, aura la patience et la volonté de suivre l'exemple de Mlle Vix, la grande artiste lyrique française?



LES ANIMAUX AVEUGLES

Si l'on peut dire, en thèse générale, que la plupart des animaux supérieurs peuvent, comme nous, entrer en relation avec le monde extérieur au moyen des sens, en particulier celui de la vue, il ne faudrait pourtant pas en conclure pour cela que tous les animaux voient. La faculté de la vue diminue, en effet, à mesure que l'être est plus inférieur dans l'échelle animale, à tel titre que dans certaines espèces, telles que les huîtres et les coraux, elle finit par disparaître complètement.

Il existe, en outre, de curieuses exceptions à cette loi, et même dans les animaux supérieurs, on trouve certaines espèces isolées à qui la nature a refusé le sens de la vue.

C'est ainsi qu'on peut citer, parmi les vertébrés, un mammifère complètement aveugle, le Zemmi ou rat-taupo aveugle, assez commun en Russie et en Hongrie. Il est muni d'yeux, mais

ses yeux sont cachés par une peau aussi épaisse et aussi garnie de poils que partout ailleurs.

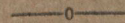
Cette peau ne s'ouvre pas et il faut disséquer l'animal pour découvrir sous elle un oeil rudimentaire, analogue à un petit grain noir, et qui ne sert à rien.

Les zemmis, au reste, n'en ont curc. Nuit et jour, ces singuliers animaux creusent dans la terre végétale de longues galeries sombres et dont ils ne sortent jamais.

La classe des reptiles nous présente aussi un autre aveugle, le Protée, sorte de petit lézard qui vit dans les lacs souterrains des cavernes de la Carniole, en Autriche.

Il y a, enfin, de nombreux aveugles parmi les insectes. Et voilà qui nous montre que la nature est assez injuste, puisqu'elle a distribué des centaines d'yeux à certains animaux comme les mouches, puisqu'elle a doté les papillons d'yeux extraordinaires où l'on ne compte pas moins de dix-sept mille facettes, qu'elle a refusé le privilège de voir à quelques coléoptères comme le Claviger, le Monopsis brunnea, l'Annomatus terricola, le Langelandia anophtame.

Ce dernier est un animal tout à fait parisien, puisqu'on l'a trouvé en de nombreux endroits de la capitale. Long de 4 millimètres, dépourvu d'ailes, il n'offre aucune trace d'yeux (voyez gravure). Il se nourrit de détritus de végétaux et on le trouve généralement sous des pièces de bois posant à terre et qui, par leur propre poids, se sont peu enfoncées dans le sol. Les autres catégories d'insectes aveugles que nous avons mentionnés ont des conditions d'existence assez analogues, c'est-à-dire qu'ils vivent dans des endroits sombres.



Si vous avez des mites dans votre garde-robe, saturez un linge de douze pouces carrés avec de la formaldéhyde; mettez le linge dans la garde-robe et fermez bien serré pendant douze heures. Le même moyen peut être employé dans les coffres, les valises ou les boîtes où le linge est emmagasiné. La senteur tuera les mites aussi bien que leurs oeufs.

POURQUOI IL SEMBLE SI DIFFICILE DE SE FAIRE ENTENDRE DANS PLUSIEURS GRANDS EDIFICES

Une étude bien d'actualité du docteur Marage sur les bois de
l'acoustique, dans les édifices aux vastes proportions.

Nous ne manquons pas, au Canada, et surtout dans notre province, de beaux et vastes monuments. Quelques théâtres ou salles concert sont vastes, mais c'est surtout nos églises qui ont des proportions imposantes. Quelques unes ne manquent pas de beauté architecturale et démocratique, cependant, combien de fois avons-nous constaté que plus le vaisseau était grand, plus il semblait difficile à un prédicateur, un artiste ou un soliste de s'y faire entendre distinctement.

La plupart du temps, on attribue cette difficulté aux proportions même du vaisseau, et l'on semble pas savoir qu'il existe des lois d'acoustique qui, bien observées, permettent à une voix humaine de se faire entendre et comprendre de partout, quelques soient les dimensions de l'édifice.

Il semblerait que ces lois aient été un peu trop négligées par nos architectes, par le passé, et en l'occurrence, l'étude suivante à toute sa raison d'être, en dépit de son caractère quelque peu technique. Une fois n'est pas continue, d'abord, nous sommes convaincus que le nombre de physiciens chez nous, n'est pas aussi restreint qu'on voudrait le faire croire en certains milieux. Enfin, elle est du célèbre, docteur Marage de la Sorbonne, avec qui nous avons eu l'honneur de travailler, à Paris, il y a quelques années.

“ Dans les salles où se produit un son continu, régulier, un auditeur peut entendre trois sortes de vibrations: 1o, l'onde primaire qui vient directement de la source; 2o, les ondes diffusées, en nombre infini, qui sont renvoyées par les parois: elles donnent naissance à des échos distincts.

Pour qu'une salle soit bonne au point de vue acoustique, il faut qu'il n'y ait pas d'écho et que le son de résonance soit assez court pour renforcer le son qui l'a produit et ne pas empiéter sur le son suivant. Nous allons étudier les conditions dans lesquelles doit se produire le son de résonance.

Un ingénieur américain, M. Wallace Sabine, a trouvé la loi à laquelle est soumis le son de résonance sans ses expériences, il emploie un tuyau d'orgue donnant UT₃, et il détermine le temps, T, pendant lequel l'auditeur continue d'entendre le son, lorsqu'il a cessé de se produire. La durée du son de résonance pour n'importe quelle salle est donnée par la formule: $T K$ sur $A X$ dans laquelle est une constante qui dépend du volume V de la salle, et il se trouve que $K=0,171 V$; A est le pouvoir absorbant de la salle vide; X, le pouvoir absorbant des spectateurs. Si l'on détermine expérimentalement T dans une salle vide où X=0, on peut calculer A et ensuite chercher la valeur T du son de résonance si la salle est pleine; en effet, l'auteur a établi des Tables donnant le pouvoir absorbant de différents corps et en particulier le pouvoir absorbant par personne (0,44) d'un auditoire, le pouvoir absorbant d'une fenêtre ouverte de 1 mètre carré de surface étant pris pour unité.

EXPERIENCES

Les pouvoirs absorbants des différents corps que l'on peut trouver dans une salle de concert sont les suivants: on a pris pour unité une fenêtre ouverte de 1 mètre carré.

Tout ces calculs ayant été fait en mètres et non en pouces, nous n'avons pas cru devoir les changer nous laissons au lecteur le soin de rétablir lui-même les proportions, étant donné que le mètre vaut environ 40 pouces.

Fenêtre ouverte	1.
Revêtement en pin dur	0,06
Revêtement en plâtre sur bois.	0,03
Revêtement en plâtre sur tuile.	0,02
Revêtement en verre.	0,02
Auditoire par mètre carré.	0,96
Auditoire par personne.	0,44
Femme isolée.	0,54
Homme isolé.	0,48
Peinture à l'huile.	0,28
Tapis.	0,20
Cretonne.	0,15
Revêtement de bourre de crin.	0,78

Le docteur Marage a recommencé ces expériences en employant comme source sonore un orateur artificiel, composé de la sirène à voyelles de son invention, munie des résonateurs buccaux, de manière à se rapprocher le plus possible des conditions dans lesquelles se trouve un orateur.

La sirène étant disposée au point S, où se trouve généralement l'orateur; l'auditeur se plaçait successivement en différents points de la salle 1, 2, 3, 4,..... et l'on déterminait, en secondes, la durée du son résiduel pour chacune des cinq voyelles synthétiques.

CONDITIONS DE L'EXPERIENCE

VOYELLES SYNTHETIQUES OU-O A E I

Notes d'émission mi 2, mi 2 mi 2, la 4, la 6.

Energie du son en 1 seconde. 0,052, 0,036, 0,052, 0,036, 0,002

Durée du son d'origine, 3 secondes.

Nous allons examiner les résultats obtenus sur 13 expériences faite dans la salle du Trocadéro, à Paris.

La salle du Trocadéro a un volume de 63,000 mètres; nombre d'auditeurs 4,500, diamètre, 58 mètres; hauteur de la couple, 55 mètres.

Son de résonance(salle pleine)T, moyenne...
CU O A E I 2, 2, 1, 2, 1, 9

Son de résonance(salle vide)T, moyenne...
1, 5; 1, 5; 1, 4; 1, 4; 1, 4;

Pour qu'un orateur se fasse bien entendre dans cette salle, il faut qu'il parle lentement, en s'arrêtant à chaque phrase; il ne doit pas parler avec plus d'énergie que s'il s'adressait à 250 auditeurs réunis dans une petite salle.

VERIFICATION DES EXPERIENCES

Il convient de se demander ce que valent ces expériences au point de vue théorique.

Il est certain que l'oreille n'est pas un moyen de contrôle absolument parfait, en effet cet organe n'est pas également, sensible à tous les sons; les expériences suivantes en sont une preuve.

MM. Zwardemaker et Quix ont cherché le minimum de puissance nécessaire pour produire une sensation sur l'oreille; pour les tuyaux, ils calculaient l'énergie sonore par la méthode de Lord Rayleigh, d'après le débit et la pression de l'air. Ils ont trouvé deux maxima de sensibilité pour l'oreille l'un pour le son (sol 5,3100 vibrations), qui correspond à la résonance du conduit auditif externe, et un autre pour le son (ut 3,517 vibrations), déjà trouvé par Wead.

Il est intéressant de chercher si les sons voyelles présentaient les phénomènes analogues.

Il est très difficile d'employer les voyelles naturelles, parce que l'on ne peut pas déterminer, chez un sujet normal, le débit et la pression de l'air qui s'écoulent des poumons pendant la phonation; le docteur Marage a donc songé à employer la sirène à voyelles; il est facile en effet de mesurer sur cet instrument les deux quantités dont on a besoin; le travail dépensé pendant une seconde sera exprimé en kilogrammes par le produit VH, le volume V étant mesuré en mètres cubes et la pression H en millimètres d'eau.

CONCLUSIONS

1 Le son de résonance peut servir à caractériser les propriétés acoustiques d'une salle.

2 La durée de ce son varie avec le timbre, la hauteur et l'intensité du son primitif; ce qui pourrait peut-être expliquer pourquoi une salle peut être assez bonne pour un orateur et mauvaise pour un orchestre.

3 Avec la formule T K, on peut déterminer

la durée du son de résonance en fonction en rapport avec le nombre des auditeurs.

4 Pour que l'acoustique d'une salle soit bonne, la durée d'un son de résonance déterminé doit être sensiblement constante pour toutes les places et toutes les voyelles; elle doit être comprise entre, 5 secondes et une seconde.

5 Si cette durée est plus grande qu'une seconde, on arrive à ne se faire entendre dans la salle qu'en parlant très lentement, en articulant bien et en ne donnant pas à la voix une énergie trop grande.

6 Cette méthode permet d'indiquer d'avance à un orateur les conditions dans lesquelles il doit parler pour se faire comprendre de tous ses auditeurs.

TRAVAUX A FAIRE

Chaque salle de spectacle, à Montréal comme à Paris et partout ailleurs, devrait avoir son dossier dans lequel seraient notés ses qualités et ses défauts.

Un livre qui contiendrait ainsi ces renseignements sur les salles de spectacles de Montréal aurait un grand succès de vente.

POUR LA JEUNE FILLE QUI VEUT SE MARIER

Jeunes filles si vous voulez être heureuses en ménage, n'étudiez pas le caractère de votre futur; contentez-vous d'étudier ses particularités. Elles vous diront tous les secrets de son tempérament, de ses dispositions et de sa vie passée.

Regardez bien les yeux et les sourcils de votre futur, regardez, sa moustache, et sa manière de signer son nom.

Voilà les signes qui vous diront ses faiblesses et ses qualités, s'il en a. Méfiez-vous des hommes aux yeux bruns. Il est prouvé par les statistiques que 75 p. c. des hommes aux yeux bruns font de mauvais maris. La cause de ceci, d'après les savants, est que les hommes aux yeux

bruns portent dans leurs veines un peu de sang du sud. Ils sont plus passionnés, ils sont plus fort, et ont des émotions plus violentes que les autres hommes; par conséquent ils se laissent plus facilement entraîner vers la femme. Cependant dès qu'ils ont conquis, ils se laissent vite et volent d'autres conquêtes.

La fascination des hommes aux yeux bruns est illustré par le cas du docteur Webster, des Etats-Unis, qui, après avoir assassiné sa femme, déclara avoir fait le malheur d'une douzaine d'autres femmes. Cependant le docteur n'était pas beau: il n'avait que ses yeux pour faire ses conquêtes.

Les hommes aux yeux bruns semblent avoir une influence magnétique spéciale.

En effet la plupart des magnétiseurs sont des hommes aux yeux bruns. Il est rare de rencontrer un homme jouissant d'une certaine emprise sur les femmes qui a les yeux d'une autre couleur.

Il ne faut pas conclure que tous les hommes aux yeux bruns sont des êtres dangereux. Le fait demeure cependant que les hommes aux yeux bruns ont un pouvoir, une force que ne possèdent pas les autres.

Les criminologistes et les détectives sont des gens pour qui les yeux des individus ont toujours joué un rôle important. Un détective me disait dernièrement que les hommes les plus dangereux avaient les yeux bruns et les deux sourcils généralement joint ensemble.

Le nez chez les hommes a aussi son mot à dire (si je puis employer cette métaphore 15 p. c. des assassins ont le nez difforme. Les hommes qui ont le nez relevé, ceux qui tirent constamment sur leur moustache sont des hommes que vous devez fuir. Ils ont une nature désagréable, mélancolique.

Il est inutile de parler ici de la signature des hommes pour juger de leur caractère. Les hommes qui signent en faisant de grandes courbes sont des prétentieux, et des fats. Si leur écriture est ponctuée avec excès, ces hommes manquent de sympathie, et sont enclins à la cruauté.

POUR FAIRE LE TOUR DU MONDE EN AÉROPLANE

Un navire Aérien offrant tout le confort et la sécurité des transatlantiques des plus modernes.

Quand part-on pour faire le tour du monde en aéroplane?

Pas vous ? Pas moi ? Pourquoi pas ??

L'idée est en tout cas bien américaine. Simple perfectionnement, si l'on veut, mais n'oublions pas que les Américains, qui ont tout ce qu'il faut pour perfectionner, surtout l'argent, n'étaient pas pour se laisser damer le pion, une fois que la possibilité de traverser les océans par la voie des airs était un fait accompli.

Le docteur William-W. Christmas, de New-York, a déjà dessiné les plans d'un gigantesque aéroplane actuellement en construction dans ses propres chantiers, et ce navire aérien transportera jusqu'aux confins du monde, aussi bien les colis que les passagers. A ces derniers on pourra offrir tout le confort qu'un océanique ordinaire et de première classe est en mesure d'offrir à ses passagers.

Il n'est pas besoin de dire que le navire aérien du docteur Christmas sera le plus considérable qui aura été construit.

Ses ailes auront une longueur de 1.000 pieds d'une extrémité à l'autre, et ses deux plans superposés auront une profondeur de 150 pieds, avec une hauteur de 15 pieds, de la base au sommet. C'est là qu'on logera les moteurs et dynamos gigantesques nécessaires à mettre en mouvement tout l'appareil. Sur les plans transversaux on construira un hôtel moderne offrant, outre le luxe des cabines et des salons toutes les commodités imaginables de transport. A la pla-

ce du fuselage, ou mieux, entre le fuselage ordinaire, se trouveront précisément les cabines, les salons, les salles à manger, un gymnase, les bains, les cuisines, enfin tout le logement de luxe moderne pour 137 passagers, sans compter l'endroit pour les approvisionnements, le combustible, les puissantes machineries et les bagages.

La capacité totale de ce merveilleux navire plus lourd que l'air sera de 350 tonnes, passagers et bagages compris, à part le poids déjà énorme de l'appareil volant lui-même. Cette capacité sera plus considérable que celle de tous les dirigeables jusqu'ici construits, et l'aéroplane géant projeté sera de huit fois plus considérable que le fameux N C I, de la marine américaine qu'on trouvait pourtant merveilleux.

Le voyage d'essai se fera probablement entre New-York et Queenstown, mais rien n'empêchera que subséquemment on puisse entreprendre des voyages encore plus lointains, par exemple de New-York en Espagne, puis de l'Espagne, à Alger, puis dans L'Afrique Centrale, puis partout où l'on aura préalablement établi des stations d'approvisionnement de combustible et d'atterrissage. Et même au cas de descente incontrôlable en mer, on aura pourvu le nouveau navire de l'air d'un nombre suffisant de canots de sauvetage.

Du reste, le docteur Christmas, qui est un expert en science aéronautique et aéro-dynamique, a déclaré ce qui suit: "Les architectes en science navale ont déclaré qu'il ne saurait y avoir de limite dans la dimension des navires. On parle

même de navires de 1200 pieds en longueur? Les mêmes calculs et les mêmes méthodes sont applicables à la navigation aérienne.

Il n'est pas plus difficile de construire un aéroplane de 1.000 pieds d'envergure d'ailes que d'en construire de seulement 100 pieds d'envergure. Le navire sera plus considérable dans toutes ses parties et c'est tout. De fait il est plus facile, bien que plus coûteux, de construire plus grand que plus petit, attendu que certains instruments qu'on aurait été obligé de fabriquer dans des proportions microscopiques peuvent être construits dans des proportions normales, ce qui est plus facile.

"Avec un aéroplane dont l'envergure d'ailes est de 1.000 pieds on peut compter sur une superficie de 280.000 pieds carrés. Un tel navire, avec ce poids total, les passagers, l'équipage et les bagages figureront pour 700.000 livres au bas mot. Le reste sera pour la structure et le poids de machineries, dont le moteur seul devra fournir une force d'environ 100.000 H. P., soit une vitesse pouvant varier de 80 à 100 milles à l'heure.

"Pour mettre un tel navire en mouvement il faudra douze hélices d'un diamètre de 50 pieds chacune, chacune étant à trois plaques et tournant à raison d'une moyenne de 600 révolutions par minute. Et quand nous disons le moteur, c'est plutôt les moteurs qu'il faudrait dire, puisqu'il en faudra 24, soit deux moteurs par hélice avec une force d'au moins 4.200 H. P. au total.

"Naturellement, et vu l'absence de fuselage, les ailes seules, ayant 1000 pieds d'expension d'une extrémité à l'autre, devront avoir une épaisseur de 15 pieds chacune, afin d'offrir la résistance suffisante. Et comme la hauteur moyenne d'un plafond de salon ou de cabine est ordinairement de 9 pieds, il est évident que toute l'hôtellerie pourrait être placée entre les ailes et dans la queue de l'appareil, à l'endroit où se trouvent les fuselages d'ordinaire. La queue du navire aérien sera de telles dimensions qu'on pourra s'y promener à l'aise à l'intérieur et y prendre tout l'exercice dont on aura besoin. Une promenade de 400 à 500 pieds est amplement suffisante, au point de vue exercice, attendu qu'on la peut répé-

ter autant de fois qu'on le désire.

"Le navire sera muni de télégraphes sans fil et pourra ainsi être en communication constante avec la terre ou le milieu de l'océan, au cas d'accident ou de descente forcée. Il ne faudrait donc qu'un accident absolument fortuit, tel qu'une explosion et encore... pour constituer un accident inévitable. Ces sortes d'accidents sont encore plus fréquents sur mer que dans les airs, attendu qu'il y a les récifs, les bas fonds, les abordages, toutes choses qu'on ne saurait rencontrer dans l'immensité de l'air.

"Quant au coût de construction d'un tel navire, il est d'environ \$3.000.000 pour le premier, mais les autres, avec l'expansion du commerce ne coûteraient plus que la moitié de cette somme.

La vignette que nous reproduisons ci-contre donne une idée des dimensions de l'imense navire aérien. Les hommes qu'on y voit se promener, dans la coupe transversale sont plus gros qu'ils devraient apparaître réellement, mais si on leur avait conservé leur proportion, ils n'auraient pas été visibles.

La capacité totale de ce navire est de 900 tonnes, à part son propre poids, ce qui équivaut, y compris l'équipage, les passagers et les bagages et approvisionnement, à un convoi de marchandises de 23 wagons d'une capacité de 30 tonnes chacun. On voit aussi les canots de sauvetage ainsi que de plus petits aéroplanes pouvant servir en cas d'accident. Que nous sommes loin des temps où l'on s'émerveillait de l'invention d'un Montgolfier pour s'élever dans les airs à l'aide d'un primitif ballon captif.

Qui veut faire le tour du monde en aéroplane?

Le bourdonnement des fils télégraphiques que l'on entend en plaçant l'oreille contre le poteau n'a jamais été expliqué de façon satisfaisante. On croyait d'abord que c'était la vibration des fils par le vent qui en était cause mais ce bruit a lieu même par les temps calmes.

On croit qu'il faut attribuer cela aux changements de température qui allongent en raccourcissant les fils continuellement.



DOUBLE AMOUR

PAR PHILIPPE GODET (1)

*Mystère étrange de l'amour.
J'aime deux belles en ce monde:
L'une est vive, riieuse et blonde
Comme le jour;*

*L'autre est triste, rêveuse et brune
Comme le soir,
Et près d'elle j'aime à m'asseoir
Au clair de lune.*

*Et s'il me fallait dire un jour
Laquelle des deux je préfère,
Mon coeur vous répondrait: Mystère...
Mystère étrange de l'amour.*

*D'un sourire joyeux la blonde
M'a cent et cent fois enchanté;
D'une pétillante clarté
Son oeil m'imonde;*

*La brune, d'un regard voilé,
Profond et tendre,
M'accueille, et mon coeur est troublé
De lui parler et de l'entendre.*

*L'une, la blonde, est la Gaité;
Pas d'instant qu'elle ne sourie...
L'autre, plus chaste en sa beauté,
La Réverie...*

*Et s'il me fallait dire un jour
Laquelle des deux je préfère,
Mon coeur vous répondrait: Mystère...
Mystère étrange de l'amour.
(Paris, 1873) (Le Coeur et les Yeux.)*

(1) Philippe Godet, né à Neuchâtel (Suisse) le 23 avril 1850, exerça le ministère d'avocat dans cette ville, de 1874 à 1881, fut ensuite professeur de littérature. Poète aimant la simplicité et la vertu bourgeoise, cherchant le bonheur dans l'accomplissement du devoir journalier. Possède surtout la verve ironique.

LA CARICATURE

Ce en quoi consiste cet art, si fin et si subtil, dont les origines remontent à la plus haute antiquité.

Un de nos lecteurs, s'imaginant sans doute qu'à l'instar des quotidiens, nous publions des photographies de collaborateurs nous adressait un jour un document inédit qu'il croyait intéressant à reproduire, et il nous annonçait à la fin de sa lettre, qu'il allait nous envoyer sa "Caricature". Il voulait peut-être dire sa photo? Peut-être aussi trouvait-il que le photographe qui l'avait "posé", avait de véritables aptitudes de caricaturiste.

A tout événement, si la plupart savent distinguer une caricature d'un dessin sérieux, s'en trouve-t-il tout de même fort peu qui savent exactement ce que c'est que l'art du caricaturiste.

C'est pourquoi l'étude suivante du spirituel écrivain et dessinateur français, Sacha Guitry, est encore toute actualité. Nul doute qu'on la lissa avec un véritable intérêt:

Je ne vais pas vous faire l'histoire de la caricature. D'abord, parce que je ne la connais pas. Et puis ce serait un peu long.

Je vais vous parler de ce que je sais.

Ce qu'il y a dans les livres, vous pouvez le lire vous-même. Et en ne vous disant que ce que je sais, ce sera moins long.

Le mot "caricature", malheureusement, est assez vague. Le mot "charge" serait plus exact pour désigner le portrait d'une personne dont on déforme les traits.

Le mot "caricature" est employé parfois lorsqu'il s'agit d'un dessin accompagné d'une légende comique.

On ne devrait pas!

Parce que, en somme, où finit le dessin sérieux? où commence le dessin comique?... Nous n'en savons rien. Moi du moins.

Daumier, pendant la moitié de sa vie, a été considéré comme un dessinateur comique. Et, main-

tenant, on en parle, et on a raison, comme d'un très grand maître.

Ah! dame, je ne comprendrai jamais cette espèce de dédain que la plupart des personnes ont pour les gens qui les amusent!

Avez-vous remarqué ça

Du moment que ça fait rire ça n'a pas de valeur

Vous riez... et vous n'en gardez aucun souvenir.

Seulement, quand une oeuvre est triste et ennuyeuse, vous êtes enclin à la trouver profonde.

Tout ce qui vous distrait vous paraît un peu vil.

Little Tich a envie d'avoir les palmes académiques. Depuis six mois, je fais tout ce que je peux pour les lui obtenir... et je le fais en vain. Et Tich est, cependant, le plus merveilleux comique du monde.

On m'a répondu:

—C'est dommage que ce soit un nain! Nous n'y pouvons rien, ni lui ni moi.

"Vous devez bien vous douter que la caricature est en faveur depuis l'antiquité, et que depuis l'antiquité, il a des gens qui l'aiment et d'autres qui ne l'aiment pas.

Il en est même qui ont horreur de la caricature. Ils vous supplient de faire un croquis d'eux, et, lorsque le croquis est fait, ils sont furieux.

J'ai déjà fait beaucoup de caricatures, j'en ai même réussi quelques-unes... Eh bien! jamais je n'ai rencontré une personne qui voulût convenir de la ressemblance de son portrait.

La caricature est une manifestation très spirituelle de la satire et de la fantaisie.

Et puis, ça peut n'être pas laid, lorsqu'on n'a pas pour but de déplaire.

Il est juste d'ajouter qu'autrefois, et d'ailleurs jusqu'à l'apparition de Capiello, la caricature é-

tait considérée comme une attaque, et c'était une chose particulièrement fâcheuse.

Bien entendu, ça consistera toujours à déformer les gens et à souligner leurs imperfections physiques; mais il y a la manière.

Dans les portraits-charges de Boilly, de Nadar et de Dantan, il y a une méchanceté évidente. L'exagération d'un nez ou d'un menton y est volontairement désagréable. On dirait des injures.

Certains de ces dessins sont fort beaux, mais ce sont des charges pénibles.

Si Dantan fait un homme gros, il lui dessine un ventre énorme et disproportionné. C'est plus facile que de faire exactement le ventre qu'il a.

D'ailleurs, jusqu'en 1895, on fait de grosses têtes et de tout petits corps. Léandre encore le fait, maintenant.

Cappiello apporte enfin quelque chose de tout à fait nouveau et de tout à fait charmant: la caricature sans aucune méchanceté et schématique. Il n'emploie que les traits indispensables à la ressemblance.

Il rompt complètement avec la tradition. Il fait des silhouettes proportionnées, gracieuses, souvent spirituelles, et il imagine la caricature de théâtre.

C'est-à-dire que réunissant plusieurs interprètes d'une même pièce, il les groupe dans son dessin, de façon à évoquer une des scènes principales de la pièce.

Ce genre nouveau fait fureur à Paris, et Cappiello acquiert rapidement une célébrité à laquelle chacun souscrit, car, ayant croqué tout le monde, il ne s'est fâché avec personne.

"Et...

(Tant pis si je me trompe! Tant pis si je passe à vos yeux pour un être gonflé d'orgueil!)

...Je crois connaître la raison de la haine que Mme T..., et que tant d'autres personnes professent à l'égard des caricatures.

La voici:

L'influence d'une caricature, que les autres trouvent réussie, est considérable... On s'y conforme.

Le jour où l'on voit sa caricature, on dit:

—Mais jamais je n'ai tenu mes mains comme ça!

Et, à partir de ce jour-là, on tient ses mains

comme ça!

Et puis, si nous vieillissons un peu les dames, qu'elles ne nous en veillent pas: c'est pour que nos caricatures soient ressemblantes plus longtemps."

—o—

LES SIFFLETS AU THEATRE

On vient d'ouvrir une enquête sur le droit de siffler au théâtre.

On usait de ce droit, autrefois, plus fréquemment qu'aujourd'hui.

C'est le sort des mauvaises pièces d'être nous pillées par le public. Mais, souvent, d'autres considérations entrent en ligne de compte.

La pièce des Goncourt, Henriette Maréchal, déclencha une tempête de sifflets. On reprochait aux auteurs d'être liés avec la princesse Mathilde. La première représentation (il n'y en eut que quatre) donna lieu au plus infernal charivari. Un spectateur, debout, aux galeries, jouait du cor de chasse.

Ce qui est plus rare, c'est de voir un auteur se siffler lui-même. Le fait arriva à un certain Pardon, auteur d'une Electre, justement oubliée.

Voulant savoir ce que le public pensait de sa tragédie, Pardon alla avec un ami se mêler au parterre, pour n'être pas reconnu.

On siffla à outrance.

—Tenez bon, dit l'ami à Pardon, un peu décontenancé. Tenez bon et, croyez-moi, sifflez comme les autres.

Pardon prit son sifflet et se joignit au public.

Un voisin (c'était un mousquetaire) finit par lui dire:

—Pourquoi sifflez-vous si fort, monsieur?

La pièce est belle, et M. Pardon n'est pas un sot. Il fait figure et bruit à la Cour.

Pardon se mit à siffler plus fort. Le mousquetaire se fâcha. Cette scène comique se termina fort tragiquement par des gifles.

—o—

Dans les deux premiers mois qui ont suivis la signature de l'armistice, l'Angleterre a traité plus d'affaires à Cologne qu'en une seule année avant la guerre.



ETERNEL FEMININ

Le mari idéal est celui qui entre tous les jours au foyer conjugal, à six heures tapants, mais... qui en part également tous les matins, à 9 heures.

Puisqu'il est d'usage de se souhaiter la bonne année, à chaque jour de l'an, mes chères soeurs, il est un souhait que je tiens à vous faire, pardessus tous les autres, et que vous apprécierez grandement, si vous êtes mariées; si vous n'êtes pas encore mariées, patientez mais soyez certaines que vous l'apprécierez également... plus tard.

Donc, en ce mois de janvier, en ce temps de carnaval, alors que les congés sont trop fréquents pour nos seigneurs et maîtres, je souhaite à chacune d'entre-vous un mari dont les occupations sont telles qu'il est obligé d'aller à son bureau, même les jours où les bureaux ferment d'ordinaire.

En un mot, qu'est-ce que ça signifie, un congé?

Un congé, ça veut dire que la moitié du monde doit travailler et se faire ennuyer à jet continu, tandis que "l'autre moitié" se repose.

Un congé, ça veut dire que "le maître du manoir" passera la journée chez lui sans mettre les pieds dehors.

Ça veut dire aussi que la "reine de la cuisine" sera sortie toute la journée et que c'est vous même, ma chère amie, qui devrez vous "atteler" aux fourneaux.

Ça veut dire qu'en plus de ce surcroît de travail, il vous faudra trouver le temps nécessaire pour tourner autour du maître de céans, le cajoler, le dorlotter, l'amuser, le fasciner, attendre son bon plaisir ou celui des autres.

Cependant, il n'y a pas un mari qui se doute de ça.

Mais, entre nous, un congé c'est l'horripilation des horripilations pour toute femme simplement raisonnable.

Et surtout, ne venez pas me chanter:

"Pour l'amour du ciel, pourquoi avez-vous épousé votre mari, si vous ne pouvez pas le sentir autour de vos jupes..."

La vraie raison:

C'est qu'une femme a épousé son mari pour l'avoir autour d'elle, mais LE SOIR, pas LE JOUR.

C'est clair, c'est ultra limpide, et c'est surtout si vrai.

* Car, toutes les femmes savent bien ce que c'est qu'un foyer encombré.

Un foyer encombré, y'a pas d'erreur, c'est celui dans lequel il y a un homme qui s'y prélassé toute la "sainte" journée.

Ah! si vous prêtiez une vraie attention, tous les jours de la semaine, à 8.30 h...

Vous entendriez un long soupir de soulagement planer au-dessus de la Cité.

Le soupir des petites épouses chéries, une fois qu'elles ont fermé la porte derrière leur "gros lapin bleu" ou leur terrible seigneur et maître.

Et, après tout, madame de Sévigné était "dans les patates" lorsqu'elle écrivait que la véritable preuve de l'amour, c'était de soupirer toute la journée en pensant à "une figure" absente.

Je crois plutôt que la plus grande preuve d'amour conjugal, c'est d'avoir assez de courage et d'endurance pour sourire, pendant toute une journée, à "une figure" présente, trop présente...

Il est même plus facile d'adorer un homme pendant et après des années de séparation, que de simplement l'aimer pendant vingt quatre heures de contact continu.

Il est bien plus agréable et consolant de se rappeler une voix "absente" que d'écouter patiemment et sans crispations, la voix qui demande sans cesse pourquoi le repas n'est pas prêt;

Pourquoi une femme ne peut pas se coiffer dans cinq minutes;

Pourquoi le maquillage est disparu.

Dès lors, si la vraie place de la femme est son foyer, la vraie place du mari, c'est son bureau.

Il y a des masses de femmes qui préféreraient élever un tout jeune éléphant dans le salon, plutôt que d'y voir un mari pendant la journée entière.

Parce que tout ce qu'il y aurait à faire avec l'éléphant, ce serait de lui servir des écales de "pea-nut" (arachides) ou de le bourrer de foin.

Un éléphant, surtout s'il est d'un âge tendre, ne saurait passer son temps à réclamer un crayon, une plume neuve, une brosse à chapeau, un tire-botte, le bicarbonate de soude le "bay-

rum" le peroxyde d'almonach du téléphone que sais-je encore?

Et, il n'y a pas un éléphant au monde, même le défunt "Junbo" prendre autant de place dans une maison, qu'un mari, un jour de congé.

Il est certainement fort triste d'être marié à un officier de marine ou un commis voyageur qui n'est jamais chez lui!

Mais, c'est bien plus triste d'avoir épousé un poète, un peintre ou un musicien, qui "ne décolle" pas du foyer!

Enfin, le mari idéal est celui qui rentre de son bureau à 6 heures tapant.

Et qui s'en va tous les jours à 9 heures le matin.

Franchement, là, n'est-il pas vrai?

Alors comme vogue du nouvel an, permettez-moi chères sœurs, de vous souhaiter un tel mari.

Manon

JOMMENT VIVRONS-NOUS DEMAIN

Demain, nous survolerons le Canada, d'un océan à l'autre, en vingt heures:

Demain, nous piquerons une randonnée vers les étoiles, sans plus de frais que nous faisons aujourd'hui pour une ballade en auto.

Demain, vous partirez de chez vous en aéroplane et vous descendrez sur le toit de votre bureau.

Demain, le toit de votre maison sera transformé en garage pour votre aéroplane.

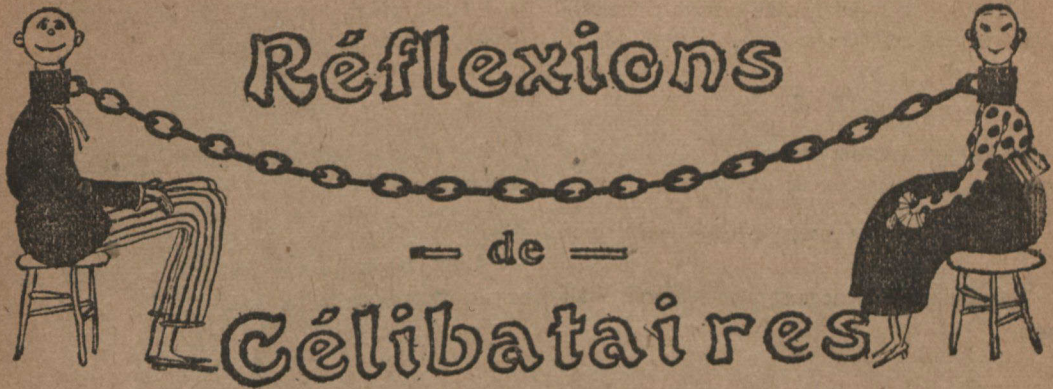
Demain, vous ferez votre tour d'Europe par voie des airs.

Demain, il y a aura des phares aériens comme il y a des phares maritimes.

Demain, vous visiterez les Rocheuses, dans une après-midi.

Demain, vous habiterez à 100 milles de vos affaires, mais vous vous y rendrez en quelques minutes d'avance et vous arriverez avant le lever du rideau.

Impossible dites-vous? — Lisez cet article maintenant, découpez-le et relisez-le dans dix ans.



HOMMES

Un homme qui porte une petite valise et une femme qui en porte une grande sont des choses qui sont toujours drôles.

* * *

Il n'y a pas un homme qui soit aussi "noir" qu'on veut bien le peindre, et par contre il n'y a pas une seule femme qui soit aussi "blanche" qu'on..

* * *

Il y a des hommes qui pour rendre leur femme heureuse seraient prêts à tout lui accorder depuis le meilleur morceau du bifteck, jusqu'à la séparation.

* * *

Il n'y a pas un seul homme capable de vivre avec un salaire de 12 dollars par semaine, mais il se trouvera toujours des jeunes filles qui consentiraient à épouser le jeune homme et à vivre avec LUI sur ses 12 dollars hebdomadaire.

* * *

Un célibataire s'imagine que chaque fois qu'une femme lui sourit elle veut l'entraîner dans le mariage. Un homme marié s'imagine que chaque fois qu'une femme lui sourit elle veut l'entraîner hors du mariage.

FEMMES

Préparez-vous, jeunes filles, cette année est bissextile. Ne la laissez pas passer.

* * *

Le meilleur moyen de garder un amoureux c'est de le laisser partir.

* * *

Un homme parfait est toujours ennuyeux pour une jeune fille.

* * *

Il y a trois choses qu'une femme se rappelle: sa première danse, son premier baiser et sa dernière illusion.

* * *

Quand pour se venger d'une rivale une femme n'a qu'à le vouloir, il est presque sûr qu'elle le voudra.

* * *

Si vous dites à un célibataire qu'il ne comprend pas les femmes, il sourit; mais l'homme marié, lui, comprend que ce n'est pas une farce.

* * *

Les femmes sont d'étranges créatures. Si elles marient un héros elles veulent en faire un mouton, et si elles marient un mouton elles veulent en faire un héros.

HOMMES

Attention, célibataires, cette année est bissextile. Tenez-vous bien.

* * *

Le mariage transforme souvent la petite fée de nos rêves en cauchemar de nos nuits.

* * *

L'amour est la seule clef qui n'a pas de duplicata.

* * *

Tout célibataire travaille afin d'obtenir un salaire suffisant pour se marier puis, une fois qu'il a le salaire, il reste célibataire.

* * *

Il y a trois choses qu'un vieux célibataire se rappelle: sa première culotte, son premier amour et sa dernière aventure.

* * *

Un amoureux regarde une femme à travers des lunettes roses; un célibataire à travers des lunettes bleues; un homme marié à travers un microscope.

* * *

L'homme qui fait des excuses lorsqu'il a eu tort est un homme d'esprit. L'homme qui fait des excuses alors qu'il a eu raison est un homme marié.

* * *

Comment se fait-il qu'un jeune homme qui a aimé une femme parce qu'elle avait de jolies mains force cette même femme à éplucher des oignons et à peler des pommes de terre.

* * *

On ne s'ébêterait pas si toutes les femmes de vingt ans avaient l'expérience des femmes de quarante et si les femmes de quarante avaient la jeunesse de celles de vingt.

FEMMES

L'amour est le plus grand des secrets et cependant personnes ne peut le garder.

* * *

Qui a-t-il de plus triste qu'une jeune fille qui embrasse mal?

* * *

Il est facile d'aimer son voisin comme soi-même si son voisin est joli.

* * *

En amour lorsque l'expérience frappe à la porte, l'illusion se sauve par la fenêtre.

* * *

Une veuve qui se remarie démontre qu'elle ne connaît pas les hommes, sans quoi, une seule expérience eut suffi.

* * *

Le premier mérite des femmes est d'être jolie, et leur plus grand plaisir est de se l'entendre dire.

* * *

Il est aussi difficile à une femme de cesser d'aimer un homme qu'il lui a été difficile de commencer à l'aimer.

* * *

La femme la plus innocente peut quelque fois paraître criminelle, tandis que celle qui est coupable trouve toujours le secret de tirer de ses infirmités même de quoi les colorer, et de quoi paraître innocente.

* * *

La plupart des femmes seraient heureuses si elles pouvaient rencontrer des amoureux qui ne les froisseraient pas par leurs déclarations trop prématurées ou qui ne laisseraient pas leur patience par leur inertie.



DANS LE MONDE DES INVENTEURS

GRANDES INVENTIONS ET L'HISTOIRE TRAGIQUE DE LEURS AUTEURS

Si nous exceptons l'invention des cuirasses marines et de la télégraphie sans fils qui ont enrichi Harvy et Marconi, il faut bien dire que les grandes inventions ont presque toujours appauvri leurs auteurs, tandis que les petites inventions faisaient réaliser en peu de temps, des fortunes colossales. Le patin à roulettes, qui n'en déplaie aux fervents du skating, est d'une utilité secondaire, a valu plus de 3 millions à son inventeur. Hervey Kennedy gagna 2 millions pour avoir imaginé... le lacet de bottines. Le premier fabricant de l'épingle de sûreté, qui, paraît-il, trouva son idée sur la reproduction d'une fresque de Pompéi, a réalisé plus de 10 millions, et le créateur des "talons tournants en caoutchouc" en a tiré 5 millions de bénéfices annuels. A côté des fortunes démesurées, les grandes misères des créateurs de génie apparaissent plus tragiques et plus injustes.

LE TELEPHONE. — L'un d'eux Charles Bourseul, qui dès 1855, avait découvert, décrit et expérimenté le principe du téléphone, est mort pauvre, il n'y a pas longtemps. On sait quelle fortune Bell et Edison ont tirée de cette invention. Au surplus, Bell lui-même fut favorisé par la chance la plus extraordinaire. Il croyait si peu au succès de l'appareil nouveau qu'il offrit à un de ses voisins de lui céder, moyennant 1,000 dollars, la moitié de ce que pourrait lui rapporter cette invention, qu'il n'avait fait que perfectionner.

Si nous exceptons l'invention des cuirasses considérée comme ridicule, et déclara "qu'il ne verserait jamais une pareille somme pour s'intéresser au lancement d'un appareil bon tout au plus à amuser les enfants".

Charles Bourseul s'est éteint, dans sa retraite, seul ignoré de tous, et pauvre... Il aura quelque jour sa statue...

Une statue ! c'est, hélas ! tout ce que possède Michaux, l'inventeur de la bicyclette à pédales. On lui a érigé un monument, à Bar-le-Duc. Mais il est mort dans la plus noire détresse. Ses fils, ruinés, l'ont suivi dans la tombe, et de cette famille d'inventeurs il ne reste plus qu'une pauvre femme, fille de Michaux, inscrite à l'Assistance publique de Paris qui lui accorde un secours mensuel de 4 dollars.

INVENTION DE L'HELICE — Frédéric Sauvage fût aussi le créateur d'une invention qui a bouleversé tous les principes de propulsion intérieure: l'hélice. La navigation maritime et la navigation aérienne lui sont l'une et l'autre redevables du leur succès, et la dernière de son existence. Que seraient l'aéroplane et le dirigeable sans l'hélice ?

Travailleur inlassable, et que ne rebutaient ni les dépoires, ni l'ironie, ni la malveillance de ses contemporains, il lutta, toute sa vie durant, pour le triomphe de son idée. On sait le résultat de ces efforts: la ruine, la prison pour dettes, son invention exploitée en Angleterre sans qu'il puisse

protester son brevet tombant dans le domaine public... L'esprit du grand savant sombra dans cette dernière tempête: après la prison ce fut l'asile d'aliénés. Il y entra lorsque le gouvernement français se décidait enfin à lui accorder une pension de \$400; mais elle venait trop tard Frédéric Sauvage était fou!

LA MACHINE A TRICOTER — Un autre grand méconnu fut William Lee, le véritable inventeur de la machine à tricoter les bas. Il était pauvre et simple ouvrier. Sa femme, pour accroître les ressources du ménage, tricotait toute la journée. W. Lee eut l'idée de construire une machine qui ferait le travail mieux et plus rapidement. Il n'avait pas un sou vaillant. Il fallut rogner encore sur le budget, déjà bien maigre, pour économiser l'argent nécessaire à l'achat des matières premières. Sa machine construite, William Lee voulut l'essayer en public. Il fut accusé d'avoir songé à ruiner les ouvriers. Sa machine fut saisie et il dut s'exiler. Il mourut — de faim — en France. Un peu plus tard, les frères Morley construisirent une machine directement inspirée par celle de Lee. Ils y gagnèrent près d'un million en trois ans...

LA MACHINE A COUDRE — Thimonnier, l'inventeur de la machine à coudre, ne fut pas plus heureux. Lorsqu'en 1830 il résolut de se rendre à Paris pour y exposer son invention, il dut, faute d'argent, faire la route à pied d'Amplepuis (Rhône) jusqu'à la capitale. Sa machine sur le dos, il s'en vint à petites étapes. Dans chaque village il s'arrêtait, démontrait le fonctionnement de son invention et faisait la quête. Pour exciter la générosité des villageois, il avait, en outre, emporté avec lui un petit théâtre de marionnettes qu'il faisait jouer sur les places publiques... Enfin, il atteignit Paris. Des déceptions l'y attendaient. Comme Lee, comme Jacquard, que les ouvriers lyonnais voulurent jeter dans le Rhône, Thimonnier ne trouva que de la haine et de la jalousie. Il repartit par la route et revint à Amplepuis plus pauvre qu'il n'en était parti. En 1851 il parvient à expédier sa machine à Londres. Il y gagna cent dollars, mais il y perdit tout le bénéfice de sa création. Son

invention, démarquée habilement, fut dès l'année suivante lancée sur les marchés de Londres... et de Paris.

LA FILEUSE DE LIN — L'histoire des inventeurs se renouvelle sans se modifier... Philippe de Girard, qui avait résolu le problème de la machine à filer le lin (1810), problème auquel était attaché un prix d'un million, ne toucha jamais un sou de cette somme. Par contre, en 1821, il fut enfermé pour dettes à Sainte-Pélagie.

LE CANON MODERNE — L'ingénieur anglais Longdrige, qui proposa en 1854 au War Office un nouveau canon perfectionné, fut traité de fou. Il mourut peu après du désespoir que lui causa cet insuccès. Vers 1880, le bureau d'artillerie de Wolwich déclarait le canon de Longdrige "la merveille des merveilles".

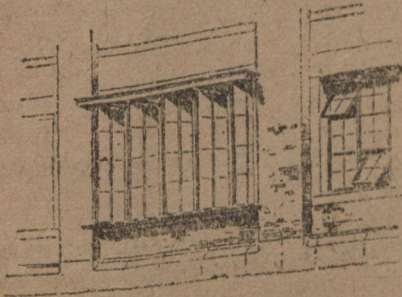
AUTRES INVENTION — Combien d'autres encore? Stephenson et sa lampe de sûreté pour les mineurs, qui précéda celle de Davy; Lebon, qui dès le début du dix-neuvième siècle inventait l'éclairage au gaz; Grégory, — qui le connaît — qui dès 1663 inventait un télescope désigné aujourd'hui sous le nom de télescope de Newton; Denis Papin, enfin, celui auquel la science moderne doit tout, puisque le premier il songea à l'utilisation de cette force formidable, la vapeur, Denis Papin abreuvé d'outrages, victime de la haine de tous, Denis Papin qui vit une foule en fureur détruire devant lui le fruit de longues années de travail et d'études, le génial inventeur mourant sur un grabat, ruiné, abandonné de tous...

A ces hommes-là, la postérité rend justice et érige des statues. Gloire vaine d'outre-tombe pour ceux qui enrichissent l'humanité du fruit de leurs travaux immortels.

Une commission nommée par le gouvernement anglais vient de faire un rapport disant que l'on peut faire un excellent papier avec la paille de riz, le papyrus les rebuts de canne à sucre et autres matériaux de rebut.

QUELQUE CHOSE DE NOUVEAU EN FAIT DE CHASSIS

Contrairement à ce que nous voyons jadis, les manufactures et les usines modernes sont pourvus, d'un système d'éclairage beaucoup plus pratique et plus hygiénique que les usines de l'ancien temps. Elles sont construites en brique, avec piliers de ciment juste assez larges pour soutenir l'édifice, et entre les larges espaces laissés vacants sont placés d'immenses fenêtres pour laisser pénétrer la lumière à l'intérieur.



Mais en plusieurs endroits on est quelque fois forcé de tenir les persiennes fermées car les rayons du soleil sont trop fort, et il est impossible de travailler à quinze pieds des fenêtres; il y a même des industries où cela peut être dangereux. Cependant avec les persiennes fermées l'usine est tenue dans une demi-obscurité.

Les puits de lumière en dents de scie que l'on peut voir dans presque tous les ateliers ont suggéré un remède à ceci. On a pensé à fabriquer des chassis ayant la même forme que ces puits de lumière.

Le plan que nous illustrons ici-même nous montre un édifice en brique et ciment. Sur la droite se trouve le chassis ordinaire que nous connaissons bien et sur la gauche se trouve le nouveau plan suggéré. Les panneaux verticaux sont placés de manière à recevoir les rayons du soleil venant de l'ouest ou venant de l'est, et à les recevoir à angle droit.

Plus ces panneaux sont placés à l'extérieur du chassis plus il y a de lumière à l'intérieur de l'édifice.

La lumière vient se briser sur ces panneaux et

il n'y a aucun rayon qui entre à l'intérieur de l'édifice.

Ces panneaux peuvent être placés partout sans nécessiter aucun changement dans la construction.

MODIFICATION AU TELEPHONE

Pour un employé préposée à la réception des commandes par téléphone, l'appareil doit être tenu d'une main pendant que l'autre main écrit la commande reçue; quelque fois même les deux mains sont engagées et il faut que l'employé dépose le récepteur sur le bureau pour le reprendre quelques secondes plus tard pour le déposer de nouveau etc.

Un employé de bureau ayant eu à subir ces inconvénients a eu recours au procédé qui suit.

Le récepteur ordinaire du téléphone fut enlevé pour faire place à un demi cercle s'adaptant à la tête, comme les récepteurs dont se servent les jeunes filles du téléphone.



Mais ceci rendit nécessaire l'emploi d'un élastique assez fort pour maintenir fermé le téléphone lorsque la communication n'était pas donnée.

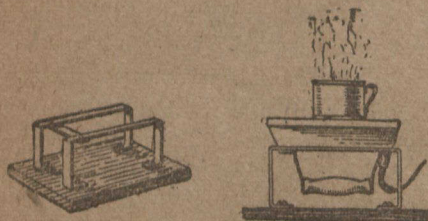
Lorsque le téléphone sonne, on a qu'à enlever d'un coup de pouce l'élastique et la communication s'établit immédiatement.

Le moyen est simple et ingénieux.

PETITE ECONOMIE FACILE AVEC UN FER

Un fer électrique renversé peut faire un excellent poêle pour chauffer un peu d'eau ou le lait du bébé.

Pour cela on a qu'à renverser le fer à repasser et à le placer sur une forme faite de deux tiges de fer reliées ensemble, comme vous pouvez le voir sur notre vignette.



Il est facile de fabriquer soi-même le support, et la dépense encourue est minime. Le support est monté sur une pièce de bois ou d'acier.

Par ce moyen, on peut économiser encore quelques sous sur le budget du ménage ce qui a bien son avantage en ces temps de vie chère.

COMMENT REGLER VOS PILES ELECTRIQUES

Beaucoup de personnes s'occupent elles-mêmes de lutter contre l'ennuyeuse cristallisation du sel ammoniac autour des piles que l'on nomme le "grimpage des sels". On procède, généralement, au paraffinage des bords des vases de pile, intérieurement et extérieurement. Quelques électriciens font fondre ensemble de la graisse, du saindoux, et un petit bout de bougie et trempent dans cette mixture le bord des vases. Le savant chimiste A. Mermet déclare que la paraffine ni le mélange graisseux ne sont essentiels, et il conseille, tout simplement, d'employer l'huile de pétrole ordinaire. Il suffit, d'après lui, d'en verser environ un quart de pouce d'épaisseur à leur surface, pour arrêter le grimpage du chorhydrate d'ammoniaque et pour maintenir les éléments Leclanché destinés à actionner les sonneries en bon état de propreté.

LES NOUVELLES HORLOGES



Le France doit adopter les horloges et les montres à cadran de 24 heures au lieu des horloges et des montres à cadran de deux fois douze heures.

Cette manière de compter les heures est excessivement plus pratique que l'ancienne manière, principalement pour les chemins de fer. Avec cette heure on évitera toutes les nombreuses erreurs qui se commettent tous les jours.

Nous donnons ci-contre une reproduction du nouveau cadran de vingt-quatre heures.

LA RESPIRATION RYTHMEE

Beaucoup de sujets jeunes et bien constitués s'essouffent parce qu'ils ne "savent pas respirer": c'est une de ces choses essentielles que l'on ne se préoccupe pas d'apprendre aux gens, pas plus d'ailleurs, que de boire, de manger et de dormir. Où l'ignorance de la "respiration logique" devient surtout fâcheuse, c'est pour les personnes dont le coeur "fléchi", par suite de l'âge, soit par surcharge graisseuse, ou par affaiblissement général. Ces personnes peuvent, cependant, d'après une communication de M. A. Manquat à l'Académie de Médecine, entreprendre sans essouffement des marches ascendantes, ou rapides, telles que montées d'étages, marches sur des plans inclinés, etc., à la condition de régler méthodiquement le rythme et la vitesse de leur respiration. Croyance doit être réglé, dans la plupart des cas, sur une mesure "à trois temps égaux" établie sur les pas, de telle façon que l'on exécute dix-huit, vingt, et vingt-quatre cycles respiratoires complets par minute, et que l'expiration dure environ deux fois autant que l'inspiration. Voilà, ce semble, une formule assez aisée à mettre en pratique ou, tout au moins, à l'essai.

PAROLES DE PRINCE.

PAROLES DE ROI.

Avec la victoire de la démocratie dans le monde, les rois qui ont réussi à sauver leur trône et qui tiennent à le conserver, ont compris qu'il ne devaient plus désormais vivre loin du peuple, mais avec le peuple. Et, parce qu'il a prononcé chez nous lors de sa visite, en octobre, les véritables paroles de bonne entente entre les races, au Canada, le prince de Galles, notre Souverain "démocrate" de demain, s'est acquis un droit éternel à notre admiration et à notre respect.

Ces paroles ne doivent pas être oubliées, ne doivent pas se perdre, c'est pourquoi nous les reproduisons ici sans commentaires, afin de procurer à tous les lecteurs de la "Revue Populaire" l'occasion de les relire et de les méditer:

"Un passage, M. le Maire, de votre adresse m'a tout spécialement touché, hier. Et c'est lorsque vous avez fait allusion à l'entente qui existe et qui doit exister entre les citoyens de langue anglaises et les citoyens de langue française.

(Applaudissements.)

"C'est une question qui me tient au cœur

(Applaudissements.)

"L'union des deux races au Canada ne fut jamais une question de simple intérêt politique. Au contraire, cette question fut et restera un exemple de la plus haute sagesse politique, pour laquelle l'Empire britannique doit une reconnaissance immortelle à Cartier, à Mac-Donald, et aux autres hommes d'Etat qui ont travaillé à parfaire cette union. (Applaudissements.)

"On a beaucoup dit et écrit sur les moyens employés par l'empire britannique pour établir l'union des races de langages divers et d'histoire opposée.

"L'Angleterre et l'Ecosse se sont longtemps chicanées, mais elles se sont entendues et, aujourd'hui, elles sont tellement unies qu'elles ont oublié qu'elles furent jadis deux nations séparées.

"L'union entre l'Angleterre et l'Ecosse dure depuis des siècles. L'union entre les races anglaise et française, au Canada ne dure que depuis un demi-siècle, mais qui peut douter que cette union au Canada, donnera comme résultat, une nation

aussi grande, aussi unie, et aussi puissante que l'Empire britannique lui-même? (Applaudissements.)

"Personne ne peut, après une étude approfondie de votre histoire, et surtout après un voyage tel que le mien ne pas voir que les intérêts des deux races sont semblables par tout le Dominion, dans l'ouest comme dans l'est.

"Quel sera le secret du succès de la nouvelle nation? Je ne puis hésiter à déclarer que, comme en Grande-Bretagne, ce sera la liberté de parole, et le respect de chacun pour son voisin. (Applaudissements prolongés.—)

"Montréal a plusieurs titres à mon admiration. Elle est le plus grand centre d'affaires, et elle a la plus grande population du Canada; et tout ce que j'y ai vu m'a profondément intéressé. La cordiale bienvenue que j'y ai reçue m'a surtout profondément touché. Et, plus spécialement, ce qui m'a extrêmement intéressé, c'est que les deux races ont été d'accord dans leur réception, et leurs hommages. Votre ville peut se vanter à ce sujet d'être le ville type de l'entente cordiale; et, par conséquent, j'accepte votre réception avec un sentiment tout spécial."

LA VENUS DE MILO.

La Vénus originale portait une pomme dans une main

Monsieur Jean Aicard a fait paraître dernièrement un volume sur la Vénus de Milo, il avait en sa possession des manuscrits remarquables qu'il vient de porter à la connaissance des admirateurs de la Vénus du Louvre.

Depuis la découverte de la Vénus tous les chercheurs se demandaient qu'elle pouvait bien être la position des bras de la statue.

Grâce aux documents du savant académicien, nous savons maintenant que le bras droit de la Vénus tenait sa robe tandis que le bras gauche était tenu au-dessus de la tête et supportait une pomme.

C'est en 1820 que l'on découvrit la Vénus, qui

est considérée à bon droit comme le chef-d'œuvre de l'antiquité. Nous devons sa découverte à un paysan grec qui la déterra dans une grotte souterraine.

Les deux bras étaient en place lors de sa découverte. Le bras gauche n'était maintenu au corps que par une tige d'acier.

La raison de la mutilation de la statue est ainsi expliquée par monsieur Aicard. Les documents publiés prouvent que les marins français furent les premiers à voir la statue, et qu'ils furent autorisés par le gouvernement à l'acheter à n'importe quel prix. Un prince grec voulait aussi devenir l'acquéreur. Il s'en suivit une risée ou l'on joua du sabre et du revolver.

Le premier des documents publiés par monsieur Aicard est une lettre de monsieur Dumont d'Hurville, l'explorateur polaire, qui acheta au nom du gouvernement de la République Française, la statue de l'île de Milo.

Il relate la bataille entre les officiers français et les partisans du prince grec et nous prouve avec documents à l'appui que la statue fut brisée pendant la lutte entre les adversaires.

La statue de la Vénus Victrix est maintenant au Louvre, à Paris, où elle fait l'admiration du monde entier qui se donne rendez-vous dans la ville Lumière.

UN PEU D'HISTOIRE A L'USAGE DES POTACHES

Jules Caius César

Le citoyen Jules Caius César le célèbre auteur de certain livre écrit en langue étrangère naquit en l'an 100 et mourut en l'an 44.

D'après les apparences, cet homme a vécu à l'envers, mais il n'en est rien, car il est né, en l'an 100 avant J. C. et mourut en l'an 44 avant J. C.

Jules César s'aimait beaucoup et son livre est un véritable avalanche de bouquets qu'il s'envoie lui-même.

Après avoir écrit son autobiographie, il l'expurga, laissant de côté les défaites ou les rapetis-

sant à leur plus simple expression. C'est pourquoi beaucoup de ses lecteurs lui en ont gardé une reconnaissance éternelle.

Le citoyen César, ou Jules comme l'appelait son ami Brutus, a souvent empêché le bureau des statistiques vitales de dormir.

On prétend qu'il est responsable de la mort accidentelle d'un million d'hommes, un record qui n'a été éclipsé que par les manufacturiers de benzoate de soda, le kaiser, et les chauffeurs d'automobiles.

Il n'était pas très populaire avec les compagnies d'assurances de l'ancienne Rome, car il a causé la faillite de plusieurs d'entre elles.

Durant sa carrière le citoyen César-Jules fit de l'immeuble en Gaule, en Italie en Espagne et en Afrique. Il avait aussi une maison de ville à Rome. Il fut tellement occupé durant sa carrière qu'il n'eut pas le temps de visiter l'Amérique.

César-Jules était un grand voyageur; on parle encore du petit ruisseau qu'il a traversé: Le Rubicon.

Durant la dernière année de sa vie, César-Jules subit un petit accident douloureux. Pendant qu'il travaillait à la Constitution, plusieurs de ses amis s'amuserent à faire des petits trous dans sa peau avec des poignards. Cette plaisanterie a mal tourné et le citoyen César en a fait une maladie.

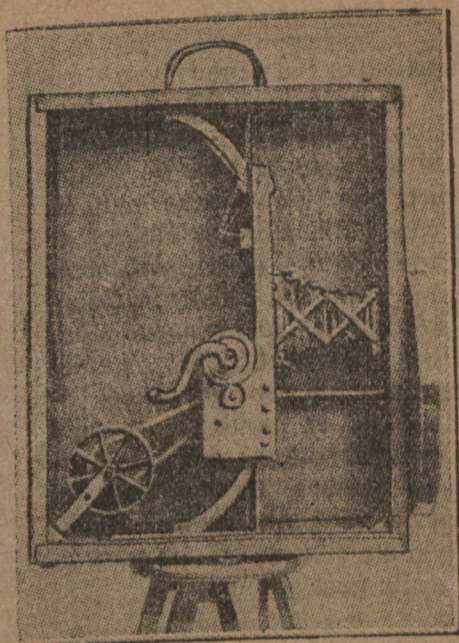
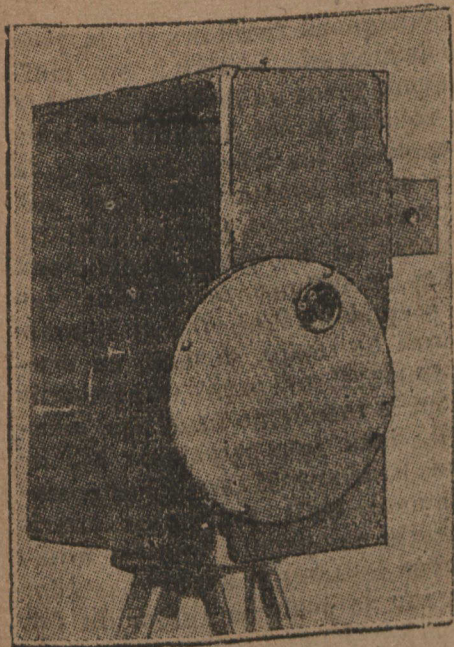
Cette plaisanterie fut sévèrement censurée par Marc Antoine, Shakespeare et d'autres.

Ainsi finit la carrière de Jules Caius César, Esq.

POUR SE DEFAIRE DES PUCES

Le sable est la meilleure surface sur laquelle vous devez exposer les vêtements ou les matelas infestés de pucés.

Si le soleil est assez fort pour élever la température du sable à 120 degrés les pucés seront détruites dans l'espace d'une heure; pourvu qu'il n'y ait pas de végétation ou tout autre ombrage où elles puissent se réfugier.



FABRICATION D'UN CINEMATOGAPHE

Il est facile de construire un cinématographe à relativement peu de frais.

Le film de grandeur ordinaire pourra être employé dans cet appareil qui pourra servir à prendre les "vues" et à les projeter ensuite.

Enlevez l'arrière d'un appareil photographique ordinaire; construisez une boîte comme celle dont on voit l'intérieur dans notre gravure. Pour le mécanisme, au lieu de le fabriquer soi-même, il est préférable d'en employer un provenant d'un jouet de ce genre et qui coûtera bon marché.

Veillez surtout à ce que la boîte contenant appareil et mécanisme soit bien close et ne laisse passer aucun filet de lumière.

Dans la construction d'objets de ce genre, il n'y a guère de règles précises que l'on puisse indiquer, tout dépend de l'adresse personnelle pour la réussite.

L'obturateur doit rester constamment ouvert et il est remplacé à l'extérieur par une rondelle percée d'un trou et qu'il suffit de tourner légèrement pour laisser passer la lumière quand on veut employer l'appareil.

LE PRESIDENT WILSON HOMME-DE-LETTRES

Nous extrayons la page suivante des "Essais" du président Wilson, dont la traduction vient d'être publiée. Ces Essais, réunis sous le titre de "Pure Littérature", ont été écrits par M. Wilson vers 1893, alors qu'éloigné de toute vie politique il enseignait, dans la ville de Princeton, l'histoire, l'économie politique et la jurisprudence. La "Revue Littéraire" est d'autant plus heureuse de reproduire ces lignes que dans ses pages se trouvent fort souvent résumés et mis à la portée de ses lecteurs, des articles qui meublent l'intelligence de statistiques et renseignements qu'on ne saurait trouver nulle part ailleurs.

L'INDIVIDUALITE

J'ai un ami bizarre dans les pays septentrionaux de Géorgie, une région isolée au milieu des montagnes, mais bientôt découverte par les gens raffinés en quête d'un refuge estival contre l'air malsain de la côte méridionale. Il appartient à une excellente famille, d'une assez grande culture, mais il fut surpris au milieu de ses premières études par la guerre civile, et l'éducation ainsi arrêtée recommence rarement dans les écoles. On le laissa donc "compléter" son cerveau du mieux qu'il put en la compagnie des livres de la bibliothèque de son oncle. Ces livres étaient de la vieille et sobre sorte: histoires, volumes de voyages, traités des lois et des constitutions, théologie, philosophie, tous plus remplis de fantaisie que les romans enfermés dans les volumes voisins sur un autre rayon. Mais c'étaient des livres qu'on avait accoutumé de prendre et de lire; ils avaient

été les compagnons quotidiens de toute la famille et ils étaient devenus les compagnons familiers de la jeunesse de mon ami. Il allait à eux journellement, parce qu'ils lui offraient la seule société en ces jours de solitude où l'oncle et les frères étaient à la guerre et les femmes occupées aux travaux domestiques. Comme il fit littéralement de ces vieux et délicieux volumes ses intimes, ses copains! Jamais, cependant, il ne rêva qu'il pourrait, tout ce temps, devenir un érudit; jamais il ne parut s'apercevoir que tout le monde ne lisait pas, comme lui, dans une semblable bibliothèque. Il découvrit par la suite, naturellement, qu'il avait plus appris dans cette compagnie que les hommes avec lesquels il aimait bavarder au bureau de poste ou autour du feu dans les boutiques du village, les lieux de rendez-vous habituels de tous ceux qui avaient un penchant social; mais il attribuait cela au manque de temps de leur part, ou à un accident, et il a continué de passer jusqu'à maintenant que tous les livres qui se présentent à sa portée sont les intimes naturels de l'homme. Et ainsi vous l'entendrez, dans sa conversation quotidienne familière avec ses voisins, puiser dans son extraordinaire réserve de sagesse et de connaissances avec l'assurance tranquille de l'interlocuteur ordinaire: "On m'a dit", comme si les livres contenaient la rumeur courante, et citer les poètes avec la même aisance coutumière que d'autres citeraient une maxime populaire!

On peut sûrement apprécier l'image de cet homme de savoir, simple et génial, comme l'image d'une sorte de chef-d'oeuvre de la nature en son genre d'érudition, un parfait exemple du type de savoir qui convient à la

plus haute sorte de littérature, c'est-à-dire la littérature de l'individualité authentique. Ce n'est qu'à deux conditions que le savoir n'émoussera pas le tranchant de l'individualité: premièrement, si l'on ne soupçonne jamais qu'on doive s'honorer et s'enorgueillir d'être savant, et ainsi ne jamais le devenir que pour la raison de l'être; ou, deuxièmement, s'il ne suggère jamais au savant que l'investigation vaut mieux que la réflexion. L'investigation savante conduit à beaucoup de bonnes choses, mais pas à la grande littérature, parce que l'investigation savante exige, comme première condition, la répression de l'individualité.

Woodrow Wilson.

L'ENNEMI DES AUTOGRAPHES

Le général anglais Smits ne donne jamais d'autographes, et récemment, il expliquait ainsi les motifs de cette irrévocable décision:

—Je me trouvais un jour en compagnie du général Botha dans une réunion de bienfaisance, lorsque deux jeunes filles s'approchèrent de moi et me prièrent d'apposer ma signature sur un petit carnet.

Je déférai à ce désir. Et, lorsque ce fut fait je vis une des jeunes filles considérer mon paraphe, les sourcils froncés, puis elle me demanda sévèrement:

—Vous n'êtes pas le général Botha?

—Non, répondis-je, je suis le général Smits.

Ma charmante interlocutrice n'insista pas. Elle me tourna le dos avec une petite moue et je l'entendis qui disait à sa compagne:

—Mary, voulez-vous me prêter votre gomme?

Et voilà pourquoi, conclut le général Smits, je ne donne pas d'autographes.

LE CHEPTEL DES ESQUIMAUX

Il y a vingt ans, on ne trouvait pas un renne dans tout l'Alaska. Aujourd'hui, il y en a 150.000, et l'élevage de ce courcier des neiges est devenu la principale industrie des Esquimaux.

Chaque année, se tiennent des foires de rennes, et dans toute la région, les délégués de chaque station préparent leurs animaux pour des courses fort appréciées des naturels.

Les courses d'où l'on vient de fort loin ne sont pas le seul attrait du voyage: il y a encore le troc des animaux et l'exposition de divers ouvrages de l'Alaska.

C'est le docteur missionnaire Sheldon Jackson qui a eu l'idée de cet élevage du renne, qui a fait la richesse du pays. C'est un souscription publique qui a permis l'achat et le transport du premier troupeau de rennes en Sibérie, troupeau qui a fait, comme l'a vu, bien des petits.

LE " BIS " DU CURE

L'accueil enthousiaste fait récemment par les villageois belges à leur roi et à son hôte, M. Poincaré, permet de rappeler cette anecdote historique:

Un aïeul d'Albert Ier, dans un de ses voyages, s'arrête dans un village, tout près de Malines. Le curé de l'endroit, au lieu de lui adresser la harangue d'usage, lui chante un couplet de sa composition, qui se termine ainsi:

Et qu'un prince si bon

Don don

Cent ans et par delà

La la

Règne dans la Belgique

—Bis! dit le roi amusé. Le curé, joyeusement, réitère. Son royal auditeur lui remet alors dix louis pour ses pauvres.

—Bis, sire! reprend en prose le chanteur.

Et il eut le même succès.

HORLOGE MONSTRE

Il se construit actuellement à Neuchâtel, en Suisse, une horloge pour l'Hôtel des postes d'Alger. Or c'est une horloge monstre et dont les dimensions dépassant de beaucoup paraît-il, celles des grandes horloges connues. Ainsi son cadran qui masque plusieurs fenêtres de la façade, contre laquelle il est appliqué, a un diamètre de 24 fois la hauteur des chiffres indiquant les heures, est de 46 pouces; l'espace compris entre chaque minute est de $1\frac{1}{2}$ pieds, et celui qui sépare une heure de la suivante est de 60 pouces. Le mouvement de cette gigantesque horloge est d'un mécanisme remarquablement simple. Le mouvement correspond à un relais, commandé lui-même par une horloge-mère à remontoir électrique.

LE PRIX DES TOILETTES

Les matières textiles ont été considérablement développées depuis sept siècles. La quantité des manières n'a cessé d'augmenter, alors que le prix de fabrication n'a cessé de diminuer. La guerre nous a ramenés en arrière: les matières sont rares et les prix sont élevés.

Au Mayen-Age, la soie se vendait de 25 à \$100 la livre, les velours de 18 à \$80 la verge et les ordonnances somptuaires du XVIe siècle avertissaient les habitants de "se contenir chacun en leur devoir et, considérant leurs qualités de famille, de s'abstenir le plus qu'il sera possible de l'usage" de la soie.

Les costumes étaient autrefois des capitaux dont on laissait en héritage à l'un la propriété, à l'autre la jouissance. Les revendeurs à la toilette assure Georges d'Avenel avaient leur clientèle dans l'aristocratie et les plus élégants ne craignaient pas d'acheter une robe ayant quelque peu servi.

Aujourd'hui, dans les classes laborieuses, on achète du neuf, et malgré la hausse considérable due à la destruction et à l'arrêt des usines et au défaut d'importation, les vêtements de luxe se vendent bien meilleur marché qu'autrefois.

JEUX D'AUTREFOIS

Les courses de taureaux en Espagne et dans le Midi font une trentaine de victimes, taureaux et chevaux, à chaque séance.

Les Romains étaient plus gâtés au cirque et les bestiaires tuaient sous leurs yeux bien d'autres quantités d'animaux que n'en tuent les toréadors de nos jours. Sylla donna une chasse de cent lions César une de quatre cents, Pompée une de six cents,

Les panthères, moins grosses, étaient encore plus nombreuses: Pompée en lança 410, Auguste, 420. Caligula fit une chasse d'extermination: 400 ours et 400 panthères.

Dans les jeux donnés par Trajan, qui durèrent 123 jours, on tua plus de dix mille bêtes.

Les empereurs finirent par limiter à cent le nombre de fauves à immoler pour ne pas trop dépeupler les réserves d'Afrique. Mais, on le voit, le tonnage transméditerranéen ne fonctionnait pas mal à l'époque.

C'est au VIIe siècle que A. Scévola, édile ourle, inventa les combats de lions contre lions; en 665 que Claudius Pulcher fit avoir les premiers combats d'éléphants contre des taureaux.

Enfin, César, pendant sa dictature, donna les premières chasses de taureaux par des hommes, mais ceux-ci étaient à cheval, comme dans les actuelles courses portugaises.

TROP DE DROGUES

Il paraît qu'on se drogue trop aux Etats-Unis et que l'abus de l'opium et de la cocaïne est commun à plus d'un million d'individus des deux sexes.

Un rapport officiel estime que dans la proportion de 90 p. c. la consommation des dangereuses drogues n'est pas prescrite par les médecins. La valeur minima des drogues est évalué à vingt milliards de dollars, et il faut y ajouter le commerce clandestin qui est estimé à une somme égale.

En Amérique, les importations d'opium ont augmenté deux fois plus vite que la population; elles correspondent à une moyenne de 36 doses par an, par tête d'habitant.

POUR AVOIR UN BEAU TEINT !

PERSONNES PALES ET DEBILES; VOICI LE TONIQUE PUISSANT, RAPIDE ET
SUR CE QUE VOUS CHERCHEZ DEPUIS SI LONGTEMPS:

ARSENO-KOLA

est souverain dans tous les cas d'Anémie, Neurasthénie, Insomnie, débilité générale et dans toutes les maladies débilitantes et nerveuses. C'est le tonique idéal pour les personnes ayant souffert d'Influenza ou Grippe Espagnole.

Arseno-Kola active la digestion, stimule l'appétit, et possède cette propriété particulière de donner ce

TEINT CLAIR ET PUR

que seules possèdent les personnes en santé.

Chaque flacon est suffisant pour un mois de traitement et se vend \$1.25 dans toutes les bonnes pharmacies.

Exigez-le, et si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez aux fabricants qui vous l'expédieront franco sur réception du prix.

LABORATOIRE INTERNATIONAL

ST-HENRI, MONTREAL.

CASIER POSTAL, 19.

N.B.—Flacon échantillon envoyé franco sur réception de 25 centins.

Dépositaire: Pharmacie L. Senay, 350 rue Delisle, Montréal.

GRATIS - Pour Vous Mesdames! - GRATIS
EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE
EN 25 JOURS GRACE AU :
REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses.

Le Réformateur MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combattent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le REFORMATEUR est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, PARC LAFONTAINE
DEPARTEMENT 2. — BOITE POSTALE 2353, MONTREAL, QUE.



ATTENTION! ATTENTION!
NE MANQUEZ PAS
LA REVUE POPULAIRE
DE FEVRIER PROCHAIN

Dans ses 196 pages elle contient une foule d'articles sur les sujets les plus variés et sa lecture, extrêmement intéressante, vous fera passer des bonnes heures d'agrément.
Vous y lirez également

Un Roman Complet et Inédit :

L'ECHEVEAU EMBROUILLE

Par la Baronne Orczy

L'action se déroule à la Cour de Mary Tudor. L'intrigue entre la reine, une de ses demoiselles d'honneur, le premier pair d'Angleterre et un astucieux diplomate espagnol est d'un intérêt très captivant et très dramatique. L'idylle d'amour qui forme le noeud de la situation n'a rien de banal, c'est une des plus gracieuses qui soient. Pas de longues descriptions pour couper l'action qui va droit à l'heureux dénouement après des incidents qui tiennent le lecteur haletant.

15 CENTS
LE NUMERO
CHEZ TOUS LES
DEPOSITAIRES

RETENEZ
D'AVANCE
LE NUMERO
DE FEVRIER

UNE SEULE MARQUE

peut vous donner pleine et entière
satisfaction c'est celle de

L'ALLIGATOR

MALLES - VALISES - SACS de VOYAGE, Etc

Dernières Nouveautés d'ARTICLES EN CUIR

Il en est de même de nos *HARNAIS, SELLES, COUVERTES POUR CHEVAUX*, etc. La marque *ALLIGATOR* est la meilleure garantie de qualité et de durée. *AVANT D'ACHETER* assurez-vous si la Marque *ALLIGATOR* est bien sur la marchandise.



Samontagne Limitée.

BLOC BALMORAL

338 rue Notre-Dame O., Montréal, Can. (Près de la rue McGill)

SUCCURSALES :

L'ALLIGATOR, 413 Ste-Catherine, O.

BAZAR DU VOYAGE, 293 Ste-Catherine, E.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "Revue Populaire" soit impeccable comme revue canadienne-française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs et Directrices d'Etablissements d'Education, les Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit* de notre jeunesse que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la "Revue Populaire" pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier

certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la "Revue Populaire". Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la "Revue Populaire".

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la "Revue Populaire", désormais à *Tabri de tous commentaires fâcheux*.

ECRIVEZ-NOUS. — Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.



EXAMEN DES YEUX

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144 rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

Chacun a sa maniere :

Tout augmente!...

Les diverses denrées ou marchandises ont augmenté sans cesse et l'on se demandait anxieusement où cela s'arrêterait.

"LE SAMEDI" augmente aussi, mais pas de la même façon....

Il a augmenté le nombre de ses pages, la variété de ses départements; depuis quelque temps déjà, il publie deux feuillets au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle a augmenté aussi.

Pourquoi?

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais.

"LE SAMEDI", véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est intéressant, instructif, amusant et *strictement moral*.

Parce que pour la très modique somme de 7 cents, il donne: de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles, ainsi que des conseils aux automobilistes.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 7 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

Montréal, pour \$3.50 par an ou \$1.75 pour six mois.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier Bessette & Cie, 131 rue Cadieux,



LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX: \$1.25 la bouteille.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

Pendant la durée de la construction des édifices devant remplacer ceux qui ont été détruits au cours du désastre de Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimalt, près de Victoria, C. B.

G. J. DESBARATS,
Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 8 janvier 1918.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

LE PANORAMA

SEUL MAGAZINE EN LANGUE FRANÇAISE
CONSACRE AUX VUES ANIMEES.

Retenez immédiatement le No de Janvier qui est un
NUMERO EXCEPTIONNEL

IL AURA QUATRE-VINGT PAGES, SOIT SEIZE
PAGES DE PLUS QUE LES PRECEDENTS.

Citons parmi les articles que l'on y trouvera:

Des interviews de Corinne Griffith, d'Enid Bennett, de Tom Mix;

Des biographies d'Emile Chautard, Art. Acord et Pearl White;

Des scénarios; l'autres articles nombreux et qui procureront aux lecteurs des renseignements inédits sur ce qui se passe dans les studios et sur la vie des artistes.

Enfin, n'oubliez pas que, dans ce numéro, commence un superbe Roman Cinématographique, mystérieux et mouvementé: "**Le Mystère de la Chambre Jaune**" par Gaston Leroux.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus, veuillez trouver la somme de \$2.40 pour 1 an ou \$1.20 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au "*Panorama*".

Nom


(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit:

MM. Poirier & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal.



UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".


Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites-les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.



Le LAIT
Condensé

Borden's EAGLE BRAND

**LE SOUPER DE BÉBÉ
EST PRÊT !**

Préparé facilement avec du lait de vaches frais, de choix, de haute qualité,

BORDEN EAGLE

Après le lait naturel, c'est celui que bébé préfère. Il dormira bien parce que cet aliment se digère facilement. Il profitera avec ce lait, deviendra robuste et en santé.

La marque Eagle est reconnue comme la meilleure de toutes les nourritures de l'enfant, depuis soixante ans. C'est la même qualité aujourd'hui qu'autrefois; examiné dans les laboratoires et garanti pour sa pureté.

Désirable particulièrement pendant les canicules.

Chez tous les pharmaciens et épiciers.

Borden Milk Co., Limited
Montréal.

